

LA VIE GLORIEUSE DE

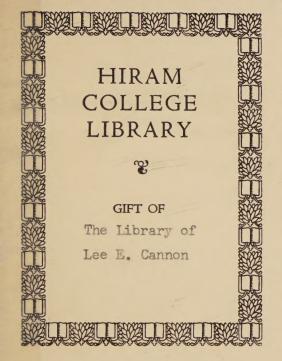
### VICTOR HUGO

par

RAYMOND ESCHOLIER

ibrairie lon aris

1 1 1





#### Il a été tiré de cet ouvrage :

- 22 exemplaires sur papier de Chine, dont 20 exemplaires numérotés de 1 à 20, et 2 exemplaires hors commerce, marqués H. C.;
- 56 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 50 exemplaires numérotés de 21 à 70, et 6 exemplaires hors commerce, marqués H. C.;
- 202 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 200 exemplaires numérotés de 71 à 270, et 2 hors commerce, marqués H. C.;
- 854 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 850 exemplaires numérotés de 271 à 1120 et 4 exemplaires hors commerce, marqués H. C.

## LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

## LA VIE GLORIEUSE DE VICTOR HUGO

#### DU MÊME AUTEUR :

#### ESSAIS D'ART ET D'HISTOIRE

Le Nouveau Paris. (La Vie artistique de la cité	
moderne)	Un vol.
Daumier	Un vol.
Victor Hugo artiste	Un vol.
Delacroix	rois vol.
THE RESIDENCE OF THE PARTY OF T	
ROMANS	
Le Sel de la Terre	Un vol.
Mahmadou Fofana	Un vol.
E- all-handing and Mary I amage	
En collaboration avec MARIE-LOUISE ESCHOLIER:	
Dansons la Trompeuse,	Un vol.
Cantegril	Un vol.
La Nuit	Un vol.
Quand on conspire	Un vol.
POÈMES	
Vers l'autre rive	Un vol.
THÉATRE	
En collaboration avec JJ. Browsson :	
The Conductation avec JJ. DROUSSON :	
La Conversion de Figaro	IIn vol

### RAYMOND ESCHOLIER

# LA VIE GLORIEUSE DE VICTOR HUGO



843.78 843.5C

#### PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1928 by Librairie Plon. Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

## A MADAME MICHEL NEGREPONTE (JEANNE VICTOR-HUGO)

#### A MADEMOISELLE MARGUERITE HUGO A JEAN ET FRANÇOIS VICTOR-HUGO

En souvenir de Hauteville-House et de leur geste magnifique, digne du grand-père.

R. E.

« La postérité fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine.... »

RAGINE. (Éloge de Corneille.)



Romancier respectueux de la vie, je n'ai pas songé une seconde à écrire une biographie romancée de Victor Hugo. A vrai dire, une existence comme celle du seul grand homme que la France puisse opposer à Dante, à Shakespeare, à Gæthe, constitue à elle seule le plus fantastique des romans. L'histoire de Victor Hugo, c'est du roman vécu.

Roman vécu où le conflit psychologique se mêle à l'imagerie d'Épinal, où d'immenses épreuves compromettent la sérénité de la gloire, cruel et magnifique roman d'un homme et d'un poète (il m'a été impossible de séparer l'un de l'autre), roman d'une pensée trop profonde, trop cachée, trop audacieuse, pour n'être pas encore incomprise, mais qui demain nous sera enfin révélée; roman du siècle formidable que dominent ces deux grandes figures populaires: Napoléon, Victor Hugo.

Qu'on me fasse la grâce de croire qu'aucun détail ici n'est inventé. Dès les premières pages, comme ce genre de biographie m'interdit d'indiquer mes sources, certains m'accuseront peut-être de prendre trop de liberté avec l'histoire. Qu'il y ait de l'inédit dans ce roman d'une grande existence, que cet inédit m'ait assez souvent amené à réformer des jugements tout faits, des erreurs foncières sur les idées et les

personnes, dont Biré est aussi responsable que le Victor Hugo raconté, à peine plus fantaisiste, je n'y puis contredire; mais n'est-ce point là, à proprement parler, le premier devoir de l'historien?

Ces sources inédites, je les dois à Mme Negreponte - Mme Jeanne Victor-Hugo - au fils de Georges, à mon cher Jean Hugo, qui fut, avec sa tante. l'un des promoteurs de la splendide donation de Hauteville-House à la Ville de Paris; à Mmes Ozenne et Montargis qui conservent pieusement les riches archives de Paul Meurice; à M. le marquis de Montferrier, qui m'a communiqué, avec tant de bonne grâce, les papiers d'Abel Hugo, son grand-oncle; à M. Louis Barthou, trop généreux et trop riche en trésors hugoliens pour ne pas en faire part à ses amis; à M. Louis Barthou, dont non seulement les Amours d'un poète si fortement documentées et le Général Hugo, premier portrait fidèle de ce « héros au sourire si doux », furent pour moi des sources inépuisables, mais qui surtout m'a communiqué cette merveille : la correspondance encore inédite - et pour longtemps inédite - de Victor Hugo avec Juliette Drouet : à M. Paul Bourget, qui m'a apporté sur la nature des relations entre Adèle Hugo et Sainte-Beuve des lumières toutes nouvelles et très précieuses; à M. Touzé. sous-préfet de Chateaubriant, jeune érudit qui a bien voulu faire pour ce livre une enquête sur le séjour de Sophie Trébuchet à Montagne-sur-Chère: à M. A. Gernoux, dont le travail trop ignoré sur la Mère de Victor Hugo changera bien des idées

toutes faites; à Mme Juana Richard Lesclide qui m'a laissé parcourir son ouvrage, encore inédit, sur le maître dont Richard Lesclide fut le secrétaire; à M. Arthur Baleeine, de Jersey, si fertile en traditions orales; à M. Denis Saurat, dont les curieuses études publiées par Marsyas m'ont ouvert des horizons nouveaux sur les rapports de Hugo et de la Cabale, et dont bientôt le magistral ouvrage, l'Occultisme de Victor Hugo, qu'il m'a permis de consulter, rendra enfin justice à une grande pensée, longtemps bafouée et méconnue.

Je ne dois pas moins, sans doute, et déplore de n'en pouvoir convenir presque à chaque page, je ne dois pas moins à l'un des plus profonds connaisseurs de l'œuvre hugolien, au sûr biographe de Victor Hugo, à l'éditeur prodigieusement averti de la Légende des Siècles, dans la Collection des Grands Écrivains, à M. Paul Berret. Je garde une extrême gratitude à Mme Mary Duclaux, dont l'esquisse étincelante, peut-être trop humoristique au gré de certains, ne doit pas nous faire oublier son beau portrait du maître, le Victor Hugo publié en anglais chez Constable, en 1921, et où abondent les vues ingénieuses; à Gustave Simon, dont l'Enfance de Victor Hugo, la Vie d'une femme et le Roman de Sainte-Beuve, me rendirent de si bons offices; à M. Louis Guimbaud, tout particulièrement, qui nous fit connaître, le premier en deux ouvrages définitifs, auxquels on ne cessera jamais de recourir, Victor Hugo et Juliette Drouet, Victor Hugo et Madame Biard, les belles inspiratrices de Tristesse d'Olympio et de la Fête chez Thérèse...

#### AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

Alexandre Dumas, Mémoires, tome V (1863).

Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie (1864).

Édouard Biré, Victor Hugo et la Restauration (1869).

Théophile Gautier, Histoire du Romantisme (1874).

Alfred Barbou, Victor Hugo et son temps (1881).

Théodore de Banville, Mes Souvenirs (1882).

Edmond Biré, Victor Hugo avant 1830 (1883).

Edmond Biré, Victor Hugo après 1830 (1891).

Edmond Biré, Victor Hugo après 1852 (1894).

Richard Lesclide, Propos de table de Victor Hugo

(1885).

Louis Veuillot, Études sur Victor Hugo (1886).

Alfred Asseline, Victor Hugo intime. Maurice Barrès, Les Déracinés (1897).

Jules Claretie, Victor Hugo (Souvenirs intimes) (1902).

Mme L.-F. Méaulle, Victor Hugo (1902).

Mme Richard Lesclide, Victor Hugo intime (1902).

Paul Chenay, Victor Hugo à Guernesey (1902).

Jules Bertaut, Victor Hugo (1904).

Louis Le Barbier, Le général de La Horie (1904).

Paul Stapfer, Victor Hugo à Guernesey (1905).

Ernest Dupuy, la Jeunesse des Romantiques (1905).

Émile Faguet, Amours d'hommes de lettres (1907).

Mme Alphonse Daudet, Souvenirs autour d'un groupe littéraire, Revue bleue (1908).

Léon Séché, Victor Hugo et les Poètes (1912).

Maurice Souriau, Histoire du Romantisme en France (1927-1928).

André Gayot, Une ancienne muscadine, Fortunée Hamelin (Émile-Paul).

Joseph Vianey, Édition des Contemplations (Les grands écrivains de la France, 1924).

Pierre Dufay, Eugène Hugo (1924).

Raymond Escholier, Victor Hugo artiste (1926).

Raymond Escholier, Delacroix, peintre, graveur, écrivain (1926-27-28).

Pierre de Lacretelle, Victor Hugo, homme politique (1928).

Maurice Levaillant, Tristesse d'Olympio (1928).

André Le Breton, la Jeunesse de Victor Hugo (1928).

René Weiss, La maison de Victor Hugo à Guernesey, Hauteville-House (1928).

Maurice Souriau, Histoire du romantisme en France (1927-1928).



## LA VIE GLORIEUSE DE VICTOR HUGO

#### PREMIÈRE PARTIE

Rencontre.

- Notre demoiselle, sauvez-les! Sauvez-les! Les patauds ont passé par le Petit-Auverné... Impossible d'aviser M. le recteur... Et il y a là-bas, dans le petit bois, avec nos bons prêtres, Terrien Cœur de Lion, d'Issé...
  - Pacory Cœur de Roi...
  - Le Léopard, de Moisdon...
- Sans Barbe... Rossignol, dit Chante au Soir, de Saint-Mars-la-Jaille.
  - Et tenez encore : Le Maignan, le Chevalier...
- Le seigneur d'Heurtebise, au Petit-Auverné...? Égaillez-vous, les gas! commande la jeune cavalière... Écoutez ce bruit d'armes... Les patauds seront bientôt à La Marre.

En deux bonds de sa jument isabelle, Sophie gagne la route. Plus un chouan! Fine comme

l'ambre, mystérieuse, enfermée, secrète, la Nantaise a l'entêtement et la fidélité de sa race. Son père, Jean-François Trébuchet, matelot, pilotin, lieutenant, puis capitaine de navire, corsaire et un peu négrier, lui a mis dans le sang le goût de l'aventure... Cette amazone de vingt ans, cette orpheline audacieuse, quand on ne la trouve pas à Châteaubriant, à Montagne-sur-Chère, comme l'appellent les bleus, chez sa tante Robin, c'est qu'elle s'est échappée vers le Petit-Auverné, vers la belle propriété paternelle de la Renaudière. Là elle s'enfonce avec délices dans le parc ensauvagé à la Jean-Jacques, s'isole dans l'île lakiste, rêvant de guerre et d'amour... Là, elle retrouve les souvenirs d'un ami d'enfance, Victor Fanneau de Lahorie...

La guerre, la guerre l'environne. La chouannerie sournoise, perfide, cauteleuse. Dans le pays d'Auverné, tout buisson de genêt, tout chemin creux recèle un brigand. Guerre invisible, « marche de chats dans les ténèbres, marche à travers les bois, pieds nus sur la bruyère et sur la mousse, sans un bruit, sans un mot, sans un sousse.

Sophie Trébuchet compte bien des amis parmi les chouans. De cœur, de sens, elle est un peu brigande. Les images cavalières de Mlle de Charette, de Mme de Bonchamps, de Mme de La Rochejaquelein, hantent ses songes.

Mais il est bien temps de rêver. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est sauver quelques prêtres réfractaires, quelques chouans fanatisés. La jument isabelle se cabre. Au détour de la route, luisent des baïonnettes. Les patauds sont là.

- Foutre! gronde un sergent. La mignonne n'a pas froid aux yeux.
  - Un peu grêlée! C'est dommage!

— Joli minois tout de même! Si toutes les puces de ma paillasse pouvaient lui ressembler!...

Le galop d'un cheval. Le capitaine. Un homme jeune et robuste, puissamment peuple, haut en couleur, les yeux en flamme, la bouche rouge. Sophie croit le reconnaître. C'est lui qu'elle a vu passer, il y a peu de jours, à Châteaubriant, sous ses fenêtres, causant avec le général Muscars... De braves gens, lui et son chef, qui prêchent la clémence et l'union entre Français. Un signe du capitaine. La compagnie fait halte, l'arme à la bretelle. Le cheval noir du bleu, la jument isabelle de la brigande fraternisent.

- Citoyenne, ton nom? ta résidence?
- Sophie Trébuchet. Je suis venue passer quelques jours à la Renaudière; mais ma résidence est chez ma tante Robin, rue du Couëré, à Châteaubriant...
- Tu veux dire à Montagne-sur-Chère... On nous a signalé une troupe de brigands, tout près de la Marre. N'as-tu vu personne?
  - Personne.
  - Ton brevet de civisme, l'as-tu?
  - Oui, à la Renaudière.

Dressé sur ses étriers, le jeune chef dévisage longuement la jeune cavalière.

— Je veux en avoir le cœur net... et puis, nos hommes pourront ainsi souffler! Lieutenant Letort, à la Renaudière.

Coup de sifflet. Pour la plus grande joie des chouans, aux aguets derrière les haies, les patauds font demi-tour. En tête de la colonne, chevauchent

le capitaine et Sophie:

- Oui, citoyen, ma famille est bonne patriote. Je suis orpheline : mais mon grand-père Lenormand est juge au tribunal révolutionnaire de Nantes. Ma tante Françoise, la citovenne Robin, chez qui je demeure à Montagne-sur-Chère, n'aime rien tant que Voltaire et la République Une et Indivisible; l'an passé, c'est ma cousine, Sisie de la Chénelière, qui a représenté la déesse Raison.

- Tudieu! citoyenne! Voilà de sûrs garants. Mais alors je t'admire de vivre seule en un pays où tant de sans-culottes tombent sous les coups des brigands. Le juge de paix d'Issé, Eluère; Martin, Ferrou, d'Erbray; le maître de forges de Moisdon... Nous ne comptons plus leurs victimes... Jusqu'à l'autre jour, sept de mes hommes qui cueillaient paisiblement des cerises, près du Petit-Auverné, et que la bande à Cœur de Lion a massasacrés!

- Capitaine, je m'efforce d'être bonne pour tous,

et l'Être suprême me protège...

Quand une heure plus tard, la petite troupe bien reposée dans le parc, bien restaurée, désaltérée, se rassemble pour regagner Châteaubriant, le capitaine Léopold-Sigisbert Hugo, dit Brutus, a quelque peine à prendre congé. Certes le certificat de civisme était en forme : mais un trouble étrange envahit son rude cœur de Lorrain.

Cette halte dans le logis familial, tapissé de tro-

phées, rapportés des rives d'Asie et d'Afrique par le corsaire Trébuchet; cette visite de la bibliothèque où Sophie récita des vers de Zaïre; cette douce promenade près de la jeune fille sous les ombrages sentimentaux du jardin anglais, en devisant de la Nouvelle Héloïse, dont l'un et l'autre savent par cœur de longs passages; tout cela ouvre au dur soldat des horizons inconnus:

— Ne restez pas ici... Revenez près de la tante Robin... A bientôt, au revoir!... à Montagne-sur-Chère!

#### - Au revoir!

Le pas scandé de la troupe en marche s'éloigne. La jeune fille demeure dans l'allée que le soir envahit.

Alors, d'un buisson de houx, une voix s'élève, une voix de brouillard, légère comme un souffle, une voix qui chuinte :

— Merci, notre demoiselle. Nos bons prêtres sont sauvés... Dieu vous bénira!

Mais Sophie n'entend pas. Elle rêve d'amour...

#### Sur la plus haute cime.

Floréal, floréal de l'an IX. Les crosses des fougères épanouies. La rosée du matin scintillant dans les jacinthes. Les écureuils jouant parmi les branches. Le vol épais des coqs de bruyère. Les bouvreuils égosillés, les merles sifflant comme des fifres.

Avisé officieusement qu'on lui réserve l'emploi de quatrième chef de bataillon à la 10<sup>e</sup> demi-brigade, à Besançon, l'adjudant-major, en quittant Luné-

ville, s'est donné quelques jours de vacances. A Raon-sur-Plaine, avec la berline, on a laissé sous la surveillance de Claudine les deux petits: Joseph et Eugène. Léopold-Sigisbert Hugo veut montrer à sa chère Sophie ce « pays unique » en son genre, qu'il a longuement parcouru quinze mois auparavant, ces vallées « aromatiques », ces pâturages « délicieux », ces rocs et ces sommets sauvages, ce Donon mystérieux où une bonne auberge forestière accueillera les voyageurs:

- Allons voir l'Alsace, Sophie! Allons voir l'Alsace et le soleil!

Sous les hautes futaies, le soleil de floréal a peine à percer. Pourtant, d'ici, de là, dans l'ombre caressante des mousses, sous le dôme frémissant des hêtres, parmi les sapins ténébreux et rigides, on voit briller, danser, puis s'évanouir ses pieds dorés de jeune faune.

Cette prière d'un époux qui reste un amant, Sophie l'a entendue. Mignonne, fragile, le visage légèrement grêlé, elle n'est pas jolie, jolie, mais

elle est pire.

Ce Brutus, rencontré à Châteaubriant, où il lui a fait une cour assidue, le grand-père Lenormand n'en voulait pas entendre parler. Sophie a eu du mal à lui arracher son consentement; enfin, le mariage purement civil a eu lieu à Paris. A Paris, où Léopold-Sigisbert était rapporteur au conseil de guerre, et où notre amoureuse, accompagnée de son jeune frère Marie-Joseph, est venue bravement le rejoindre. A l'Hôtel de Ville qui abritait le jeune ménage, Sophie a retrouvé un compatriote,

le greffier Pierre Foucher. Et lui aussi, gagné par l'exemple, le Nantais Foucher a enterré sa vie de garçon. Le soir de ses noces, le major Hugo, son témoin, emplit un verre et, le lui tendant:

— Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

La menue et héroïque Sophie a déjà donné deux garçons à Léopold. La petite Foucher, à supposer qu'elle voie jamais la lumière du jour, n'aura que l'embarras du choix. Maintenant, Brutus voudrait bien bercer dans ses bras robustes une petite fille, toute mignonne comme sa maman. Victor Lahorie, l'adjudant-général, l'ami d'enfance de Sophie, l'ancien compagnon d'armes de Léopold-Sigisbert, serait son parrain, et on l'appellerait Victorine.

Cette pensée cordiale réjouit l'aide-major; ses lèvres épaisses s'engourmandent, un sourire illumine ses yeux plissés; dans sa robe de barège souple et légère, Sophie se sent frémir; ce sentier de chèvre est si charmant, si solitaire et pourtant si peuplé de murmures; une source jase dans le lointain, une cascade mugit entre les rocs moussus; il n'y a plus d'arbres, mais des arbustes, des broussailles, la flore étrange et parfumée des hauts plateaux, des hauts pâturages où tintent les sonnailles des troupeaux. Soudain, les voyageurs atteignent le sommet du Donon. Le grand vent des cimes les saisit, les enveloppe, les bouscule, les égaye, des nuages roses voguent dans le ciel vert, sous le jeune soleil éblouissant. Entre les Vosges boisées, mamelonnées, l'opulente plaine d'Alsace se découvre, étendue, offerte comme une femme qui désire.

La nature entière défaille. Dans cette magnificence nuptiale, qui unit les êtres et les choses, Sophie n'a pas la force de repousser cette main qui se pose sur son sein...

Vingt ans plus tard, le 19 novembre 1821, le général Léopold-Sigisbert Hugo écrira à son troi-

sième fils, Victor-Marie :

« Créé, non sur le Pinde, mais sur un des pics les plus élevés des Vosges, lors d'un voyage de Lunéville à Besançon, tu sembles te ressentir de cette origine presque aérienne et ta muse est constamment sublime... »

#### Comme la graine...

Une chambre dont les fenêtres donnent sur la place du Capitole, mais qui songerait à les ouvrir? De gros flocons viennent s'abattre sur les vitres comme ces papillons de nuit qu'attire et que tue la lumière. Besançon s'engourdit dans sa houppelande de givre et de neige. Ventôse. Un grand feu de branches avive les fleurs de la tenture, illumine la glace à deux feuilles qui gardera toujours le souvenir de cette naissance.

On attendait Victorine, et c'est Victor qui est venu. Victor comme le général Victor Fanneau de Lahorie, dont Sophie a vainement réclamé la présence (de Paris à Besançon la route est longue), Victor-Marie, car la gracieuse commère qui l'a présenté tout à l'heure à la mairie, s'appelle Marie, Marie-Anne Dessirier, épouse de l'autre témoin, Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau.

Victor-Marie vivra-t-il? C'est bien douteux. Il est si chétif! « Pas plus long qu'un couteau! » s'apitoye la maman désolée, les yeux obstinément attachés sur cet enfant sans couleur, sans regard et sans voix.

Léopold-Sigisbert voudrait bien redresser ce cou qui ploie comme un roseau; mais Sophie s'alarme et proteste; non, rien ne peut faire que cette tête ne retombe; on dirait qu'un poids trop lourd l'oppresse.

La bonne Mme Dessirier le met « au séjour »; avant de l'emmailloter, elle étend ce corps fragile sur la blancheur des langes tièdes, elle l'expose à la chaleur de la flamme; rien ne le réchauffe. Il ne crie pas, il ne pleure pas, il ne bouge pas. L'accoucheur a dit vrai. Ce n'est pas un berceau qu'il faut à cette minuscule momie.

L'aide-major soulève les épaules, puis brusquement, il sort pour ne pas montrer ses larmes à la pauvre Sophie.

Dans une profonde bergère, Marie Delelée enfouit

un instant le nouveau-né :

— Qu'il est petit! soupire Sophie. On pourrait en mettre là une demi-douzaine comme lui.

Les enfants accourent. Ils n'ont pas encore vu le petit frère. Abel, rose comme une fille, ouvre de grands yeux bleus :

— Qu'il est laid! s'écrie-t-il. Qu'il est laid!

Eugène, lui, à dix-huit mois, a de larges épaules et de bons gros poignets. Son doigt se braque vers le fauteuil et il répète, indigné:

- Oh! la bébête!

La nuit vient, blanche et glacée. Avant de s'éloigner, la citoyenne Delelée a déposé près de Sophie Hugo la frêle chrysalide. Alors, seule enfin, la mère se penche vers le fils. Cette bouche inanimée, elle la caresse de son sein. Merveille! Ce sein et cette bouche finissent par s'unir. Cette chair déchirée donne encore la vie. La bise de Ventôse cingle les vitres, la flamme chante haut dans les bûches qui s'écroulent; un souffle de miracle emplit la pièce ombreuse, transporte ce cœur maternel qui, dans son immense amour, ne connaît pas l'impossible; et tandis que le nouveau-né puise le lait goutte à goutte, la mère extasiée venge son enfant de tant d'injures, et elle lui parle comme parlent toutes les mamans à leur tout petit:

— Tu es beau! Tu seras grand. Tu seras fort!
Tu vivras! tu vivras! tu vivras!

#### La mère s'éloigne.

Fils d'un maître menuisier de Nancy, enrichi dans l'entreprise du bois flotté, et natif de Baudricourt, issu de ce terroir sacré qui donna le jour à Jeanne la Pucelle et à Claude Lorrain, le major Hugo nourri, d'ailleurs, aux bonnes lettres, est peuple, des pieds à la tête. Ce sang populaire, où jadis se mêla peut-être, qui sait? un peu de sang bleu (ses ancêtres vosgiens, ses aïeux de Domvallier ne remontent-ils pas jusqu'au seizième siècle et une si longue lignée rustique n'a-t-elle point déjà sa noblesse?), non seulement il lui gonfle les joues, empourpre ses lèvres avides, bat rudement dans

ses artères, mais encore il le pousse aux actions généreuses, hardies, irréfléchies, téméraires.

Léopold-Sigisbert est un homme brave et un brave homme. En Basse-Loire, il a combattu Charette; blessé deux fois en Vendée, les boulets, la mitraille, les balles l'ont épargné sur le Danube, au cours de la campagne de l'an VIII; mais il n'a cessé de payer de sa personne, et sa conduite a fait l'admiration de Moreau, le général en chef. Plus que la tête, son cœur l'entraîne. Chez les chouans, à la Chevrolière, à Bouquenay, il a sauvé, au péril de sa vie, les femmes, les vieillards, les enfants qu'on allait fusiller; tant et si bien que ses adversaires eux-mêmes rendront un jour justice à son humanité. Quand son vieux camarade, le général Lahorie, nommé chef d'état-major de Moreau, l'attire à l'armée du Rhin, c'en est fait de sa destinée. Malgré leur disgrâce, malgré la haine dont les poursuit le Premier Consul, il ne cessera de rester fidèle à Lahorie et à Moreau. Cette adresse à Bonaparte, outrageante pour Moreau, Léopold-Sigisbert refusera de la signer. Autre grief. A Besançon, le chef de la 20e demi-brigade vend les congés, gratuitement accordés par décret. Le major Hugo proteste. L'adjudant-major Coppé accuse. L'affaire se dénoue à Marseille, où, six semaines après la naissance de Victor-Marie, la demi-brigade a été envoyée.

Condamné, le colonel n'en jette pas moins feu et flamme. Ses calomnies ont des chances de trouver un écho à Paris. Léopold-Sigisbert demande son

changement de corps.

Comment l'obtenir? A Paris, il y a les Foucher. Pierre Foucher est toujours greffier au Conseil de guerre, et ses relations ont du poids. Il y a Lahorie, que le Premier Consul a refusé de nommer divisionnaire, comme le proposait Moreau, mais qui garde des amis. Il y a Joseph Bonaparte, le frère du maître de l'heure, Joseph qui, à Lunéville, tandis qu'il négociait la paix avec l'Autriche, a pu apprécier le major Hugo, Joseph qui recommandait alors au ministre de la Guerre, pour le grade de chef de brigade « comme une chose personnelle à Moreau et à lui », Léopold-Sigisbert.

Partir pour Paris? La fine et déliée Sophie, habile à tramer une intrigue, y pense, mais quand elle voit ses petits, Abel, Eugène, et le dernier, Victor, qui n'a dû la vie qu'à ses soins, ses yeux s'emplissent de larmes, son cœur se serre. Cependant le mémoire du chef de brigade pèse toujours sur Hugo. On l'y représente comme un partisan de Moreau,

comme un factieux, un conspirateur...

L'épouse enfin l'emporte sur la mère. Sophie se résigne, se décide. A Paris, elle doit descendre chez les Foucher, rue du Cherche-Midi, à l'hôtel Toulouse. Elle verra Lahorie, elle verra Joseph. Le 7 frimaire de l'an XI, le 28 novembre 1802, toute en larmes, elle embrasse ses petits. De Marseille à Paris, la route est longue, surtout en cette saison si aigre, si morfondue. Dans la diligence où la mignonne Sophie prend place, Léopold-Sigisbert, ce guerrier sensible comme un héros de Jean-Jacques, entasse les couvertures, les lainages, les provisions de bouche et les caresses. Il presse sur son cœur son amante,

son épouse, son amie. Elle le met en garde contre les séductions qui règnent dans cette ville. Mais lui secoue la tête: « Ma Sophie, je tiendrai ma promesse. La première fois que tu reverras ton époux, l'amant qui t'adore, ses caresses seront aussi pures que les tiennes, aussi franches, aussi affectueuses... »

Le fouet du conducteur claque, les roues grincent, les grelots des chevaux tintent, la pesante voiture s'ébranle. C'est l'heure des mouchoirs agités, l'heure des adieux.

Quelques jours plus tard, le major Hugo écrit à la voyageuse : « Ton Abel, ton Eugène, ton Victor prononcent tous les jours ton nom. Jamais je ne leur donnai tant de bonbons, parce que eux, comme moi, n'ont jamais eu de privation aussi pénible que celle qu'ils éprouvent. Le dernier appelle plus souvent sa maman; sa « ma maman », et cette pauvre maman n'a pas le bonheur de l'entendre... Ton Victor entre, il m'embrasse, je l'embrasse pour toi et lui fais baiser cette place pour que tu y recueilles au moins, dans ton éloignement, quelque chose de lui; j'y joins aussi le baiser le plus ardent. Je viens de lui donner du macaron, dont j'ai soin d'avoir une provision dans mon tiroir et il s'en va courir avec Nicolas, en le sucant. Je n'ai pu retenir une larme prête à couler quand Victor, apporté par Claudine, a fixé les yeux sur ta place et a ensuite promené ses regards avec inquiétude sur tous les coins de la chambre. Ce cher enfant n'a cessé de regarder partout et n'a été distrait de ses idées ni par les agaceries de ses frères, ni par mes caresses...»

Les deux îles.

Son séjour à Paris, Sophie le prolonge plus que de raison. Abel, Eugène, Victor ont suivi leur père et le 1er bataillon en Corse et à l'île d'Elbe.

Le beau voyage. Sur l'eau d'un bleu profond, sous le ciel doré, ces îles dont l'histoire parlera sont apparues aux enfants Hugo comme d'immenses coquillages nacrés. Allées d'eucalyptus et de palmiers, bois d'oliviers, d'arbousiers, de chênes-lièges, noires petites Colombas qui jouent avec de mignons stylets, portant la devise fatidique nel cuore del nemico, clairs de lune sur Bastia aux maisons hautes, à l'heure où les bandits s'attablent délibérément dans les tavernes, odeurs calcinées et voluptueuses du maquis... Dans cette Corse tragique et ardente, Léopold-Sigisbert se trouve bien seul. Ce guerrier sanguin et sensible a soif de réalités. Malgré le théâtre de société qu'on a formé à Bastia, malgré les bals et les fêtes qui se succèdent, le major Hugo n'oublie pas, et il tend les bras vers l'absente.

- Les enfants, que deviennent les enfants? demande simplement Sophie dans ses lettres trop rares. Oue fait surtout le petit?

Et le bon nourricier de répondre :

« J'ai donné à Victor une promeneuse. Ce pauvre enfant ne pouvait la sentir dans les premiers jours: il était triste et on aurait dit qu'il se plaignait d'être envoyé avec une femme qui ne parlait pas notre langue. Il s'y habitue... Il m'a beaucoup inquiété pour ses dents. Rapporte au moins du vaccin... »

A dix-sept mois, Victor a bien de la peine à percer ses dents. Malgré les soins de Claudine qui ne l'a pas quitté depuis Marseille, Victor est faible : il a toutes les maladies de l'enfance et n'est pas en avance pour marcher.

Avec tout ça, le meilleur fils du monde : « Il dit le nom de ses frères, beaucoup d'autres petits mots, le sien entre autres. Il fait quelques pas seul, mais avec trop de précipitation pour les continuer longtemps. Toujours content, je l'entends rarement crier; c'est le meilleur enfant possible. Ses frères l'aiment beaucoup. »

Cette lettre du 29 messidor an XI, du 18 juillet 1803, Léopold-Sigisbert la date de Porto-Ferrajo, de l'île d'Elbe où la 20e demi-brigade tient à présent garnison. Que Mme Hugo tarde tant à rejoindre son époux et ses enfants, voilà qui doit surprendre et alimenter les conversations de popote : «...Tout le monde s'étonne que tu ne viennes pas et que j'aie avec moi les enfants. Cela fait jaser, il m'en revient quelque chose et je ne dis mot...»

Comment résister à un tel appel? Sophie, cette fois, quitte Paris. Léopold-Sigisbert part à sa rencontre. Les deux époux se retrouvent à Livourne, puis rejoignent l'île d'Elbe. Hélas! que s'est-il passé dans le cœur de Sophie? Le major passionné n'éprouve de sa part que froideur et rebuts. L'amour, Mme Hugo ne le prodigue qu'à ses fils. « Sophie de Chateaubriant », comme il l'appelait au temps de la Chouannerie, Sophie n'aime plus Brutus.

Ses enfants, elle les emporte à Paris, comme une louve ses petits. Quoi qu'elle doive prétendre plus

tard dans sa requête au tribunal de Thionville, Léopold-Sigisbert ne l'a nullement obligée alors à quitter l'île d'Elbe, sous couleur que les Anglais allaient venir l'assiéger. C'est elle, c'est elle seule

qui, la première, eut tous les torts.

Les lettres de Sophie, après son départ de Porto-Ferrajo, ne mentionnent nullement cette « fille Cécile Thomas » qui bientôt, en effet, occupera la place vacante. Mais en revanche, que peut répondre Mme Hugo à ces lignes écrites par le major, le 29 prairial de l'an XII: «...Ton dernier départ m'a fait tant mal, il était si fort contre mon gré que j'en suis encore étonné et qu'il faut souvent, très souvent même, que je t'excuse dans mon cœur... »

Quel puissant motif a donc pu contraindre Sophie

à farder ainsi la vérité?

Cette longue absence, cette froideur soudaine, ce départ contre le gré de l'époux, voilà bien des circonstances troublantes...

#### Le mollet de Geneviève de Brabant.

Moreau conspirait. Le Corse aux cheveux plats vient de le démasquer. Le vainqueur de Hohenlinden est en fuite. Voici Lahorie proscrit; mais d'aucuns prétendent qu'il se cache à Paris. Hormis Joseph Bonaparte, le major Hugo n'a plus de protecteurs.

Malgré les lettres pressantes de l'époux, Sophie ne songe nullement à reprendre le chemin de l'île d'Elbe. Dans sa maison de la rue de Clichy, au 24, elle élève ses trois fils et quand elle écrit à Léopold, lui conte parfois « les farces du petit Victor ». C'est qu'il s'est dégourdi maintenant, le petit Victor, c'est qu'il veut vivre. Trois ans de sa première enfance s'écouleront rue de Clichy, et l'homme en gardera quelques souvenirs sans lien, ses premiers souvenirs, incohérents comme tout ce qui date de cet âge.

La cour de la maison, où il dut tant s'amuser avec Abel et Eugène, n'a pas fini de hanter sa mémoire. Il reverra toujours, dans cette cour, le puits, l'auge, et au-dessus de l'auge, le saule.

A trois ans, sa mère l'envoie à l'école, rue du Mont-Blanc. Il est si petit qu'on a plus soin de lui que des autres enfants. On le mène, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école; le plus souvent Mlle Rose est encore au lit et elle l'assoit près d'elle; quand elle se lève, il la regarde mettre ses bas. Il n'oubliera jamais les mollets de Mlle Rose, et, toute sa vie, cet amoureux de la femme aimera les belles jambes au galbe précieux.

L'enseignement qu'on lui donne en classe n'a pas de quoi lui tourner la cervelle. Il lui suffit de regarder, d'une fenêtre, bâtir l'hôtel du cardinal Fesch. Un jour, un cabestan hisse une pierre de taille et sur cette pierre un ouvrier; la corde casse; l'ouvrier est broyé par la pierre.

Une autre fois, la pluie est si violente que la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare sont devenues des rivières. Le pauvre, on ne vient le chercher qu'à neuf heures du soir.

Mais surtout, il garde mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. Un rideau sépare la classe en deux. On joue Geneviève de Brabant. Geneviève, c'est Mlle Rose. Victor, le plus petit de l'école, fera l'enfant. On l'habille d'un maillot et d'une peau de mouton qui laisse pendre une griffe de fer. Ce drame, auquel il ne comprend rien, lui semble interminable. Alors, pour se désennuyer, ce farceur de Victor enfonce sa griffe dans le mollet de Mlle Rose, ce qui fait qu'au moment le plus pathétique, les spectateurs sont surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils:

- Veux-tu bien finir, petit vilain!

Les noisettes.

Octobre 1807. Léopold-Sigisbert est colonel, colonel du Royal-Corse. Mandé par Joseph Bonaparte à Naples, il a été de ceux qui menèrent la vie dure à Fra Diavolo. Grâce à lui et à Forestier, on a fini par s'emparer du célèbre partisan. Le colonel Hugo rétablit l'ordre dans la province d'Avellino, dont il vient d'être nommé gouverneur.

Au milieu de son triomphe, ce bon papa songe à ses fils. Plus de trois ans qu'il ne les a pressés sur son cœur. Maintenant qu'on respire et que la fortune est meilleure, pourquoi ne pas faire venir la petite famille?

Et la petite famille quitte, pour jamais, la maison de la rue de Clichy, la cour, le puits, l'auge et le saule; Victor fait ses adieux à Mlle Rose, et le merveilleux voyage commence.

La pluie cingle les vitres de la diligence... Les roues tournent, tournent pendant des centaines de lieues... enfin, le mont Cenis, tout blanc de neige... Abel et Eugène se hissent sur des mulets; Victor, lui, monte en traîneau avec sa mère. Ce traîneau, quel joujou inoubliable!

Les toits gris de Suze, les Apennins et leur air vif. Rien de tel pour vous mettre en appétit. Plus de provisions, pas d'auberge. Un chevrier offre sa cabane. Chez lui, on ne trouve qu'un aigle qu'il vient de tuer.

- Mangeons l'aigle! crient les enfants.

Le chevrier leur en fait rôtir les cuisses, qu'ils dévorent.

Parme inondé, le roc d'Aquapendente dans l'orage; « paillettes d'argent » de l'Adriatique; aux arbres de la route, des tronçons humains. Les bandits qu'on branche pour intimider les autres.

Voilà qui épouvante le petit Victor. Mais sa grande peur est de verser, comme ce cardinal qui, tout à l'heure, agitait à la portière de sa berline des bras si furieux. Les puces, que les enfants ne sentent pas, empêchent Mme Hugo de fermer l'œil.

Florence et ses palais massifs. Rome, le pont Saint-Ange, les statues de Bernin, quelle joie! C'est grande fête. La foule s'en va baiser l'orteil de la statue de saint Pierre; et les trois frères font comme la foule.

Naples, rayonnante au soleil, leur fait l'effet d'avoir une robe blanche frangée de bleu.

Voici enfin Avellino, dans la montagne, et son vieux palais crevassé; les fleurs naissent dans les fentes des murs; des lézards courent à travers les salles de marbre. Ah! qu'il fait bon vivre dans ce doux farniente napolitain! Le plus beau jeu, c'est

encore d'aller cueillir des noisettes, ces fameuses avelines ovales d'Avellino, plus grandes que toutes les autres noisettes. Pour les atteindre, il faut franchir un ravin profond, longer des gouffres à pic, se

suspendre sur l'abîme.

Conçu sur une haute cime, Victor a déjà l'habitude des hauts lieux, le mépris des précipices, et même l'attraction de l'abîme. Plus tard, nous retrouverons comme une résonance des jours lointains d'Avellino dans ces images favorites du grand lyrique : « abîme », « gouffre », « précipice », « bouche d'ombre ».

Ce bonheur dure peu. Voici Joseph Bonaparte roi d'Espagne; le colonel Hugo doit le suivre dans son nouveau royaume. Les enfants retourneront à Paris avec leur mère, et cette fois on s'occupera un peu de leur instruction vraiment négligée.

Au reste, le voyage de Mme Hugo n'a pas abouti à une réconciliation. Une autre règne désormais sur le cœur de Léopold. N'empêche que le colonel ne se sépare qu'avec tristesse de ses enfants. Le vainqueur de Fra Diavolo n'aura plus personne pour lui grimper aux genoux, pour ouvrir de grands yeux devant les broderies de son uniforme, pour enfoncer de petites mains dans ses épaulettes.

Et comme une autre diligence ramène, à travers la poussière blanche des routes d'Italie, la colonelle et ses fils vers la France, Léopold épanche son cœur dans le sein de sa bonne mère qui habite la Bourgogne :

« ...Abel est un enfant des plus aimables. Il est grand, poli, posé plus qu'on n'est à son âge.

Ses progrès encouragent. Il est doué d'un excellent caractère, ainsi que ses deux frères.

« Eugène est celui que vous avez reçu, venant au monde. Il a la plus belle figure du monde. Il est vif comme la poudre. Il a moins de disposition à l'étude, je crois, que ses frères, mais aucune mauvaise qualité.

« Victor, le plus jeune, montre une grande aptitude à étudier. Il est aussi posé que son frère aîné, et très réfléchi. Il parle peu et jamais qu'à propos. Ses réflexions m'ont plusieurs fois frappé. Il a une figure très douce... »

Ce doux et grave enfant du siècle vient de nouer connaissance avec la gloire. Tandis que la voiture roule, roule vers Paris, des trophées de drapeaux hantent ses songes, des sonneries de clairons l'éveillent; et déjà chante en lui l'épopée napoléonienne:

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes, Une muse des camps m'emporta sous les tentes, Je dormis sur l'affût des canons meurtriers...

# Le bandeau sur les yeux.

Dans l'ombre du vieux quartier Saint-Jacques, un coin perdu: là, au 12 de l'impasse des Feuillantines, une grille s'ouvre; la cour franchie, voici deux portes, l'une à droite, par laquelle on entre de plain-pied dans une pièce, réservée aux jeux des enfants, les jours de pluie; l'autre, qui mène à un perron de quelques marches; quatre pièces: la chambre d'Eugène et de Victor (Abel est interne

au lycée), la chambre de Mme Hugo, une salle à

manger, une chambre d'ami.

A l'extrémité du salon, très vaste, très élevé, un second perron par lequel on descend au jardin. Quel éblouissement!

Le jardin était grand, profond, mystérieux, Fermé par de hauts murs aux regards curieux,...

Sous les fenêtres, le parterre épanouissant les fleurs qu'aime Mme Hugo. Ce parterre, un terrain vague, inculte, le borde sur la gauche; c'est là qu'est le « puisard » où l'on guette « le sourd ». L'auteur des Misérables se souviendra du sourd, « ce monstre fabuleux qui a des écailles sous le ventre et qui n'est pas un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui n'est pas un crapaud, qui habite les trous des vieux fours à chaux et des puisards desséchés, noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui regarde et qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu! »

Sur les murs, parmi les espaliers vermoulus et décloués, on aperçoit des niches de madones, des restes de croix, et çà et là cette inscription: Propriété nationale. Au fond du jardin, de très grands arbres cachent une ancienne chapelle à demi ruinée. Il est défendu aux enfants d'aller jusqu'à cette chapelle; mais Victor tient de ses parents le goût de l'aventure; et furtivement, il se hasarde jusqu'au hallier farouche. Rien n'y remue que le vent, rien n'y parle que les nids, rien n'y vit que les arbres. Le cœur battant d'émotion, il considère à travers les branches « la vieille chapelle dont les

vitres défoncées laissent voir la muraille intérieure, bizarrement incrustée de coquillages marins ». Les oiseaux entrent et sortent par les fenêtres. Ils sont là chez eux. Dieu et les oiseaux, cela va ensemble.

Il y a beaucoup d'arbres à fruits dans le jardin, mais la terrible colonelle défend qu'on touche aux fruits.

- Et ceux qui tombent? demande Victor.
- Vous les laisserez à terre.
- Et ceux qui pourrissent?
- Vous les laisserez pourrir.

Et on ne cueille point les fruits, et on les laisse pourrir.

Le propriétaire, lui, l'astronome Lalande, est plus débonnaire; il autorise les enfants Hugo à grappiller dans ses treilles, si bien qu'ils en reviennent ivres comme des grives.

Et puis il y a les fleurs, pas celles des corbeilles qu'on ne doit pas cueillir, mais les fleurs sauvages du hallier, les violettes, les jacinthes, les muguets, et surtout, surtout les boutons d'or, dont Victor raffole. Quand ils reviennent le soir las de tant de courses au soleil, de tant de chasses aux insectes et aux papillons, et les chausses en loques, les deux petits Hugo se font souvent tancer par leur maman:

Elle grondait: voyez! comme ils sont faits, ces hommes!

Le dimanche, Abel a congé, et les trois frères s'en donnent à cœur joie dans le jardin; mais la fête n'est complète que lorsque Mme Foucher amène ses enfants...

Ses enfants? Le toast de l'Hôtel de Ville pourrait

bien se réaliser. Après deux garçons, dont le premier n'a pas vécu, le greffier du conseil de guerre a eu une fille, et ce ne sera pas le mari qui lui manquera, puisque, au lieu d'un garçon, le colonel en a trois.

Souvent, les soirs d'été, Mme Foucher amène aux Feuillantines son fils Victor et sa fille Adèle. On

a installé une balançoire,

Une escarpolette. Qui d'un vieux marronnier fait crier le squelette.

et l'on s'élance dans les airs, à qui mieux mieux. Mais, quand le dernier des enfants Hugo est juché sur la balançoire, c'est le diable pour l'en faire redescendre. Debout sur l'escarpolette, il met toute sa force et tout son amour-propre à la lancer le plus haut possible et il disparaît dans le feuillage des arbres. Quelquefois, pourtant, il cède de bon gré sa place à la petite fille, qui s'y laisse hisser, honorée et tremblante, et recommande bien de la balancer moins haut que la dernière fois.

D'autres soirs, on bande les yeux de Mlle Adèle, et les garçons la promènent à travers les allées, dans une vieille brouette boiteuse. De temps en temps, on lui demande de dire dans quel coin du jardin elle se trouve, et quand elle se trompe, une tempête de rires la remplit de confusion. Alors, sans qu'on y prenne garde, elle relève un peu son bandeau, et répond juste. Mais dès qu'on s'aperçoit qu'elle a triché, les hommes se fâchent et se vengent. Tout est à recommencer. On serre le mouchoir à lui noircir la peau, on la brouette très loin.

- Où es-tu? interrogent des voix sévères.

Mlle Adèle se trompe encore, se trompe toujours; et l'on rit tant qu'on lui fait grâce. De tout le jour, elle n'aura plus son bandeau sur les yeux.

# Un parent de province.

La colonelle n'a guère le loisir de s'occuper des études de ses enfants. Tant d'occupations mystérieuses la sollicitent, tant d'intrigues souterraines. Heureusement, dans le voisinage, rue Saint-Jacques, un brave homme et une brave femme enseignent aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture, les quatre règles. Ancien oratorien, forcé, sous la Révolution, d'épouser sa servante, pour sauver sa tête, le Père Larivière s'appelle de son vrai nom le Père de La Rivière. Sophie l'a déjà rencontré... à Châteaubriant.

Inutile d'apprendre à lire à Victor. Celui-ci a appris tout seul, rien qu'en regardant la forme des lettres. L'écriture, l'orthographe ne l'arrêtent pas longtemps; et, en l'honneur des petits Hugo, voici que l'ex-oratorien fourbit son grec et son latin, à demi oubliés; le poète gardera un bon souvenir de ce premier maître, « naïf comme un savant, malin comme un enfant ». Quarante-trois ans plus tard, à l'heure du péril suprême, quand il lui faut fuir Paris sous un nom d'emprunt, il choisit un moment le nom de son vieux maître, le Père Larivière.

Lorsque Eugène et Victor reviennent de l'école, ils passent au milieu des groupes de gamins qui jouent dans l'impasse. Ce sont les fils des ouvriers cotonniers de la grande fabrique, située en face des Sourds-Muets.

Ah! si l'on pouvait jouer un peu avec ces gais compagnons! Mais non, la mère l'a défendu; et l'écolier Victor détourne la tête.

Au loin, retentit le cri nostalgique d'une vieille marchande de balais, un cri qu'on entend toujours ici, à la même heure : « Qui veut des balais? Qui veut des bouilleaux? »

Un jour de l'an 1809, Eugène et Victor sont appelés au salon et présentés par leur mère à un homme de taille moyenne, marqué de la petite vérole (comme Sophie), à cheveux et à favoris noirs, à physionomie bienveillante et douce, un parent, leur dit-elle.

Ce parent dîne avec eux ce soir-là. Le lendemain, ils le revoient encore, et encore l'autre lendemain, et tous les jours qui suivent.

La connaissance est bientôt faite. En moins de vingt-quatre heures, eux et lui sont de vieux amis.

Le silence, que la mère recommande, les enfants le gardent religieusement. Pour le propriétaire, pour les domestiques, l'inconnu est un parent de province, un original, une espèce d'ours venu à Paris pour ne connaître personne.

L'ours mange à la table de famille, il va et vient dans le jardin, donne çà et là des coups de bêche, côte à côte avec le jardinier, comme plus tard Jean Valjean, dans le couvent de Picpus près du Père Fauchelevent. Il ajoute ses leçons aux leçons du Père Larivière. Il a une façon de prendre Victor dans ses bras qui le fait rire et qui lui fait peur ; il l'élève en l'air et le laisse presque retomber jusqu'à terre.

Son nom, les enfants l'ignorent. La colonelle lui dit : « Général. » Victor l'appelle : « Mon parrain. »

Il habite toujours la masure du fond du jardin, peu soucieux de la pluie et de la neige qui l'hiver entrent par les croisées sans vitres; il continue dans cette chapelle son bivouac. Il a, derrière l'autel, un lit de camp, avec ses pistolets dans un coin, et un Tacite qu'il fait expliquer à Victor et que Victor conservera pieusement:

« Enfant, lui dit-il, parlant de la République romaine, enfant, avant tout la liberté! »

Depuis près de deux ans, l'inconnu mène, entre Sophie et ses fils, cette vie secrète, cette vie heureuse.

Un jour pourtant, comme on achève de déjeuner, la cuisinière entre, effarée; elle vient de voir des hommes à mine suspecte pousser la grille, traverser la cour. On sonne.

L'inconnu se lève de table et va ouvrir.

- Le général Lahorie? dit un des hommes.
- C'est moi.
- Je vous arrête.

A peine si on lui laisse le temps de dire adieu à Mme Hugo; il est entraîné, jeté en prison.

### « Veillons au salut de l'Empire! »

Mil huit cent onze. On entend le grand bruit de Paris joyeux; les arbres sont roses; les constellations s'effacent au-dessus des têtes, dans le flamboiement de Paris illuminé, pour la naissance du Roi de Rome; la lueur de Napoléon remplit le ciel. Le Panthéon n'est pas loin des Feuillantines et l'Empereur doit se rendre au Panthéon. Tandis que des généraux factieux conspirent dans l'ombre du vieux jardin, Victor n'a pas de peine à tromper la surveillance de sa mère; et voici qu'il s'achemine vers le temple de gloire, vers le héros dont le calme olympien va le subjuguer pour la vie:

Pour voir cette figure illustre et solennelle, Je m'étais échappé de l'aile maternelle; Car il tenait déjà mon esprit inquiet. Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait En m'entendant parler guerre, assauts et bataille, Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur. Quand au front du cortège apparut l'empereur, Tandis que des enfants demandaient à leurs mères Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères. Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit Le suivre comme on suit un phare dans la nuit, Et se montrer de loin sur sa tête suprême Ce chapeau tout usé, plus beau qu'un diadème. Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés Regarder en tremblant ses pieds éperonnés. Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence, Des cris universels s'enivrer en silence, Non, tandis qu'à genoux la ville toute en feu, Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu, Qu'on n'est qu'un même cœur et qu'ensemble on respire, Chantait en chœur : Veillons au salut de l'Empire! Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé. Même après que le cri sur sa route élevé Se fût évanoui dans ma jeune mémoire. Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire.

Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain Passer, muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain...

#### Embrasse-moi donc...

Léopold-Sigisbert Hugo a suivi Joseph Bonaparte en Espagne. Colonel, puis général, le voici, grâce à la faveur du nouveau roi, comte et maréchal du Palais, gouverneur d'Avila et de Ségovie, commandant la province de Guadalaxara et la Seigneurie royale de Molina d'Aragon. Comblé d'honneurs et de prébendes, le soldat de fortune est en passe de faire fortune.

Son frère, le colonel Louis Hugo, venu à Paris, en octobre 1810, avec le moine Concha, insiste pour que la générale et ses fils prennent le chemin de l'Espagne. Sophie hésite longtemps. N'a-t-elle pas appris que Léopold a emmené de Naples Cécile Thomas, déguisée en homme? Sous le nom de comtesse de Salcano, cette aventurière ne vit-elle pas à Avila, dans le palais du gouverneur, donnant des ordres à tous comme aurait pu le faire la légitime épouse? Tant d'audace met le comble à la colère de Sophie.

Enfin, au printemps de 1811, la générale, qui songe à l'avenir de ses fils, se résigne à entreprendre ce périlleux voyage. Abel, Eugène, Victor, se sont mis bravement à l'espagnol, et le jour que la lourde patache les emporte sur la grand'route de Bordeaux, c'est en castillan que les enfants Hugo font leurs adieux à Paris.

Le soir, on couche à Blois, le lendemain à Poi-

tiers. A Angoulème, Victor remarque de vieilles tours. Il a déjà un tel sentiment de l'architecture qu'elles lui resteront dans la mémoire et avec assez de précision pour les dessiner, sans les avoir revues depuis.

La traversée nocturne de la Dordogne dans un bac effraye les chevaux et ne rassure pas Victor. A Bordeaux, deux belles filles vêtues de rouge servent aux voyageurs des sardines géantes, des petits pains meilleurs que la brioche, du beurre de brebis.

Et puis, c'est Bayonne, Bayonne et le pont sur l'Adour, le château-vieux, la cathédrale Sainte-Marie et le cloître aux arcades rayonnantes.

La famille Hugo aura le temps de connaître Bayonne. Le convoi auguel on doit se joindre ne passera que dans un mois. On s'en console. La maison qu'a louée la générale est si riante! Afin de tuer le temps, Mme Hugo consent à prendre une loge au théâtre de Bayonne, pour toute la durée du séjour. Les enfants battent des mains. Eux qui n'avaient vu jouer que la Comtesse d'Escarbagnas, se délectent à voir représenter les Ruines de Babylone. Ce mélodrame de Pixérécourt fait fureur. On ne peut pas ne pas avoir vu les Ruines de Babylone. C'est magnifique, à Bayonne du moins. Des chevaliers abricot et des Arabes vêtus de drap de fer de la tête aux pieds surgissent à chaque instant, puis s'engloutissent au milieu d'une prose terrible, dans les ruines de carton pleines de chausse-trapes et de pièges à loups. Il y a le calife Haroun et l'eunuque Giafar. Abel, Eugène, Victor béent d'admiration

Hélas! les Ruines de Babylone ont trop de succès. Le lendemain, on joue les Ruines de Babylone, le surlendemain on joue les Ruines de Babylone; et il en sera ainsi pendant un mois. Le septième jour, les petits Hugo, exaspérés, obtiennent de leur mère de ne plus aller au théâtre.

Par bonheur, il y a les oiseaux, les verdiers, les chardonnerets qu'on achète aux gamins du pays basque; il y a les vaisseaux sur l'Adour et les talus des remparts où il fait si bon livrer de grandes ba-

tailles.

Quand, d'aventure, le ciel s'obscurcit, quand la pluie tombe, et qu'on est bien forcé de demeurer à la maison, Victor prend une boîte d'aquarelles, ouvre les Mille et une Nuits, le livre qu'avec ses frères il admire entre tous les livres, les Mille et une Nuits que lui donna le général Lahorie, et il enlumine de couleurs vives les belles gravures.

Mais sa plus grande joie, la voici :

La propriétaire de la maison, une veuve, a une fille de quinze ans; Victor, lui, n'a pas dix ans. Elle est blonde et svelte, sa peau, mate et transparente. a la blancheur délicate du camélia. Sa main est petite, son coude un peu rouge. Un madras thé à bordure verte lui serre étroitement le chignon.

Quand il y a un exercice à feu, Abel et Eugène, les grands, ne manquent pas d'aller voir la manœuvre sur les remparts. Le petit Victor aime mieux

rester avec la jeune fille.

Elle lui dit : « Viens, que je te lise quelque chose ! »
Il y a dans la cour une porte rehaussée de trois
marches. C'est sur ces marches qu'elle s'asseoit et

lui se tient debout derrière, le dos appuyé à la porte.

Au-dessus d'eux, le ciel d'un bleu éclatant, le beau soleil qui pénètre de lumière les tilleuls et

change les feuilles vertes en feuilles d'or.

Lui n'écoute pas le sens des paroles, il écoute le son de sa voix. Pendant qu'elle lit, Victor peut la regarder à son aise. Par moments, son regard rencontre le fichu entr'ouvert au-dessous de lui et il entrevoit, troublé, fasciné, la gorge ronde et blanche qui s'élève et s'abaisse doucement dans l'ombre, vaguement dorée d'un chaud reflet de soleil. Quand elle redresse la tête de son côté, il devient tout rouge.

Parfois, levant soudain ses grands yeux bleus elle dit : « Eh bien, Victor, tu n'écoutes pas? »

Lui reste alors tout interdit. Mais elle l'appelle, le dévisage et lui dit : « Embrasse-moi donc. »

### Un nom sur la route.

Deux mille hommes accompagnent le convoi. La voiture de Mme Hugo suit le trésor, les douze millions d'or que l'Empereur envoie chaque trimestre au roi Joseph, le trésor que convoitent amoureusement les guerilleros.

Trois cents voitures suivent, file interminable, attelées les unes de quatre, les autres de six mules, indociles, extravagantes comme toutes les mules de la terre. Soleil, poussière, sonnailles; Sophie s'exaspère, les enfants sont ravis.

Dans l'immense carrosse rococo, loué à Bayonne, Mme Hugo a enfoui les bagages, les provisions de toute sorte, une caisse de vin, des conserves, un quartier de bœuf, un mouton entier, quatre-vingts livres de pain, un baril d'eau-de-vie, et jusqu'à un lit de fer avec son matelas (car elle se méfie des lits espagnols). Près d'elle et de ses fils a pris place à Irun le marquis du Saillant, neveu de Mirabeau et aide de camp du général Hugo.

Le pays basque enchante les voyageurs. Il est si pittoresque, si net, si riant, avec ses maisons aux toits penchés, aux balcons couverts, aux murs blanchis chaque année, ses frontons antiques, ses églises aux vastes tribunes, son peuple grave, mystérieux et qui a l'orgueil du beau linge. Ce linge, les paysannes de Biscaye le lavent sans cesse; aussi les prairies sont-elles couvertes de toiles éclatantes qui parent la campagne avant de parer les habitants.

Le convoi grimpe, grimpe; les mules s'évertuent et s'énervent. Là-bas, sur la droite, un point brille comme une grosse pierrerie :

-- Qu'est-ce que c'est que cette pierrerie? demande Victor.

Le marquis du Saillant se penche et regarde :

— Cette pierrerie, c'est le golfe de Fontarabie.

Myrtes, rhododendrons, genévriers... une odorante végétation accompagne le convoi, grise les enfants et les jeunes femmes, les jeunes femmes que courtisent à la portière de leur voiture les jeunes officiers. Des liaisons s'ébauchent, qui auront tout le temps de s'épanouir... Songez donc...! Trois mois, trois mois à vivre ensemble, sur la grand'route, avant d'atteindre Madrid...

Ce soir-là, pour la première halte, on s'arrête dans une petite cité montagnarde, bien singulière. « Calle Mayor », déchiffrent les petits Hugo. Calle Mayor. Une rue très large, superbe. Abel, Eugène, Victor s'y dérouillent les jambes. C'est si amusant de flâner Calle Mayor, dans la pourpre du soleil couchant. La rue est cailloutée avec une espèce de pierre pointue et scintillante, si bien qu'on croirait marcher sur des paillettes d'or. Sous les antiques balcons en fer ouvragé, d'énormes écussons enorgueillissent les plus humbles façades. Ici, le plus pauvre est noble. Ici, tout est grand et digne, même la misère.

Vieux remparts sarrasins, vieille église-forteresse, avec toujours des balcons de fer sur sa tour. Les derniers rayons ensanglantent la ville hautaine, dont les portes, dont les volets se ferment au vainqueur. La fumée des bivouacs assiège les faubourgs. On entend au loin chanter des muletiers qu'accompagne une guitare, chant suraigu d'Orient, voix de muezzins autant que de serenos.

Les enfants Hugo redescendent, rêveurs, vers la Calle Mayor, vers la haute maison écussonnée, où les attend impatiemment la générale :

- Comment s'appelle cette ville? demande

Victor.

L'obligeant capitaine marquis du Saillant arrête un instant son ordonnance qui l'époussette :

— Cette ville, dit-il, s'appelle Hernani.

# Un collier d'ambre, un rosier.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles, Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles, Irun, ses toits de bois, Vittoria, ses tours, Et toi, Valladolid, tes palais de familles, Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours...

Valladolid, Ségovie, Madrid... Le général Hugo n'est pas à Madrid, le général tarde à venir. L'Empecinado — et Mme de Salcano — l'absorbent tout entier... Palais Masserano. Une suite d'appartements fastueux, d'escaliers surmontés de lions de pierre, d'humides et sombres patios. On s'y ennuie fort. Heureusement, il y a la Galerie des Portraits. Victor a pris cette galerie en affection. On l'y trouve seul, assis dans un coin, regardant en silence tous ces personnages en qui revivent les siècles morts.

Et par bonheur encore, il y a les enfants du général Lucotte, et surtout Pepita, Pepita, la fille du marquis de Monte-Hermosa. Pepita a seize ans, Victor n'en a pas dix, mais les menues faveurs qu'on lui accorde suffisent à rendre jaloux certain capitaine amoureux de Pepita. Quelle rusée, cette Pepita!

Moi, huit ans, elle le double; En m'appelant son mari, Elle m'emplissait de trouble... O rameaux de mai fleuri!

Elle aimait un capitaine; J'ai compris plus tard pourquo Tout en l'aimant, la hautaine N'était douce que pour moi.

Elle attisait son martyre Avec moi, pour l'embraser, Lui refusait un sourire Et me donnait un baiser... La chambre de Pepita, Victor ne devait jamais l'oublier:

Je palpitais dans sa chambre Comme un nid près du faucon, Elle avait un collier d'ambre, Un rosier sur son balcon.

Tous les jours, un vieux qui pleure Venait demander un sou, Un dragon à la même heure Arrivait je ne sais d'où;

Il piaffait sous la croisée, Tandis que le vieux râlait De sa vieille voix brisée : « La charité, s'il vous plaît! »

Et la belle au collier jaune, Se penchant sur son rosier, Faisait au pauvre l'aumône Pour la faire à l'officier.

L'un plus fier, l'autre moins sombre, Ils partaient, le vieux, hagard, Emportant un sou dans l'ombre Et le dragon un regard.

J'étais près de la fenêtre, Tremblant, trop petit pour voir, Amoureux sans m'y connaître, Et bête sans le savoir,

Elle disait avec charme:
« Marions-nous! » choisissant
Pour amoureux le gendarme
Et pour mari l'innocent,

Je disais quelque sottise. Pepa répondait : « Plus bas! » M'éteignant comme on attise, Et, pendant ces doux ébats,

Les soldats buvaient des pintes Et jouaient au domino Dans les grandes chambres peintes Du palais Masserano.

#### Chez don Basile.

Le général Hugo, toujours sur les chemins, ne fait à Madrid que des apparitions. L'aîné de ses fils, Abel, sera page du roi Joseph. Quant aux cadets, il est temps d'interrompre les flâneries du palais Masserano et de s'occuper enfin de leurs études.

Ils vont tâter de l'internat au collège des Nobles. Après le Père La Rivière, voici don Basile — nez en bec de corbin, yeux enfoncés, statue d'ivoire jauni — et don Manuel, pansu, bouffi d'aise. Dans l'immense dortoir, un bossu les réveille chaque matin, Corcovita (petite bosse), qui s'appellera un jour Triboulet et Quasimodo.

Malgré leur éducation négligée, Eugène et Victor distancent encore de loin les nobles petits Espagnols de leur âge. A onze et à neuf ans, ils expliquent Tacite, tant et si bien qu'on doit se résigner à les

mettre avec les grands.

Ils s'en sauront mauvais gré, les pauvres. Sur le Tacite du général Lahorie, où Eugenio de Hugo et Bittore de Hugo inscrivent leur noms, un autre nom

reste gravé, celui de leur tourmenteur, un grand gaillard de quinze ans, le Biscaïen Elespuru, qui leur tire les cheveux, leur griffe la chair, les mord et les rosse. Cet Elespuru, Victor s'en souviendra quelque seize ans plus tard et, pour venger le souffre-douleur du collège des Nobles, il fera de ce Basque l'un des fous de Cromwell.

Une telle haine enveloppe les deux petits Français! Leurs pères ont beau faire semblant de se rallier au roi Joseph, les fils ne cachent pas leurs sentiments à l'égard de l'étranger, de l'envahisseur, de l'usurpateur, et en attendant d'avoir l'âge de se joindre aux guerillas, tous ces méchants diables, sous l'œil sournois de don Basile, prennent un acompte sur la peau de Victor et d'Eugène.

Frasco, comte de Belverana, est de cinq ans l'aîné d'Eugène. N'importe, le petit Français et le grand Espagnol se mesurent. Faute de poignard, Frasco a pris une paire de ciseaux et l'enfonce dans la joue d'Eugène. Moins endurant que son frère, Victor ne pardonnera pas. Frasco deviendra l'odieux Gubetta de Lucrèce Borgia.

Ainsi, chaque jour, dans les cours sombres de ce collège sinistre, se livrent de rudes batailles puériles en l'honneur de celui que les Castillans appellent Napoladron.

### « Ils ne lisaient plus... »

De nouveau, le calme des Feuillantines. Abel n'est plus là, Abel est demeuré à Pau, sous-lieutenant et collégien. On a dû fuir l'Espagne en feu. D'ailleurs Mme Hugo avait ses raisons pour rentrer à Paris, au début de 1812.

Aux deux garçons, qui ont grandi, le cher petit jardin paraît rapetissé. Ils ont tôt fait maintenant d'atteindre le hallier, le fond du parc ensauvagé où la chapelle en ruines n'abrite plus personne.

Le collège des Nobles est oublié. Vive la vie libre! Maintenant Eugène et Victor peuvent à leur gré travailler ou ne point travailler; mais ils délaissent souvent le jardin pour les livres. Mme Hugo, qui est très romanesque et passe bien des heures à lire, a adopté pour fournisseur un nommé Royol, un bonhomme qui a empli de toutes sortes d'ouvrages un rez-de-chaussée et un entresol. Ne voulant pas risquer de tomber sur un volume ennuyeux, Sophie fait essayer ses livres par ses enfants. L'entresol leur restait fermé. Royol y conserve des ouvrages libertins et d'une philosophie trop hardie. La générale réclame pour ses fils les clefs de l'entresol. Là ils découvrent Rousseau, Voltaire, Diderot, Faublas et bien d'autres romans de même nature, mais cela ne vaut pas les Voyages du capitaine Cook qui sont le succès du moment et qui les passionnent; cela ne vaut pas non plus la Bible, la Bible où s'abreuve tout le romantisme, la vieille Bible trouvée aux Feuillantines.

Le proviseur du collège Napoléon redoute pour Victor et Eugène une éducation si étrange. Il veut en montrer les dangers à Mme Hugo, mais n'obtient nul succès auprès des élèves du collège des Nobles, dégoûtés à jamais de l'internat. Vic-

tor n'est pas près de pardonner à ce pédagogue.

La générale n'écoute pas ce magister; ses fils resteront libres, ils n'auront d'autres maîtres que le vieux jardin et les livres du bonhomme Royol.

A douze ans, à dix ans, on ne peut pas toujours lire. Il faut bien jouer aussi. L'escarpolette, la

brouette, on les a retrouvées.

Un nouveau camarade est venu, Édouard Delon, fils d'une exubérante Marseillaise et du rapporteur au Conseil de guerre. Avec cet aîné, ce polytechnicien qui les jours de sortie, s'amuse comme un gamin, avec ce boute-en-train qui emmène Victor Foucher sur les gouttières et au fond des puits, les jeux prennent un élan insoupçonné; la balançoire parvient à des hauteurs inconnues; la niche aux lapins apprend ce que c'est qu'un assaut.

Adèle Foucher a grandi, embelli. Longs yeux, longs cheveux, peau brune et dorée, lèvres rouges et joues roses, comme elle rappelle Pepita!

A tel point qu'un jour, pour conter l'aube de leurs amours, Victor lui donnera ce nom de Pepita:

« Nos mères nous ont dit d'aller courir ensemble ; nous sommes venus nous promener.

« On nous a dit de jouer, et nous causons, enfants du même âge, non du même sexe. Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble; je disputais à Pepita la plus belle pomme du pommier, je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait; je disais: « C'est bien fait! » et nous allions tous deux nous plaindre ensemble à nos mères qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

- « Maintenant, elle s'appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir, je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle des petits oiseaux, de l'étoile qu'on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans.
- « Nous disions des choscs innocentes, et nous rougissions tous deux. La petite fille est devenue jeune fille.
- « Ce soir-là, c'était un soir d'été, nous étions sous le marronnier, au fond du jardin. Après un de ces longs silences qui remplissaient nos promenades, elle quitta tout à coup mon bras et me dit : « Courons! »
- « Et elle se mit à courir devant moi avec sa taille fine comme le corset d'une abeille et ses petits pieds qui relevaient sa robe jusqu'à mi-jambe. Je la poursuivais, elle fuyait! Le vent de la course soulevait par moments sa pèlerine noire et me laissait voir son dos brun et frais.
- « J'étais hors de moi. Je l'atteignis près du vieux puisard en ruines, je la pris par la ceinture, du droit de la victoire, et je la fis asseoir sur un banc de gazon : elle ne résista plus. Elle était essoufflée et riait. Moi j'étais sérieux, et je regardais ses prunelles noires à travers ses cils noirs.
- « Asseyez-vous, me dit-elle. Il fait encore grand jour, lisons quelque chose. Avez-vous un livre? »
  - « J'avais sur moi le tome second des Voyages de

Spallanzani. J'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son épaule à mon épaule, et nous nous mîmes à lire chacun de notre côté, tout bas, la même page; avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien.

« -- Avez-vous fini? » me disait-elle, que j'avais

à peine commencé.

« Cependant nos têtes se touchaient, nos cheveux se mêlaient, nos haleines peu à peu se rapprochèrent et nos bouches tout à coup.

« Quand nous voulûmes continuer notre lecture,

le ciel était étoilé.

« — Oh! maman, maman, dit-elle en rentrant, si tu savais comme nous avons couru. »

« Moi, je gardais le silence.

« — Tu ne dis rien, me dit ma mère, tu as l'air triste.

« J'avais le paradis dans le cœur.

- « G'est une soirée que je me rappellerai toute ma vie.
  - « Toute ma vie! »

## Quand on conspire!

Il n'est pas que des jeux et des rires dans ce jardin des Feuillantines. Il y a un cœur blessé, le cœur déchiré d'une femme passionnée qui rêve de vengeance.

Sophie songe-t-elle pas aux humiliations subies en Espagne, à la froideur de Léopold, à l'audace injurieuse de cette aventurière, la comtesse de Salcano? Certes, elle y pense, la Nantaise; mais il y a autre chose, autre chose dont cette femme héroïque et mystérieuse emportera le secret dans sa tombe.

L'homme dont elle veut se venger, et de façon éclatante, ne s'appelle pas Léopold-Sigisbert Hugo. Il se nomme Savary, duc de Rovigo. C'est lui, le ministre de police, lui, l'assassin du duc d'Enghien, l'ancien compagnon d'armes de Victor Lahorie, qui n'a pas hésité à promettre la liberté au général pour endormir sa méfiance et l'attirer dans un guetapens. C'est par lui que l'hôte de la chapelle en ruine fut découvert, arrêté, jeté dans un cachot du donjon de Vincennes, puis transféré à la Force. Depuis lors, plus d'un an s'est écoulé, mais rien n'a pu calmer le ressentiment de Sophie. Colère froide de Bretonne, qui se traduira bientôt non par des paroles, mais par des actes.

Pour l'ancienne brigande, éprise un instant de Brutus, ce vieux jardin à l'abandon n'est pas, comme pour ses fils, un coin de paradis; c'est un coin du Bocage. Là, derrière l'épais rideau aux arbres séculaires, on creuse des trappes, on place des traquenards, on s'embusque, pistolets aux

poings...

L'été de 1812, tandis que l'Empereur et la Grande Armée s'enfoncent au cœur de la Russie, d'étranges conciliabules ont lieu sous les marronniers des Feuillantines. Près de l'ombre menue de Sophie, d'autres ombres, plus hautes, plus massives, se pressent, chuchotent; parmi elles, celle d'un prêtre au fort accent espagnol. La générale Hugo conspire. Ses billets parviennent mystérieusement jusqu'à Lahorie. Un des parents de Sophie, un sieur Dubuisson, di-

rige la maison de santé où le général Malet ronge son frein. Cette étrange femme voilée qui sera l'âme du complot, la Nantaise sait bien son nom.

23 octobre 1812. Une heure du matin. Tout est silence et repos. Soudain, la terre tremble à huit cents lieues de Paris; deux cent mille tonneaux de poudre, placés sous les voûtes du Kremlin, font sauter le palais des czars. Au même instant, Malet

se prépare à faire sauter l'Empire...

Dans la nuit, les tambours battent la générale. La garnison de Paris reçoit, aux flambeaux, la double nouvelle de la mort de l'Empereur et du renversement du gouvernement impérial. Le général Moreau, le duc de Montmorency, le comte Alexis de Noailles font partie du gouvernement provisoire. Les Bourbons vont revenir. En attendant, Lahorie miraculeusement délivré marche sur la rue de Jérusalem.

Le général va réaliser la plus chère pensée de Sophie. Le ministre de police est au lit. On s'en empare; plus mort que vif, on le hisse dans un cabriolet, on l'emmène à la Force. Tenu en laisse par deux soldats, voici Rovigo en butte aux risées de la foule; le cachot de Lahorie, c'est lui qui va l'occuper.

Ce ministre de la police, tout Paris le berne, le chansonne. Savary sera désormais célèbre pour son fameux tour de force. Quant à Mme de Rovigo, surprise au lit et s'enfuyant en chemise très légère, on se plaira à rappeler que « dans toute l'affaire, la personne qui s'est le mieux montrée, c'est assurément la femme du ministre de la police. »

Les heures passent. L'imposture de Malet est démasquée. Le commandant Laborde l'arrête, puis c'est le tour de Lahorie qu'on trouve confortablement assis dans le fauteuil du duc de Rovigo. Le général reçoit Laborde et les policiers avec une grâce de gentilhomme; les mêmes soldats qui l'ont délivré le ramènent en prison.

Quatre jours plus tard, le 27 octobre, à sept heures du matin, le procès s'ouvre dans la grande salle des Conseils de guerre. Le général Dejean préside la commission militaire; le rapporteur, c'est le capitaine Delon, le père du jeune polytechnicien, ami d'Eugène et de Victor.

Depuis le 23, Mme Hugo n'a pas reparu aux Feuillantines. Maintenant Sophie ne quitte pas l'hôtel de Toulouse; elle harcèle Pierre Foucher qui, devenu chef du bureau de recrutement, habite encore pourtant rue du Cherche-Midi; et Foucher, royaliste au fond du cœur, l'aide en sous-main; elle implore le capitaine Delon, lutte, jusqu'à la dernière minute, pour défendre Lahorie, pour le sauver; mais là, elle se heurte à un mur d'airain. Pour Lahorie, comme pour Malet et Guidal, le rapporteur réclame la peine de mort. Sophie Trébuchet lui voue une haine implacable; ses fils ne reverront jamais le jeune Delon... Lahorie, lui, durant tout son interrogatoire, travestit le nom de Sophie. C'est ainsi que Mme Hugo devient Mme Hulot...

29 octobre 1812. La générale, donnant la main à Victor, passe tout en noir, devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas... La pluie d'automne tombe, froide, pénétrante... Une grande affiche blanche est placardée sur une des colonnes du portail, celle de droite.

Les passants regardent obliquement cette affiche, semblent en avoir peur et, après l'avoir entrevue, doublent le pas. Sophie s'arrête et dit à Victor:

- Lis.

Victor lit ceci:

Empire français. — Par sentence du premier conseil de guerre, ont été fusillés en plaine de Grenelle, pour crime de conspiration contre l'Empire et l'Empereur, les trois généraux : Malet, Guidal et Lahorie.

— Lahorie, dit Mme Hugo, retiens ce nom. Et elle ajoute:

— C'est ton parrain...

Les souliers verts.

Mil huit cent quatorze. Le soleil de mai sur les rues en fête. Les cloches sonnent à la volée. Napoléon vient d'abdiquer. Louis XVIII rentre à Paris et s'en va assister au *Te Deum* de Notre-Dame.

Le roi porte un habit bleu. On remarque son cordon bleu, sa petite queue derrière la tête et son gros ventre; ses jambes sont enveloppées de larges guêtres de velours rouge. Il est dans une immense calèche fleurdelisée et a près de lui l'Orpheline du Temple, la duchesse d'Angoulême, habillée de blanc depuis les souliers jusqu'à l'ombrelle. Le comte d'Artois et le duc d'Angoulême chevauchent des deux côtés de la voiture qu'escortent les mousquetaires rouges. L'un de ces jeunes gens a dix-sept ans. C'est le comte Alfred de Vigny.

Le roi n'a pas voulu voir sur son passage les troupes étrangères. Depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres, un régiment de la vieille garde forme la haie. Faces menaçantes et terribles. Ces grenadiers, couverts de blessures, si longtemps vainqueurs de l'Europe, sentent le feu et la poudre; les voici forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre. Les uns enfoncent leur bonnet à poil sur les yeux, pour ne pas voir, les autres, à travers leurs moustaches, montrent leurs dents comme des tigres. Quand ils présentent les armes, c'est avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes fait trembler.

Et pourtant, que de drapeaux blancs en l'air! Les cris de : Vive le Roi! se font entendre de toutes parts. Les boutiques ne pouvant y suffire, on a envahi les maisons pour avoir des rubans et même des jupons blancs, que l'on coupe pour faire des cocardes. Le bleu et le rouge sont foulés aux pieds, surtout par les bonapartistes. Mme de Chateaubriand a dû défendre ses mousselines.

Quelqu'un dont l'enthousiasme est bon teint, c'est Mme Hugo. Après avoir été chassé d'Espagne avec tous les Français, le général Hugo s'attarde à Thionville qu'il vient de défendre héroïquement... Qu'importe! Depuis l'exécution de Lahorie, Sophie ne songe plus qu'à sa vengeance. Les jours tant désirés sont enfin venus. L'Ogre de Corse gît terrassé. Pour l'usurpateur, pour le meurtrier, sonne l'heure de l'expiation.

La générale a fui les Feuillantines, qui lui rappe-

laient trop de chers et cruels souvenirs. Installée avec ses fils rue du Cherche-Midi, elle s'est rapprochée des Foucher, qui furent bons pour elle. Victor et Eugène se rengorgent. Le comte d'Artois n'a pas oublié la Vendéenne, qui conspira si longtemps pour les Bourbons; et par ordonnance il a décerné à chacun de ses fils l'ordre du Lis. Le lis est en argent, suspendu à un ruban de moire blanche. Les nouveaux dignitaires — l'un a quatorze ans, l'autre douze — s'empressent de piquer à leur boutonnière ce bijou princier; on coud sur leurs chapeaux des cocardes blanches.

Le cortège royal en marche vers Notre-Dame, comment pourraient-ils ne pas le voir? M. Foucher a trouvé une fenêtre au Palais de justice, dans la tour Saint-Jean. Il en a offert la moitié à Mme Hugo. Les deux familles sont parties ensemble en grande toilette. Le temps est beau, l'on va à pied dans la joie du printemps fleuri. Victor donne le bras à Mlle Adèle. Il est radieux d'avoir un lis à sa boutonnière et une « femme » à son bras.

Mme Hugo a rajeuni. La royauté lui rappelle sa chère Bretagne. Son adolescence recommence, son cœur brisé se dilate de joie. Le pli amer qui marquait son front s'efface. Sa bouche sourit, et Sophie pourtant n'oublie pas sa vengeance. Elle a quitté ses voiles noirs et, en l'honneur du retour des lis, arbore une charmante toilette de mousseline blanche, coiffe un chapeau de paille de riz, garni de tubéreuses. Oui, mais, voyez, ses pieds sont chaussés de vert. Le vert, c'est la couleur de l'Empire; le vert elle le foule aux pieds; jusqu'à sa mort, la

générale Hugo ne portera plus que des souliers verts.

Bezout.

Après le grand jardin des Feuillantines, le jardinet de la rue du Cherche-Midi, c'était encore la liberté. En septembre 1814, le général Hugo, qui traverse Paris, y met bon ordre.

Entre la geôle sanglante de l'Abbaye et le passage du Dragon, tout retentissant du bruit des enclumes, dans une rue sombre, rue Sainte-Marguerite, il déniche une pension-prison, la pension Cordier. Ce Cordier, encore un ancien prêtre, mais tout imbu de Jean-Jacques. Avant de gagner Blois avec la comtesse de Salcano, Léopold-Sigisbert confie à ce cuistre Eugène et Victor.

C'en est fini des longues flâneries, des lectures capricieuses, des jeux avec les enfants Foucher; fini, le théâtre des marionnettes qui devait représenter une pièce superbe : le Palais enchanté, dont Victor était l'auteur.

Bah! au lieu de marionnettes, on aura de vrais acteurs en chair et' en os, les petits camarades de la pension Decotte et Cordier. La salle, c'est la grande classe; les tables rapprochées feront la scène, le dessous des tables les coulisses, les quinquets la rampe, et les bancs le parterre.

Avec du carton et du papier d'or et d'argent, on se fait des casques, des épaulettes, des décorations, des sabres; un bouchon noirci à la flamme se charge des moustaches. Le thème le plus en faveur, c'est l'épopée impériale; le plus souvent Victor s'attribue le principal rôle. Quand Napoléon est de la pièce, il joue Napoléon. Sa poitrine alors rayonne d'aigles d'or et d'argent, et pour mêler la réalité à la fiction, il ajoute aux aigles sa décoration du lis.

Victor et Eugène aspirent tous deux à la dictature. Aux heures de récréation, c'est eux qui commandent la gent écolière; les sujets de Victor s'appellent les chiens, les sujets d'Eugène les veaux; et ce sont de belles mêlées entre les chiens et les veaux.

Et les études? Les études vont assez bien. Victor et Eugène ne passent plus du tout leur temps à dessiner d'après la bosse, comme il y a quelques mois; Victor n'illustre plus aussi souvent ses thèmes latins; on ne le voit plus consacrer la moitié de la page à la représentation, d'ailleurs très expressive, de l'histoire de Manlius ou d'un combat naval entre Carthaginois et Romains. Il a dû renoncer à son établi de menuisier, à la forteresse de bois qu'il construisait avec ses tours, ses bastions, ses ponts-levis.

Oui, mais le général veut faire de ses fils des polytechniciens. Et c'est ainsi que d'octobre 1816 à septembre 1818, on va étudier à Louis-le-Grand les mathématiques et la philosophie.

A Louis-le-Grand, l'un des professeurs de sciences, Lefébure de Fourcy, jongle avec les chiffres et les escamote comme des muscades; séduit par une telle volubilité, Victor gagne le tableau d'un pas rapide et épouvante Lefébure par son imagination mathématique que seule égale son ignorance. Pendant le cours de l'ennuyeux Laran, Victor se fait un rempart de ses bouquins pour lire le Génie du christianisme. Un jour, Laran le surprend... Le Génie du christianisme! Lire un livre aussi subversif...! N'était l'intervention de ses autres maîtres qui l'estiment, on mettrait le plus jeune des fils Hugo à la porte.

Mais Victor n'a pas le goût de l'abstrait; malgré les bonnes notes obtenues, à force de travail, l'étude de l'algèbre l'exaspère:

...Je maudissais Bezout...
J'étais alors en proie à la mathématique!
Temps sombre! Enfant ému du frisson poétique,
Pauvre oiseau qui heurtait du crâne mes barreaux,
On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux,
On me faisait de force ingurgiter l'algèbre...

Victor, tout au contraire, a pour la physique une prédilection particulière. Ça, ce sont des phénomènes qu'on peut voir, toucher du doigt. Son maître Thillaye l'envoie au Concours général. Cuvier dicte le sujet : la Théorie de la rosée. La rosée, voilà qui est passionnant pour un jeune poète. Victor Hugo a le cinquième accessit.

Le professeur de philosophie Maugras, qui ressemble à Mirabeau, l'envoie aussi au Concours général; mais cette fois le palmarès ne mentionne pas le nom de Victor-Marie. N'importe. De Maugras, Victor retient d'excellentes leçons de libéralisme et de stoïcisme. Le stoïcisme déjà lui est très nécessaire.

La guerre est déclarée entre le général et Sophie. Le « héros au sourire si doux » interdit à ses fils Eugène et Victor de voir leur mère bien-aimée. Il leur défend de sortir pendant les fêtes, même avec. leur frère Abel, qui ne doit les rencontrer que chez Cordier. C'est ainsi qu'un premier de l'an, Decotte gifle Victor qui voulait aller embrasser sa maman; et Victor d'écrire au général une lettre douloureuse,

mais digne et ferme.

Mme Martin Chopine, cette sœur du général que celui-ci appelle « Goton » et que ses neveux nomment « Madame », tient les cordons de la bourse; c'est à elle que Léopold a confié le soin de ses jeunes enfants. Celle-ci ne paie pas toujours régulièrement la pension de deux sous par jour, sur lesquels Victor et Eugène doivent prélever de quoi acheter leurs livres de classe. Méchante guenuche, dont ses neveux n'oublieront jamais les « basses injures », les « scènes dégoûtantes »... Pendant ce temps, et en attendant la bienheureuse séparation qui lui rendra justice, la pauvre Sophie se consume de douleur.

Quant à Victor, s'il se sent si vaillant, si stoïque, c'est qu'il a fait une merveilleuse découverte.

## Mon Virgile...

Cette merveilleuse découverte, c'est Virgile, Virgile qui lui révèle la poésie, Virgile qu'il traduit en vers harmonieux, Virgile pour qui il ne cessera de nourrir une admiration passionnée:

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres, Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!...

Virgile pourtant a failli lui porter malheur. Un beau jour, Decotte, qui rimaille et qui espionne, fait sauter la serrure du bureau de Victor. Catastrophe! Il y a là une douzaine de cahiers portant ce titre : Poésies, et deux tragédies commencées : Irtamène, Athélie ou les Scandinaves; plus de trois mille vers. A quatorze ans, quel scandale! Ce qui surtout remplit de fureur le cuistre, c'est une traduction de la première églogue de Virgile :

Déjà les toits au loin fument dans les campagnes, Et l'ombre en s'allongeant descend de nos montagnes...

Songez donc! Quinze jours avant, Decotte avait tenté de mettre en alexandrins cette charmante églogue; de sa pauvre version, il avait donné lecture aux élèves, et voici que ce morveux ose rivaliser avec lui! A la porte! A la porte! Mais non, Cordier s'interpose, et encore le maître d'études Biscarrat, qui lui aussi rime à ses heures.

C'est Virgile vraiment qui crée le poète. Irtamène, Athélie se ressentent de la lecture des « chefs-d'œuvre dramatiques » de Voltaire, que Victor-Marie reçut en prix il n'y a guère. Le jeune auteur d'Irtamène est didactique comme un contemporain de Ducis; il ne s'attendrit que lorsqu'il dédie à sa mère cette tragédie royaliste où l'usurpateur est confondu. Les yeux de la générale ont dû se mouiller de douces larmes, quand, pour son jour de l'an, elle a lu ce naïf envoi:

...Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles Dont Racine se pare au céleste banquet;

Ce sont des fleurs simples et naturelles Comme mon cœur, maman, je t'en offre un bouquet.

Ce benjamin, Sophie déjà le voit très haut. A son ami Foucher, elle confie ses espérances. A l'en croire, ce poète de quatorze ans pourrait, mieux que le surintendant Fouquet, se donner pour devise le fameux : Ouo non ascendam?

Et Pierre Foucher de sourire complaisamment, sachant les illusions des mères. Cette foi maternelle illumine Victor, l'enchante, l'exalte:

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée; J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée, Et ma mère, en secret, observant tous mes pas, Pleurant et souriant, disait : c'est une fée. Oui lui parle et qu'on ne voit pas.

Cette fée, à vrai dire, ne parle nullement dans le Déluge, sage poème en trois chants, que signe Victor-Mary Hugo en 1816, et pour lequel il concourt avec Eugène, alors plus fougueux, plus romantique. Quand il ne rime pas dans le goût de Delille, il tourne des madrigaux à la Bernis ou à la Boufflers, comme dans cette pièce dédiée à la jolie générale Lucotte, dont les caisses et les malles servirent naguère à construire la forteresse aujourd'hui délaissée; écoutons Victor-Mary Chérubin qui n'a pas encore l'âge de Lindor:

Mon cœur suffit pour vous aimer,
Ma voix suffit pour vous le dire,
Mais, hélas! pour vous l'exprimer,
Madame, quelle voix pourrait jamais suffire!

La fée ne chante alors qu'en l'honneur de Virgile; mais comme déjà elle chante bien! Ce jeune et joli adolescent, aux cheveux blonds et soyeux, aux yeux profonds, rêveurs et volontaires, au nez

droit, aux lèvres charnues, comme elle l'aime, la Muse virgilienne, la Muse tendre et pathétique!

Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux,
Des légumes parmi les chardons épineux,
Et croyait, cultivant le lis et la verveine,
Être l'égal des rois dans son humble domaine...

Ce bruit de forges qui vient du passage du Dragon, ne l'entendez-vous pas retentir dans l'Antre des cyclopes?

Sous leurs vastes efforts l'antre tremblant résonne...

Ce cyclope enfant, déjà « la force l'enchante et l'enivre; il va vers elle comme vers une parenté; c'est une attraction fraternelle. »

Ce beau visage doré, penché sur son Virgile, cet écolier charmant qui frémit devant « l'affreux Cacus », qui pâlit devant César passant le Rubicon, c'est déjà une tête épique; dans la nuit studieuse, à la lueur camouflée d'une chandelle, tandis que tout sommeille alentour, l'enfant sublime sent monter en lui une tempête sonore, une rumeur de batailles, de désastres, de victoires, toute l'existence tumultueuse de l'humanité... « Je veux être Chateaubriand ou rien, » jette-t-il sur un cahier; mais non, une telle ambition ne lui suffit pas encore. Le front dans les mains, les yeux clos, Victor-Marie Hugo écoute s'élever dans l'ombre auguste, des voix millénaires. L'Énéide déjà lui découvre la Légende des siècles.

Le lis d'or.

Mil huit cent dix-neuf. Nuit froide, nuit de février. Rue des Petits-Augustins, au 18, tout près du musée où Lenoir a recueilli les trésors de la France gothique. Trois étages à monter. Un modeste appartement, une chambre voûtée où crépite un feu de branches. Au fond de l'alcôve, dans un lit à colonnes, une femme déjà âgée repose, la poitrine haletante. Un adolescent la veille, les cheveux dorés par la lampe vacillante, sa main gauche soutenant la tête pensive. La droite couvre les feuillets d'une jolie écriture menue, arrondie, bouclée. Ce fils respectueux obéit.

Sa mère a foi en lui, sa mère croit au génie du dernier de ses enfants. Si, malgré la colère paternelle, Victor a renoncé à Polytechnique, s'il a quitté, ainsi qu'Eugène, la pension Cordier, c'est que la générale Hugo l'a bien voulu. Qu'il prenne ou non ses inscriptions de droit, qu'importe? L'essentiel,

c'est qu'il soit poète, grand poète.

Songez donc! Il y a deux ans, l'Académie française a accordé à son Bonheur que procure l'étude, une mention. L'un des Quarante, François de Neufchâteau, l'a remarqué et correspond en vers avec son confrère de quinze ans. Mais une mention c'est peu, même quand on n'a pas dépassé son troisième lustre...

Toulouse la Romaine sera peut-être plus généreuse, Toulouse où, chaque année, l'Académie des Jeux floraux distribue les fleurs d'or et d'argent de Clémence Isaure! Déjà, l'année passée, Eugène n'a-t-il pas obtenu un souci réservé, avec son Ode sur la mort du duc d'Enghien? Voici Victor au travail. L'Académie française a mis au concours l'Institution du jury en France et les Avantages de l'ensei-

gnement; Victor a tenté sa chance et concouru. Il s'en saura mauvais gré; ses vers éminemment didactiques passeront cette fois inaperçus... Oui, mais il y a Toulouse,

Toulouse la Romaine, où, dans des jours meilleurs, J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs.

Outre ses quatre prix annuels, l'amarante d'or, la violette d'argent, le souci d'argent et le lis d'argent, outre les prix réservés des concours précédents, quatre amarantes d'or, deux lis d'argent, deux violettes d'argent et un souci d'argent, l'Académie des Jeux floraux a décidé de décerner, en 1819, un lis d'or à l'auteur de la meilleure ode sur le Rétablissement de la statue de Henri IV. Excellent programme. Victor-Marie Hugo ne fut jamais plus fervent royaliste. Sa haine contre Mme Martin-Chopine, son ressentiment contre le général, toujours à Blois, son immense amour pour sa bonne mère « vendéenne », le monde d'anciens émigrés où il hante avec Mme Hugo, voilà bien des raisons pour faire de Victor le plus enragé des légitimistes. Et puis, le monument du Vert-Galant, ca le connaît! S'est-il pas attelé au char qui transportait la statue équestre jusqu'au terre-plein du Pont-Neuf? Les Vierges de Verdun, les Derniers bardes, poème dans le goût d'Ossian, sont déjà prêts; il n'y a plus qu'à conquérir la fleur merveilleuse, le lis d'or, en écrivant l'ode sur le Rétablissement de la statue de Henri IV.

Cette ode de bronze, Victor va la marteler dans l'Antre des cyclopes... Mais non, la mère tombe

malade; son mal s'aggrave, la toux déchire sa poitrine, la fièvre la ravage. Au diable, l'ode au Vert-Galant! Il faut sauver maman, il faut la veiller; mais elle, dès que le délire tombe, se tourne vers son petit, son plus petit:

- Et cette ode? Et Toulouse? Et le lis d'or?

Lui alors secoue la tête :

- Maman, Eugène vous a gardée la nuit dernière; c'est mon tour de demeurer près de vous.
  - Demain?

- Demain, il sera trop tard, demain le délai expire.

Alors la mère appelle le fils et le prend dans ses

bras amaigris:

— Je veux que tu aies le lis d'or. Travaille, travaille toute cette nuit. Demain, tu me liras ton ode et je serai guérie. Demain, tu enverras ton ode à Toulouse.

Victor courbe le front. Il s'assied devant la lourde table, il rêve, puis se décide. Il obéit... Il commence d'écrire...

Je voyais s'élever, dans le lointain des âges, Ces monuments, espoir de cent rois glorieux.

Les heures passent et sonnent au réveil de cuivre. La respiration de la malade s'apaise. La lampe se meurt. Victor prend un flambeau, allume une bougie. Il continue, il continue!

Jeunes amis, dansez autour de cette enceinte...

La fièvre lui bat les temps. Ses mains frémissent :

...Et ne sont déjà plus à l'œil ému du sage Que la ruine d'un tombeau. - J'ai fini, maman, j'ai fini!

Un baiser lui répond. Il s'assied sur le lit, recru de fatigue. Ses yeux épuisés se ferment, puis se rouvrent et se dilatent. Les dernières braises sont enfouies sous les cendres. Dans la chambre obscure et glacée, il n'y a plus qu'une clarté, la petite flamme de la bougie qui brûle haut avant de s'éteindre, la petite flamme qui jaillit et s'épanouit comme un lis d'or.

Bug-Jargal.

Victor-Marie Hugo a reçu le lis d'or. Sa mère est ravie, sa mère est guérie. Toulouse la Romaine prodigue ses fleurs au chantre de Henri IV. Aux Vierges de Verdun, une amarante d'or; l'an suivant, pour Moïse sur le Nil, autre amarante d'or... Voici, à dix-huit ans, Victor-Marie maître ès jeux floraux.

Au Capitole, dans la salle des Illustres, le 3 mai 1819, le comte Jules de Rességuier, en prononçant l'éloge de Clémence Isaure, a fait le los

du triomphateur:

« L'éloge de Clémence Isaure brille avec les rayons de la gloire sur le front du vainqueur et s'exhale comme un encens de poésie avec les parfums de sa jeune couronne. »

L'un des mainteneurs. Alexandre Soumet, écrit

à Victor:

« Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

C'est Soumet, qui, un jour, l'appellera l'Enfant sublime.

Poète et dramaturge (vient-il pas d'écrire une Iñez de Castro?) Victor-Marie veut tâter aussi du roman. En quinze jours, il a esquissé son Bug-Jargal, un Bug-Jargal sans amour; rien que le récit de la révolte noire à Saint-Domingue; le capitaine Delmar (le futur d'Auverney), et l'esclave Bug-Jargal, sorte de Régulus négre. Ce Conte sous la tente est vraiment plus conté qu'écrit; la vie l'anime et le dialogue court la poste. Jamais Balzac, Vigny, Mérimée, jamais Hugo lui-même ne conteront mieux que cet apprenti qui conquiert, si jeune, ses lettres de maîtrise:

« Quand vint le tour du capitaine Delmar, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun trait de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

« — Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant beaucoup vu le monde, les colonies, l'Égypte, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne... Ah! capitaine, votre chien boiteux!...

« Delmar tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement vers l'entrée de sa tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

« Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine; le capitaine n'y fit nulle attention.

« Le chien lui lécha les pieds en agitant sa queue, jappa, gambada, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de temps en temps :

- « Te voilà, Rask! te voilà!
- « Enfin, il s'écria : Mais qui donc t'a ramené?
  - « Avec votre permission, mon capitaine...
- « Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote, les larmes aux yeux... »

Le grand secret.

Presque tous les soirs de cet hiver 1818-1819, vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvre un châle jaune à palmettes, la générale Hugo, précédée de Victor et d'Eugène, s'achemine vers la rue du Cherche-Midi. On s'en va passer la veillée à l'hôtel Toulouse, chez les Foucher.

Dans la chambre de Mme Foucher, grande pièce à alcôve profonde, les visiteurs prennent place. A l'un des coins de la cheminée, le même fauteuil attend toujours Mme Hugo; sans ôter son châle ni son chapeau, elle s'assied, tire son ouvrage de son sac et se met à ses points. Foucher, toujours égrotant, se tient de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, Mme Foucher et Adèle travaillent à l'aiguille; Victor Foucher achève ses devoirs; Eugène et Victor-Marie ferment le cercle silencieux. De temps en temps Mme Hugo interrompt sa tâche pour prendre une prise, car elle prise comme M. Foucher, à qui elle ne manque pas de présenter sa tabatière : « Voulez-vous prendre une prise, monsieur Foucher? » M. Foucher répond oui et non. Avec le bonjour et le bonsoir, ce sont, d'ordinaire, les seules paroles échangées de la soirée.

Quel charme ont pour Victor ces soirées silencieuses! Pour s'y rendre, comme il presse le dîner! Quand la neige ou la rafale empêche qu'on ne

sorte quelle tristesse!

Au printemps de 1819, Adèle Foucher n'a pas seize ans, l'âge de Juliette. Sa belle chevelure sombre, abondante et bouclée, encadre à merveille le front vaste et pur, un front magnifique; ses yeux noirs qu'ombragent de longs cils soyeux, ont une expression ingénue et presque solennelle. Sa bouche, aux lèvres délicates, sa bouche où fleurit un sourire mystérieux, sa bouche est exquise; et le contraste entre les grands yeux graves et ce sourire défaillant donne parfois une beauté farouche à ce visage de nymphe surprise.

Avec ses épaules tombantes, son long col, ses longs cheveux bleuâtres, ses longs yeux nocturnes, Adèle Foucher incarne l'idéal de la beauté romantique. On la voit mieux se balançant dans un hamac, sous les palmes des Antilles, que cousant au coin du feu, rue du Cherche-Midi. Combien sa beauté s'épanouit, ni Foucher, ni Mme Foucher, ni la générale Hugo ne l'ont encore remarqué. Les parents ont toujours des yeux pour ne point voir.

Maintenant les soirées se font plus douces, plus tendres. L'hiver s'éloigne. Mme Hugo paraît tout à fait guérie.

Un jour, par un hasard inespéré, Victor et Adèle sont demeurés seuls, un instant, dans la grande chambre. C'est un soir d'avril, les hautes fenêtres sont ouvertes sur le jardin; une mollesse flotte dans l'air attiédi.

Victor regarde en silence sa jeune amie; Adèle ne le quitte pas des yeux, et soudain elle parle:

- Victor, dis-moi ton grand secret.

Une seconde de trouble, de silence profond; puis:

— Je t'aime! dit Victor.

Alors elle pâlit, elle rougit; enfin elle soupire:

- Et moi aussi, je t'aime!

C'est le 26 avril. Le bel adolescent de dix-sept ans, la jeune fille de seize ans sont fiancés. Il s'est fiancé « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses...»

« C'est le 26 avril 1819 que je t'avouai que je t'aimais... » écrira-t-il un an plus tard; et deux ans après : « Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien... J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion... »

# Les aigles rampent.

L'été de 1819, le premier été des accordailles, la famille Foucher, au grand désappointement de Victor, l'a passé dans une maison louée à Issy. Là, souvent, Mme Hugo et ses deux plus jeunes fils, s'en sont allés frapper à la porte de leurs vieux

amis; les fruits mangés, Adèle et Victor éprouvaient une joie naïve à aller dans le jardin respirer un peu de fraîcheur, mais quelquefois beaucoup de poussière, car le mur du fond, échancré à dessein, donnait sur la place de bal du village. Joies naïves, amours ingénues:

Les doux aveux de notre amour A peine ont effleuré nos lèvres innocentes...

L'automne est arrivé, le retour à Paris. Le feu a couvé pendant ce demi-exil :

Le doux penchant devint une indomptable flamme.

Victor paraît moins timide, plus pressant. Il a demandé et obtenu d'Adèle des rendez-vous où ils peuvent se voir seuls. Quand Mme Foucher est loin, que M. Foucher est à son bureau, Adèle s'échappe par un couloir obscur et va retrouver Victor qui l'attend sous les grands marronniers de l'hôtel Toulouse; et, quand on ne peut se voir seul à seul, on s'écrit des lettres qu'on se glisse dans la main à la dérobée.

C'est l'heure ardente où Victor écrit : « Je l'aime... Je suis prêt à tout lui sacrifier, tout, jusqu'à l'espérance d'être aimé d'elle ; il n'y a pas de dévouement dont je ne sois capable pour elle, pour un de ses sourires, pour un de ses regards... »

C'est aussi l'heure jalouse et douloureuse du Premier soupir :

...Il faudra qu'à l'absence, à de nouveaux désirs Un sentiment bien doux succombe; Tu m'oublieras dans les plaisirs, Je me souviendrai dans la tombe. Mais le plus souvent, ce qu'un tel amour lui ins-

pire, c'est vraiment « un courage de lion ».

Pour Adèle, il veut conquérir la gloire, forcer les portes de l'avenir. Et déjà le laurier d'Apollon ne lui suffit plus. De l'an 1819 date l'invention de la télégraphie électrique. Dans les salons légitimistes, parmi ces vénérables épaves de l'émigration dont la générale Hugo fait sa société, tandis qu'on s'apitoye sur le fils du brigand, Victor-Marie obtient un beau succès avec sa satire, le Télégraphe, son premier pamphlet politique. Mais surtout, Chateaubriand l'obsède, Chateaubriand, son modèle et son idole. En 1819, René est pair de France. A Soumet qui lui demande à quoi il se destine, si son intention est de suivre uniquement la carrière des lettres, Victor répond fièrement : « J'espère devenir un jour pair de France... » - « Il le sera, » écrit Soumet, bon prophète. En 1819, Chateaubriand dirige un journal ultra, le Conservateur; à dix-sept ans Victor-Marie fonde avec Abel un journal ultra, le Conservateur littéraire.

Les autres rédacteurs s'appellent Alexandre Soumet, Alfred de Vigny, Adolphe Trébuchet, Saint-Valry, J. Sainte-Marie, Gaspard de Pons, Eugène

Hugo.

Dans le Conservateur littéraire, Abel, l'ancien page du roi Joseph, donne une malicieuse et pénétrante définition du romantisme, qui frappe fort et loin : « L'homme qui aime le genre romantique a toujours un cœur accessible à toutes les grandes passions, mais il préfère surtout une passion incomplète; par exemple, un amour non partagé. Il aime

généralement la religion, non parce qu'elle est vraie et consolante, mais parce qu'elle est impérieuse. Aussi toute religion incompréhensible lui convient.

« Il se plaît à contempler principalement les ravages des passions sur un seul homme, car ceux qu'elles peuvent faire sur la masse sont trop faciles à apercevoir, et il lui faut toujours quelque chose à deviner... Les sentiments inintelligibles exercent une grande influence sur ses organes; car pour toucher son cœur, il faut faire travailler d'abord son esprit. Enfin, tout ce qui est inutile lui semble beau; tout ce qu'il ne comprend pas, intéressant; tout ce qu'il n'entend pas, admirable; car tout cela est romantique. »

Craignant de ne pas être écouté à cause de son âge, le poète des Vierges de Verdun ne signe guère de son nom: Victor-Marie Hugo ou V.-M. Hugo, que les odes ou les traductions de Virgile. Le plus souvent, travesti en vieil érudit quinteux et goguenard, il s'appelle: M. V. d'Auverney, Aristide, E., H., B., M., U., V., et peut-être Publicola Patissot, notable de Massevaux.

Rien de plaisant comme la variété des masques dont cet enfant, abîmé dans des rêves d'amour et de gloire, couvre son frais visage. A propos des Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M..., veut-il évoquer le danger que font courir au sexe viril les ambitions littéraires et politiques du beau sexe, c'est avec l'accent d'un Géronte qu'il s'écrie : « Je ne voudrais pas qu'on défendît au beau sexe d'écrire; ce serait en effet le vrai moyen de faire prendre la plume à

toutes les femmes... C'est une chose bien remarquable et bien peu remarquée, que la progression effrayante suivant laquelle l'esprit féminin s'est depuis quelque temps développé. Sous Louis XIV, on avait des amants et on traduisait Homère; sous Louis XV, on n'avait plus que des amis et on commentait Newton; sous Louis XVI, une femme s'est rencontrée qui corrigeait Montesquieu à un âge où l'on ne sait encore que faire des robes à une poupée. Je le demande. Où en sommes-nous? où allons-nous?

Mais Mlle Adèle pourrait fort bien trouver l'article impertinent : aussi l'amoureux transi perce-t-il sous le Cassandre grincheux; et le chroniqueur de s'excuser gentiment : « La force de la vérité m'a entraîné; j'ai dû parler pour l'honneur de mon sexe, afin qu'il ne fût pas réduit à subir publiquement un joug dont il s'accommode si bien en particulier. » ...La petite fiancée, qui en sait long sur ce chapitre, doit sourire.

Que de jugements profonds, d'étonnantes prophéties dans ces cent quatorze articles écrits par le bel adolescent au visage d'archange! Critique d'art, il découvre, avant tout autre, l'influence des Chinois sur le dessin d'Ingres; et en louant Champmartin, déjà il annonce le romantisme de Delacroix. Critique littéraire, il rend un hommage absolu au poète inconnu, apparu en 1820, au Lamartine des Méditations. Critique théâtral, déjà Victor Hugo sonne du cor et rallie les bandes d'Hernani. Déjà il annonce la grande bataille et les mots qu'il écrit frémissent comme

des ailes : « Une chose nous a frappé dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres; ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes; ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes; veillez! yeillez! jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes... »

#### Le Génie ou les pantoufles de René.

13 février 1820. On joue à l'Opéra le Carnaval de Venise et les Noces de Gamache. Le duc de Berry assiste avec sa jeune femme à la représentation. Fatiguée, la princesse se retire vers onze heures; son mari l'accompagne; soudain un homme bondit sur le duc et le poignarde : Louvel. Le duc succombe. Voici la dynastie des Bourbons en grand péril.

L'émotion de la France royaliste, Victor-Marie Hugo l'exprime dans une ode enflammée. Les salons ultras, où fréquentent Mme Hugo, et ses amis Lucotte, s'enthousiasment:

— Ma chère, un si joli enfant!

— Dommage vraiment qu'il ait pour père un sabreur, un général de B. P. (abréviation qui permet de ne pas prononcer l'abominable nom de Buona-Parte)!

L'ode sur la mort du duc de Berry pénètre jusqu'aux Tuileries. François de Neufchâteau l'adresse au duc de Richelieu, qui la fait lire au roi, et Louis XVIII, poète à ses heures, récite volontiers devant ses intimes la strophe qui commence par:

Monarque aux cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse...

Mieux encore, Sa Majesté daigne ordonner qu'une gratification de cinq cents francs soit remise au jeune poète; et l'excellent Neufchâteau d'écrire, en transmettant à Victor-Marie Hugo cette bonne nouvelle:

Pour vous, qui débutez, c'est un honneur suprême; Pour votre vieil ami, c'est un plaisir extrême...

Quand, sept mois après le meurtre du duc de Berry, sa veuve donnera le jour à l'Enfant du Miracle, c'est encore l'Enfant sublime qui parlera au nom de la France:

Il est né, l'enfant du miracle!

chacun veut connaître le chantre inspiré.

Chateaubriand le reçoit et lui dit :

— Monsieur Hugo, je suis enchanté de vous voir. J'ai lu vos vers sur la mort du duc de Berry. Il y a là des choses qu'aucun poète de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins; mais ce qui est beau dans vos odes est très beau.

Ce premier accueil paraît froid au jeune fana-

tique. M. de Chateaubriand est bien sévère, bien hautain.

Un matin, pourtant, Victor-Marie se décide à reprendre le chemin de la rue Saint-Dominique. O stupeur, René s'anime, René est affable, René fait sa toilettre devant l'Enfant sublime, René dénoue son madras, ôte ses pantoufles de maroquin vert (Levez-vous vite, orages désirés!), René défait son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle et prend son tub à l'anglaise. Essuyé, rhabillé par son fidèle Julien, le vicomte fait la toilette de ses dents qui sont fort belles; et ragaillardi par l'eau froide, cause avec entrain et charme Victor.

Ravi d'avoir été admis à ce point dans l'intimité du grand homme, l'Enfant sublime compose, en l'honneur de Chateaubriand, son ode au Génie.

Mme de Chateaubriand l'en remercie, en lui vendant très cher trois livres de chocolat. Bonne action qui laisse Victor sans un liard, et qui enrichit maigrement l'Infirmerie de Marie-Thérèse. N'importe, Victor fait contre mauvaise fortune bon cœur, et quand l'Académie toulousaine le charge de remettre à René ses lettres de maîtrise ès jeux floraux, il s'acquitte avec fierté de cette mission.

M. de Chateaubriand est nommé ambassadeur à Berlin, M. de Chateaubriand invite le poète du Génie à le suivre aux bords de la Sprée, comme secrétaire d'ambassade. Mais cette offre si flatteuse, Victor-Marie la décline:

— Je ne puis quitter ma mère.

— Est-ce seulement votre mère? demande M. de Chateaubriand avec un sourire. Allons, vous êtes libre! Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas. C'eût été honorable pour nous deux.

#### L'anniversaire.

26 avril 1820. Juste un an, depuis le jour où Victor et Adèle échangèrent leur premier aveu.

La générale Hugo couve d'un regard jaloux son Benjamin. Qu'il est beau! Comme il a grandi! Car il n'est pas petit, le moins du monde. De 1825 à la fin du second Empire, ses passeports enregistrent immuablement sa taille: 1 m. 70. C'est une bonne taille. Ses épaules ont élargi; ses mains sont des mains de femme; ses yeux gris-bleu ont un éclat magnifique, son teint, tantôt très pâle, tantôt très rose, a une délicatesse féminine. Autour du front étonnamment vaste, de beaux cheveux soyeux, châtain clair, extrêmement fins.

Tes blonds cheveux épars et d'un blond plus doré, Comme ceux que Rubens et Rembrandt à leurs anges Donnent en leurs tableaux par des teintes étranges,

dira un jour Sainte-Beuve.

Marius des *Misérables*, c'est lui : « C'était un garçon ardent et froid; noble, généreux, fier, religieux, exalté, digne jusqu'à la dureté; pur jusqu'à la sauvagerie. »

Ce soir, Marius a les yeux rouges : ce stoïcien a

le cœur brisé.

A la longue, Mme Foucher s'est émue des apparitions trop fréquentes de Victor dans le jardin

de l'hôtel Toulouse. M. Foucher, prévenu, ne s'est pas montré trop intransigeant : « Laissons grandir ces petits, pense-t-il. Et qui sait? »... M. Foucher a trois enfants, il n'a que sa place pour vivre et sa fille est sans dot. Voilà des considérations qui engagent un père à la modération.

L'important, c'est de prendre l'avis de la générale. Voilà pourquoi ce matin du 26 avril, M. et Mme Foucher sont venus frapper à la porte de

Mme Hugo. Quelle stupeur!

— Victor... Victor? Cet enfant, hier encore pendu à mes jupes? Victor amoureux! Que dites-vous? Amoureux depuis des mois... Vous voulez rire, mon bon ami!... Et amoureux d'Adèle, d'une morveuse!... Vous n'y pensez pas?... Et Mme Foucher est de votre avis!... Non, non, je ne puis croire... En tout cas, ma réponse, la voici. Victor est le fils du général comte Hugo; Victor est déjà célèbre; il aura demain la gloire. Il pourra alors prétendre aux plus beaux, aux plus riches partis... Je ne supporterai pas qu'il s'amourache de la fille d'un employé, sans dot et sans nom!

M. et Mme Foucher, très froissés, se sont levés.

L'irascible générale continue :

— Proche ou lointain, un tel mariage est impossible! Jamais, jamais, moi vivante, ce mariage ne se fera.

M. Foucher se retourne, et, très froid :

— Soit, madame. Veuillez garder désormais votre fils près de vous. Je ne souffrirai point qu'il compromette davantage ma fille. Je vous prie donc...

- Victor! appelle Mme Hugo.

Et Victor paraît, singulièrement calme.

— Victor, M. Foucher exige que tu ne revoies jamais Adèle! Je l'exige aussi.

Le bel archange blond pâlit affreusement; mais il se dompte, ses yeux restent secs. Chassé du paradis, il ne sourcille pas.

Derrière les Foucher, la porte s'est refermée.

Voici les vieux amis séparés pour toujours.

Alors, seul avec sa mère, l'homme s'évanouit, l'enfant reparaît; un sanglot l'étrangle. Il fond en larmes.

## O page, ô mon beau page!...

Larmes d'amour, qui ne sècheront pas de sitôt. Pour rentrer en grâce auprès de l'excellent M. Foucher, on va jusqu'à porter aux nues, dans le Conservateur littéraire, le Manuel de recrutement que signe le père d'Adèle. M. Foucher garde le silence, mais le moyen de ne pas répondre, quand Victor-Marie envoie rue du Cherche-Midi son Ode sur la naissance du duc de Bordeaux? Toujours correct, l'ancien greffier adresse des remerciements à la générale Hugo pour qu'elle les transmette au jeune poète.

Il n'y a pas que M. Foucher pour lire le Conservateur littéraire. L'élégie de Raymond d'Ascoli, chassé par le père de sa bien-aimée, est tombée sous les yeux d'Adèle, qui ne peut se méprendre sur la véritable identité de Raymond et d'Emma:

Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,

De cet hier, déjà si loin de moi? J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive; Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux... Ce frère, encore enfant, c'est Paul Foucher.

Le bruit ayant couru qu'un rival pourrait bien l'emporter auprès d'Adèle, que le choix d'un fiancé lui serait prochainement imposé, la douleur du Jeune banni éclate, s'exaspère :

Un autre!... ô douleur! ô tourment! Je t'aimais sans délire et je t'aime avec rage! Mon Emma, songe à moi! respecte ton serment!

Emma serait-elle vraiment oublieuse? Le 16 de ce même mois de juillet, où le Conservateur publie l'histoire de Raymond d'Ascoli, Victor se laisse entraîner au bal de Sceaux. Il y rencontre les Foucher, Adèle et d'autres jeunes gens; lui pourtant n'a pas même le droit de la saluer.

La jalousie alors exalte sa passion, déchaîne sa force. Comme le jeune Cid, le voici prêt au défi, au combat : « Les années 1819 et 1820, écrira un jour Sainte-Beuve, furent sans doute les plus remplies, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit. se fondit intimement dans son être au feu volcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure des géants trempée aux lacs volcaniques. »

Vers ce même temps, deux grands amis, deux grands poètes entrent dans sa vie. Vigny, Lamartine. Vigny que lui présente Émile Deschamps. Lamartine qui lui est amené par le beau duc de Rohan

Par l'entremise de la maréchale Oudinot, sa dame d'honneur, la duchesse de Berry s'émeut en sa faveur. « L'adolescent studieux à la belle tête lourde et sérieuse », peint par Lamartine, quel beau page pour la romanesque et romantique princesse!

## Je ne veux plus être raisonnable.

Une complicité mystérieuse permet aux deux petits amoureux de correspondre.

La piquante Julie Duvidal de Montferrier, la future comtesse Abel Hugo, favorise, à son insu, croit-on, les rencontres des deux innocents. Car l'élève du baron Gérard a pour élève la petite Foucher; la leçon de dessin finie, Adèle envolée, Julie la suit des yeux et, très souvent, elle voit surgir de quelque porte cochère, de quelque trou de muraille, un jeune homme aux yeux graves, aux longs cheveux dorés. Alors Julie Duvidal sourit malicieusement. Dans le tumulte de la grand'ville, le couple se perd, s'évanouit, si tendre, si pur, si jeune.

O temps de rêverie et de force et de grâce! Attendre, tous les soirs, une robe qui passe! Baiser un gant jeté! Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire! Être pur, être fier, être sublime, et croire A toute pureté!

Il écrit, il écrit:

« Te dirai-je combien de fois, le soir, en revenant de mes promenades solitaires, je me suis arrêté à l'extrémité de la rue d'Assas, devant la lumière de ta fenêtre? Combien de fois j'ai pensé, en revoyant les nouvelles feuilles, aux heures que nous passions ensemble dans ton jardin; si tu t'asseyais, c'était près de moi, si tu marchais, ton bras s'appuyait sur le mien; ta main ne fuyait pas ma main, nos regards se rencontraient toujours, et si j'osais quelquefois te presser sur mon cœur, tu ne me repoussais qu'en souriant. Adèle, Adèle, voilà tout ce que j'ai perdu!»

Mais non, demain, 28 avril 1821, doivent-ils pas se retrouver? A dix-neuf ans, est-ce qu'on peut dé-

sespérer longtemps?

« Tu ne sais pas ce dont je me flatte en ce momentci même, peut-être follement? C'est que demain
tu n'auras pas le courage de me quitter aussi vite
qu'à l'ordinaire. Nous pourrons entrer un instant
dans le jardin des Bains, qui est désert, pour que ton
bras repose encore une fois sur le mien, pour que je
puisse te contempler à mon aise, bonheur dont il y a
si longtemps que je n'ai pas joui. N'est-ce pas,
Adèle, que tu ne me refuseras pas?...»

Et il signe : « Ton mari. »

Adèle, la brune enfant au grand front, aux yeux rèveurs, à la bouche rouge, Adèle tremble bien un peu d'être rencontrée dans la rue avec Victor, mais elle aussi a ses audaces; entre deux bouderies, voici qu'elle coupe pour Victor une de ses sombres et soyeuses anglaises: « Je t'envoie une mèche des cheveux de ta femme, croyant que cela te fera un

peu plaisir. » Ses lettres, elle les griffonne en cachette, dans l'ombre, à l'aide de quelque mauvais bout de crayon, sur ses genoux. Poussée au désespoir par les « duretés » de Victor, cette enfant de dix-huit ans, étonnamment précoce, répond dans un sanglot :

« Si tu savais combien tu m'as coûté de larmes, de chagrins, de nuits blanches, vraiment tu me plaindrais!... Tu vas croire que j'ai perdu la tête : c'est un peu vrai... Je ne veux plus être raisonnable. Il faut s'étourdir et tomber dans un précipice... Tu ne sais pas, mon cher Victor, à quel point une femme peut aimer... »

Comment se rapprocher quand tout les sépare? Les odes, les lettres, les rendez-vous, d'ailleurs bien espacés, ne suffisent plus à calmer l'amoureuse frénésie de l'Enfant sublime. Calciné de chasteté, brûlé de désirs, il ne songe plus qu'à poursuivre, dans le royaume enchanté de l'imagination, le cher fantôme insaisissable.

C'est ainsi qu'en mai 1821, il conçoit, il commence d'écrire Han d'Islande:

« Au mois de mai dernier, dira-t-il ensuite à Adèle, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient, et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse; je ne t'avais plus, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante; je choisis un confident muet, le papier.

« ...Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances? Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fraîche, angélique; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma vie que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être...»

Dans ce Han d'Islande, que son auteur devait un jour si maltraiter, la romanesque idylle d'Ethel et d'Ordener garde une fraîcheur touchante. La scène du premier baiser, quel joli tableau de l'amour romantique, candide et passionné! Comme Adèle à Victor, Ethel, « souriant à travers ses larmes, » vient de faire à Ordener le premier aveu de son amour; et le jeune homme pose sur les lèvres d'Ethel un premier baiser, « ce baiser sacré qui suffit aux yeux de Dieu pour changer deux amants en époux. »

Rien n'a pu rompre entre eux le charme du silence : « ...Ils étaient dans un de ces moments solennels, si rares et si courts sur la terre, où l'âme semble éprouver quelque chose de la félicité des cieux. Ce sont des instants indéfinissables que ceux où deux âmes s'entretiennent ainsi dans un langage qui ne peut être compris que d'elles. Alors tout ce qu'il y a d'humain se tait, et les deux êtres immatériels s'unissent mystérieusement pour la vie de ce monde et l'éternité de l'autre. Ethel s'était lentement retirée des bras d'Ordener et, aux lueurs de

la lune, ils se regardaient avec ivresse; seulement l'œil de flamme du jeune homme respirait un mâle orgueil et un courage de lion, tandis que le regard demi-voilé de la jeune fille était empreint de cette pudeur, honte angélique, qui, dans le cœur d'une vierge, se mêle à toutes les joies de l'amour. »

La petite Adèle dut frémir en lisant ces pages ardentes et naïves. Elle dut revoir le soir du 26 avril 1819, le soir où elle avait avoué son grand secret... Ethel. Adèle: Ordener, Victor.

## Quelqu'un danse dans la nuit.

La générale Hugo aime les jardins. Il y en avait un si vaste, aux Feuillantines, il y en avait un rue du Cherche-Midi; il n'y en avait pas rue des Petits-Augustins, et là, on habitait au troisième étage, trop élevé pour Sophie qui a une maladie de cœur. Au début de l'an 1821, la mère et ses fils transportent leurs pénates rue de Mézières, au nº 10. Là, du moins, il v a un jardin. Eugène et Victor sont bons manœuvres; maçons, badigeonneurs, peintres à l'occasion; et les temps sont durs; nos deux poètes gâchent le plâtre, préparent la chaux, blanchissent les murs, collent les papiers, font les raccords: le jardinage, dont Sophie raffole, les séduit moins: sarcler, tailler, ratisser, quel ennui! Elle pourtant se prodigue, se surmène ; la générale trace des allées, dessine des corbeilles, sème des ancolies et récolte une fluxion de poitrine.

Après une guérison trompeuse, rechute brutale. Le 27 juin, la fièvre tombe, le calme revient : « Sa meilleure nuit, dit Eugène. Elle ne s'est pas réveillée depuis minuit. » Midi sonne. Victor, anxieux, se penche sur sa mère. Elle est morte.

Mandé en hâte, Abel arrive à temps rue de Mézières pour mener le deuil, avec Victor et Eugène. Les obsèques ont lieu, le 29 juin, à Saint-Sulpice, dans cette église où Victor a tant de fois retrouvé sa chère Adèle. La générale Hugo est inhumée au cimetière de Vaugirard. De vieux émigrés, en fracs d'un autre âge, de vieilles douairières légitimistes accompagnent à sa dernière demeure la complice de Malet et de Lahorie, l'ennemie jurée de Bonaparte.

Au retour, comme la rue de Mézières est morne! Comme la maison est vide! Et pourtant un regard fixe suit partout Victor, le suivra sans cesse:

Car j'aperçois toujours, conseil lointain, lumière, Dans le bruit, dans le vent orageux qui m'emporte, Dans l'aube, dans la nuit, l'œil de ma mère morte.

Le poète des Odes n'est plus qu'un pauvre enfant désespéré. Il ne tient plus en place. Il erre à travers Paris, les yeux rouges, l'âme à l'agonie. Ses pas le ramènent vers le cimetière où repose la maman de sa chair et de son âme; devant cette tombe fleurie, Victor prie tout le jour; enfin l'on ferme les grilles. Comment se résigner à quitter ces murs funèbres? Victor en fait longuement le tour. Puis, une pensée le saisit, le transporte. Un seul être le rattache au monde, Adèle. Il se dirige vers l'hôtel de Toulouse, vers la maison de la rue du Cherche-Midi. Luimême bientôt, dans une lettre passionnée, va tout conter à sa fiancée:

« Je marchais comme oppressé de léthargie, quand le hasard de mon chemin me conduisit devant ta porte. Elle était ouverte, des lumières brillaient dans la cour et aux fenêtres. Je m'arrêtai devant ce seuil que depuis si longtemps je n'avais franchi; je m'arrêtai machinalement... »

A-t-il donc perdu « sa femme » comme il a perdu

sa mère? Il songe au suicide.

« Je m'élançai dans la cour; je montai rapidement le grand escalier... et je m'enfonçai dans le corridor où nous avions tant de fois joué autrefois. A l'extrémité de ce corridor, j'entendis audessus de ma tête les pas de la danse... »

Il monte au second étage. Un carreau donne sur le bal. Il appuie à la vitre glacée sa tête brûlante.

« Mes yeux te cherchèrent. Je te vis... Longtemps muet et immobile, ton Victor vêtu de deuil contempla son Adèle en parure de bal!... »

Il se réveille enfin de sa folie et descend lente-

ment l'escalier de l'hôtel de Toulouse :

« Je rentrai dans ma maison en deuil et, pendant que tu dansais, je me mis à prier pour toi près du lit de ma pauvre mère morte... »

Adèle pourtant est bien innocente. Le 29 juin, c'est la Saint-Pierre, la fête de M. Foucher. Quand celui-ci a appris la mort de Mme Hugo, les invitations étaient depuis longtemps lancées. On s'est accordé pour cacher à Adèle cette triste nouvelle.

Le lendemain, la jeune fille se promène dans le jardin du conseil de guerre. Pâle, douloureux, vêtu de noir, un jeune homme apparaît — Victor.

Anxieuse, elle court à lui.

- Qu'y a-t-il, un malheur?

— Ma mère est morte. Nous l'avons enterrée hier. Des beaux yeux noirs langoureux et fiers, les larmes jaillissent. Non, en vérité, Adèle ne savait rien. Des mains serrent les mains de Victor. Un cœur bat près du sien. Cette place vide, qu'a laissée la mort de la mère, la petite fiancée va la prendre, si doucement!

# Le pèlerin passionné.

Le 15 juillet, la famille Foucher est partie pour Dreux. M. le chef du bureau de recrutement se frotte les mains.

En allant porter aux fils Hugo ses condoléances, il a bien recommandé à Victor de renoncer à voir Adèle; mais, avec ces poètes, sait-on jamais? Dreux, ce n'est plus Gentilly ou Sceaux. Cette fois, les amoureux seront bien séparés; Victor cessera de tourner autour d'Adèle; et, comme sa bonne mère ne lui a pas laissé un liard, il aura assez à faire de se débattre à Paris contre la misère.

C'est compter sans Léandre, monsieur Géronte. En trois étapes, Victor est à Dreux. Il y arrive le 19, blanc de poussière, car il a fait le chemin à pied, par un soleil ardent, sans ombre d'ombre.

En route, l'un des reposoirs de ce pèlerin pas-

sionné fut le vallon de Cherizy:

Le bel espoir l'enlève au triste souvenir; Deux ombres désormais dominent sur sa vie; L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir!

Son ami, le comte Alfred de Vigny, alors officier au 5e régiment de la garde royale, à Rouen, reçoit, de Dreux, une lettre d'un ton moins mélancolique : « Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes; je regarde toutes les voitures en pitié... »

Victor conte à Alfred sa visite au château de Dreux, dont les ruines l'enchantent. Comment ne pas déplorer l'absence de tout monument druidique dans une ville qui doit son nom aux druides? Les bords de la petite rivière où le jeune chemineau s'est baigné hier, en arrivant, sont très frais; qu'il fait bon s'y promener à l'ombre des trembles et des bouleaux! Oui, mais Victor oublie certaine mésaventure qui faillit le conduire dans les geôles de Dreux.

Ses allées et venues, son air affairé, sa barbe longue, sa cravate lâche, ses cheveux en désordre, ses habits poudreux ont attiré sur lui l'attention du commissaire de police.

On lui a vainement demandé ses papiers, un passeport. Il n'a pu dire la vraie, la seule raison qui l'amenait à Dreux.

— C'est bel et bien, mon petit ami, a conclu ce sbire sans pitié. J'ai ordre d'arrêter toute personne étrangère à la localité et qui n'est pas en règle. Vous allez me suivre.

Tout à coup, par bonheur, Victor se souvient d'une visite qu'il a faite quelques heures avant à l'excellente Mme Le Brun, propriétaire, rue Évêché, proche parente de son ami M. de Tollry, laquelle l'a invité à dîner pour le soir même.

On se transporte chez Mme Le Brun. Cette vénérable dame certifie qu'elle connaît M. Victor Hugo,

que son neveu le lui a particulièrement recommandé, bref qu'elle en répond.

L'officier de police s'incline, et c'est ainsi que Victor, après un excellent dîner chez Mme Le Brun, s'en va passer tranquillement la nuit à l'hôtel du Paradis au lieu d'aller coucher à la maison d'arrêt.

A Dreux, il y a l'hôtel du Paradis, mais il y a aussi le Paradis. Pour Victor, le Paradis, c'est Adèle. Et il entrevoit le Paradis. M. Foucher l'aperçoit rôdant autour de la maison de son beaufrère Asseline. Victor s'imagine avoir passé, invisible comme un Sylphe, et il écrit au père d'Adèle la lettre la plus extravagante du monde, toute tissue d'impostures plus ingénues qu'ingénieuses :

#### « Monsieur,

« J'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui ici même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais. Je ne crois pas que vous m'ayez vu, j'ai pris du moins mille soins pour que cela ne fût pas... »

Au reste, « le plus bizarre de tous les hasards » est simple comme bonjour. Victor n'a-t-il pas été invité par un de ses amis habitant entre Dreux et Nonancourt? Seulement, cet ami, par une fatalité bien contrariante, était parti la veille pour Gap. Que faire? Repartir? Victor le voudrait bien, mais il est si connu à Dreux! Invitations, engagements. « Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné... »

A la fin, pourtant, l'amoureux montre le bout de l'oreille, et voici notre imposteur tout à fait sincère:

« Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de Mademoiselle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toutes les forces de mon âme, et dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie.»

— Hem! bougonne le père Foucher, en recevant ce poulet invraisemblable... Le moyen de lutter contre la volonté d'un cœur si énergique! Je verrai

ce garçon que rien ne décourage.

Victor revoit donc Pierre Foucher et, ce qui vaut

mieux encore, il revoit la petite fiancée :

— Monsieur Foucher, ose dire cet audacieux, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Adèle.

Les lèvres serrées de M. Foucher se crispent, son nez pincé s'allonge; Mme Foucher s'absorbe dans une broderie à l'anglaise; Adèle, qui dispose dans un vase des fleurs des champs, sourit à la dérobée...

— Ma situation? Elle est excellente. Ma mère m'a laissé assez d'argent pour attendre les événements. Le roman rapporte gros. J'ai commencé un roman dans le goût de Walter Scott. M. Alissan de Chazet, mon collègue à la Société des Bonnes Lettres, veut bien intercéder en ma faveur auprès du comte de Pradel. Madame a eu la bonté d'intervenir en personne; une pension m'est promise, faible récompense des services rendus par moi à la cause royale...

— Et le consentement du général?

Ici, Victor rougit un peu.

- Si on ne veut pas trop brusquer les choses,

je suis assuré de l'obtenir.

Du regard M. Foucher interroge Mme Foucher, dont la figure bonasse se détend, puis il se tourne

vers Adèle qui l'implore en silence :

— Soit! décrète enfin l'ancien greffier. Victor, je consens à vous recevoir de nouveau dans ma maison, mais à une condition. Tant que votre situation ne sera pas établie, tant que le général Hugo n'aura pas donné son consentement à cette union, le mot de fiançailles ne sera pas prononcé. Adèle, vous pourrez la voir une fois par semaine, mais toujours en notre présence. Nous nous rencontrerons au Luxembourg; nous irons au spectacle en famille... Acceptez-vous cela, Victor?

- Si je l'accepte!

Une accolade filiale atteste la joie du jeune homme; d'émotion, Mme Foucher vient de se piquer, et une gouttelette rose empourpre la blancheur du linon brodé; pour Adèle, on dirait qu'elle va tomber; ses doigts s'ouvrent : des bluets, des coquelicots, des scabieuses s'éparpillent à ses pieds...

M. le chef du bureau de recrutement redresse son corps sec; son masque de casse-noisette se détend.

— Et maintenant, conclut-il, madame Foucher, nous n'avons plus que faire à Dreux. Demain, l'on rentre à Paris!

Marius.

« Manger ses habits et sa montre, ce n'était rien. Il mangea de cette chose abominable qu'on appelle

de la vache enragée. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, l'avenir sans espérance, l'habit percé au coude, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles. la porte qu'on trouve fermée le soir parce qu'on ne paye pas son loyer, l'insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement. Marius apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu'on ait à dévorer. A ce moment de l'existence où l'homme a besoin d'orgueil, parce qu'il a besoin d'amour, il se sentit moqué parce qu'il était mal vêtu, et ridicule parce qu'il était pauvre. A l'âge où la jeunesse vous gonfle le cœur d'une fierté impériale, il abaissa plus d'une fois ses yeux sur ses bottes trouées, et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme, toutes les fois qu'elle veut avoir un gredin ou un demi-dieu...»

Marius indigent, c'est le Victor Hugo de 1821. Sa mère ne lui a laissé que des dettes; pour lui faire des obsèques dignes de la générale Hugo, ses fils ont dû recourir à la générosité de quelques amis. Quant à Léopold-Sigisbert, trois semaines après la mort de Sophie, il a épousé à Chabris, dans l'Indre, « la dame Marie-Catherine Thomas y Sactoin, âgée de trente-sept ans, veuve du sieur Anaclet d'Almet,

propriétaire, prétendue comtesse de Salcano», cette aventurière corse qui, depuis dix-huit ans, a vécu de sa vie, jour par jour. S'il aide ses fils de sa bourse, le demi-solde les aide fort peu. Réconciliés, Victor et son père correspondent désormais avec régularité. Pour les fiançailles avec Adèle, n'importe-t-il pas d'obtenir le consentement paternel?

A défaut de napoléons et de louis d'or, le général Hugo qui, lui aussi. taquine la Muse, prodigue à Victor les conseils de prosodie. Hélas! le Pégase du général n'est pas comestible; à chaque lettre reçue de Blois, le jeune poète doit serrer sa ceinture d'un cran.

Rue du Dragon, au numéro 30, dans l'humble logis où il s'est réfugié avec l'un de ses cousins, Adolphe Trébuchet, étudiant en droit, Marius doit balayer son palier. Fier comme un page, il attend la brune pour aller prendre un sou de fromage de Brie chez la fruitière, ou pour s'introduire chez le boulanger et y acheter un pain qu'il emporte furtivement dans son grenier comme s'il l'eût volé.

« Quelquefois on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche, portant des livres sous son bras, qui avait l'air timide et furieux, qui, en entrant, ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandait une côtelette de mouton, la payait six ou sept sous, l'enveloppait de papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Marius, Avec cette côtelette qu'il faisait cuire lui-même, il vivait trois jours. Le pre-

mier jour, il mangeait la viande, le second jour il mangeait la graisse, le troisième jour, il rongeait l'os. »

Pour vivre toute une année, Victor n'a que sept cents francs, et cependant il trouve moyen de s'acheter un habit bleu barbeau à boutons d'or pour aller dîner en ville. Que de côtelettes représentait cet habit bleu barbeau!

Oui, mais il y a l'amour, un amour d'archange. A cet amour idéal, il entend apporter « un corps pur et un cœur vierge ». Le 23 février 1822, à trois jours de ses vingt ans, il écrit à sa fiancée : « Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (c'està-dire assez peu de chose) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est sage, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est vierge, aussi vierge qu'elle-même... »

Comme Victor, c'est au Luxembourg, dans le vieux jardin toujours propice aux amoureux, c'est dans ses allées ombreuses et recueillies que Marius

rencontre le visage adorable de l'amour :

« Un jour, l'air était tiède, le Luxembourg était inondé d'ombre et de soleil, le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin, les passereaux poussaient de petits cris dans les profondeurs des marronniers. Marius avait ouvert toute son âme à la nature... »

#### L'ombre de Lahorie.

Depuis l'époque où le chef de bataillon Delon, commissaire-rapporteur au conseil de guerre, a requis la peine de mort contre Lahorie, les fils Hugo n'ont jamais revu les fils Delon. Or, un jour de janvier 1822, comme Victor regagne sa mansarde, une nouvelle éveille en lui mille souvenirs.

Édouard Delon, l'ancien polytechnicien qui jadis partageait les jeux des enfants Hugo et Foucher, Édouard Delon vient d'être condamné à mort par contumace pour avoir pris part à la conspiration de Saumur. Ainsi, par une étrange fortune, le fils de celui qui avait envoyé à Grenelle le parrain de Victor, est à son tour pour suivi pour conspiration et condamné à mort.

Victor, qui écrivait à Adèle « qu'une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables, et que l'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments audessus de la misérable sphère humaine, parce qu'on est lié à un ange qui nous soulève vers le ciel », Victor n'hésite pas. Son ressentiment, la haine inexpiable que portait sa mère aux Delon depuis l'exécution de Lahorie, tout est oublié. Un ami de jadis se cache, est traqué; peut-être demain sera-t-il livré au bourreau! Ce jeune Delon combat la monarchie légitime. Qu'importe! Où trouver, pour lui, un meilleur refuge que le logis du chantre de Louis XVII et du duc de Bordeaux?... Trébuchet n'est pas rentré. Bon cela. Victor relit l'article de la Quotidienne; puis il s'assied, écarte un paquet d'épreuves des Odes, saisit sa plume et écrit:

Madame Delon, à Saint-Denis.

« Madame,

« J'apprends que votre fils est proscrit et fugitif;

nos opinions sont opposées, mais c'est une raison de plus pour qu'on ne vienne pas le chercher chez moi.

« Je l'attends; à quelque heure du jour ou de la

nuit qu'il arrive, il sera le bienvenu... »

Ouel enfant! Cette lettre adressée à la mère d'un homme que pourchasse la police, Victor la met à la poste. Quand Mme Delon la reçoit, elle constate que la lettre de Victor a été ouverte et lance contre

lui d'indignes accusations.

Victor Hugo n'apprendra que trois ans plus tard le fin mot de l'histoire. Oui, le cabinet noir a bien ouvert la lettre. Oui, Roger, le directeur des postes, membre de l'Académie française, a mis la copie sous les yeux du roi. Ainsi, l'on offre un refuge à un conspirateur, à un condamné, et le signataire de cette lettre imprudente n'est autre qu'un défenseur zélè du trône et de l'autel, protégé de la duchesse de Berry? Que faire? Il ne faut pas songer à organiser un guet-apens, en arrêtant le conspirateur chez le poète. Delon, la police le sait, n'est plus en France. Que faire? Mander le jeune audacieux et le tancer d'importance? C'est le mettre au courant de mesures qu'un gouvernement tient d'ordinaire à garder secrètes. Louis XVIII, homme d'esprit, trouve alors la seule réponse digne d'un souverain:

- Brave jeune homme! Je lui donne la première

pension vacante.

## « C'est le bonheur qui vient... »

« ...J'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père... » Certes, ce fils passionné n'a pas accepté sans amertume, la nouvelle générale Hugo. Mais comment ne pas s'incliner? Faut-il pas obtenir, à tout prix, le consentement du demi-solde aux accordailles avec Adèle?

Le consentement est venu. Le 13 mars 1822, Victor, éperdu de joie, écrit à la petite fiancée qui parlait déià de fuir avec lui :

« Adèle, mon Adèle, je suis ivre de joie. Ma première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à un grand malheur, c'est

le bonheur qui vient!... »

Printemps de 1822. Le sang coule à flots pour la cause hellénique. D'Espagne nous arrivent des menaces de peste et de mort. A Vérone, les diplomates aiguisent leurs griffes. De La Rochelle à Strasbourg, de Boulogne à Toulon, les ventes s'agitent, les charbonniers fourbissent leurs poignards; on instruit le procès des quatre sergents de La Rochelle. Avec le rusé Villèle, la Gascogne règne une fois de plus sur la France. Qu'importe la politique? On a des amis, de bons et grands amis, qui s'appellent l'abbé de Lamennais, le duc de Rohan, Alphonse de Lamartine, le comte Alfred de Vigny... Mais qu'importe même l'amitié? Printemps de 1822! « C'est le bonheur qui vient... »

Le bonheur! Gentilly! Un ancien presbytère du temps de Louis XV, une tour gothique, où loger le fiancé. La famille Foucher occupe le premier étage qui regarde Bicètre et la charmante vallée de la Bièvre sinueuse entre les prairies vertes et les rideaux de peupliers.

Dans les allées ombreuses s'ébattent deux gamins,

le plus jeune frère d'Adèle, Paul Foucher, et son camarade, « gentil garçon, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes. » A douze ans ce petit compagnon rime des ballades : il s'appelle Alfred de Musset.

Dans les allées ombreuses, deux jeunes couples se promènent et se croisent. Ici le petit-fils de la propriétaire et la fille du docteur Pariset, qui vont aussi se marier dans quelques semaines; ils s'arrêtent à chaque plate-bande, et le futur fait à la future de gros bouquets qu'elle a peine à porter. Là, Victor et Adèle qui, à chaque crépuscule, regardent le soleil disparaître derrière la colline. Les quatre amoureux vont, viennent, rayonnent.

Quels gosses, ces amoureux! Un jour, Victor apporte à sa fiancée un papier soigneusement épinglé. Sans doute quelque fleur merveilleuse. Pour défaire ce paquet, Adèle, que de précautions! Horreur! Épouvante! Fuite éperdue à travers les charmilles! La fleur merveilleuse était une chauve-souris.

— Lis! Lis! mais lis donc! crie Victor, en la poursuivant.

Adèle écoute enfin. La voici qui revient vers le papier froissé jeté avec fureur, et qui le ramasse, et qui lit, et qui comprend. Cette chauve-souris, dont elle eut si peur, partageait avec le soupirant son logis de la tourelle:

- Attends, lui dit-il, dans ses vers impatients :

Attends qu'enfin la vierge, à mon sort asservie, Que le ciel comme un ange envoya dans ma vie, De ma longue espérance ait couronné l'orgueil... Le bonheur. En 1823, un an à peine après leurs noces, Victor et Adèle feront leur premier pèlerinage au berceau de leur bonheur:

Vallon! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie, Comme une eau murmurante, errer ma rêverie...

Le bonheur! Ce mot redoutable et magnifique, que les hommes ne prononcent qu'en tremblant, Victor Hugo l'inscrit fièrement, bravement, à la première page du premier exemplaire de son premier volume, Odes et poésies diverses, qui paraît en juin. D'une plume fleurie, ornée pour l'épithalame, il écrit, l'Enfant sublime dont Paris va fêter demain la jeune gloire, il écrit, sous le regard de la fillette extasiée, parmi les roses épanouies:

A mon Adèle bien-aimée, à l'ange qui est ma seule gloire comme son seul bonheur...

### Le chemin de la nuit.

Saint-Sulpice. Dans cette même chapelle de la Vierge où, l'année précédente, le cercueil de la générale Hugo avait reçu les suprêmes prières, deux jeunes gens, deux enfants agenouillés sous le voile candide.

Derrière eux, leurs parents: M. et Mme Foucher, Abel Hugo, Eugène Hugo; leurs témoins, le comte Alfred de Vigny et Biscarrat, le maître d'études à la pension Cordier, Jean-Baptiste Asseline et le marquis Duvidal de Montferrier; leurs amis: Émile Deschamps, Julie Duvidal, Alexandre Soumet, Ancelot, Alphonse de Lamartine...

Lamartine. Vieilli, aigri, douloureux, il évoquera trente-cinq ans plus tard, sur l'exemplaire des *Con*templations offert à Mme Victor Hugo, cette journée nuptiale du 12 octobre 1822 :

Le jour où cet époux, comme un vendangeur ivre, Dans son humble maison t'amena par la main, Je m'assis à la table où Dieu me faisait vivre, Et le vin de l'ivresse arrosa notre pain.

Pauvre bonheur humain! Faible bonheur humain!

Au vieil hôtel de Toulouse, où s'est éternisé le repas de noces, tout n'est pas « miel et lait, fleurs, feuillages et fruits »... Dans la salle du conseil de guerre, transformée en salle de bal, dans cette même salle où fut condamné à mort le parrain de Victor, le général Lahorie, à l'heure où le jeune époux chaste et passionné, qui ne connut jamais d'autres baisers que ceux d'Adèle, enlève avec une tendre furie la petite épousée, un cri retentit; tumulte, un flux de paroles incohérentes, menaçantes, déferle, on s'empresse. Un homme gesticule, se débat. Biscarrat et Abel s'emparent du forcené, l'immobilisent, l'entraînent dans sa chambre où on le retrouvera quelques heures plus tard, tailladant à coups de hache les meubles qui la garnissent. Un fou, un fou. Eugène est devenu fou. Déjà, au lendemain du jour où Victor a obtenu du général le consentement aux fiançailles avec Adèle, Eugène s'est enfui, loin, bien loin, «n'importe où!n'importe où!pourvu que ce soit hors du monde... » Aujourd'hui, il n'a pas pu supporter jusqu'au bout les lenteurs de la cérémonie nuptiale à la mairie, à l'église, à l'hôtel de Toulouse...

Depuis leurs plus jeunes années, tout comme Victor, Eugène n'a cessé d'aimer, d'adorer Adèle Foucher. Penser que votre rival heureux est votre frère... Il y a de quoi tourner la tête du plus solide,

Tu haïs, malgré toi, ton rival, ton vainqueur,

écrira de lui, un jour, Gaspard de Pons.

Maintenant, Eugène est fou, fou d'amour, fou à lier. Ce poète ardent et coloré finira, misérable loque, à Charenton, « sur la haute colline... »

Demain, au réveil, réveil qu'il eût cru enchanté, le vainqueur connaîtra l'affreuse vérité et, le cœur plein d'angoisse, au milieu des promesses dorées de la vie, peut-être redira-t-il avec le vieil Homère:

Le chemin de la nuit touche au chemin du jour.

### Un voisin.

Mil huit cent vingt-trois. Le chemin de la nuit touche au chemin du jour... Au début de février, M. Persan, marquis ruiné qui s'est fait libraire, publie Han d'Islande. Mort et damnation! Enfer et furie! Le héros de ce roman noir se repaît de chair humaine et boit dans le crâne de ses victimes « l'eau des mers et le sang des hommes ».

Han d'Islande ne connaîtra pas le succès des Odes. Les gazettes libérales s'esclaffent, se gaussent:

« On trouve dans une ode de M. Victor Hugo, note malicieusement le Mercure du dix-neuvième siècle, quelques vers qui peuvent s'appliquer au roman de Han d'Islande:

Il remplit le sommeil de vagues épouvantes Et laisse à l'âme un long ennui.

Et pourtant, au gré de la jeunesse dorée, en l'an de grâce 1823, un roman n'est jamais assez frénétique, assez sanglant, assez atroce. C'est le temps où Mérimée se prépare à publier en tête de la Famille de Carvajal, cette lettre supposée écrite par une timide jeune fille:

#### « Monsieur,

"J'ai quinze ans et demi et maman ne veut pas que je lise des romans ou des drames romantiques. Enfin, l'on me défend tout ce qu'il y a d'horrible et d'amusant, on prétend que cela salit l'imagination d'une jeune personne. Je n'en crois rien... Ne pourriez-vous, monsieur, me faire un petit drame ou un petit roman bien noir, bien terrible, avec beaucoup de crimes et de l'amour à la lord Byron?...»

Charles Nodier, l'inventeur du roman noir avec Maturin, Charles Nodier ne peut qu'applaudir; en effet, dans la Quotidienne, il loue ce romancier qui vient d'atteindre à peine sa majorité. Divination du bon critique. La frénésie de l'affabulation ne lui cache pas tout ce que ce jeune écrivain recèle de santé, de force sanguine et musclée:

« On y trouve enfin, dit-il, un style vif, pittoresque, plein de nerf, et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse de tact et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, et qui contrastent ici, de la manière la plus surprenante, avec les jeux barbares d'une imagination malade. »

C'en est fait, Charles Nodier et Victor Hugo vont

se connaître et s'aimer.

Après avoir charmé Nodier, Han d'Islande a l'heur de plaire au roi. Seconde pension, de deux mille francs cette fois. Le jeune ménage va pouvoir

respirer.

Avec Soumet et Guiraud, avec Vigny et Saint-Valry, avec Desjardins et Émile Deschamps, Victor Hugo fonde la Muse française; et à ces fondateurs apportent leur collaboration Charles Nodier, Jules Lefèvre, Belmontet, Pichald, Chênedollé, Saint-Prosper, Briffaut, Baour-Lormian, Ancelot, Gaspard de Pons, le comte Théobald Walsh, enfin Sophie Gay, Delphine Gay, Marceline Desbordes-Valmore, Mme Amable Tastu...

Muse française travestie en troubadour. Là triomphent « la chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendiants... » les lutins et les sylphes...

Mil huit cent vingt-trois. C'est encore le bonheur qui vient, puisque voici de nouveau Gentilly. Sous les hauts peupliers qui bordent la Bièvre s'attarde maintenant une jeune femme lourde de son fruit; et l'époux de vingt ans, éperdu de joie fière, cueille encore des fleurs, tous les parfums, toutes les corolles de son génie en fleurs:

A toi! toujours à toi! Que chanterait ma lyre? A toi l'hymne d'amour! à toi l'hymne d'hymen! Quel autre nom pourrait éveiller mon délire? Ai-je appris d'autres chants? Sais-je un autre chemin?

Vous avez dans le port poussé ma voile errante; Ma tige a refleuri de sève et de verdeur; Seigneur, je vous bénis! de ma lampe mourante Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Mais oui, la tige des Hugo a refleuri. Un enfant leur est né, lui aussi, « sans regard et sans voix », le petit Léopold qui porte le nom du grand-père. Cette fois, le général fait le voyage de Paris, et avec lui sa seconde femme, que Victor appelle « la grand'maman de Léopold ».

Le fils commence à connaître et à aimer son père; et du même coup voici que, comme aux jours de son enfance, la grande épopée napoléonienne, dont le général fut l'un des héros, lui trouble et lui change le cœur:

J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète; J'aurais été soldat, si je n'étais poète.

Aux heures d'épanchement, le général s'explique, s'excuse. Il peint le long isolement où le laissa jadis Sophie, qui fut sans doute meilleure mère qu'excellente épouse; les nuages se dissipent, et Victor comprend bien des choses; il regarde avec émotion son petit Léopold endormi dans les bras du vieux guerrier:

Parfois tu t'assieds, ô mon père! Comme un antique chevalier. Ma famille est ton humble empire; Et mon fils, avec un sourire, Dort aux sons de ma jeune lyre, Bercé dans ton vieux bouclier...

Le séjour de Paris ne vaut rien, paraît-il, au nouveau-né. Le grand-père et la « grand'maman » l'emmènent à Blois : mais rien ne peut ranimer cet enfant si faible. Le 8 octobre, il succombe... Le chemin de la nuit touche au chemin du jour...

Depuis le succès de Han d'Islande et l'octroi de la seconde pension rovale, le jeune ménage a pu guitter l'hôtel Toulouse et s'installer rue de Vaugirard, au 90. Tout près de là, au 94, vit avec sa mère un adolescent morose, laid, rêveur, sournois.

Victor Hugo, qui le croise souvent, ignore son

nom. Un jour, pourtant, il s'enquiert.

— Ce jeune homme? dit quelqu'un. Il s'appelle... Il s'appelle Sainte-Beuve.

Le cor enchanté.

Ce soir de décembre 1824, l'Odéon donne Robin des bois, le Freischutz. Déjà le jeune romantisme sonne du cor. Peintres, sculpteurs, poètes chevelus viennent soutenir, contre les lazzis du clan académique, la musique de Weber.

Sous les arcades, le froid pince. Visage pensif, yeux de châtaigne dorée, cheveux ondulés, nez fureteur, lèvre sensuelle et expressive, menton volontaire, mal contenu par les pointes du col et de l'altière cravate blanche, un jeune homme se penche avec une tendre sollicitude vers sa brune compagne, si fière et si belle, avec son grand béret Waverley et sa pelisse de velours épinglé rose géranium, doublée de duvet de cygne blanc.

Les bureaux tardent à s'ouvrir. Galamment, un grand gaillard mince et brun, à l'allure militaire, au regard ardent, s'efface devant la dame en rose. Son compagnon remercie. On se présente :

- Achille Devéria.

— Victor Hugo... Ma femme.

- Monsieur Victor Hugo...! Par exemple! Vous n'aviez jamais vu Robin des bois?
  - Mais non!
- Moi, je viens pour la douzième fois applaudir Weber et faire bisser la chanson à boire et le chœur des chasseurs.
- Ma femme, qui a un joli coup de crayon, prise fort votre beau talent, monsieur Devéria. Comme nous admirons votre Byron!

L'artiste s'incline :

- Il m'en coûte si peu de dessiner! Si madame Victor Hugo avait un album?...
  - J'en aurai un demain...
- Venez donc nous voir... 90, rue de Vaugirard. Vous n'habitez pas loin de nous?
- 81, rue Notre-Dame-des-Champs, 66, rue de l'Ouest. Le pavillon que j'occupe avec ma famille a deux entrées...

Victor Hugo se frotte les mains :

- On est voisins!

Les portes s'ouvrent... Se reverra-t-on jamais?... Mais oui, le lendemain soir, Achille Devéria accourt rue de Vaugirard et improvise un de ces dessins exquis dont il a le secret :

 Il faut me promettre de venir en faire d'autres ! dit Adèle, ravie de se voir si gracieuse, si ressem-

blante.

- Pourquoi pas?

L'album devient l'occasion d'une relation suivie. Achille a deux élèves, son frère Eugène et Louis Boulanger. Désormais, pour peu que ça leur chante, tous trois ont leur couvert chez Victor Hugo. Ces repas improvisés seraient minces, n'était la providentielle omelette au rhum, rhum qui ne doit pas être de premier choix, car pour le faire flamber, en un temps où le juron : Flamme d'enfer est de si bon ton, il faut user force boîtes d'allumettes.

Pour aller chez les Devéria, le jeune ménage n'a que quelques pas à faire. Au 66 de la rue de l'Ouest, la grille poussée, une longue allée, qu'ombrage une treille, conduit au logis. Un beau groupe de marronniers règne sur la pelouse, fleurie de corbeilles et semées d'arbres fruitiers.

Dans la maison l'on retrouve la grand'maman François-Chaumont, toujours alerte, et sa fille, Mme Devéria mère, au contraire éternellement indolente comme une créole; étant fort grasse, elle a l'air d'un paquet de neige.

Le fils aîné, Théodule, est aux Indes. Octavie, contrefaite, mais jolie de visage, s'occupe du ménage et économise l'argent que gagne Achille; après avoir passé par l'atelier Girodet et l'atelier Lethière, Eugène dessine et peint près de son frère. Il porte le feutre à larges bords, la barbe à tous crins, l'ample manteau castillan.

La plus jeune sœur, Laure, commence d'exécuter, d'après des fleurs, des aquarelles ravissantes d'un goût chinois. C'est elle, Laure, la joueuse de guitare, Laure au chignon fleuri, qui sera la plus fêtée, la plus choyée, la plus aimée des héroïnes romantiques. Le dimanche, tous les Jeune-France et tous les bouzingots se donnent rendez-vous rue de l'Ouest. L'été, on passe la soirée sous les ombrages; l'hiver. on se retrouve autour du piano; lorsqu'on est en nombre on organise un quadrille, pour la plus grande joie d'Adèle Hugo qui adore la danse.

Il y a là, il y aura là Émile Deschamps, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Paul de Musset, Alexandre Dumas, Henriquel-Dupont, Céleste Motte, qui va devenir Mme Achille Devéria; Charles Nodier et sa fille, Marie, l'inspiratrice du sonnet d'Arvers; Mélanie Waldor, Mme Paradol, Eugénie de Foa, la bonne et gracieuse Mme Tastu... Listz enfant y viendra faire de la musique... Isolé par sa laideur et sa gaucherie, épiant de loin, avec un désespoir secret, un fantôme fugitif, dansant, insaisissable, remâchant, à l'ombre des hauts marronniers, on ne sait quelle pensée tortueuse, il y aura là bientôt le jeune Sainte-Beuve.

#### Blois dans le soleil levant.

Après Léopold, Léopoldine. Mais cette fois l'enfant qu'Adèle a mise au monde est bien vivante; heureuse Didine, sa maman ne laisse à personne le soin de la nourrir!

Pourtant, au début de l'an 1825, on parle de la conduire à Blois quand, un beau jour de mars, Léopold-Sigisbert et sa femme débarquent de nouveau à Paris. La seconde générale Hugo n'est-elle pas la marraine de Didine?

Les jours passent doucement; le vieux guerrier

débonnaire coule des jours heureux près du jeune ménage enamouré, devant le berceau de Léopoldine qu'entoure un rideau constellé d'étoiles.

Lorsque, en avril, le demi-solde et l'ex-comtesse de Salcano reprennent le chemin de Blois, c'est avec l'assurance que le mois ne s'achèvera pas sans qu'on se retrouve tous au bord de la Loire.

Louis XVIII n'est plus, mais Charles X, chapitré par Sosthène de La Rochefoucauld, ne cesse de manifester au poète des Odes la faveur royale.

Le 16 avril, comme Victor Hugo achève d'installer dans le coupé de la malle sa femme et sa petite fille, un commissionnaire accourt, hors d'haleine. Cette grande lettre cachetée de rouge? Un brevet de chevalier de la Légion d'honneur. Lamartine et Victor Hugo viennent d'être promus par ordonnance supérieure.

Ce voyage à Blois, le premier voyage du jeune ménage, jamais Victor Hugo ne l'oubliera. La nuit, dans la malle-poste, il a fait la ballade des *Deux* archers:

C'était l'instant funèbre où la mort est si sombre...

Les derniers vers achevés, lassé de voir défiler sans cesse, des deux côtés de la voiture, des troupeaux de bœufs de l'Orléanais en route vers Paris, il a fini par s'endormir.

A Blois, il a fallu que le conducteur le réveillât. Quel réveil! « Mille fenêtres à la fois, un entassement irrégulier et confus de maisons, des clochers, un château, et sur la colline un couronnement de grandes ombres, toute une ville en amphithéâtre capricieusement répandue... » Le soleil se lève sur Blois.

Un quart d'heure après, le voici rue de Foix, au 73. Une petite porte donne sur un jardin où un homme travaille. Cet homme vient ouvrir. Son père! Tous deux s'étreignent:

— Tiens, ceci est pour toi! dit le blanc-bec au Vieux de la Vieille.

Et Victor tend le pli aux cachets rouges. Ce qu'il ne peut conquérir à coups de sabre, ce jeune capitaine de l'armée romantique le conquiert à coups de plume.

Ravi, Brutus-Léopold garde le brevet; et, comme on fait sur le champ de bataille, il détache de sa boutonnière un large ruban rouge qu'il accroche à celle de son fils.

Peu de jours après, Victor écrit à Vigny qui vient

de se marier et qui s'éloigne :

« Je suis ici dans la plus délicieuse ville qu'on puisse voir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais tout cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux rives de cette belle Loire; d'un côté, un amphithéâtre de jardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de verdure. A chaque pas un souvenir. »

Quant à la maison paternelle, mieux encore que dans cette lettre à Vigny, il la décrira plus tard

à Louis Boulanger :

Louis, cette maison Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte, Blanche et carrée, au bas de la colline verte, Et qui, fermée à peine aux regards étrangers, S'épanouit, charmante entre ses deux vergers, C'est là. Regardez bien. C'est le toit de mon père. C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre...

C'est à Blois que Victor Hugo a découvert et tant aimé la vieille France; c'est à Blois qu'il situera le premier acte de Marion de Lorme; c'est à Blois qu'il commence de dessiner de vieilles maisons; c'est à Blois qu'il comprend enfin son père, « ce héros au sourire si doux », c'est à Blois qu'il sent s'éveiller en lui une admiration sans bornes pour les anciens « brigands de la Loire », pour ces hommes qui, selon le mot de Gautier,

...furent le jour dont nous sommes Le soir et peut-être la nuit.

Mil huit cent onze et Waterloo viennent de trouver leur poète.

Au déclin des années, dans son exil de Guernesey, le grand voyant de Hauteville-House évoquera, avec une sublime émotion, ses impressions juvéniles:

« Mon Blois à moi, ma ville lumineuse... Blois est pour moi radieux. Je ne vois Blois que dans le soleil levant. Ce sont là les effets de jeunesse et de patrie... »

## Comment Victor Hugo devint camériste.

« Aucune pompe, le roi à cheval, l'église nue; ornée seulement de ses vieilles voûtes et de ses vieux tombeaux; les deux Chambres présentes; le serment de fidélité à la Charte prononcé à haute voix sur l'Évangile... »

Aux romantiques conseils de Chateaubriand, on a préféré le projet somptuaire de l'architecte Robelin. Pour le sacre de Charles X, la cathédrale de Reims disparaît sous les cartonnages et les enluminures. Dans la nef, trois rangs de galeries qu'ornent des ogives de papier. Malgré cela, le coup d'œil est splendide : soie, satin, velours, panaches, « un fourmillement d'hommes parés et de femmes éclatantes de dentelles et de pierreries »; et puis il v a un si beau soleil : « Il vaut bien celui d'Austerlitz! » disent les ultras.

De bonne heure, quatre invités en habit à la francaise, l'épée au côté, se sont présentés aux barrières tendues d'azur. Un contrôleur, qui est un garde du corps, leur a demandé leurs billets d'invitation et leur a indiqué leur loge...

- Ouf! a fait l'un d'eux, mince, effilé, sa haute

taille un peu courbée. Il était temps!

Il était temps, en effet! Pour atteindre Reims. il a fallu s'entasser quatre jours dans un grand fiacre, Charles Nodier, ses amis Cailleux, le peintre Alaux, dit le Romain, et Victor Hugo, qui, convié aux fêtes du sacre, a dû partir de Blois en grande hâte, si triste de guitter Adèle pour la première fois.

Sur cette route de Paris à Reims, sablée, ratissée comme une allée de parc, parmi la cohue des berlines, des diligences, des calèches armoriées, des coucous, des carrioles, quel voyage! A force de bonne humeur, et grâce aux parties d'écarté de M. de Cailleux et de Charles Nodier, tant bien que mal, les voyageurs s'en sont accommodés. Mais les bagages!

Heureusement qu'à chaque côte, on doit mettre pied à terre pour épargner les chevaux. Cela permet de glaner en route nombre d'écus. C'est étonnant

comme le pavé du roi est semé d'écus :

- Quais! dit Nodier, c'est une idée du roi qui aura voulu qu'aux approches de Reims le chemin fût caillouté d'argent. Mais M. de Villèle, qui aime les saines finances, aura vite fait de mettre ordre à une si folle prodigalité.

- Tiens! une croix d'honneur!

Celle du poète des Odes. Tout s'explique : la valise de Victor Hugo a un trou, et à chaque secousse se vide.

La malle de M. de Cailleux tient bon; mais que dire du sac d'Alaux, le prix de Rome? Percé de part en part, il perd ses albums, ses crayons, ses pinceaux; le bon Nodier, lui, en arrivant à Reims, n'a plus un col à se mettre et il écrit à Mme Nodier :

« Quant à la caisse que tu avais fait faire et où diable êtes-vous allé chercher l'idée de cette caisse? - elle est restée en route; il n'en est pas arrivé une latte : les effets se sont miraculeusement soutenus, je ne sais comment, et, sauf la fraîcheur. et la propreté, on les a retrouvés à peu près tels quels sur la queue de la voiture. Il n'y avait que les cols de décidément perdus...»

En arrivant dans la ville de saint Remi, nouvel avatar. La chambre louée 350 francs par Mme Foucher, a été donnée à d'autres; plus une mansarde vacante, même à prix d'or. Tout Paris, toute la France est à Reims, toute la France et même l'étranger. Lord Northumberland loue une maison pour trois jours, movennant 30 000 francs par jour. c'est-à-dire à raison de 400 francs l'heure!

Après maintes et maintes rebuffades, Nodier et ses amis se résignent à passer la nuit dans leur voiture, quand soudain:

- Nodier!
- Salomé!

Salomé est le directeur du théâtre de Reims.

- Où logez-vous?
- Dans la rue.
- Je ne veux pas de cela, venez souper chez moi après le spectacle...

Salomé s'éloigne.

- Hé! hé! dit Cailleux en se frottant les mains. Nous allons toujours souper avec les Circés de la troupe rémoise.
- Ce n'est pas encore fait! murmure Victor, d'un air sombre.

Alaux et Cailleux sursautent. Le bon Nodier sourit. Lui qui aime tant sa chère Désirée, il comprend les raisons délicates du jeune Hugo passionnément épris et qu'offense l'idée de souper avec des comédiennes, tandis qu'Adèle l'attend à Blois...

- Allons! allons! conclut-il en tapant sur l'épaule du poète. Ce soir, il est pour le moins aussi difficile de s'asseoir à une table que de coucher dans un lit... Ah! mon pauvre Victor, votre avenir m'inquiète; vous êtes terriblement jeune et j'ai peur que vous ne sovez terriblement vertueux.

Tête basse, bien à contre-cœur, Victor Hugo suit ses amis au souper de Salomé. Que pensera Adèle si elle apprend...? A table, entre deux coupes de

champagne, on noue connaissance avec l'une des pensionnaires du théâtre rémois, Mlle Florville. Celle-ci a une chambre à coucher et un salon; elle donne le salon. Le canapé est un lit tout fait; trois matelas sur le tapis complètent un dortoir inespéré. Mais Victor regrette le grand fiacre; pour un peu même il regretterait la belle étoile, mais il pleut à torrents, et le soleil ne se lèvera que pour le Sacre.

Sa présence chez Mlle Florville n'est cependant pas inutile. Le lendemain, quand le bon Nodier devra revêtir le costume officiel, l'habit à la française, l'épée en verrouil, le jabot de dentelle, les manchettes et le reste, incapable de sortir à lui tout seul des mille détails de cette œuvre compliquée, il appelle le grand poète à la rescousse. Ainsi, Victor Hugo sert à Nodier de camériste.

A Reims, nos voyageurs ne perdent pas leur temps. Jamais Hugo n'oubliera le Cabaret-les-Vautes, les portes Fléchambault et Bassée, la rivière de la Vesle; Reims servira de décor à l'histoire de la Chantefleurie dans Notre-Dame de Paris.

A Reims, Nodier, qui sait bien l'anglais, traduit à Victor Hugo Shakespeare; à Reims, Victor est fou d'architecture, Nodier fou de vieux bouquins, le démon Ogive tourmente l'un, le diable Elzévir taquine l'autre. En furetant chez un chiffonnier, Nodier découvre un gros volume espagnol, et le soir, en réponse aux tirades de Shakespeare, Victor Hugo, ébloui de sonorités, enivré d'images éclatantes, traduit à haute voix le poème castillan. C'est dans la ville du Sacre, c'est au son des cloches de Reims qu'est née la première pensée des petites

épopées, qu'a, pour la première fois battu de l'aile la Légende des siècles.

### Lamartine et le mont Blanc.

L'Ode sur le Sacre a charmé le roi. La gloire du fils rejaillit sur le père. Voici le comte Hugo promu lieutenant général. Le 24 juin, Charles X reçoit le jeune poète lauréat. Pour cette audience celui-ci a fort heureusement la tenue de cour qui est de rigueur. Une culotte courte, Victor Hugo n'aura nul besoin d'en emprunter une à Brifaut, puisqu'il a celle du Sacre, la culotte commandée six semaines auparavant à l'honnête M. Foucher.

L'auteur de l'*Ode sur le Sacre*, est accueilli aux Tuileries avec une grande faveur. En rendant compte de cette audience, *le Moniteur* ajoute, peu

de jours après :

« M. le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, chargé du département des Beaux-Arts, vient d'informer M. Victor Hugo que Sa Majesté, voulant témoigner la satisfaction que lui a causée la lecture de cette Ode, avait ordonné qu'elle fût réimprimée avec tout le luxe typographique par les presses de l'Imprimerie royale... »

Voici bientôt cinq ans que, grâce au duc de Rohan, Lamartine et Victor Hugo se sont liés d'amitié. Les deux grands poètes échangent odes et épîtres. Le lendemain de l'audience royale, Lamartine, qui n'a pu se rendre à Reims, écrit de Chambéry à Victor Hugo:

« Je suis tout près du mont Blanc : que n'y venez-

vous tout de suite? Mais, au mois d'août, je ne ferai que rentrer au gîte, et il me sera, comme je vous l'ai dit, bien difficile de vous y accompagner de nouveau. Mais venez toujours à Saint-Point en passant, me donner un ou huit jours. Je vous mettrai sur le chemin. »

Bon chemin, pavé d'argent, comme la route de Reims, à la veille du sacre. Dans le monde des éditeurs, la faveur royale a fait merveille. Urbain Canel commande à Charles Nodier, à Taylor, à Lamartine et à Victor Hugo un Voyage poétique et pittoresque au mont Blanc et à la vallée de Chamonix. A Lamartine, qui, d'ailleurs, refusera de signer le traité, on offre 2 000 francs pour quatre méditations; Taylor aura 2000 francs pour huit dessins qu'il devra faire exécuter; Victor Hugo 2 250 pour quatre odes et quelques pages de prose; Nodier. 2 250 pour la rédaction du voyage.

En route vers Saint-Point! Peut-être déciderat-on Lamartine? Urbain Canel avance les fonds. Nodier et Hugo louent une calèche et une berline. Outre le peintre Julien Gué, un créole de Saint-Domingue qui doit illustrer le livre, on emmène Mme Victor Hugo, Léopoldine, âgée de dix mois. et une servante, Mme Charles Nodier et sa fille Marie. Un beau matin d'août, on sort de Paris par la barrière de Fontainebleau, et fouette cocher! On se met de front, et l'on cause d'une portière à l'autre.

Déjeuner dans une auberge à Essonne, où Nodier évoque le souvenir du courrier de Lyon et de Lesurques qui v fut arrêté. Plus loin, des pandores

interpellent Victor Hugo qui monte à pied la côte de Vermanton. Qu'est-ce que c'est que cet écolier en vacances qui arbore la Légion d'honneur? Le voyageur cherche son passe-port. Cataclysme. Il l'a oublié à Paris. Mais Nodier survient et tout s'arrange. Nodier a guarante ans ; il impose le respect:

— Monsieur, prononce-t-il avec emphase, est le célèbre Victor Hugo!

Plongeon des gendarmes, à qui ce nom n'apprend sans doute pas grand'chose, mais qui lâchent leur

prisonnier en lui faisant des excuses...

Voici enfin Mâcon et Lamartine, et Saint-Point, dont Hugo, défenseur fanatique des vieilles pierres, goûte peu les restaurations. Ce gothique anglais ne lui dit rien qui vaille; mais il y a heureusement la riche campagne de Bourgogne, le soleil couchant qui empourpre l'horizon...

Vois, le beau soir qui s'évapore Laisse une pourpre à l'horizon...

Oui, mais il y a encore Mme de Lamartine qui, Anglaise, dîne en grande toilette. Elle et ses bellessœurs sont décolletées, enrubannées; et Mme Hugo et Mme Nodier ont un peu honte de leurs pauvres robes de soie montantes.

Deux jours après, on laisse la France dans le brouillard. Soudain le soleil luit, déchire les nuées. « Éblouissante apparition du mont Blanc et des Alpes.» Des souvenirs lointains d'Espagne et d'Italie s'éveillent chez le poète qui, vraiment, ce jour-là, découvre la montagne. Quelle impression profonde! Le démon Nant, les légendes du lac Vert et du mont Noir, les dalles de granit qu'escaladent les mulets, les grands sapins chevelus et funèbres, le farouche mugissement des torrents, le panorama des glaciers qu'on découvre du haut du Montanvert ne cesseront plus de hanter sa mémoire. Au retour du voyage, le touriste ébloui écrit un poème sur l'ascension du guide Balma:

Il montait; et bientôt disparurent les chênes, Les mélèzes des monts voilant les hautes chaînes, Les noirs sapins pressés dans les ravins déserts...

### Elle n'entendait rien...

Dans sa préface des Nouvelles Odes, Ilugo balançait encore entre romantiques et classiques. En 1826, il parle un autre langage. Au jardin de Versailles voici qu'il déclare préférer la forêt vierge. Au début de l'année, son roman remanié de Burg-Jargal est la première revendication de l'art nègre. En octobre, avec ses Odes et Ballades, Victor Hugo sacrifie au goût du jour.

Eugène Delacroix déroule sur la pierre lithographique l'infernale épopée de son Faust; sorcières, goules, gnomes, farfadets, lutins, chassent des ateliers et du Parnasse les Trois Grâces, Apollon et les Muses; comment n'être pas lui aussi, gothique, et frénétique? Ah! que de faibles cœurs de jeunes femmes et de jeunes hommes vont troubler l'Aveu du châtelain, la Fiancée du timbalier, la Ronde du Sabbat!

Si le public applaudit, la presse se montre rechi-

gnée, la critique quinteuse et, ce qui est plus grave, silencieuse.

Aux tout premiers jours de janvier 1827, voici pourtant deux bons articles parus tous deux dans le Globe: « La pensée qui respire au fond de toutes ces compositions est éminemment poétique. » Pour l'ode: A une jeune fille, il n'y a que vingt vers, mais ils sont parfaits de naturel et de mélancolie: on dirait le doux et mélancolique regard par lequel l'homme qui a souffert répond aux caresses de l'enfant. Trilby, la Ronde du Sabbat, quelle habileté, quelle agilité de rythme! Et cette harmonie du style! Et cette richesse soutenue de la rime!

Ce critique si indulgent, Hugo veut le connaître. Son nom, son adresse? Serait-ce pas M. Dubois qui fut déjà fort bienveillant pour les *Deux Iles*. Mais non, M. Dubois détrompe le poète. L'auteur des deux articles si intelligents, si élogieux, s'appelle Sainte-Beuve. Il n'a que vingt-deux ans et habite avec sa mère, au 94 de la rue de Vaugirard.

Porte à porte! En rentrant chez lui, Victor Hugo sonne au 94. M. Sainte-Beuve n'est pas chez lui. L'auteur des *Odes et Ballades* laisse sa carte.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, on annonce à Victor Hugo M. Sainte-Beuve. Un jeune homme mince, fluet, déjà voûté, le nez long, l'œil détourné, gauche, secret. En face de lui, le jeune ménage Hugo: Adèle, au joli visage arrondi, aux yeux de velours, aux cheveux d'Andalouse, au nez droit. Elle nourrit son troisième enfant, le gros Charlot. Victor, dont la beauté charme tous les cœurs, Victor, que, vers

ce temps, nous peint Saint-Valry: « Le génie en sa fleur était empreint sur son large front; quelque chose de fort, de puissant et d'inspiré se révélait, jusque dans ses moindres paroles... Je fus séduit, fasciné par tant de pureté, de grâce et d'imagination mariées à un génie si franc et si vigoureux; l'admiration développa en moi un sentiment d'amitié et un enthousiasme presque aussi vifs et aussi passionnés que l'amour même. »

On parle poésie, et Sainte-Beuve à son tour subit l'enchantement. Tout en remerciant le critique du Globe, Victor Hugo expose ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur. Sainte-Beuve écoute alors avec une attention singulière. Dès ce temps-là, il fait des vers, mais ne s'en vante pas. Lui-même le dira : « Je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture du vers. »

— De qui donc est l'article si sévère qui a paru dans le Globe sur le Cinq-Mars de M. de Vigny?

Sainte-Beuve s'incline, subjugué. Il vient de reconnaître sa belle voisine :

- De moi, madame, je le confesse.

Et voilà qui met fin à l'entrevue. Le jeune homme se lève gauchement. Mais, avant de sortir, il enveloppe d'un regard cette magnifique créature qui ne le regarde pas, cette inspiratrice qui a aussi sa part, discrète et flatteuse, dans l'article de Sainte-Beuve : « Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes

sous l'œil de Dieu; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées : Encore à toi et Son nom; le citer, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. »

Plus tard, dans Volupté, Sainte-Beuve évoquera

cette première rencontre :

« De Mme de Couaën et de ce qu'elle me parut à cette visite et aux suivantes, j'ai peu à vous dire, mon ami, sinon qu'elle était effectivement fort belle, mais d'une de ces beautés étrangères et rares auxquelles nos yeux ont besoin de s'accommoder...»

Et le Livre d'amour nous montrera Adèle :

En sarrau du matin, éclatante sans art. M'embarrassant d'abord de son fixe regard. Et moi qui d'Elle à lui détournais ma paupière. Moi, pudique et troublé, le front dans la lumière, J'étais tout au poète, et son vaste discours, A peine commencé se déroulait toujours, Parmi les jets brillants et l'écume sonore, Faisait flotter sans cesse et saillir à mes veux Dans chaque onde nouvelle une lyre des dieux; Et mon choix fut rapide, et j'eus ma destinée! Debout la jeune épouse écoutait, enchaînée; Et je me demandais quel merveilleux accord Liait ces flots grondants à ce palmier du bord. Puis elle se lassa bientôt d'être attentive : Sa pensée oublieuse échappa sur la rive; Ses mains, en apparence, au ménage avaient soin : Mais quelque char ailé promenait l'âme au loin. Et je la saluai trois fois, à ma sortie... Elle n'entendait rien, s'il ne l'eût avertie.

#### L'ode à la colonne.

— Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père.

La prophétie du général Hugo se réalise. Pour le fils de la Vendéenne, Bonaparte n'est plus un lâche usurpateur sans génie, même militaire. Bonaparte est devenu Napoléon; si le chantre du Sacre demeure fidèle aux Bourbons, il ne peut admettre qu'on touche à la gloire française, cette gloire fût-elle tricolore. Et justement, quelqu'un vient d'y porter atteinte.

En 1814, le traité de Paris a supprimé les titres nobiliaires donnés par Napoléon, et qui constituaient un droit féodal sur une ville ou une province d'Autriche. Mais nul encore ne s'est avisé d'appliquer cette clause quand, soudain, en janvier 1827, à une réception donnée par Apponyi, le nouvel ambassadeur d'Autriche, le scandale éclate.

Le maréchal Soult se présente.

- Qui faut-il annoncer? demande un laquais.
- Le duc de Dalmatie, répond le maréchal.
- Monsieur le maréchal Soult! annonce le laquais, auquel on a fait la leçon.

Le maréchal Mortier se présente le second.

- Qui faut-il annoncer? demande le laquais.
- Le duc de Trévise
- Monsieur le maréchal Mortier! annonce le laquais.

Les yeux des deux vieux compagnons de l'Empereur s'interrogent. N'y a-t-il là qu'une erreur?

Le maréchal Oudinot se présente le troisième.

- Qui faut-il annoncer? demande le laquais.

- Le duc de Reggio.

- Monsieur le maréchal Oudinot, annonce le laquais.

Cette fois, le doute n'est plus possible. Les deux premiers arrivés vont au troisième venu, et se concertent. Tous trois quittent la salle, et après eux les autres maréchaux de l'Empire. La France de la Révolution, la France de Napoléon, vient d'être souffletée.

Qui la vengera?

Le poète! Le chantre du Sacre! Devant l'affront autrichien, le fils de Brutus Hugo a senti qu'il n'est plus Vendéen, qu'il est Français. Sous un tel outrage, comment garder le silence, quand on a poussé ses ailes dans l'ombre de la Grande Armée, quand, d'Italie en Espagne, on a grandi dans le sillage des victoires françaises?

C'est moi qui me tairais! Moi qu'enivrait naguère, Mon nom saxon, mêlé parmi les cris de guerre! Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant! Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée, Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée! Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant!

Chant de jeune coq qui dissipe les fantômes nocturnes.

Napoléon vient de trouver un poète à sa taille. Austerlitz, Eylau, Wagram, Waterloo vont revivre leur vie épique.

Les Débats publient l'Ode. Immense ovation; l'étranger grince et menace; les ultras enragent.

crient à la défection. Victor Hugo et la France changent de cocarde. Le drapeau blanc se fane. Au printemps de 1827, le ciel est tricolore.

# Shakespeare et Delacroix.

Depuis des semaines, les jeunes artistes romantiques préparent avec fièvre, avec furie, leur Salon, le Salon de 1827, qui doit s'ouvrir le 4 novembre le Salon de la Naissance d'Henri IV et de Sardanapale.

« Toute la peinture est en l'air pour le 4 novembre, écrit Delacroix, le 8 août, à Poterlet, et tout ce qui porte palette s'évertue pour arriver à temps. Les modèles sont aux abois et les marchands de couleurs sourient de la meilleure grâce du monde

à cette fureur bachique. »

Cette fureur bachique, n'anime pas que les ateliers. Il n'y a pas que Decamps, Saint-Evre, Champmartin, Ary Scheffer, Louis Boulanger, Eugène Devéria, Delacroix, qui fourbissent leurs armes. Mêlés fraternellement aux peintres et aux sculpteurs, poètes et musiciens se préparent à donner l'assaut à « l'ordre établi », à livrer la suprême bataille. Conçus au temps des guerres napoléoniennes, ces enfants du siècle réclament leur part de victoire. Il leur faut conquérir le Salon, le Théâtre, toutes les tribunes sonores, et bientôt la place publique.

Le 6 septembre 1827, Shakespeare a enfin triomphé à l'Odéon. Shakespeare n'est plus un « lieutenant du vainqueur de Waterloo ». La troupe anglaise est acclamée. Le 11 septembre, Victor Hugo, jeune dieu qui va lancer sa foudre — la Préface de Cromwell, — retrouve à l'Odéon, où Kemble et miss Smithson jouent Hamlet, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Gérard de Nerval, Eugène Delacroix, Berlioz (Mort et furie!), auquel Harriet Smithson révèle soudain Juliette et Ophélia — autre coup de foudre, dont la musique se souviendra.

Plus encore que chez les Devéria, c'est dans cette atmosphère de bataille, dans cette tumultueuse veillée des armes où les séides du romantisme acclament Othello, Hamlet, Macbeth, Roméo et Juliette, le Roi Lear, c'est dans ce foyer d'enthousiasme et de révolte que le plus grand de nos poètes se lie d'amitié avec le plus grand de nos peintres. Là, ces deux chefs de l'École romantique, Eugène Delacroix, Victor Hugo, se connaissent vraiment dans l'ardeur de leurs plus belles illusions, s'estiment et s'aiment.

Il faut entendre Delacroix rappeler, quelques mois plus tard, à la veille de la représentation d'Amy Robsart, ces grandes heures romantiques :

« Eh bien! Envahissement général! Hamlet lève sa tête hideuse, Othello prépare son poignard essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore? Le roi Lear va s'arracher les yeux devant un public français. Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer incompatible avec la moralité publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût!

« Apprêtez-vous, dans tous les cas, une bonne

cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques, ou plutôt immolez-vous courageusement, pour nos plaisirs, à nous autres, barbares... »

Avides, autant que les poètes et les musiciens, de conquérir le théâtre, soucieux aussi de restituer aux pièces de Dumas, de Vigny, de Victor Hugo, leur couleur locale, les peintres romantiques vont dessiner les maquettes des décors et des costumes. L'un des tout premiers, sur les indications de Victor Hugo, qui décrit l'accoutrement de chaque personnage, Delacroix donne l'exemple. Il se fait costumier et habille de façon magnifique les personnages d'Amy Robsart, le drame ébauché par Soumet et terminé par Victor Hugo et Paul Foucher, drame qui, à l'Odéon, croule sous les sifflets:

« Je vous envoie, mon cher ami, écrit Delacroix à Victor Hugo, la presque totalité des costumes en question. Le tailleur peut entrer en danse. Il n'y comprendra peut-être rien du tout, mais, au reste, j'arrive moi-même pour éclaircir toutes les obscu-

rités.

«...Nous aurons peut-être de la peine à obtenir certaines choses. Mais je les attends à *Cromwell* ou à quelque besogne qui sera tout entière votre sang et le fruit de vos entrailles...»

Vers le même temps, écrivant à son ami Victor Pavie, Hugo défend, avec une affectueuse clair-voyance, cette *Mort de Sardanapale*, dont certains décrètent qu'elle est la mort des romantiques :

« A propos de grandes peintures, ne croyez pas, sur la foi de quelques feuilletonistes stupides, ne croyez pas que Delacroix ait failli. Son Sardanapale est une chose si magnifique et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues...»

#### Une lecture à l'Arsenal.

Ce dimanche d'octobre, Bonington, l'Ariel de la peinture romantique, Eugène Delacroix, son bon compagnon d'atelier, qui achève Sardanapale, Champmartin, les Devéria, Louis Boulanger, David d'Angers, et ces autres familiers de la rue de l'Ouest et de la rue de Vaugirard, : Alfred de Musset, Mérimée, Saint-Valry, Alexandre Dumas, Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, sont allés du côté de Vanves goûter les douceurs de l'arrièresaison, manger des galettes au Moulin de Beurre et entendre

Les vagues violons de la mère Saguet.

Là, sous une tonnelle, avec sa charmante fiancée, Julie Duvidal de Montferrier, on a surpris Abel Hugo:

- Que devient Victor?
- On ne le voit plus.
- Il déserte.

— Vous le trouverez ce soir à l'Arsenal. Il aura terminé sa *Préface* de *Cromwell*.

Ce Cromwell, commandé naguère par Talma, ce n'est pas ce qui intrigue le plus les bandes romantiques. Ce qui les passionne, c'est la Préface où l'on sait que le jeune capitaine va lancer son cri de guerre. Le soir, tout le monde est chez Nodier.

Leur haute taille a valu à Saint-Valry et à Dumas

d'allumer le lustre et les candélabres. Eux, pour cela, n'ont pas besoin de monter sur les fauteuils. Mme Nodier et Marie sourient, satisfaites, parmi les lambris blancs, devant l'Henri IV enfant, de Bosio, et le portrait de Nodier par Paulin Guérin.

Maintenant, derrière Taylor et Cailleux, le bon Charles peut quitter la salle à manger, où il s'attardait. Un fauteuil de casimir rouge l'attend près de la cheminée, où pétillent les premiers feux d'automne.

Voici maintenant des familiers: Fontaney et Alfred Johannot, toujours tristes au milieu de la gaieté générale; Tony Johannot qui achève une aquarelle pour l'album de Marie, Félix Arvers qui portera toute sa vie un sonnet; Barye, un voisin; Louis Boulanger, peintre et poète; Francisque Michel, le rat de bibliothèque, toujours si étourdi qu'il est venu en feutre du temps de Louis XIII et en souliers jaunes; les frères Deschamps, très graves. Voici M. de Vigny qui accompagne Mme Gay et Delphine. Près de Marie, d'une laideur piquante, la blonde Delphine rayonne de beauté:

...Quand tes beaux bras nus pressaient la blonde écaille Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur...

dira Vigny.

Mme Victor Hugo n'est pas venue; elle soigne sa mère, très souffrante; mais voici les Devéria: Laure, éblouissante, toute parée de fleurs jusque dans son haut chignon à la Chinoise, et voici Sainte-Beuve.

— Mais oui, Victor viendra!

En attendant Victor et la Préface, M. de Vigny

déclame le Cor; la belle Delphine, sans détacher ses regards du noble comte, dit à son tour un poème :

Qu'il est doux d'être belle alors qu'on est aimée!

Dans l'embrasure, près du piano où s'assied Marie, l'enfant Musset rêve ses *Contes d'Espagne*, Musset qui, un jour, évoquera pour Nodier

Les beaux jours et les courts instants
Du bon temps,
Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions.
Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal...

Nodier vient de conter, comme il sait conter, une conspiration sous la Terreur; Dumas remplit d'effroi les dames en disant l'histoire de la « morte mariée ». Victor n'est toujours pas arrivé.

Alors, le piano chante. Marie entame une contredanse. On range chaises et fauteuils; les joueurs se retranchent dans les angles; ceux qui, au lieu de danser, préfèrent causer avec Marie, se glissent dans l'alcôve. Le bon Nodier joue à la bataille.

Le bal commence et s'éternise. Victor n'est toujours pas là. Et Nodier qu'on couche de bonne heure! Mme Nodier n'est pas contente.

Enfin, un tumulte, des portes qui s'ouvrent. Un jeune homme au front vaste, aux yeux profonds, à la lèvre sinueuse — Victor Hugo. La danse s'in-

terrompt. Chaises et fauteuils réapparaissent. Victor Hugo froisse des feuillets. Il prend place devant la cheminée; deux flambeaux l'éclairent. D'une voix lente et martelée, il commence:

— Le drame qu'on va lire n'a rien qui le recommande à l'attention ou à la bienveillance du public...

Les cous se tendent, les yeux brillent; les mains battent, hachent d'applaudissements la lecture. Puis, tout à coup, un enthousiasme inouï:

- Ogive! crie Louis Boulanger.Cathédrale! murmure Vigny.
- Pyramide d'Égypte! tonitrue Alexandre Dumas.
- Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art. Il n'y a ni règles, ni modèles...

## Noces et funérailles.

« La vie est une perpétuelle rencontre de funérailles et de noces. »

En décembre, peu de jours après la mort de Mme Foucher, Abel a épousé Julie Duvidal, la sœur du chevau-léger Duvidal de Montferrier, dont Hugo, vindicatif, fera un jour le capitaine Phœbus, la brune et spirituelle Julie à la bouche de cerise, aux yeux d'amande, qui fut le professeur de dessin d'Adèle et sa confidente, Julie Duvidal pour laquelle le cœur de Victor Hugo battit un instant:

Dors, nous prions pour toi, jusqu'à ce beau matin. Tu devais être à nous, et c'était ton destin, Et rien ne pouvait t'y soustraire. Oui, la voix de l'autel va te nommer ma sœur; Mais ce n'est que l'écho d'une voix de mon cœur Qui déjà me nommait ton frère...

Cette fois, le général Hugo assistait au mariage de son fils. Entre le père et les enfants, accord parfait. C'est à son père que Victor a dédié Cromwell, et c'est auprès d'Abel, rue Plumet, que Léopold-Sigisbert et sa femme viennent s'installer, sans pour cela renoncer à leur maison de Blois; rue Plumet où, un jour, se déroulera l'idylle de Marius et de Cosette.

Temps heureux. L'élève aimée du baron Gérard, qui nous a laissé d'elle de si piquantes effigies, Julie Duvidal peint, d'une brosse fougueuse, d'après le bon général, un truculent portrait haut en couleur qui évoque plus Gros et Goya que l'école de David.

Tout comme son maître, qui protège Bonington et Delacroix, Julie déserte la cause classique et

passe au camp romantique.

Temps heureux. Depuis avril 1827, Victor et Adèle demeurent rue Notre-Dame-des-Champs, dans une petite maison séparée de la rue par une avenue bordée d'arbres; derrière la maison, un jardin planté de faux ébéniers dont les branches touchent aux fenêtres de l'appartement...

Curieuse coïncidence. En même temps que le jeune ménage, M. Sainte-Beuve a quitté la rue de Vaugirard; il s'est hâté de louer un appartement rue Notre-Dame-des-Champs. Victor et Adèle habitent au 11, Sainte-Beuve au 19; à la première rencontre,

celui-ci constate avec un pâle sourire :

- Alors, on est toujours voisins!

Comme il n'a pas d'amis, Victor lui donne les siens. Comme il n'a pas de foyer, Victor lui donne le sien.

A ce foyer, le général retrouve avec une joie débonnaire qui fait trembler ses grosses joues enluminées, ces deux beaux enfants qui inspirent aux Devéria et à Louis Boulanger des croquis charmants: la sérieuse et jolie Léopoldine, si mignonne avec ses longs pantalons, et ce petit diable de Charlot si turbulent.

Presque chaque soir, Victor prend, comme un jour Marius, le chemin de la rue Plumet. Et lui aussi, c'est bien un peu l'amour qui l'attire, l'amour d'un père héroïque et bon dont la vie l'a trop longtemps séparé. Leur causerie s'éternise. Ils parlent de la Révolution française, des luttes pour la liberté, de l'épopée impériale, de Napoléon. Certes non, Victor Hugo n'est plus Vendéen; mais, amant passionné de la gloire, il se consume en songeant qu'à son âge Bonaparte partait à la conquête du monde; lui aussi n'a-t-il pas un monde à conquérir?

Le 28 janvier 1828, après dîner, Victor et Adèle sont allés voir le général. Jamais Léopold-Sigisbert ne fut plus jovial, plus alerte d'esprit. Tant et si bien qu'on cause jusqu'à onze heures!

Enfin le jeune ménage reprend le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs. A peine si Victor commence à se déshabiller qu'on sonne à la porte. Ce brutal coup de sonnette dans la nuit effraye. Le poète se précipite, ouvre la porte, voit un homme qu'il ne connaît pas.

- Que voulez-vous?

— Je viens de la part de Mme la comtesse Hugo vous dire que votre père est mort.

Le général est tombé en soldat, l'apoplexie l'a

frappé debout, avec la rapidité d'une balle.

Ce père, jamais le fils ne l'oubliera. Dans la dédicace des *Voix intérieures*, Victor Hugo protestera contre l'omission de ce nom glorieux sur l'Arc de Triomphe:

Je ne regrette rien devant ton mur sublime Que Phidias absent et mon père oublié...

Son père, « ce héros au sourire si doux », illuminera de sa bonté, de son humanité, les fresques ténébreuses, les fresques ensanglantées de la Légende des siècles.

Enfin, aux jours de l'Année terrible, quand le corps de la patrie mutilée saigne par ces deux blessures, Alsace et Lorraine, l'annonciateur des justes revanches évoque l'exemple paternel, pour nous donner des raisons d'espérer:

Étant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père. Je m'en souviens; c'était un soldat, rien de plus, Mais il avait mêlé son âme aux fiers reflux, Aux revanches, aux cris de guerre, aux nobles fêtes, Et l'éclair de son sabre était dans nos tempêtes...

Orientales.

1827, c'est Cromwell et le Salon romantique; mais c'est aussi Navarin:

Enfin! C'est Navarin, la ville aux maisons peintes...

Byron, Fabvier, Scio, Missolonghi, Delacroix, Chateaubriand, Ali-Pacha, Canaris... En dépit du prudent Villèle (ce Gascon qui se possède et triomphe des difficultés), le cœur de la France bat pour la Grèce, on n'est pas romantique si l'on n'est philhellène:

En Grèce! en Grèce! adieu vous tous! il faut partir!

Les Orientales paraissent en janvier 1829, et c'est un triomphe. Le Feu du ciel : l'ode, est devenue épopée :

Voilà que deux cités, étranges, inconnues, Et d'étage en étage escaladant les nues, Apparaissent dormant dans la brume des nuits...

Mais, surtout, la France romantique frémit, frissonne en lisant Canaris, l'Enfant, les Têtes du sérail:

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées, Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées, Les terrasses de rose et de jasmin en fleur...

Mais les Orientales ne sont pas que des cris de guerre ou des chants funèbres, ce sont aussi des poses alanguies d'odalisques, de voluptueuses nudités de sultanes entrevues sous les palmiers et les cyprès, le soir, au clair de lune : c'est Sara la baigneuse et la Sultane favorite :

Il faut au sultan des sultanes; Il faut des perles au poignard!

Les Orientales, ce n'est pas que Grèce et Turquie, c'est tout l'orientalisme que Decamps et Delacroix peignent d'une palette si brûlante.

C'est l'Arabie, dont Ernest Fouinet révèle à Hugo la poésie nostalgique, Nourmahal la rousse; les Adieux de l'hôtesse arabe:

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays...

Mais c'est surtout l'Espagne, l'Espagne mauresque et mozarabe; l'Espagne de la volupté et de la mort, où l'Afrique et l'Asie mêlent leurs poisons délicieux:

Quand la lune à travers les mille arceaux arabes, Sème les murs de trèfles blancs...

l'Espagne aussi des novios, des guitares, des séguedilles :

Salamanque en riant s'assied sur trois collines, S'endort au son des mandolines, Et s'éveille en sursaut au cri des écoliers...

En Orient, le fils du général Hugo rencontre une ombre colossale: Lui, « toujours Lui, partout! » C'est à Lui qu'il songeait en écrivant *Cromwell*. C'est Lui qu'il retrouve dans les sables d'Égypte, sous les cèdres de Syrie:

Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre; Toujours Napoléon, éblouissant et sombre, Sur le seuil du siècle est debout.

Il est cependant une autre souveraineté, celle du génie, et lui aussi le poète inspiré, tout comme Bounaberdi et comme Mazeppa, portera le sceptre et ceindra la couronne.

Mais, tel Bonaparte au même âge, ce jeune conquérant porte au cœur un grand amour; et, au dernier feuillet du recueil éblouissant, les mains dans les mains aimées, il lui arrive de s'attendrir, d'épancher toute la douceur de son âme éprise, et déjà cette page annonce la poésie intime des Feuilles d'automne.

## Henri III et sa cour.

Ce soir de février 1829, le romantisme livre au Théâtre-Français sa première bataille. Vigny, Hugo, Berlioz. Delacroix, tous les conjurés sont dans la salle: l'attirail des sarbacanes, des bilboquets, des pourpoints tailladés, des garde-infantes, la sorcellerie de Come Ruggieri, voilà qui ravit, qui enchante ces jeunes hommes en frac flamme d'enfer ou fumée de ruines, ces jolies femmes au col de cygne, aux épaules tombantes, à la taille guépine, à la chevelure parée d'un béret de velours ou simplement coiffée à la girafe.

Tout Paris pour Saint-Mégrin a les yeux de la duchesse de Guise; l'auditoire frénétique frissonne. frémit, halète, en voyant le duc de Guise meurtrir de son gantelet de fer le bras de sa femme, pour la forcer d'écrire la lettre qui va perdre son amant; la passion de Saint-Mégrin, la passion de l'infortunée duchesse tourmentent, torturent la salle entière. Enfoncés, les classiques! Enfoncés. Baour-Lormian, Brifaut, Jouy, Arnault, Népomucène Lemercier; enfoncés, Mahomet II, Ninus II. Bélisaire, Régulus, Clovis, enfoncé l'Attila de Bis, après lequel on n'avait envie de crier ni : « holà!» ni « bis »!

A partir du quatrième acte, c'est du délire. Le public ne résiste plus au tourbillon qui l'entraîne:

les cœurs battent la chamade; les toupets en flamme de punch palpitent au vent de gloire. A l'avant-scène, la duchesse de Langeais se pâme, violentée par ce jeune mulâtre qui vient de planter, sur les tréteaux de Thalie, le drapeau rouge du romantisme. Penchée tout entière hors de sa loge, Mme Malibran doit se cramponner des deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Quand Dumas paraît dans la salle, entouré de ses séides, on ne se possède plus. Mince et colossal, il rayonne, le bon nègre au sourire épais. Sa chevelure ébouriffée menace de prendre feu aux étoiles du lustre, tant il porte le front haut. Le voilà, le briseur d'idoles, celui qui arrachera demain à

Gentil ce rugissement :

- Décidément, Racine n'est qu'un polisson!

Le rideau enfin tombe sur la mort de Saint-Mégrin. Les derniers bravos éteints, Dumas, soulevé par le flot de ses fidèles, se retrouve au péristyle:

— Entendu, Devéria, je poserai pour vous !... Cher Delacroix, j'irai vous voir demain quai Voltaire... Vous, Vigny; vous, Hugo... Ah! me voilà donc enfin des vôtres!

Victor Hugo lui tend la main. Ces deux âmes loyales s'étreignent. Mais un éclair traverse les prunelles fauves du blond poète :

- Maintenant, dit Hugo, à mon tour!

- Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas...
- --- Vous serez à la première lecture.
- C'est parole donnée?
- C'est rendez-vous pris!

Le lendemain, Victor Hugo tisonne en rêvant son feu de bois... Adèle pose sur lui le beau regard dormant de ses yeux noirs:

- Tu ne dis rien, Victor... A quoi penses-tu?
- Je pense... je pense à un drame en vers, qui s'appellera... J'ai la pièce dans la tête, mais j'hésite encore pour le titre...
  - Le titre?
  - Un Duel sous Richelieu ou Marion de Lorme.

# Mort à la peine de mort!

Depuis 1820, depuis l'exécution de Louvel, la guillotine hante Victor Hugo. Cette terrible mégère, il la rencontre partout.

Une fois, Jules Lefèvre l'entraîne place de Grève :

- Que se passe-t-il donc?

— Il se passe qu'on va couper le poing et la tête à Jean Martin qui a tué son père.

La place de Grève grouille, jacasse, chante. Quelle gaîté, quelle chaleur! On s'écrase et l'on rit. Les maisons regorgent de monde. Les locataires ont convié leurs amis à la fête; on suce des chasselas, on chopine; telle fenêtre a été louée fort cher; accoudées à l'appui des croisées, de jolies femmes, légèrement vêtues de barège, d'organdi, de mousseline brodée, dégustent une coupe de champagne et rient aux éclats; autour d'elles, des jeunes gens papillonnent. Mais soudain la coquetterie fait place à un plaisir plus vif. La foule ondule et se creuse comme un champ de blé mûr sous le vent d'orage. Sur la place, une seule voix, un seul cri:

### - La charrette!

Le ciel s'encrasse. Des gouttes giclent. Le dos tourné au cheval, au bourreau et aux aides, un voile noir sur la tête, vêtu seulement d'un pantalon de toile grise et d'une chemise blanche, le condamné grelotte sous une pluie croissante. Le crucifix que lui présente l'aumônier des prisons, l'abbé Montès, Jean Martin l'embrasse à travers le voile noir.

Dès sa première entrevue avec Victor Hugo, la guillotine flaire l'ennemi; elle ne se laisse entrevoir que de profil. On dirait un simple poteau rouge. C'est plus rassurant. Dans l'orbe vaste qu'a ménagé la troupe autour de l'échafaud, la charrette s'enfonce comme un coin. Maintenu par les aides, le parricide descend, puis il gravit les degrés. Derrière lui, l'aumônier et son crucifix, le greffier et son jugement, qu'il lit d'une voix forte.

La foule n'est plus que silence; aux croisées, les rires se figent. D'un grand geste, le bourreau a arraché le voile noir. A la place de tout ce noir, un visage de cire, livide, hagard; la main droite du patient, le bourreau l'enchaîne au poteau; une hachette jette un éclair; Victor Hugo ne peut en voir davantage; il tourne la tête, il baisse la tête. — Ha! hurle enfin la foule. Le malheureux a cessé de souffrir. Alors seulement le poète sent qu'il redevient maître de lui.

Décidément la peine de mort ne veut pas qu'il l'oublie. Un autre jour, sur la charrette, c'est un bandit de grand chemin, Delaporte, un vieillard dont le crâne chauve éclate au soleil. Une autre fois... coup double! On porte à la guillotine les

deux assassins du changeur Joseph, Malagutti et Ratta; le pâle Ratta a la peau de poule; le noir Malagutti va mourir comme s'il allait dîner.

La pièce, à la longue, serait monotone, mais le hasard fait bien les choses. En 1828, comme l'auteur de *Cromwell* traverse la place de l'Hôtel-de-Ville, un spectacle surprenant l'arrête, l'immobilise.

La guillotine est encore là, sèche, altérée. Tout en causant avec les badauds, le bourreau répète la représentation du soir; le couperet ne fonctionne pas bien, on graisse les rainures, nouvel essai : parfait, celui-là; la lunette de la guillotine s'épanouit, satisfaite, comme une pleine lune. Cette répétition de la chose, Victor Hugo la juge plus odieuse que la chose elle-même :

— Ah! songe-t-il, cet homme qui s'apprête à en tuer un autre, qui fait cela en plein jour, en public, pendant qu'un malheureux désespéré se débat dans sa prison, fou de rage, ou se laisse lier avec l'inertie et l'hébétement de la terreur... Décidément, mort à la peine de mort!

Le lendemain, il prend un feuillet blanc et commence d'écrire le Dernier jour d'un condamné...

## Dans la chambre au lis d'or.

- C'est entendu, Victor; nous sommes aujourd'hui le jeudi 9 juillet; donc, vendredi 17, je vous lirai le More de Venise.
- Vous viendrez, Alfred, brave cœur!... Ce soir, soyons tout à Marion.

Dans la chambre au lis d'or, parmi les Jeune-

France chevelus et barbus qui s'écrasent, un gentleman d'une tenue parfaite, habit noir, cravate noire, gilet blanc, taille élancée, figure pâle et régulière, lèvres minces, le nez légèrement aquilin, des yeux gris-bleu sous un beau front encadré de cheveux blonds, le comte Alfred de Vigny s'appuie sur un charmant garçon au visage de chérubin, de mise élégante et un peu outrée, redingote corbeau de falaise, col de velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu céladon, soyeux et collant : Alfred de Musset.

Par les croisées ouvertes, s'exhale l'ardente odeur du jardin nocturne. Entre les robiniers touffus, une pluie d'étoiles : la lune joue avec l'eau dormante du bassin: l'ombre bleue des ormeaux étouffe les plaintes voluptueuses des oiseaux de nuit. Dans la chambre au lis d'or, entre le Caravage et le Feu du ciel de Boulanger, à la lueur des bougies fiévreuses. autour de Mme Hugo, si belle avec son front bombé qu'enguirlandent les noires anglaises, avec ses épaules tombantes, son cou altier, sa bouche mignonne et rouge, ses veux d'Andalouse, les jeunes émeutiers se pressent. Ce solide garçon svelte encore, mais déjà brèche-dent, le regard rieur, les prunelles dorées, si haut en couleur, tout pétillant de génie et prétendant à l'élégance avec son habit bleu barbeau et son gilet noir, c'est l'auteur des Chouans, M. de Balzac. Près de lui Eugène Delacroix, mince dandy au visage glabre, au teint olivâtre de jeune dieu indien, yeux plissés et fulgurants, menton brutal et tenace; l'ami de Delacroix, Mérimée-Clara Gazul, pince-sansrire et mystificateur, le nez au vent, la bouche tendue comme un arc prèt à décocher le sarcasme; Alexandre Dumas, de plus en plus bistré, de plus en plus crépu, et qui a encore grandi depuis Henri III: Frédéric Soulié, lion amoureux et qui surveille son rude accent d'Ariège; Achille Devéria qui a plus l'air d'un sabreur que d'un artiste; Eugène Devéria, hidalgo de Castille: Louis Boulanger, minois de joli chat aux yeux ronds et rêveurs; Alexandre Soumet, beau comme un Apollon; Mme Amable Tastu, muse au charmant sourire et qui, de son amitié avec le peintre de Joséphine, garde sur toute sa personne un peu de la grâce argentée de Prud'hon; non loin d'Antony, toujours sombre, Émile Deschamps, redingote bleu clair, ruban rouge à la boutonnière, cheveux noirs, barbe noire, tiré à quatre épingles.

Et il v a là encore Mme Belloc, Villemain, Armand et Édouard Bertin, le baron Taylor, Charles Magnin, Turquety... Et il v a aussi... dans un coin d'ombre, une petite silhouette étriquée, un visage ecclésiastique, un nez long et fureteur, des yeux qui se cachent, des yeux qui admirent publiquement

et qui jalousent en dessous, Sainte-Beuve.

Le bon Nodier n'a pu venir. Il est trop souffrant pour sortir le soir. Avec lui manquent David d'Angers, qui doit partir pour Weimar, et M. de Lamartine qui vient de regagner Saint-Point.

Le joyeux tumulte s'apaise. D'une voix ample, profonde, caressante et pathétique, Victor Hugo commence à lire Marion de Lorme :

Réconcilions-nous, ma petite Marie...

Didier l'orphelin, à l'âme cornélienne; Marion de Lorme, la courtisane que l'amour va racheter; Saverny, l'étourneau charmant, l'odieux Laffemas, le noble Nangis, l'Angély, le bouffon sinistre, et le faible Louis XIII s'animent, palpitent d'une existence prodigieuse; chaque vers est haché d'applaudissements, d'apostrophes admiratrices; rien ne lasse ces êtres jeunes et frénétiques.

Dumas, lui, est bien curieux à observer. Le premier acte le transporte et l'attriste. Il sent tout ce qui le sépare d'un art si enchanteur et il en souffre. Mais comme chez ce bon nègre, le cœur emporte tout, l'enthousiasme balaie en lui l'envie. En proie à une exaltation sans nom, ses immenses bras gesticulent. Après la lecture, il saisit le poète, le soulève avec une force herculéenne, comme son père, le général, l'Horatius Coclès du Tyrol, avait accoutumé de le faire avec ses soldats, puis le reposant:

— Hugo, nous vous porterons à la gloire!

Les dames servent des sorbets, de l'orangeade glacée. L'immense Dumas se bourre de gâteaux et répète la bouche pleine : « Admirable ! Admirable ! »

Et cette comédie, qui succède si gaîment au drame lugubre, ne finit elle-même qu'à deux heures du matin.

Dumas et Sainte Beuve sont restés les derniers :

— Hugo! dit Dumas, grâce pour Marion! Au cinquième acte, Didier marche à la mort sans pardonner à Marion. Je le sais, vous êtes inflexible sur le chapitre de la vertu, mais je vous en prie, songez au public et soyez humain!

D'un regard, Hugo interroge Sainte-Beuve :

- Et vous, Sainte Beuve?

Les paupières lourdes s'abaissent sur les yeux glauques :

- Je partage l'opinion de Dumas. Je suis pour

le pardon.

Le mâle et fier visage s'immobilise. Victor Hugo médite, puis, d'un geste large, il congédie ses amis:

- Soit! dit-il, puisque vous le voulez, je pardonnerai!

A Saint-Cloud.

Le lendemain, dès neuf heures du matin, Taylor accourt rue Notre-Dame-des-Champs :

- Je n'ai pu vous parler hier dans cette foule. dit-il à Victor Hugo, mais il va de soi que vous me donnez Marion de Lorme pour le Théâtre-Français. Je suis le premier qui vous aie demandé une pièce. Donc, c'est à moi que votre pièce appartient; d'ailleurs, Marion de Lorme, ce ne peut être que Mlle Mars... C'est convenu?

- C'est convenu.

Tout Paris sait que Victor Hugo vient d'écrire un chef-d'œuvre. Taylor n'est pas seul à brûler d'un beau feu pour Marion de Lorme. Après lui se succèdent rue Notre-Dame-des-Champs Jousselin de Lasalle, directeur de la Porte-Saint-Martin, qui parle de donner le rôle de Didier à Frédérick Lemaître; puis Harel, le directeur de l'Odéon, qui veut emporter de force le manuscrit. Hugo a grand'peine à le lui arracher.

Au Théâtre-Français, la lecture obtient le même succès. Mais Taylor redoute la censure. Le commissaire royal a raison. Anastasie conclut à l'interdiction.

Victor Hugo court chez le ministre de l'Intérieur. Mais le vicomte de Martignac, pourtant si libéral, ami des lettres et du théâtre (n'a-t-il pas fondé naguère une société de vaudevillistes?) sait que ses jours sont comptés. Ce président du Conseil n'a plus aucun crédit. Comment pourrait-il défendre un quatrième acte, si dur pour la puissance royale? Sa voix douce et épuisée « comme celle d'un homme à qui les femmes ont donné quelque chose de leur séduction et de leur faiblesse, » sa voix se fait sévère, glacée.

A l'en croire, dans Louis XIII, chasseur et gouverné par un prêtre, tout le monde reconnaîtrait Charles X.

Le poète a beau protester. Martignac maintient son point de vue :

 La royauté est aujourd'hui attaquée de tous côtés! Je parlerai pour l'interdiction et, si cela dépend de moi, votre drame ne sera pas joué.

Mais on ne muselle pas ainsi Victor Hugo. Les propos de M. de Martignac circulent à travers le Cénacle, soulèvent l'indignation. Fini le romantisme troubadour, le romantisme à l'eau de rose! Dans la révolution romantique, Chateaubriand représentait la Constituante, Charles Nodier et Lamartine la Gironde; sous la dictature de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, voici venir la Convention! Monarchiste et catholique à ses débuts, le roman-

tisme va révéler son véritable fond révolutionnair

et anarchique.

Cependant, l'auteur de Marion de Lorme demeure loyaliste. Des décisions de ses censeurs et de ses ministres, il en appelle au roi; et le roi, qui est à Saint-Cloud, lui accorde audience.

Charles X devrait se réjouir. Charles X a congédié la veille Martignac. Et pourtant, dans « son uniforme vert à ganse purpurine », « Galaor » a l'air bien triste, bien las,

...vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie...
Le poète voulait faire, un soir, apparaître
Louis Treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;
Tout un siècle : marquis, bourreaux, fous, bateleurs;
Et que la foule vînt et qu'à travers des pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.
Le vieillard hésitait : « Que sert de mettre à nu
Louis XIII, ce roi chétif et mal venu?...
...Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté? »

- Puis-je espérer une prompte réponse? demande le poète, en prenant congé.

— Soyez tranquille, promet Charles X, je me presserai. J'aime beaucoup votre talent, monsieur Hugo. Il n'y a pour moi que deux poètes, vous et Désangiers!

Quelques jours plus tard, le nouveau ministre de l'Intérieur, M. de la Bourdonnaye, convoque l'auteur de Marion de Lorme.

— Monsieur Hugo, dit-ii, la censure ne peut décidément laisser passer votre drame, mais le gouvernement songe à vous dédommager. Le lendemain, Hugo cause avec Sainte-Beuve. Coup de sonnette. Un pli du ministère de l'Intérieur. M. de la Bourdonnaye annonce à Victor Hugo que le roi lui donne une pension, une nouvelle pension de quatre mille francs!

Adèle apparaît. Sainte-Beuve s'efface :

- L'homme qui a apporté le pli demande s'il y a une réponse?

— Bon! dit Victor, je ne le ferai pas languir...
Adèle, un peu d'encre.

Et il écrit :

## « Monseigneur,

« Il y a six ans, le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de deux mille francs sur les fonds littéraires du ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

« Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit... Il est vrai pourtant que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de Marion de Lorme. Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourra changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée; je ne demande rien autre chose.

« Veuillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien d'hostile ne peut venir de moi. Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement.

« Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur... »

Avant de la cacheter, Victor Hugo tend cette lettre à son ami :

- J'en étais sûr! dit Sainte-Beuve.

Et le lendemain, le Constitutionnel de s'écrier : « La jeunesse n'est pas aussi facile à corrompre que l'espèrent messieurs les ministres! »

Le chef.

Puisqu'on étrangle sa Marion, Victor Hugo se fait chef de bande. En septembre, il écrit Hernani ou l'Honneur castillan. Hernani le proscrit, c'est Hugo censuré, comme la brune doña Sol est l'altière et tendre Adèle. Dans Hernani, tous les admirables vers d'amour lui appartiennent.

Reçu le 1er octobre, Hernani est distribué sur l'heure. Tout Paris sait que Marion fut interdite. Tout Paris attend Hernani. Aux vitrines d'Aubert, de Martinet, les badauds s'écrasent pour voir Victor Hugo lithographié par Devéria. Ce n'est plus le Victor Hugo gracieux, féminin, de 1827, ni même de 1828.

Dans cette image d'émeute, tout signifie l'audace, la ténacité, la force. Le voilà bien Hernani, chef de bande. Mais cette force est intérieure, cette audace se dissimule. Écoutons l'un des bandits d'Hernani, écoutons l'homme au gilet rouge, Théophile Gau-

tier, rapin, spadassin et poète:

« Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, c'était le front vraiment monumental qui couronnait comme un fronton de marbre blanc son visage d'une placidité sérieuse... Il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire; les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de dieu ou de césar. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs. Du reste, ni barbe, ni moustache, ni favoris, ni royale, une face soigneusement rasée d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur éclatante. Pour costume, une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu, la tenue la plus exacte et la plus correcte. On n'aurait vraiment pas soupconné, dans ce parfait gentleman, le chef de ces bandes échevelées et barbues, terreur des bourgeois, au menton glabre. »

Les bandits.

Le chef recrute sa bande. Il se sait menacé. Avant que son drame ne voie le feu de la rampe, on le parodie au Vaudeville et dans les salons. Les ultras s'alarment. Les Débats tentent de les rassurer: « De quelque importance que soit la représentation d'Hernani pour la république des lettres, la monarchie française ne doit pas s'en inquiéter. »

Pour l'assaut suprême contre l'hydre classique aux cent têtes coiffées de perruques, Hugo recrute à Rouen, avec Guttinguer, à Angers, avec Victor Pavie, à Dijon, avec Aloysius Bertrand et Louis Boulanger; mais surtout, au début de 1830, les ateliers se soulèvent et préparent le coup de force.

Oui, mais les troupes de l'ordre sont nombreuses, bien disciplinées, et Taylor n'est pas rassuré. Le chef de claque est à la dévotion du clan académique. Qu'on supprime la claque! C'est la jeunesse, la jeunesse des ateliers et des écoles, que le cor d'Hernani appelle à la rescousse. A la jeunesse, l'orchestre des musiciens, les secondes galeries, le parterre! Dans l'armée romantique comme dans l'armée d'Italie, tout le monde est jeune. Les soldats pour la plupart n'ont pas atteint leur majorité, et le plus vieux de la bande est le général en chef, âgé de vingt-huit ans. C'est l'âge de Bonaparte et de Victor Hugo à cette date.

Gérard de Nerval (il vient de tirer de Han d'Islande un mélodrame), Gérard ne se possède plus. Frénétique, ce jeune capitaine force l'atelier de Rioult. Un rapin est là, cheveux longs, visage pâle: Théophile Gautier. Une immense clameur salue Gérard et Théo qui s'embrassent... En une minute, l'académie de l'honnête Rioult se vide.

<sup>-</sup> Chez Lethière! Chez Lethière!

Chez son ancien maître, dernier fidèle de l'école davidienne, Eugène Devéria apparaît en triomphateur, feutre à la Rubens, cape à la Velasquez.

Le bonhomme Lethière s'éclipse avec un faible sourire. Un jeune élève, mince, élégant, drapé dans une immense lévite quitte son pinceau et bondit sur la Vénus de Médicis. Ce plâtre périmé, notre rapin l'empoigne, le jette dans la rue. Après lui, tous les antiques volent en pièces. Un beau massacre! Puis les jeunes barbares, en une farandole infernale, dégringolent l'escalier.

Vite chez Hersent, chez Picot, chez Labrousse, chez Duban. L'émeute chante, hurle, gouaille, menace. Les bonnes gens s'inquiètent et la police fronce le sourcil. Mais arrête-t-on la jeunesse?

Gérard, Pétrus Borel et Théo répartissent leurs troupes en quatorze tribus. Jeune-France et bouzingots reçoivent des carrés de papier rouge portant, de la main du maître, ce seul mot : Hierro. Hierro! dans la sixième Orientale, c'est le cri de guerre des Almogavares. « En guerre, les guerriers! »

Des *Almogavares* d'Espagne, les bandes de Gérard ont l'allure débraillée et pittoresque :

— Théophile Gautier, tu réponds de tes hommes?

— Par le crâne dans lequel Byron buvait à l'abbaye de Newstead, j'en réponds!

Du regard interrogeant ses bandes:

- N'est-ce pas, vous autres?

Réponse : un seul hurlement, poussé par cent poitrines forcenées :

— Mort aux perruques!

Outre les Devéria, les Johannot, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, il v a là Célestin Nanteuil, un jouvenceau tout pareil à ces joueurs de sambucque, qui habitent les pignons des cathédrales; Joseph Bouchardy, qui grave à la manière noire et va devenir le Shakespeare du boulevard; Joseph Bouchardy, Cœur-de-Salpêtre, qui paraît déguisé avec son habit bleu à boutons dorés, son gilet et son pantalon quadrillé de gris et de noir comme ces princes dépossédés de l'Inde anglaise qu'on voit errer sur le pavé de Londres d'un air mélancolique; le sculpteur Jehan Du Seigneur, que désole son teint « de lis et de roses », alors qu'il est de mode, pour tout romantique, d'être pâle, livide, verdâtre, un peu cadavéreux; au lieu de gilet, Jehan porte un pourpoint de velours noir taillé en pointe et se laçant par derrière; sur ce pourpoint, Théo prendra modèle pour son costume d'Hernani; l'architecte Jules Vabre, le « compagnon miraculeux » du Lycanthrope, qui gîte au fond d'une cave; Jules Vabre qui, dans un crâne de jeune fille morte de la poitrine, boit de l'eau des mers, à seule fin d'imiter Han d'Islande, lequel, comme chacun sait, « buvait l'eau des mers dans le crâne des morts »; Auguste Maquet, qui s'appelle alors Augustin Mac-Keat, Philotée O'Neddy, nègre blond qui, entre deux tourmentes, rumine Feu et flamme; Achille Roche qui se noiera dans le Tibre; Français qui fera du paysage académique: Jean Gigoux; Paul Huet; Préault, le terrible statuaire aux mots cruels que déjà l'on colporte dans tout Paris; Cabat, de Honfleur; Berlioz, le père La Joie (Enfer et Damnation!) qui, entre deux suicides, va violer la Gloire.

Il gèle ferme; la Seine est prise depuis un mois. Victor Hugo va au théâtre en chaussons pour ne pas se casser les jambes en traversant les ponts. Là-bas, les acteurs grelottent; les vers se gèlent sur leurs lèvres. Dans la rue, bourgeois et bourgeoises se hâtent douillettement emmitouflés. Les bandits, eux, ne sentent pas la bise; tant ils s'agitent, tant ils s'indignent, tant ils délirent d'enthousiasme que, devant leurs bandes juvéniles, l'hiver prend la fuite, comme un vieux poncif académique!

Vous pouvez nous regarder, crie Philotée
 O'Neddy aux Philistins qui s'épouvantent. Nous

sommes les brigands de la pensée.

— Les sauvages de l'art! hurle Préault.

Mil huit cent trente! Le cor d'Hernani annonce la Marseillaise sur les barricades.

# Le frelon dans la ruche.

La ruche, rue Notre-Dame-des-Champs, c'est le cabinet de travail. Il y a un frelon dans la ruche. Il y a un ver dans le fruit.

Pour la centième fois, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Joseph Delorme, réduit au rôle d'un petit secrétaire, vient d'écrire le billet suivant:

« M. Victor Hugo, accablé d'occupations et ne pouvant vous répondre, me charge de le faire. Il a été très touché des sentiments que vous lui exprimez; il vous envoie un billet de parterre pour la première représentation d'Hernani.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

### « SAINTE-BEUVE. »

Le long nez jaune se relève; la tête basse se redresse. Du salon rouge, envahi par les bandes d'Hernani, de la « chambre au lis d'or » des rires fusent, des clameurs éclatent; puis, c'est la voix d'Adèle qui distribue à tous des billets, semblable à ces belles émeutières qui, aux veilles des révolutions, prodiguent la poudre:

— *Hernani*, proclame la jeune femme; *Hernani* pourra être violemment attaqué, mais il sera furieu-

sement défendu.

Sainte-Beuve est debout. Sa mine chafouine se plisse comme une nèfle. Pas un billet de plus. Ces inconnus, ces importuns le chassent. Furtivement, comme un larron, il se glisse dans le vestibule, descend à pas feutrés l'escalier tournant, traverse le parc givré, gagne le vieux mur tapissé de lierre; avant de s'enfuir par la porte secrète, par la porte basse, fermée de gros verrous, qui s'ouvre sur une impasse, le poète des Consolations se retourne...

L'envie, l'amour, l'admiration, la haine lui brûlent le cœur.

L'admiration. Le débile disciple n'a-t-il pas dit au maître du cénacle, au dieu :

Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie; Votre souffle en passant pourrait nous renverser...

L'amour... Il songe à l'été dernier. Cette porte dérobée qu'il va franchir, la rage au cœur, c'est par là, qu'à la belle saison, Victor Hugo sortait, après son déjeuner, pour aller rêver avec Marius dans la pépinière du Luxembourg. Or, c'était ce moment précis que Sainte-Beuve choisissait pour venir, en voisin sûr de ne pas rencontrer alors d'importuns. Dans la molle douceur des jours dorés de juin, quelle joie de retrouver la jeune et brune Adèle sous les acacias en fleur, jouant avec ses jolis enfants, puis de causer avec elle, tout près du pont rustique qui enjambe la pièce d'eau!

Vers trois heures souvent, j'aime à vous aller voir; Et là, vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse, Et vos enfants au loin épars sur la pelouse, Et votre époux absent et sorti pour rêver, J'entre pourtant; et vous, belle, et sans vous lever, Me dites de m'asseoir, nous causons; je commence A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense, Ma jeunesse déjà dévorée à moitié, Et vous me répondez par des mots d'amitié...

Ces causeries au bord de l'eau, Adèle s'y est abandonnée, l'imprudente! Pour la mieux troubler, Joseph Delorme s'est fait si délicat, si sensible, si mélancolique; la voyant très religieuse, ce sceptique n'a-t-il pas joué au catholique éthéré? Doucement, sans songer à mal, Mme Victor Hugo a écouté cette voix dolente: elle-même si choyée, si adulée, si aimée, est-elle assurée d'être heureuse?

Hélas! non, il n'est point ici-bas de mortelle Qui se puisse avouer plus heureuse que moi; Mais, à certains moments et sans savoir pourquoi, Il me prend des accès de soupirs et de larmes...

Elle a pleuré; lui ne demandait qu'à sécher ces larmes secrètes, qu'à allumer la joie dans ces longs yeux noirs; peu à peu la sainte amitié a pris le visage troublé de l'amour:

Un nuage a passé sur notre amitié pure...

Adèle a bien eu un sursaut, elle a songé à la rupture; mais comme il a su l'endormir!

Et quand on vit, qu'on s'aime, et que l'on a pleuré, On pardonne, on oublie, et tout est réparé.

Maintenant tout ce bonheur est fini. Il a suffi d'Hernani et de ses bandes barbares, envahissant le tiède foyer! Maintenant, quand Sainte-Beuve arrive, à son heure accoutumée, il trouve chaque fois Adèle entourée de trois ou quatre jeunes bouzingots, penchée sur un plan de la salle. Elle lui dit « Ah! vous voilà, Sainte-Beuve; bonjour, asseyezvous; nous sommes dans le coup de feu, vous voyez!»

Finies, les fugues au Moulin de beurre et chez la mère Saguet, fini d'aller contempler les soleils couchants dans la plaine de Vaugirard ou du haut des tours de Notre-Dame; quelque chose vient de mourir. Fini, le petit jeune homme à la face vieillotte! Le Werther carabin pousse les verrous et s'en va dans la nuit.

L'envie! Cet amoureux transi, ce poète manqué la sent grouiller en lui comme un nid de vipères; désespéré, il se confie à Juste Olivier; « Oh! Victor Hugo est un homme qui n'est pas tourmenté de ces choses-là. Il a continuellement de si grandes, de si délicates jouissances que lui procure son talent! Ce qu'il fait est si beau, si parfait! C'est un homme heureux, plein. Il vit content dans sa famille. Il est gai, peut-être trop gai. C'est un homme heureux.»

Un homme heureux! A la veille de la bataille, cet «homme heureux», ce chef de bandes, sent son cœur faiblir. Lui, le bel archange romantique reçoit de Sainte-Beuve cette lettre étonnante:

« Février 1830.

## « Mon cher ami,

- « Vous avez lu ce matin la lettre de Véron. Eh bien! Je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article Hernani dans la Revue, ni rien désormais. Vous n'en pouvez croire vos yeux, mais cela est bien vrai... Il m'est impossible de faire, dans ce moment-ci, un article sur Hernani qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur Hernani.
- « ...Déchirez, oubliez tout ceci. Que cette lettre ne soit pas un souci de plus dans vos soucis sans nombre. Mais j'avais besoin de vous l'écrire, puisqu'on ne peut plus vous parler seul à seul et que votre foyer est comme dévasté.
  - « Votre inviolable et triste

### « SAINTE-BEUVE. »

— Adèle, lis! dit Victor. Ce post-scriptum est pour toi.

Les brunes anglaises retombent; les belles pau-

pières dorées s'abaissent :

« Et madame? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux; celle-là même exposée aux veux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier : cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié à jamais déflorée par la cohue; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant!»

Ce post-scriptum écrit en travers, à la marge de la dernière page, d'une main furieuse, Adèle le lit et le relit. Soudain elle pâlit, ses veux s'éteignent.

Elle a compris le secret de Sainte-Beuve.

## L'ombre sur la victoire.

- Feux et tonnerres!

- Ah! le père La Joie!

Berlioz a garé juste à temps sa chevelure en broussaille, son ardente chevelure byronienne.

Un cri. C'est M. de Balzac qui a reçu en pleine face le trognon de chou, lancé d'une main sûre. Ce 26 février 1830, rue Montpensier, il pleut des peaux d'oranges et des trognons de choux. L'art classique ne peut voir tranquillement les hordes de barbares envahir son temple; il ramasse toutes les balayures, toutes les ordures du théâtre, et les jette des combles sur les assiégeants. Ceux-ci tempêtent, gesticulent, menacent. Mais les chefs circulent, donnent des ordres :

— Du calme, Enfer et furie! On leur réglera leur compte après le spectacle; mais pour l'instant... Au moindre geste, la police nous tombe dessus, et c'en est fini d'Hernani!

Comme ces jeunes bandes sont disciplinées! Qui le croirait en voyant ces êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, en pourpoint, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III? Depuis une heure de l'après-midi (au nombre de quatre cents, ils ont demandé à entrer dans la salle avant le public), les brigands de la pensée attendent, en battant la semelle, en chantant des scies d'atelier, en déclamant des ballades de Hugo, sous les lazzi des commères, sous les huées des badauds:

- Oh! Celui-là, voyez-le, avec son chapeau pointu.
  - Et celui-ci. Non, mais sont-ils drôles!
  - Ce grand maigre, avec une cape espagnole.
  - Un rapin de Devéria!
- Ils n'ont pas ménagé le satin, le velours, les soutaches, les brandebourgs.
  - Et ces cheveux longs jusque sur les épaules.
- On voit qu'ils ne sont pas nés avec une perruque!
- Et ces barbes! Ma chère, je n'aimerais pas les rencontrer au coin d'un bois...
- Hé! Hé! Qui sait? Après tout, ils sont jeunes et beaux.

## - Ah! Ah! Ah!

Une rumeur qui n'en finit plus. Trois heures viennent de sonner. On ouvre enfin les portes. Sous la conduite de leurs capitaines : Achille et Eugène Devéria, Charlet, Louis Boulanger, Théophile Gautier. Gérard de Nerval, Jehan du Seigneur, Émile Deschamps, Pétrus Borel, Paul Huet, Victor Pavie, les bandes d'Hernani franchissent en bon ordre la porte royale. Derrière eux, les battants retombent, les verrous sont poussés. On les enferme. Qu'importe? On a quatre heures devant soi pour organiser le terrain, occuper les tranchées du parterre, les barricades des secondes galeries.

Ou'il est étrange ce champ de bataille où les Jeune France doivent vaincre ou mourir! Tout est baigné d'une ombre vague où filtrent, par quelques ouvertures des combles, ou quelque regard de loge, des lueurs bleuâtres, des rayons blafards contrastant avec les tremblotements rouges des fanaux de service...

Dans cette pénombre pourprée, l'armée romantique prépare la victoire.

- Mission de confiance! commande Victor Pavie. Mes vingt-neuf Angevins aux places hautes. aux recoins obscurs du cintre, sur les banquettes de derrière des galeries, à tous les endroits ténébreux où peut s'embusquer une clef forée!
- Le reste à l'orchestre des musiciens et au parterre! ordonne Gérard. Au moindre signe d'hostilité, on cogne sur les Philistins; et en avant pour le coup de force!
- Tu réponds de tes hommes? demande Paul Huet à Boulanger.
  - Comme toi des tiens!
  - Hierro! Mort aux perruques!

Une fois de plus, les chefs dénombrent leurs troupes. Il y a là : Balzac, Berlioz, Cabat, Augustus Mac-Keat (Auguste Maquet), Préault, Bouchardy, Philothée O'Neddy, Jean Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, Français, Célestin Nanteuil, Édouard Thierry, Achille Roche, Jules Vabre, Emmanuel Richomme, Henri de Cambris, Jules Renouvier, Poterlet, Armand de Pontmartin, Charles de Montalivet, Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, fils naturel du duc régnant, Louis Veuillot qui a obtenu un billet pour avoir bien répondu sur la préface de Cromwell. Tous, poètes sculpteurs, peintres, musiciens, bouzingots, Jeune France, mêlés dans un même coude à coude.

Quatre heures d'attente dans la pénombre. Quand on ne déclame pas, on chante; quand on ne chante pas, on cause:

- Le baron Taylor n'est pas tranquille sur le sort de la bataille!
- Tu as vu dans le Moniteur cette coquille perfide : « Herminie ou l'Honneur castillan »?
- Encore ce vieux gredin de censeur, cet affreux
- Il devrait pourtant se tenir coi, lui qui a tourné en parodie une pièce dont la première n'a pas eu lieu!
  - Que veux-tu, Hernani, ce n'est pas Ninus II.
- Ça creuse, cette attente! Passe-moi le sau-
  - Un coup de petit bleu?
  - Un coup.

- A qui l'œuf dur?
- A qui?
- Au père La Joie!
- Pan dans sa tignasse!
- Enfer et damnation!
- Hé! oui, dit le bon Nodier en balançant sa taille de saule pleureur. J'attends Dumas. Il ne sera pas de trop pour la bataille. La situation devient inquiétante. Hernani, c'est une pièce tout entière dans le système de Victor; ses théories, suivant son usage, y sont portées à leur dernière expression de témérité.
- N'importe! affirme Gérard. A vaincre sans péril... Nous avons un nouveau Cid!
- Un jeune Corneille non moins fier, non moins hautain et castillan que l'ancien, mais ayant pris cette fois la palette de Shakespeare!
  - Bravo, Gautier!
- Moi, dit Pavie. Je ne mets rien au-dessus de ces vers. Écoutez :

Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves Chez des hommes pareils aux démons de vos rèves; Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit; Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit, Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille, Les balles des mousquets siffler à votre oreille; Être errante avec moi, proscrite et, s'il le faut, Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

Tonnerre d'applaudissements; puis les galeries trépignent; les pieds scandent et rythment la scie sempiternelle:

— Les perruques! les perruques! les perruques!

— Je comprends l'agitation de Paris, l'inquiétude du roi, les cabales des ultras, reprend Nodier avec tristesse... Depuis l'audience de Saint-Cloud, Victor n'est plus légitimiste :

Roi, pendant que je sors triste de ta demeure, Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure...

- N'a-t-il pas confié à Vigny qu'il voulait quitter les gens de droite et donner des gages à la gauche?
  - Toujours Sainte-Beuve!
  - Enfoncé Racine! Enfoncé Brifaut!

Le jeune homme moyen âge, le candide Nanteuil se tourne avec gêne vers son voisin, Préault, le sculpteur au masque peuple, aux muscles d'athlète :

— Nous sommes enfermés. Pas d'ouvreuses...

Et pourtant... je voudrais...

- Dis-le tout de suite. Tu as envie de pisser! Fais comme moi, comme Théo, comme Pétrus. Ne te gêne pas, mon petit! Dans les galeries, il y a des coins d'ombre... Ne te gêne pas.
  - Monseigneur le duc de Bretagne...

On acclame l'air de Mompou pour la Fiancée du timbalier, cet air chipé à la chanson du roi Renaud.

- Moi, pour le titre, je préférais : Trois pour une. C'était plus Calderon qu'Hernani!
  - L'Honneur castillan a du bon.
  - J'aimais moins : la Jeunesse de Charles-Quint!
  - Les perruques! Les perruques! Les perruques!
  - Hi! Han! Hi! Han!
  - Ca, c'est pour Népomucène!
  - Beu! Beu! Beu!
  - Pour ce bœuf de Baour-Lormian!

- Saint-Marc Girardin a demandé une place.
- Et Benjamin Constant.
- Et Thiers! Toute la gauche.
- Pardon, Mérimée a sollicité deux bonnets d'évêque pour Mme Récamier.
  - Où la vertu va-t-elle se nicher?
  - Victor lui a envoyé la seule loge qui restât.
  - Elle y pourra trôner avec le vicomte.
- « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit... »

Zzzzzz! Zzzzzz! Une bordée de sifflets accueille ce songe tragique.

- Les perruques! Les perruques! Les perruques!
- Ce cervelas empeste l'ail.
- Chocolat!
- Petits pains.
- Bleu de Suresnes!
- Picolo! Picolo!
- Si Mars ne dit pas :

Vous êtes mon lion superbe et généreux;

je la tue! déclare froidement Jehan du Seigneur.

- Depuis que Victor a menacé de lui enlever le rôle, Mlle Mars met les pouces.
  - Vous verrez qu'elle dira :

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

- Sinon...
- Mars, comprendre un chef-d'œuvre! Quelle plaisanterie!
- Et Michelot, qui joue en charge *Don Carlos!* Et Firmin-Hernani qui rit sous cape!

- Il n'y a que Ruy Gomez.

- Joanny est un brave homme!

- Vieux soldat, il a perdu deux doigts en se

battant sous les ordres du général Hugo!

- Il a dit à Victor, qui regardait sa main mutilée : « Ma gloire sera d'avoir servi jeune sous le père et vieux sous le fils. »
  - Jouy à la lanterne! Jouy à la lanterne!
  - La tête de Brifaut au bout d'une pique!

— La tête! Dites plutôt le qazon!

- Picot, Picot, ta maison brûle! Picot! Picot!
  - A la guillotine, Delescluze!
- Les perruques! Les perruques! Les perruques!

— Ah!

Une lame joyeuse déferle :

— Les lampions! les lampions! les lampions!

Lentement, lentement, le lustre descend du plafond avec sa triple couronne lumineuse; la rampe s'éclaire. Les candélabres s'allument aux avantscènes; la salle s'emplit peu à peu. Les portes des loges s'ouvrent et se ferment avec fracas.

Sur le rebord de velours, posant leurs bouquets et leurs lorgnettes, lionnes et duchesses s'installent, donnant du jeu aux épaulettes de leur corsage décolleté, s'asseyant bien au milieu de leurs jupes.

Puisque on reproche à la nouvelle école son amour du laid, foin des laides et vivent les jolies femmes! Les émeutiers applaudissent la beauté...

-- Ces jeunes gens d'aujourd'hui sont de la dernière inconvenance. - Croyez-vous, ma chère, croyez-vous?

- Fi! l'horreur! Ils dînent dans la salle. Les banquettes servent de tables, les mouchoirs de serviettes.
- Cette odeur d'ail est intolérable! Arthur, passez-moi mes sels.

- S'il n'y avait que cette odeur! mais... Dieux!

- Ou'avez-vous?... Malvina... Elle se trouve mal...
- Ma robe de soie, mes souliers de satin... tout humides... comprenez-vous.
  - Oh! les sauvages!

Suivi de deux jeunes gens qui ont l'air de ses acolytes, Sainte-Beuve, qu'on n'attendait plus, arrive vers six heures :

- Tiens, dit Mérimée à Stendhal, il faut croire que son confesseur lui a permis d'assister à la représentation!

Triple salve d'applaudissements. Le parterre salue l'entrée d'Alexandre Dumas qui arbore son toupet crépu comme un panache. Nouvelle salve. C'est Vigny, grave, majestueux, angélique.

- Hou! Hou! grondent le balcon et la première galerie. Là, l'école de Ducis étale sa collection de

têtes chauves. Alors, Préault se déchaîne :

- A la guillotine, les genoux!

— Oui, à la guillotine! répètent tous les copains. Vigny se dresse; son calme l'abandonne:

- Aux fureurs littéraires qui m'agitent, déclare-t-il, je comprends les fureurs politiques de 93.

Soudain, la salle est debout. Dans une loge

d'avant-scène vient de paraître une robe blanche. Mme Victor Hugo? Mais non. Cette robe blanche, cette écharpe bleue, ces longues spirales de cheveux d'or, c'est Delphine Gay, la belle Muse blonde. L'armée romantique bat des mains; les classiques se taisent.

Dans l'avant-scène qui fait face à la loge de Delphine, une autre femme vêtue de blanc apparaît, éblouissante dans tout l'éclat de sa beauté brune — Adèle Hugo, doña Sol. — Ce ne sont plus des applaudissements, mais une ovation frénétique, universelle. Tout en échangeant un salut avec Delphine, Mme Victor Hugo s'incline avec une grâce royale:

- Pourquoi ce bandeau blanc sous le menton? demande Sainte-Beuve à Paul Foucher. Cela lui sied d'ailleurs à merveille. Serait-elle malade?
- Non, ma sœur a seulement mal aux dents. Mal de dents, mal d'amour!

Sainte-Beuve courbe le front, puis il murmure :

- Jamais elle n'a été plus belle...
- Qu'est cela?
- Oh! Oh! Oh!

Protestations, rumeurs. Des cintres un essaim de petits papiers blancs s'abat sur les premières loges, sur le balcon, sur l'orchestre. Ces petits papiers s'attachent aux habits, se collent sur le nez, s'emmêlent aux boucles des chevelures féminines, s'insinuent dans les corsages; toute la salle s'ébroue, s'épluche.

Derrière le rideau, à travers le trou de la toile, un homme paraît épier la foule en folie. Tout à l'heure, Mlle Mars lui a dit :

— Eh bien! vous avez de jolis amis! Vous savez

ce qu'ils ont fait? J'ai joué devant bien des publics ; je vous devrai d'avoir joué devant celui-là.

Mais qu'importe Mlle Mars? Ce n'est pas son aigreur qui l'obsède. Ce qui le trouble, c'est la lettre de Sainte-Beuve. Ce qui le tourmente, ce qui le déchire, c'est la pensée qu'il renonce, ce soir, à sa jeunesse pure et rigide, qu'il va prostituer devant tous, les secrets de son âme, la dignité profonde de son amour. Jamais plus il ne sera Didier. C'en est fait du bel archange au sourire radieux et sévère; le théâtre va souiller ses ailes. Le Victor Hugo des Odes va mourir:

Jusqu'à ce moment-là, dans une ombre étoilée,
Ruy, Carlos, le bandit, le cor de la forêt,
Doña Sol pâle, étaient mon rêve et mon secret;
Je leur parlais du fond des extases farouches,
Je voyais remuer distinctement leurs bouches,
Je vivais tête à tête, ému d'un vague effroi,
Avec ce monde obscur qui se mouvait en moi.
La foule s'y ruant me parut un supplice.
Il me sembla, quand, seul derrière la coulisse,
Je vis Faure crier au machiniste: va!
Et lorsqu'en frissonnant la toile se leva,
Que devant tout ce peuple immense aux yeux de flamme,
Je voyais se lever la jupe de mon âme.

Les trois coups ont retenti. Le rideau s'est replié lentement sur lui-même. Une chambre à coucher, éclairée par une petite lampe. Doña Josefa Duarte, vieille ménine vêtue de jais, écoute frapper à la porte secrète :

Serait-ce déjà lui? C'est bien à l'escalier Dérobé... Tumulte. Cet enjambement met le feu aux poudres:

— On casse les vers!

— On les jette par les fenêtres!

— Ce n'est pas une négligence! C'est une beauté!

— Chut!

- A la porte!

Pendant dix minutes, la duègne se lève, se rassied, sans pouvoir dominer le hourvari.

Gérard se dresse au parterre :

— Qu'est-ce que c'est que cet animal qui, debout dans cette première loge, rit aux éclats?

- C'est Scribe!

- Canaille! Je vais le descendre.

— Silence aux perruques!

— Vieillard stupide! s'écrie Hernani.

— Vieil as de pique! entend Parseval de Grandmaison. Ah! pour cette fois, c'en est trop!

Mais Lassailly approuve:

— Bravo pour le vieil as de pique! Bravo, Firmin! bravo, Hugo!

Au second acte, après le dialogue entre don Carlos et Hernani qui se termine par ce vers :

Et quand j'aurai le monde?

Alors j'aurai la tombe.

quelques loges joignent leurs applaudissements à ceux du parterre et des secondes galeries.

Le troisième acte commence bien. Les vers de Ruy Gomez à doña Sol touchent le cœur de René, vieillard amoureux de l'amour. De jolies femmes applaudissent Joanny. Ernest de Saxe-Cobourg crie:

- Vivent les femmes!

La scène des portraits paraît longue. Deux portraits de plus, et l'on sifflait. Le fameux :

J'en passe et des meilleurs

sauve tout.

Le monologue de Charles-Quint monte aux nues. Les classiques ne protestent pas, puisque c'est un monologue; les romantiques, parce que c'est beau, font une basse continue d'admiration. Enfin, libéraux et bonapartistes ne s'y trompent pas. Déjà Cromwell, c'était Bonaparte. Aujourd'hui encore, Charles-Quint transfiguré, c'est Napoléon. « Encore lui! Lui partout!»

Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre Que pour eux et par eux. Un suprême mystère Vit en eux ; et le ciel dont ils ont tous les droits Leur fait un grand festin des peuples et des rois...

La salle n'est plus qu'un brasier qui crépite. Ruisselant de sueur et d'admiration, Victor Pavie bondit de sa banquette, se plie sur l'accoudoir au risque de choir sur le parterre. Les vingt-neuf Angevins qui l'entourent, le secondent de toute la puissance de leurs poumons, de toute l'ampleur de leurs battoirs; leurs pieds trépignent comme pour de glorieuses vendanges.

- Crétins!
- Imbéciles!
- Eunuques!

Égarés dans la claque, le jeune comte d'Haussonville et son ami Georges d'Harcourt ont eu l'audace, l'un de sourire, l'autre de rire et de hausser les épaules. On se les passe de mains en mains jusqu'à la sortie; fétus de paille ballottés par les huées.

— Vous dépassez la mesure! proteste Armand

Carrel.

Mais allez parler de mesure à ces moins de trente ans!

Le cinquième acte, ce long duo d'amour, force la victoire, le plus beau duo d'amour que puissent chanter deux jeunes êtres follement épris l'un de l'autre:

La lune est seule aux cieux, qui comme nous repose, Et respire avec nous l'air embaumé de rose!
Regarde: plus de feux, plus de bruit; tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait;
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux, m'allaient au cœur ensemble;
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant!
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

Le rideau est tombé. Ce ne sont plus seulement des bravos humains. On dirait que la gloire applaudit avec ses ailes?

Pendant une demi-heure, on crie: Hugo! Hugo! On réclame l'auteur; et comme il ne paraît point, tous ces rugissements se tournent, s'élèvent vers Adèle, pâle d'émotion. Chapeaux et mouchoirs s'agitent devant elle comme devant une reine. N'est-elle pas la reine de l'armée romantique?

— Victoire! Victoire! Victoire! hurlent les bandes chevelues

Au pas de course on gagne la rue Notre-Damedes-Champs. On envahit le jardin, l'escalier. - Victor! Victor! Victor!

Après la victoire, le vainqueur.

Lui que tout à l'heure Mlle Mars a embrassé; lui que la gloire a embrassé pour jamais, paraît alors inquiet, tremblant. Il remercie tous ses amis tous ses soldats; puis, prétextant la fatigue, il se retire dans sa chambre et s'y enferme.

Là, seul enfin, il prend dans un vieux bahut une liasse de lettres, les lettres à la fiancée, ses lettres

d'amour...

Hernani, c'est lui, Victor Hugo, mais doña Sol, c'est Adèle. Ce qu'Hernani dit à doña Sol, Victor Hugo l'a écrit à Mlle Foucher:

Oh! tu pleures! tu pleures! Et c'est encor ma faute! Et qui me punira...

Tout cela qu'Hernani vient de déflorer, Victor l'écrivait à Adèle le 28 mai 1822 : « Hélas! et cependant j'ai encore fait couler tes larmes avanthier... »

Oh! qu'un coup de poignard de toi me serait doux! ce cri passionné que tout à l'heure Firmin lançait devant quinze cents spectateurs, n'est que l'écho de la lettre ardente écrite le 8 janvier 1822 à Mlle Foucher:

« Tu m'ordonnerais demain, pour t'amuser, de mourir, que je devrais t'obéir à l'instant, ou autrement je ne t'aimerais pas... »

Oui, Sainte-Beuve a raison, cruellement raison. En livrant doña Sol au public, Victor Hugo vient d'exposer aux yeux profanes ses plus chers secrets, son beau roman d'amour, sa jeunesse pure et brûlante. Qu'il est loin, le soir de Reims où le poète angélique, où l'amant fidèle ne voulait pas s'attabler avec des comédiennes! Maintenant... Oui, quelque chose est mort en lui, ce soir de février 1830. Il ne sera plus le bien d'une seule, mais le bien de tous et de toutes; et ce triomphateur pleure sur sa déchéance. Ses lettres d'amour il les baise longuement et sans le savoir, leur dit adieu:

Le livre est à ce point l'auteur, et le poème
Le poète, notre œuvre est tellement nous-même,
Nous la sentons en nous si mêlée à nos pleurs,
A notre sang, si bien faite de nos douleurs
Et si profondément dans nos os pénétrante,
Que lorsqu'il arriva qu'en l'an mil huit cent trente
Mademoiselle Mars, Firmin et Joanny
Pour la première fois jouèrent Hernani,
J'eus un frémissement de pudeur...

De pudeur. Il y a des victoires qui coûtent plus que des défaites... Et maintenant, Sainte-Beuve peut venir. Et aussi la princesse Negroni...



## DEUXIÈME PARTIE

### Les Trois Glorieuses.

Quelques semaines après la première d'Hernani, Mme Victor Hugo reçoit une visite. C'est la propriétaire, brave femme qui occupe le rez-de-chaussée dans la maison où le jeune chef de bandes campe au premier :

- Ma petite dame, vous êtes bien gentille et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement; j'ai acheté cette maison dans une rue sans bruit, et, depuis trois mois, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin, jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements de terre sur ma tête. Nous ne pouvons plus rester ensemble.
  - C'est-à-dire que vous me donnez congé?
- J'en suis vraiment désolée. Je vous regretterai bien. Vous êtes un bon petit ménage et vous aimez bien vos enfants. Mais vous ne dormez donc pas vous-même? Que je vous plains donc, ma pauvre dame! Votre mari a pris un état bien dur!

Hernani a mis Victor Hugo à la porte de chez lui. Le diable emporte Hernani et les hernanistes! Le vainqueur songe au repos, et au travail. Il passe les ponts et va planter ses pénates dans la solitude du quartier François I<sup>er</sup>. Dans ce désert de verdure, favorable à la promenade et à la rêverie, une société vient de tracer deux rues, une place, et a rapporté de Moret la jolie « maison de François I<sup>er</sup> », placée au coin du Cours-la-Reine et de la rue Bayard.

Au mois de mai 1830, le ménage Hugo s'installe dans l'unique maison de la rue Jean-Goujon:

« Nous sommes bien ici, parfaitement même, écrit-il le 16 mai, à Sainte-Beuve parti pour Rouen... Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, beaucoup de solitude, plus de hernanistes! »

Mais en 1830, comment échapper au vent d'émeute qui passe sur Paris? Deux mois plus tard, l'ermite de la rue Jean Goujon écrit au solitaire de Saint-Point:

« La fièvre prend toutes les têtes; il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors... On fait de la politique comme on respire... »

Le 27 juillet, une visite. C'est Gustave Planche,

venu en cabriolet:

— Oh! le beau cheval! dit Léopoldine en battant des mains.

Le critique n'hésite pas :

Didine, je te paye une glace au Palais-Royal.
 Joie de Didine! Quel plaisir de se promener en voiture! Ses parents l'embrassent. Léopoldine et Gustave Planche s'éloignent. Pas pour longtemps!
 La place Louis XV est occupée par les troupes de

Marmont. Paris ressemble au pont d'un navire au moment du branle-bas. Planche s'enquiert auprès d'un officier. Brève réponse :

— Faites demi-tour! Aller au Palais-Royal, quand on se tue au Théâtre-Français!... Ce n'est pas ici la place des flâneurs, ni des enfants!

Au grand dépit de Didine, gentille à croquer avec ses yeux de lapin, sa bouche sinueuse, ses boucles brunes, ses rubans, son ample robe de taffetas, le cabriolet fait demi-tour.

— Déjà ! s'exclame la maman.

On lui conte tout, et elle s'épouvante.

Le lendemain, les Champs-Élysées sont au bivouac. Impossible de franchir les barrages, d'aller aux provisions, surtout dans cette solitude où les boutiques sont rares:

- Ni lettres, ni journaux? demande Victor Hugo.

- Ni lettres, ni journaux.

Des fourgons d'artillerie roulent sur le quai; on entend au loin le bruit de la fusillade et l'appel du tocsin.

Le soleil de juillet, le soleil fauve qui accompagne la Liberté sur les barricades. Trente-deux degrés à l'ombre. Des soldats demandent un verre d'eau. En rendant le verre, l'un d'eux tombe évanoui.

— Hem! déclare un autre locataire, le général Cavaignac. Notre situation n'est pas brillante. Si le combat vient de ce côté, la maison, étant isolée et en pierres de taille, sera certainement occupée par la troupe. On y sera assiégé.

Des balles sifflent dans le jardin :

- Didine, Charlot, il faut rentrer!

- Puisque on est bloqué, faisons une sortie! propose Victor Hugo à un autre locataire, M. de Mortemart.

- Allons!

Avenue des Champs-Élysées, une batterie de canons leur barre la route :

- Je suis M. Victor Hugo.

Les rangs s'écartent.

Au loin, toutes les cloches de Paris sonnent le tocsin. La ville est en folie. Chacun de ses rires terribles découvre de nouvelles barricades. Les royaux construisent des redoutes, scient les arbres pour faire des chevaux de frise. Un piquet de cavalerie accourt, venant de la barrière de l'Étoile, Le général de Girardin est à sa tête :

— Que faites-vous ici? demande le général.

- J'v loge! répond Hugo.

- Eh bien je vous conseille d'en déloger! Je viens de Saint-Cloud, et on va tirer à boulets rouges.

Le lendemain, Alfred de Vigny écrit dans son journal en parlant des Bourbons : « Ils ne viennent pas à Paris. On meurt pour eux. Race de Stuarts!» Le drapeau blanc gît dans le sang et la poussière. Les Champs-Élysées sont libres, libres comme tout Paris où flottent les trois couleurs.

Lors de la bataille d'Hernani, un jeune bouzingot confiait à son voisin Pontmartin : « Ce que nous voulons, c'est conquérir Victor Hugo à notre cause. La besogne est faite aux trois quarts. Il y penche. il faut qu'il y tombe. Déjà l'interdiction de Marion de Lorme l'a exaspéré. Il a foudroyé en beaux vers l'étrange prétention du comte Apponyi refusant à nos maréchaux leurs titres cueillis sur les champs de bataille. Son royalisme est factice: une lubie de jeunesse, rien de plus! Le ministère Polignac est d'ailleurs arrivé à point pour nous le livrer tout entier. Aujourd'hui, il est neutre. Demain, il sera révolutionnaire. »

Le voisin de Pontmartin voyait juste. Victor Hugo n'est pas le poète lauréat d'un parti. « Écho sonore », Victor Hugo est le chantre de la France. Les sentiments de cette âme collective, il les partage, il les subit. Après la cruelle saignée de l'Empire, la France, avide de paix, avait salué avec un immense espoir le retour des Bourbons; l'Ode sur la naissance du duc de Bordeaux, l'Ode pour le sacre de Charles X, c'était la France qui les avait soufflées. Vienne l'insulte faite par l'Autrichien aux héros d'Austerlitz et de Wagram, la France grince, montre le poing, lance comme un défi, à la face de l'insulteur, l'Ode à la colonne! Aujourd'hui, la France monte sur les barricades, la France foule les lis, la France, c'est la Marseillaise et son drapeau est tricolore. A cet appel émouvant, Delacroix, ce dandy, ne saura pas résister.

Résister? Hugo n'y pense pas une seconde. Certes, il n'oublie pas la foi naïve de sa jeunesse et témoigne son respect pour le vieux roi vaincu; jamais, d'ailleurs, ce noble cœur ne démentira cette

Sombre fidélité pour les choses tombées...

Sa voix déférente accompagnera Charles X sur les chemins de l'exil; et c'est la voix même de la France:

Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents!

Oui, mais le soleil se lève. L'aigle rouvre son aile et vole vers le soleil. Par la voix de Victor Hugo, la France a célébré le Sacre du roi; par sa voix, la France célèbre aujourd'hui le Sacre du peuple:

Frères! et vous aussi, vous avez vos journées!
Vos victoires de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz!

Un an plus tard, Victor Hugo, dans son Hymne aux morts de Juillet, ne glorifiera pas seulement les martyrs de la Révolution; son chant sublime, impérissable comme la « France éternelle », immortalisera tous ceux qui tomberont pour la défense de la patrie française:

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie...

### Une mélancolie de source coupable.

Un jour de l'été 1829, l'opulente chevelure andalouse d'Adèle s'est dénouée devant Joseph Delorme :

Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière; Un moment au miroir, d'une main en arrière, Debout tu dénouas tes cheveux rejetés; J'allais sortir alors; mais tu me dis : « Restez; » Et sous tes doigts pleuvant, ta chevelure immense Exhalait jusqu'à moi des odeurs de semence. Armée ainsi du peigne, on eût dit à la voir Une jeune immortelle avec son casque noir... Depuis ce jour, Sainte-Beuve sait qu'il désire Adèle. Elle pourtant, la chaste épouse, la jeune mère, si affairée avec ses trois enfants, Didine, Charlot et Toto (François-Victor), elle n'a continué de voir en Sainte-Beuve que le meilleur des amis, jusqu'à la veille d'Hernani où, le cœur battant, elle a tout compris.

Le 17 mars 1830, les Consolations paraissent. Victor Hugo domine ce recueil. La préface lui est dédiée: « Mon ami, ce petit livre est à vous ; votre nom s'y trouve à presque toutes les pages; votre présence ou votre souvenir s'y mêle à toutes mes pensées. Je vous le donne, ou plutôt je vous le rends; il ne serait pas fait sans vous. » L'art et la poésie, l'amitié de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor et d'Adèle Hugo ont ramené Sainte-Beuve à la foi de son enfance.

Quand sa « folle ardeur » ne l'entraîne pas à de basses voluptés, quand il comprend aussi que, plus encore qu'Adèle, il doit se fuir lui-même, ce « pèlerin sans message » rêve à la vie monastique :

Oh! j'ai rêvé toujours de vivre solitaire En quelque obscur débris d'antique monastère...

Après l'intrusion des hernanistes, l'exode du ménage Hugo vers un quartier lointain achève de le consterner. Où fuir?

En Normandie, avec Guttinguer qui l'entraîne le 31 avril. Avant de partir, il a demandé à Adèle :

- M'autorisez-vous à vous écrire?
- Mais oui, je vous le demande.

Sainte-Beuve, pourtant ne tarde pas à reprendre le chemin de Paris.

Comme l'Amaury de Volupté, il « convoite et 'caresse l'écueil ».

Elle, la « femme pure », lutte héroïquement contre la passion de Joseph Delorme, contre cette flamme ardente et secrète qui l'inquiète et l'émeut.

Un jour, Sainte-Beuve la surprend, lisant les lettres du fiancé. N'a-t-elle pas voulu lui signifier ainsi qu'il est des choses sacrées que doivent respecter les mains profanes?

« Une lettre avait succédé à une autre; les scènes, les joies et les transes d'autrefois étaient sorties une à une de ce coffret odorant comme une guirlande dès longtemps fanée, comme cette garniture du premier vêtement nuptial, qui y avait été renfermée et qui en sortait à demi. Les années de la famille, de la patrie et du virginal amour s'étaient levés et avaient fait cercle autour d'elle! Lorsque j'entrai, elle ne se dérangea point et demeura sous l'émotion où elle était, les yeux humides, la tête renversée contre un coussin, une lettre sur ses genoux, et ses bras dans l'abandon. Elle me permit de toucher de mes mains ces lettres sacrées; elle m'en expliquait les circonstances et les occasions pleines d'alarmes. Je pus même en lire deux ou trois de lui à elle, mais pas une seule d'elle à lui; elle s'y opposa dans sa pudeur... »

Ces lettres d'amour, ces fiançailles étalées, tout ce passé vivant; le rival si haut, si pur, si beau... Sainte-Beuve a peine à réprimer son trouble, son

dépit ; et de nouveau il s'enfuit.

Où aller? Tout le jour, toute la nuit, il court la ville, l'imagination aux abois, il se perd avec de sombres délices dans ce fleuve de boue qu'est le Paris nocturne. Sa « course dévorante à travers ces mondes de corruption » finit par l'étourdir, par le briser. Le lendemain, il apportera « aux pieds de celle dont toute la rêverie demeure sacrée, une mélancolie de source coupable »... Mais non. Il se brisera le cœur, il ne parlera pas, il ne parlera plus, il respectera le grand ami qu'il jalouse davantage de jour en jour. Il est au supplice.

Quel déchirement! Fuir! Toujours fuir! Une fois de plus, Joseph Delorme reprend la route de Honfleur, où l'attendent, parmi les hortensias et les

rhododendrons, Ulrich et Arthur.

A la fin de juillet, dans le crépitement des Trois Glorieuses, la petite Adèle ouvre ses yeux au monde :

— Sainte-Beuve sera son parrain! déclare le

père en joie.

Sainte-Beuve revient; il aide à l'évolution politique de Victor Hugo et, le dimanche 19 septembre, tient sa filleule sur les fonts baptismaux. Adèle, sa fille spirituelle,

Pure et tenant pourtant quelque chose de moi,

Deux jours auparavant, fou de rage et d'amour, il écrivait à Victor Pavie: « Priez pour moi et aimezmoi un peu, car je souffre d'horribles douleurs à l'âme; toute ma poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant. Oh! quand on est haï, que vite on devient méchant! Je ne suis pas haï, ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon

mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé comme je

voudrais l'être, aimant...

« C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour; et je ne l'ai jamais obtenu, ni même ressenti pleinement... »

Victor, lui, demeure calme, serein, confiant. Tandis qu'Adèle allaite leur cinquième enfant, il s'est enfermé depuis le 1er septembre pour écrire Notre-Dame de Paris. Rebuté, déçu, torturé d'amour et de jalousie, Sainte-Beuve, pour être entendu de ce qu'il aime si vainement, use alors d'un subterfuge littéraire. Ses sentiments intimes, il les confie à un article sur Diderot, que le 20 septembre publie le Globe. Les effusions de Diderot pour Mlle Voland lui permettent d'attester la fidélité de son propre amour.

Pourtant, entre Sainte-Beuve et Adèle, infinis sont les obstacles; et le plus grand de tous est la pudeur de cette honnête femme, qui, en sa présence, paraît ignorer toujours le secret de Joseph Delorme. Dès lors, la passion de celui-ci s'exaspère, s'envenime.

Joseph Delorme, il en sera fort question au début de novembre. Dans la préface de ses *Poésies*, que publie *le Globe*, Sainte-Beuve épanche sa douleur et sa bile. Déjà c'est un renoncement au romantisme et à Victor Hugo, un adieu dépité au mysticisme, c'est-à-dire à Mme Hugo.

Cet article, on le lit rue Jean-Goujon : Adèle refoule ses larmes dans ses beaux yeux dormants et fiers; Victor, qui n'est pas moins bouleversé, s'arrache pour un temps à Notre-Dame de Paris :

— Il faut que je lui écrive, dit-il.

Et il écrit, au nom d'Adèle comme au sien :
« Je viens de lire votre article sur vous-même et
j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure,
ne vous abandonnez pas ainsi. Songez que vous
nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont
vous êtes toujours le plus constant et le plus cher
entretien... Venez nous voir. »

Comment résister à un tel message? Sainte-Beuve se décide à reprendre le chemin de la rue Jean-Goujon. Il ne peut plus se taire. Son secret l'étouffe:

— Sainte-Beuve! Vous enfin! Pour vous recevoir, je quitte Esmeralda et Quasimodo.

- Victor, je dois vous parler! Il le faut!

Tous deux s'enferment dans le cabinet où Hugo construit sa Cathédrale.

- Victor, ne voyez-vous d'inconvénient pour personne à cette union de plus en plus étroite où vous me conviez?
  - · Expliquez-vous.

Il s'explique. Il dit, à sa manière sinueuse, enveloppante, insidieuse, son trouble, son angoisse, ses déchirements...

— Le mieux pour moi est de ne plus revenir rue Jean-Goujon.

Mais Victor secoue la tête en souriant. Douter de sa femme et de son ami? Non, il n'y pense pas une seconde:

— Mon cher Sainte-Beuve, répond-il, je vous remercie de votre cordiale confiance. J'avais déjà pensé aussi à quelques inconvénients que vous m'indiquez, et je n'avais pas été convaincu... Ne vous mettez pas, je vous prie, à tourmenter avec votre pensée inquiète une situation simple, que tous les bons et loyaux sentiments garantissent. On se crée parfois des difficultés à force d'y songer et de les craindre... C'est là un défaut dont vous avez à vous garer... Vous voulez connaître ma décision. Je vous répondrai seulement ceci. Hier, je comptais sur votre prochaine et habituelle présence au milieu de nous. Aujourd'hui, je n'y compte pas moins.

Trop ému de cette tendresse de l'homme fort, pour y répondre au long, Sainte-Beuve n'ose relever ses yeux mouillés de larmes. A peine s'il a le courage de serrer cette noble main qui se tend et de murmurer dans un souffle :

- Je m'abandonne à vous!

Hélas! il n'est déjà plus maître de lui. Désormais, quand il erre à travers les allées dénudées du Luxembourg, c'est le cœur plein d'envie, de jalousie, de haine. Il revoit, dans un nuage pourpre, cette étrange beauté orientale qui l'a asservi :

Où naissent des beautés pareilles à la tienne? Où sont les pas traînants, l'allure ionienne, Les noirs cheveux lustrés sur un col obscurci, L'œil aigu d'épervier armant un fier sourcil...

Puis il songe à l'époux glorieux, aimé... qui possède royalement tous ces trésors... Alors sa douleur s'exaspère. Il sent tout crouler en lui : amitié, devoir, religion.

Retourner rue Jean-Goujon? Il le tente encore; mais dès sa première visite, Victor, moins sûr de soi, lui paraît plus anxieux, plus troublé. Adèle, il ne peut plus la voir qu'en présence de l'époux. Nouvelle explication entre Joseph Delorme et Victor Hugo... Mais cette fois l'entrevue a un caractère tragique, une couleur cornélienne :

— Voici l'heure la plus douloureuse de ma vie! dit le poète. Pour Adèle comme pour moi, le temps est venu de choisir... L'amitié ou l'amour? J'ai choisi l'amour. Si vous y consentez, la personne que vous aimez sera appelée à choisir à son tour entre nous deux...

Puériles sublimités de l'amour romantique qui proclame la souveraineté de la passion et ne veut rien tenir que d'elle! Sainte-Beuve se trouble, hésite, sent sa défaite. Tant de grandeur d'âme le dépasse, le réduit au silence. Il se retire glacé, blessé, humilié. Pourtant, avant qu'il ne sortît, Hugo n'a pu contenir l'élan de son âme:

- Revenez !

Revenir? impossible...

Le 7 décembre, c'est avec le sang de son cœur que Sainte-Beuve écrit au plus généreux des amis :

« Que ferais-je désormais, à votre foyer, quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glisse entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que Mme Hugo ne peut effleurer mon regard sans avoir consulté le vôtre? »

A chaque lettre de Sainte-Beuve, à chacune de ces lettres qu'il fait lire à Adèle anxieuse, tourmentée, désolée, Victor perd de son assurance, se sent plus inquiet, plus blessé. Il ne songe plus à sourire, comme lors de la première confession de Sainte-Beuve. Maintenant le doute chemine en lui.
Mais 1830 s'achève, 1830 qui a apporté, avec
la chute des Bourbons et les Trois Glorieuses, la
victoire d'Hernani et la défection de Sainte-Beuve.
Oublier, oublier, Victor Hugo le voudrait passionnément.

Le jour de la Saint-Sylvestre, Sainte-Beuve qui reste pauvre, dénué, près de la misère, et qui gite maintenant au quatrième étage de l'hôtel de Rouen, cour du Commerce, Sainte-Beuve envoie des jouets à Léopoldine et aux autres enfants Hugo. Et Didine, qui va avoir sept ans, remercie Sainte-Beuve:

« Bonjour, Sainte-Beuve, je te remercie bien de ta belle poupée. Charles est bien content aussi et nous t'embrasserons bien quand tu viendra voir papa et maman, ma petite sœure est bien contente aussi.

« Ta petit ami,

« DIDINE. »

Et le lendemain le père de Didine envoie à son tour à Sainte-Beuve ce billet si charmant dans sa grâce mélancolique :

« Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon ami. Nous avons besoin de vous en remercier, ma femme et moi. Venez donc dîner avec nous aprèsdemain mardi. 1830 est passé. »

# Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.

1er septembre 1830. Victor Hugo s'achète une bouteille d'encre et un gros tricot de laine grise qui l'enveloppe du cou à l'orteil. Il met ses habits sous clef pour n'avoir pas la tentation de sortir, et entre dans son roman comme dans une prison. Il a, nous le savons, des raisons d'être fort triste-L'automne passe sans l'éblouir de ses soleils couchants.

Peu à peu sa création s'empare de lui. Le froid de l'hiver, ce bon travailleur le sent si peu, qu'en décembre il travaille les fenêtres ouvertes.

Le 15 janvier, le livre est fini, et avec lui la bouteille d'encre :

— Adèle, dit-il à sa femme qui a tenu la plume pour les dernières pages, j'ai bien envie de changer le titre et d'intituler mon roman : Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.

Mais Adèle secoue la tête :

— Non, ce qu'attend le public, c'est Notre-Dame de Paris!

Notre-Dame de Paris, que Victor Hugo porte en lui depuis trois ans, Notre-Dame de Paris que le visionnaire vient de rebâtir et de recréer; Esmeralda, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or, sa robe bariolée qui se gonfle, ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvre par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, Esmeralda dansant avec sa chèvre Djali; le mince et pâle Pierre Gringoire; le beau Phœbus de Chateaupers, pour qui posa, sans s'en douter, le marquis Duvidal de Montferrier, beau-frère d'Abel; la Sachette, exaspérée de haine et d'amour maternel, dans sa « logette de sorcellerie »; Quasimodo le sourd, Quasimodo le bossu et le bancal, âme d'ange dans un corps de damné; le démoniaque Claude

Frollo; et l'armée des truands, « les courtauds de boutanche, les coquillards, les hubins, les sabouleux, les calots, les francs-mitons, les polissons, les piètres, les capons, les malingreux, les rifodés, les marcandiers, les narquois, les orphelins, les archisuppôts, les cagous... »; Notre-Dame de Paris, la cathédrale vivante, grouillante de toutes ses gargouilles, carillonnant de toutes ses cloches auxquelles répondent toutes les cloches parisiennes:

« Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer; puis tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, pure et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin. Puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre. elles s'amalgament dans un magnifique concert. ce n'est plus qu'une masse de vibrations qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. »

Ce carillon que déchaînent, de clocher en clocher, les cloches de Notre-Dame de Paris, quel beau carillon! La foule parisienne qui vient de mettre à sac l'archevêché s'arrête pour l'entendre. La Jeune-France se découvre et tombe à genoux. Après Victor Hugo, parler de Notre-Dame de Paris? Michelet y renonce:

« Quelqu'un, s'écrie-t-il, a marqué ce monument d'une telle griffe de lion que personne désormais ne se hasardera d'y toucher! C'est sa chose désormais, c'est son fief; c'est le majorat de Quasimodo. Il a bâti, à côté de la vieille cathédrale, une cathédrale de poésie, aussi ferme que les fondements de l'autre, aussi haute que ses tours. »

### Feuilles d'automne.

Plus de censure. Marion de Lorme va pouvoir enfin gémir et sangloter sur les tréteaux. Le Théâtre-Français et Mlle Mars la réclament.

Mais, depuis les répétitions d'Hernani, Hugo boude la Maison de Molière. Un instant il a songé à s'en emparer avec Dumas, mettant sur pied un projet de direction; point de subvention de l'État, mais, pour chaque pièce jouée de Racine ou de Voltaire, une garantie de 2 000 francs de recettes. Avec cinquante-quatre de ces représentations classiques, on s'assurerait ainsi, chaque année, 108 000 francs; les frais du Théâtre ne dépassant pas 1500 francs par jour, le bénéfice net eût été chaque jour de 500 francs... Projet magnifique qui n'eut point de suite. Aigris de leur échec, Dumas et Hugo émigrent au boulevard. La Porte-Saint-Martin les accueille, la Porte-Saint-Martin qu'Antony remplit de ses rugissements : « Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu!... Malédiction! je me suis endormi la main sur mon poignard et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud... »

Antony, c'est Bocage, si giaour, comme dit une lionne en cassant son éventail d'émotion. Adèle,

c'est la vibrante, la frémissante Dorval. Demain, Antony s'appellera Didier, et Dorval sera Marion. Ainsi Mlle Mars, qui en trépigne de rage, se voit souffler successivement par l'amie d'Alfred de Vigny ces deux rôles magnifiques : Adèle d'Hervey, Marion de Lorme.

Aussi charmante aux répétitions que Mlle Mars était quinteuse, Dorval, après avoir entendu le

cinquième acte, a pris le bras de l'auteur :

— Monsieur Hugo, dit-elle de sa voix traînante et flexible, votre Didier est un méchant; je fais tout pour lui, et il s'en va mourir sans m'adresser une bonne parole. Dites-lui donc qu'il a tort de ne

pas me pardonner.

Déjà Mérimée, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve ont donné à l'auteur le même conseil. Aujourd'hui, dans la détresse de son amour menacé, Hugo ne se sent plus au cœur la même fermeté ni la même rigueur. Ce pardon, qu'il n'avait fait que promettre, voici qu'enfin Marion le reçoit. Pourtant si Didier pardonne, il se refuse à fuir sa prison. Comment pourrait-il vivre, connaissant ses infidélités?

Été de 1831, c'est l'heure tragique où, pour la première fois, le poète doute de tout ce qui fut

longtemps son amour, son unique amour:

Mais vivre près de toi, vivre, l'âme ulcérée. O ciel, moi qui n'aurais jamais aimé que toi! Tous les jours peux-tu bien y songer sans effroi? Je te ferais pleurer! J'aurais mille pensées, Que je ne dirais pas, sur les choses passées. J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir. Tu serais malheureuse... Pourtant, s'il le fallait, Victor pardonnerait tout comme Didier!

Eh bien! non! non! mon cœur se brise! c'est horrible! Non, je l'ai trop aimée! Il est bien impossible De la quitter ainsi! Non! c'est trop malaisé De garder un front dur quand le cœur est brisé? Viens! oh! viens dans mes bras!

Marion de Lorme n'obtient pas le succès d'Antony. Mais qu'importe?

Le poète connaît alors d'autres soucis, d'autres tourments; et puis, il y a les Feuilles d'automne. Le 24 novembre 1831, en cette même année qui a vu s'ériger, sur le ciel romantique, Notre-Dame de Paris, et paraître, sur la scène, Marion de Lorme, l'éditeur Renduel publie les Feuilles d'automne. Dans la mêlée des partis, les cris de haine s'apaisent; on prête l'oreille à cette harmonie merveilleuse, à cette poésie de l'âme qui s'élève.

Si le poète chante, s'il jette au public des romans et des drames,

C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie, L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie, Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal, Fait reluire et vibrer mon âme de cristal, Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Une âme de cristal, une âme frémissante et sensible à tous les mouvements de l'âme française, Victor Hugo déjà est notre poète à tous. Tout comme la Jeune-France, le filleul de Lahorie déifie Napoléon :

Il est beau de courir par la terre usurpée, Disciplinant les rois du plat de son épée, D'être Napoléon, l'empereur radieux...

et il ajoute, tendant lui aussi les bras à la gloire: D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes, Sans doute, ils sont heureux, les héros, les poètes, Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux.

La voix de la patrie et de la liberté, voilà tout ce que veut être ce fier poète qui ne rougit pas de son temps et reconnaît les erreurs de sa jeunesse:

Je suis fils de ce siècle. Une erreur, chaque année, S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée, Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Sans doute, il s'est attardé devant les soleils couchants; il lui arrive toujours de

Rêver, tandis que les rosées Pleuvent d'un beau ciel espagnol, Et que les notes embrasées S'épanouissent en fusées Dans la chanson du rossignol.

Il s'attarde longtemps aux grâces de l'enfance. Les parents étant dans la vie pour nous apprendre comment nous ne devons pas élever nos enfants, il n'oublie pas les sévérités de la générale Hugo, quand il lance son Sinite parvulos à Didine, à Charlot et à Toto:

Venez, enfants! — A vous, jardins, cours, escaliers! Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers. Mais Didine est déjà Léopoldine; la tête dans les genoux de sa mère en larmes, elle entend une voix douce lui dire:

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle...

La mère, l'épouse, elle est aussi l'amante, et son image troublée paraît, à tout instant, à travers les feuilles mourantes. Ah! que ces vers d'amour sont tristes!

Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre Envahit notre ciel, et que la vie est sombre; Voici que le malheur s'épanche lentement!...

Et pourtant à la dernière page, à la dernière feuille, l'homme se ressaisit, le héros renonce aux larmes de l'amour comme aux joies de la famille; la plainte des nations opprimées monte vers lui, et la France généreuse parle par cette voix :

Oh! la muse se doit aux peuples sans défense, J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance, Et les molles chansons, et le loisir serein, Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

### Sainte-Beuve partira-t-il?

Au retour d'un voyage à Bruxelles, d'où il envoie à Victor des pages très humbles, très repentantes, Joseph Delorme accourt rue Jean Goujon. Adèle est seule. Comment lui taire ses longs tourments, son désespoir loin d'elle, ses humiliations? Elle le plaint, l'écoute, blâme au fond de son cœur les rigueurs de l'époux:

« Pauvre Sainte-Beuve qui ne vit que pour elle! » Adèle est de ces femmes que la pitié émeut et incline à la faiblesse... Ce rôle de consolatrice, elle n'y peut renoncer; oui, mais le mari jaloux qui est presque toujours là? Alors, on convient de s'écrire à l'insu de tous. Elle a maintenant quelque chose de secret, quelque chose d'étranger, presque d'hostile, pour l'homme à qui, jusque-là, elle a appartenu tout entière.

Souffrante dans son âme et dans sa chair, soucieuse de n'aimer plus désormais qu'avec le cœur, Adèle tentera demain d'esquiver l'étreinte passionnée de l'époux :

Adèle! tendre agneau! que de luttes dans l'ombre, Quand ton lion jaloux, hors de lui, la voix sombre, Revenait, usurpant sa place à ton côté, Redemandait son droit, sa part dans ta beauté, Et qu'en ses bras de fer, brisée, évanouie, Tu retrouvais toujours quelque ruse inouïe Pour te garder fidèle au timide vainqueur Qui ne veut et n'aura rien de toi que ton cœur.

Et lui?... C'est Othello. Son imagination multiplie, grossit, dénature les moindres faits, les plus minces propos. Lui, si magnifiquement confiant, voici qu'il est devenu soupçonneux, ombrageux; il questionne, il épie, il accuse : « Elle l'aime moins, elle ne l'aime plus!... Pourquoi, pour qui ne l'aime-t-elle plus? »

Les sens en feu, et ses sens sont à la hauteur de son génie, il se rue sur cette chambre conjugale qui se ferme devant lui, sur ce lit dont on le repousse. Si douce, si patiente, elle répond par des mots qui ne désarment pas:

- Si j'aime moins, est-ce ma faute? Pourquoi me torturer ainsi?

Ce sont alors des crises de larmes, des accès de désespoir et d'adoration. Il se jette à ses pieds et lui crie : « Pardonne-moi! » Et pourtant, le pauvre grand homme n'a vraiment rien à se faire pardonner.

Sainte-Beuve, lui, - c'est admirable! - Sainte-Beuve s'étonne et s'irrite. Il notera, dans Volupté, comment, ayant laissé sa femme en conversation avec Amaury, le marquis de Couaën rentre une demiheure après, le retrouve et, d'un ton altéré, ne peut s'empêcher de dire : « Ah! vous êtes là encore! »

« Chose étrange, s'écriera bientôt Sainte-Beuve, quand je lui avais avoué par une lettre assez confiante le péril et les scrupules de mon âme, il n'v avait pas cru, il ne s'en était pas effarouché du moins; et voilà qu'après une longue absence, après une négligence et une infidélité d'affection trop évidente de ma part, il s'avisait tout à coup d'une ridicule jalousie... »

Les sens tranquilles et le cœur tendre, Adèle ne connaît plus « ces espèces d'apathies mystérieuses » qui endormaient sa sensibilité. Pour elle plus de repos :

- Charles, implore-t-elle un jour, partez, voyagez, je suis si lasse!

Mais Sainte-Beuve ne veut pas entendre. « Oh! que l'amour humain est intolérant, injurieux, dès qu'il s'abandonne sans frein à lui-même! »

Alors, une autre fois, épuisée d'une telle lutte et redoutant sans doute les faiblesses de son cœur,

Adèle s'adresse à l'époux tourmenté:

— Pour mettre fin à tes inquiétudes, je te demande, Victor, de ne plus jamais me laisser seule avec Sainte-Beuve...

Victor Hugo se penche vers la brune chevelure, scelle d'un baiser au front ce pacte de tendresse; puis soudain une affreuse pensée lui traverse l'esprit, l'obsède, le harcèle:

« Adèle a donc des raisons de craindre les visites de Sainte-Beuve; Adèle n'est-elle donc pas sûre

d'elle-même? »

Maintenant, entre Mme Victor Hugo et lui, Sainte-Beuve trouve toujours Victor Hugo. Alors la prière d'Adèle lui revient à la pensée. On lui demande de s'éloigner, il s'éloignera.

Lors de son voyage à Bruxelles, Charles Rogier s'est fait fort de lui obtenir une chaire de littérature française à l'Université de Liége. Pour assurer sa nomination, Sainte-Beuve consent à se faire naturaliser Belge. Le 4 mai, il demande d'ouvrir immédiatement son cours à Liége, « avec la certitude d'une nomination ministérielle après sa naturalisation. »

Une fois de plus la souffrance l'épure et l'incline au christianisme :

- Voyez M. Féli! lui dit Adèle.

Et dans la première quinzaine de mai, c'est une véritable retraite qu'il fait à Juilly, auprès de Lamennais.

« Sachez donc vouloir une fois, vouloir fortement, lui recommande son directeur de conscience; fixez votre vie flottante et ne la laissez plus emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séché.» C'est Lamennais qui l'oriente vers saint Augustin et vers Port-Royal. C'est Lamennais qui lui dicte cette règle de conduite qu'on retrouvera dans Volupté... « Je ne suis pas de ceux, vous le savez, qui retrancheraient toute Béatrix de devant les pas du pèlerin mortel... »

Comme en écho aux tendres exhortations de de M. Féli, Sainte-Beuve va demander à Adèle de « porter ensemble leur amour dans la religion ». Ainsi règne de nouveau entre eux ce « sentiment supérieur à tous les autres », que Balzac peindra un jour magnifiquement dans l'Envers de l'histoire contemporaine : « Amour d'âme à âme, sentiment immense, infini, né de la charité catholique. »

Le 31 mai, ce candidat si anxieux de s'élancer vers Liége est nommé. Va-t-il partir? Adèle semble y être résignée, Victor se sent le cœur allégé. Bertin, le directeur des Débats, attend la famille Hugo, dans sa propriété des Roches, près de Bièvres. Louise, sa fille, que conseille Berlioz, Louise rêve de transporter à l'Opéra Notre-Dame de Paris. Làbas, parmi les roses de juin, sous les ombrages qui dominent la charmante vallée de la Bièvre, on sera à merveille pour parler du ballet d'Esmeralda. Les Hugo quittent Paris. Quand ils y reviendront, Joseph Delorme n'y sera plus, Joseph Delorme sera à Liége:

- Au revoir, Sainte-Beuve.

— Adieu, Victor, soignez vos maux de tête... Bonjour, Didine. Bonjour, Dédé... Madame!...

Sainte-Beuve partira-t-il? Victor Hugo l'espère bien. Le séjour de Bièvres, la grâce de ces eaux claires qui, dix ans auparavant, avaient, à Gentilly, reflété le visage ému de leur amour juvénile, la douceur des jours dorés, des nuits si bleues, l'éloignement de l'ami devenu l'adversaire, tout rapproche Adèle et Victor, tout les convie à ranimer les braises du beau feu qui couve sous les cendres. Dans sa joie orgueilleuse d'avoir ressaisi, reconquis la femme bien-aimée, Hugo, pour la première fois, manque de générosité; au rival qui s'efface et lui laisse le champ libre, il ne craint pas de proclamer son triomphe.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Victor envoie des Roches les vers de François de Neufchâteau, réclamés par Sainte-Beuve, et il termine sa lettre par ce chant du coq:

« Nous sommes ici admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante... »

Ainsi, Adèle ne pleure pas, ne souffre pas, ne maigrit pas loin du banni; mais au contraire... Et les dernières lignes, assez sèches, soulignent l'insolence d'un tel triomphe:

« N'oubliez pas de m'écrire de Liége.

« Toujours bien à vous,

« VICTOR, »

Voilà donc la récompense du sacrifice consenti par Sainte-Beuve. Ainsi, elle s'était lamentée, elle s'était dite malade, elle l'avait supplié de partir! Ainsi, il avait consenti à s'immoler, à changer de patrie!... Et voici qu'elle était « ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante!... »

Sainte-Beuve partira-t-il encore? Voire... « N'ou-

bliez pas de m'écrire de Liége, » lui a recommandé Victor... En attendant, Sainte-Beuve écrit de Paris. Il écrit que, cédant aux conseils de ses amis, il ne part plus pour Liége.

Coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. Ah! son chant de triomphe, comme Victor va l'expier! Sainte-Beuve ne part pas. Qu'importe le génie, qu'importe la gloire? Il n'y a plus qu'un cœur qui sanglote et qui saigne. Un pauvre homme terrassé. Adèle, qui a lu aussi la lettre de Sainte-Beuve, Adèle paraît frappée, infiniment douloureuse. Comment vivre ainsi en présence d'étrangers, si affectueux soient-ils? Vite en route pour Paris. Il faut se défendre, il faut savoir. Quand Hugo réplique à Sainte-Beuve, quelle différence avec le ton triomphal du 1er juillet! Il ne décide plus, il ne rend plus d'arrêts: il supplie; et c'est l'aveu poignant de ses misères, de son atroce jalousie:

#### « Le 6 juillet 1831.

« Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui, en tout autre temps, eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

« Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demiintimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a
pas réussi. Ce n'est là, mon ami, notre ancienne et
irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je
sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne
sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous!
Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions.
Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque
chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on
est ensemble, dans la même chambre, sur le même
canapé, quand on peut se toucher la main.

« À deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent.

C'est pour cela que je vous disais : partez!

« Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve? Où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée? Rien de tout cela! Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

« Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant, cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors; et cela nous rend malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

« Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de cela? Écrivez-moi un mot.

« J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a fait bien souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

« Adieu.

« Votre ami, votre frère,

« VICTOR. »

« J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. » Cette fois Sainte-Beuve répond courrier par courrier. S'il accepte ces « arrêts indéfinis », que l'amitié plus calme et tout à fait guérie de son ami devra bien lever un jour, il se défend d'avoir vu seule Mme Victor Hugo, — protestation assez suspecte, puisque Victor n'a parlé de rien de semblable. Et il tente aussi de donner le change. Certes, une charmante femme a bien pu le retenir à Paris, mais ce n'est pas Adèle : « Dans le cas où vous m'auriez supposé quelque arrière-pensée plus secrète, plus attachante encore, il me semble qu'il vous était facile, sans beaucoup d'efforts, d'en saisir la clé et de l'appliquer ailleurs. »

La lettre de Victor l'a ému, ce n'est pas niable. Cette douleur d'un ami, naguère tant admiré, tant

aimé, lui arrache même de beaux cris :

« Au surplus, mon ami, cette lettre qui m'accable et m'afflige beaucoup ne m'irrite nullement; j'ai un regret amer, une douleur secrète d'être pour une amitié comme la vôtre une pierre d'achoppement, un gravier intérieur, une lame brisée dans la blessure; j'ai besoin de me rejeter sur la fatalité pour m'absoudre d'être ainsi l'instrument meurtrier qui laboure un grand cœur... »

Que, mis à la porte avec des larmes, mais mis à la porte quand même, il ne soit « nullement irrité », qu'il n'en conçoive « aucune amertume », c'est autre chose. Sous les flagorneries assez déplacées qui terminent ces pages, on devine une menace, on sent comme une prophétie funeste; et cela veut dire: Prenez garde, vous me chassez, mais vous-même, malgré toute votre gloire, êtes-vous assuré de ne pas

perdre le premier votre bonheur, en vous en montrant indigne?... Ce jour-là, le poète des *Consolations* pourrait bien être le consolateur...

Ce langage énigmatique et tortueux est assez inquiétant; mais Victor Hugo, lui, ne voit pas toutes ces embûches. Son ami s'incline, son ami souffre, son ami l'accuse de se forger des chimères. Alors il éprouve le besoin de s'excuser, de se justifier; et avec tout son cœur généreux et tourmenté, ce fort s'abaisse, ce superbe s'humilie. Pauvre grand homme, pauvre archange, bien trop haut, à cette heure, bien trop pur pour ce monde de boue:

« Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... Tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous seul, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessat de m'aimer, que cela avait peutêtre tenu à peu de chose avec vous. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites, et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi; je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignezmoi, aimez-moi, écrivez-moi... Et je vivrai dans l'attente du jour bienheureux où nous nous reverrons »

Lui aussi, Sainte-Beuve, vit dans l'attente de ce « jour bienheureux ». Il sait combien Hugo est sensible à l'éloge; le premier article que publiera de lui la Revue des Deux Mondes sera consacré au poète des Feuilles d'automne, lequel, d'ailleurs, l'a présenté à Buloz. On convient de se retrouver chez des amis communs: parfois même au restaurant. Le 11 août, malgré son dédain du théâtre, Sainte-Beuve assiste à la première de Marion de Lorme et mêle ses bravos à ceux des Jeune-France. Il lui tarde tant de voir lever ses arrêts, de retrouver Adèle qui, très éprouvée depuis la naissance de sa dernière fillette, excédée par les fureurs jalouses de l'époux dont elle fuit les embrassements, désolée de ne plus entendre l'ami qu'elle consola si souvent la consoler à son tour, abdique la jeune femme, et déchirée dans sa chair et dans son âme, se confine dans la solitude, ne quitte plus la rue Jean Goujon. Qui sait si Othello ne séquestre pas Desdémone?

Le 4 septembre, Sainte-Beuve renonce décidément

à sa chaire de Liége :

« ...Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, mande-t-il à M. Lebroussart, j'ai dû vous paraître bien lent, soit à me rendre parmi vous, soit à vous informer des motifs de mon retard.

« Durant ce temps, monsieur, des circonstances toutes privées et personnelles, qui d'abord m'avaient fait désirer vivement un séjour et un emploi honorable dans votre beau pays, sont venues à changer plus heureusement que les choses publiques pour nous tous... »

Ces « circonstances toutes privées et personnelles »,

c'est la correspondance secrète qu'il entretient maintenant avec Adèle. Le jour même qu'il écrit à M. Lebroussart, Sainte-Beuve adresse ces vers à l'exilée :

Oh! ne les pleure point ces lettres inquiètes Qu'il te faut, pauvre amie, à tes heures secrètes Dévorer en tremblant et vite anéantir...

Oui, mais les arrêts ne sont toujours pas levés. Adèle demeure invisible. Elle n'a même pas assisté à la première de *Marion de Lorme*. Aussi, malgré tant d'avances faites à Victor qu'on veut endormir, la haine chemine, sournoise et forte, au cœur de Sainte-Beuve, et un beau jour d'octobre, au cours d'une conversation avec Fontaney, elle éclate :

- Et Victor? demande Fontaney.

— C'est un misérable! Victor s'est fait jaloux, et par orgueil! et voilà la maladie de sa femme! Il n'y a rien au fond de cette âme que du granit, du fer... Oui, j'ai aimé Adèle, je l'aime encore passionnément!

- Vous vous revoyez?

— Non. Je me suis moi-même séquestré. Il y a eu des explications, puis des lettres vives; l'absence n'a rien fait. Je vous renvoie à La Rochefoucauld. Alors, pour me distraire, j'ai dû faire de la politique, du saint-simonisme : rappelé au début de l'année, j'ai été banni de nouveau et à jamais...

- Adèle?

— Adèle est enfermée. Je vous le dis. Nous ne nous voyons plus. Si nous nous voyions, il faudrait du sang, des coups d'épée.

Mais non, il n'y a pas de coups d'épée. Quelques

semaines plus tard, quand paraissent les Feuilles d'automne. Sainte-Beuve en reçoit un exemplaire avec cette dédicace : « A son fidèle et bon ami Sainte-Beuve, V. H. » Le 15 décembre, dans la Revue des Deux Mondes, le critique rend justice au poète; mais songe-t-il seulement à Victor quand il oppose à « la verte confiance d'autrefois... la mystique idolâtrie pour un seul être voilé...? »

Le 18 décembre 1831, son ancien condisciple, l'abbé Barbe, recoit de Sainte-Beuve ces lignes écrites d'une autre encre : « J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais jamais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mèlées de douceur, et un devoir de sacrifices qui a son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature... »

Oui, sa passion est fixée. La romanesque Adèle a été faible, imprudente. Sous couleur de religion, de bienfaisance, elle vient d'accepter un rendezvous secret dans une église :

Dans l'église propice ou nous avions fait choix De venir un moment et causer derrière Quelque pilier ...

- Cette claustration a bien dû vous peser, lui dit-il.

Mais elle, secouant son visage que protège une épaisse voilette :

- Je ne me rappelle pas m'être jamais ennuyée, tant j'ai toujours eu un monde à moi.

- Ma jeune fiancée!

- Une fiancée qui a des cheveux blancs!

— Cela ne vous empêche pas d'être belle et d'avoir

une taille de quinze ans...

C'en est fait. Durant bien des mois, ils se retrouveront ainsi, dans l'ombre des vieilles chapelles, protégés contre eux-mêmes par tout le divin qui tombe des vitraux séculaires.

Ou bien encore, on se rencontrera au cimetière, devant la tombe de cette maman Foucher que

Sainte-Beuve a pleurée jadis avec Adèle.

Quand ils quittent l'église ou le cimetière, c'est pour aller porter secours à des malheureux; religion du Dieu vivant, religion des morts, aumônes, charité, tout garantit la pureté de leur amour...

Trente ans plus tard, à l'âge du cynisme, Sainte-Beuve, dans une lettre à Hortense Allart de Méritens, alléguera, pour se poser en roué, que son mysticisme ne fut qu'un masque, qu'une de ces troubles métamorphoses qui permettent aux dieux d'approcher les filles des hommes:

« J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout...»

Ne croyez pas ce vieillard, que tourmente l'antique Libido. En 1832, Joseph Delorme est sincère. Il aime, pour la première et dernière fois, de toutes les forces de son âme. Il aime, et va conher au roman de sa jeunesse, à Volupté, son grand secret. Depuis longtemps déjà, deux êtres se partagent sa chair et son cœur. Tout comme Mme de Couaën pour Amaury, Adèle, si douce, si bonne, si paisible de sens, lui a inspiré un sentiment passionné, mais d'une extrême pureté; les désirs qui le tourmentent, Mme Victor Hugo les ignore. Elle ne connaît en lui que l'ami de son âme, que l'amant mystique à qui parler de sa mère disparue, de son fover menacé, de ses déceptions, de ses craintes, de ses jalousies... Car bientôt... Lui, pour demeurer digne d'un sentiment si pur, a moins de mal que vous ne pensez. Il a fait, nous confie-t-il, deux parts de sa vie. Son plaisir, ce n'est pas d'elle qu'il l'attend. La grande crise de 1830 lui a appris à user, dans les plus basses voluptés, les ardeurs charnelles qui le tourmentent. D'avoir sacrifié à la Vénus des carrefours, voilà qui le rend plus apte à vénérer sa Madone. Il est de ces hommes, plus nombreux qu'on ne pense, qui rougiraient d'apporter à la bienaimée l'hommage d'une triviale volupté. Dès lors, Mme Victor Hugo, si douce de cœur, si tranquille de sens, si pieuse d'esprit, ne voit plus en Sainte-Beuve que l'ami le plus passionné, mais le plus réservé, en butte à une injuste proscription. Pourquoi ne pas accorder à cet amant platonique ces rencontres dans les églises, ces promenades au cimetière, ces visites aux pauvres gens? Pourquoi?... Ah! si elle avait pu savoir d'où venait Sainte-Beuve, d'où venait Amaury, quand ils tombaient tous deux en prière dans l'ombre paisible du même sanctuaire? Bientôt, il est viai, elle devait connaître cette subtile confession d'une âme, savourant avec orgueil la secrète perversité de son dédoublement :

« A partir de ce jour funeste, et une fois l'impur ruisseau franchi, un élément formidable fut introduit dans mon être; ma jeunesse, longtemps contenue, déborda; mes sens déchaînés se prodiguèrent. Ma vie double s'organisa désormais : d'une part, une vie inférieure, submergée, engloutie; de l'autre, une vie plus active de tête et de cœur... »

Quelle monstrueuse complexité, mais aussi quelle sincérité dans cette eau-forte où la lumière est

pétrie d'ombre!

« Ce cœur donc, qui avait palpité si rudement dans le mal, ce cœur humain contradictoire et changeant, dont il faut dire, comme le poète a dit de la poitrine du Centaure, que les deux natures y sont conjointes, ce déplorable cœur secouait la honte en un instant; il retournait son rôle et alternait tout d'un coup de la convulsion grossière à l'inspiration platonique...»

Car, « Elle, elle seule demeurait pour moi l'être incomparable; le but rayonnant et inaccessible, le bien idéal et excellent. Ma vie se reprenait d'autant plus nécessairement à la sienne par certains côtés de tendresse et d'adoration, que je sentais d'autre part le flot rongeur m'en séparer davantage... J'abordais plus hardiment l'intimité avec elle, assuré du préservatif ruineux. Au moindre ennui, à la moindre émotion trop vive, par dégoût ou par ardeur, j'allais, j'errais, j'usais ma disposition du moment, et je rentrais plus calme et me croyant insensible à ses pieds. »

Innocente, elle est innocente, et les quelques méchants vers écrits pour une autre et insérés plus tard dans le *Livre d'amour*, recueil composite, n'y

changeront rien. Leur innocence, lui-même l'a pro-

...Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes Ni vanité ni volupté!

L'autre Adèle, sa petite filleule, demeure entre les deux anciens amis comme un suprême trait d'union. En juillet 1832, Hugo l'envoie faire visite à son parrain; et voilà qui invite Sainte-Beuve à faire un retour sur lui-même:

Toi seule, Enfant sacrée, me rattaches à Lui; Par toi, je l'aime encore, et toute ombre de haine S'efface au souvenir que ta présence amène. Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs, Et je plains l'offensé, noble entre les grands cœurs!

## Le Roi s'amuse.

A la fin d'octobre, Victor Hugo et les siens se sont installés place Royale, dans un vieil hôtel où la tradition veut qu'ait demeuré Marion de Lorme. On emménage à la veille de la première du Roi s'amuse:

« Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, écrit Victor, le 30 octobre, à Louise Bertin, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela une répétition où je suis forcé d'aller, et le portrait (celui de Bertin l'aîné) qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande

envie de voir, et que je n'ai pu encore aller voir! Voilà bien des voir dans la même phrase, mais, que voulez-vous? c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui...

« On me joue du 12 au 15 novembre... »

Maintenant, le garçon tapissier assiste à la première du *Roi s'amuse*.

Après les Ça ira, la Marseillaise et la Carmagnole. Ça commence bien. Ce ne sont plus les jours d'Hernani. La bataille n'est pas seulement littéraire. Il y a quelques mois, on se fusillait dans les rues, et la troupe devait prendre d'assaut les barricades du cloître Saint-Merri. Lundi dernier, vers deux heures de l'après-midi, on a tiré un coup de pistolet sur le roi-citoyen. Ce soir, étudiants, rapins, bouzingots accueillent, au Théâtre-Français, avec les chants les plus révolutionnaires, les lionnes, les dandys qui viennent assister à la première du Roi s'amuse.

Depuis quatre heures, ils sont tous là, les fidèles recrutés par Nanteuil, Théophile Gautier, Achille Devéria, Jehan Du Seigneur, Pétrus Borel. Une fois de plus, les payants, les philistins, les académiciens, les dames en grande toilette, reculent devant l'odeur des pipes, des cigares à laquelle se marient les relents du fromage et du cervelas à l'ail.

Ce sont les lazzi de ces gens du monde, de ces classiques, de ces dames du noble faubourg, qui ont déchaîné l'orage et allumé de galerie en galerie, de stalle en stalle, la flamme incendiaire des vieux refrains terroristes.

Quand le rideau se lève, les chants s'apaisent enfin, la rumeur des baignoires et des loges s'efface; mais le silence qui se fait est un silence de glace. Ce jeudi 22 novembre 1832, la Maison de Molière se métamorphose en une véritable Sibérie. Seule, la scène de Saint-Vallier réchauffe un peu l'atmosphère. Joanny lance d'une voix superbe la tirade du père outragé:

Nous avons tous les deux au front une couronne Où nul ne doit lever de regards insolents, Vous, de fleurs de lis d'or, et moi, de cheveux blancs...

Les claqueurs n'oublient pas qu'on se passa d'eux au temps d'*Hernani* et leurs mains retombent mollement; mais les Jeune-France applaudissent avec frénésie:

— Vous vous en êtes donné! Vous avez bien applaudi! crient à ceux du parterre les gens des loges et des baignoires, décidés à prendre leur revanche.

Le rideau tombe; orchestre, galeries, amphithéâtre trépignent, narguent l'adversaire et hurlent sur l'air de *Marlborough*:

> L'Académie est morte, Mironton, ton, ton, mirontaine, L'Académie est morte, Est morte et enterrée!

Au second acte, on porte aux nues le monologue de Triboulet, où triomphe Ligier. Les vers que dit le bouffon à sa fille trouvent grâce auprès des plus récalcitrants:

Oh! si je te perdais!... — Non, c'est une pensée Que je ne pourrais pas supporter un moment! — Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant... Mais à la fin de l'acte, les choses se gâtent. Clément Marot a une absence. Il oublie ces deux vers :

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd; Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

De sorte qu'on ne comprend guère comment Triboulet ne voit pas que l'échelle est à son mur et n'entend pas les cris de sa fille. Un figurant enlève Blanche si gauchement que Mlle Anaïs gigote tête en bas et jambes en l'air, pour la plus grande joie des classiques, dont le crâne s'empourpre et se congestionne. Cette fois, une grêle de sifflets accueille la chute du rideau.

Au troisième acte, c'est une autre affaire. Les loges se récrient :

— Monsieur de Rastignac, dit la duchesse de Langeais, voyez donc quel bizarre costume a François I<sup>er</sup>.

Le jeune lion tente d'excuser l'auteur :

— Mon Dieu, madame la duchesse, le roi est vêtu d'un « magnifique négligé du matin ». Pour ce négligé, Châtillon n'a fait que copier le costume de joueur de contrebasse des Noces de Cana.

- N'importe!

On hue Paul Véronèse, Châtillon et Victor Hugo. Dès lors, les sifflets ne s'arrêtent plus. Au dernier acte, la porte par où doit sortir le roi ne s'ouvre pas. C'est le coup de grâce. Cette fois, l'auteur rentre chez lui sans escorte, sous une pluie battante.

Le lendemain de ce désastre, le Roi s'amuse est

## L'oiseau de flamme.

Le 2 janvier 1833, Victor Hugo l'a rencontrée dans un bal d'artistes :

u ne l'avais pas vue encor, ce fut un soir,
A l'heure où, dans le ciel, les astres se font voir,
Qu'elle apparut soudain à tes yeux, fraîche et belle,
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle.
Ses cheveux pétillaient de mille diamants.
Un orchestre tremblait à tous ses mouvements,
Tandis qu'elle enivrait la foule haletante,
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante,
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit.

Elle allait et passait comme un oiseau de flamme, Mettant, sans le savoir, le feu dans plus d'une âme Et dans les yeux, fixés sur tous ses pas charmants, Jetant de toutes parts des éblouissements! Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle.

Il ne s'est pas approché; il a fui; depuis trois ans qu'il les hante, la vie des coulisses ne lui a donné nulle assurance; il est demeuré l'amant d'une seule femme, la sienne, même quand celle-ci accorde son cœur à un autre, même quand obstinément, brisée dans sa chair et dans son âme, elle se refuse aux caresses de l'époux. Oui, mais voilà qui lentement, à son insu, le désarme, le livre sans défense à ces surprises voluptueuses dont sa jeunesse ardente et pure sut si longtemps se préserver.

Mlle Juliette a vingt-sept ans. Son vrai nom est Julienne-Joséphine Gauvain. Orpheline, elle a pris un jour le nom de son père adoptif, le lieutenant René-Henri Drouet.

Fougères, cette vieille ville bretonne, forte et sournoise, où nichent les *Chouans* de Balzac, Fougères lui a donné le jour; mais son enfance a grandi dans l'ombre austère d'un couvent parisien, chez les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, en bordure de la rue des Postes, en face de la rue des Vignes. C'est là sur la Montagne Sainte-Geneviève que se trouve le véritable Petit-Picpus des *Misérables*, qu'un jour Victor Hugo décrira d'après la relation de Juliette.

Celle-ci pourtant est faite pour le siècle. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, ne s'y trompe point; c'est même Sa Grandeur qui ouvre à Julienne les portes du couvent... Depuis, on ne compte plus les hommes qui passent dans sa vie. Pradier, le sculpteur genevois dont elle a bientôt un enfant, Claire, et qui la pousse vers le théâtre; Alphonse Karr; Séchan le décorateur, le prince Demidoff qui l'entretient richement.

C'est cette belle courtisane que Victor Hugo entrevoit le 2 janvier 1833. Quelques jours plus tard, commencent à la Porte-Saint-Martin les répétitions de Lucrèce Borgia, un drame en prose qui met en rumeur tout le clan romantique. Songez donc! parler en prose comme M. Jourdain, comme de vulgaires bourgeois! Les ateliers tempêtent et ce Souper de Ferrare n'est pas vu d'un trop bon œil par les « barbares de la pensée. »

Gennaro, c'est Frédérick Lemaître; Mlle George sera une opulente Lucrèce. La princesse Negroni, c'est l'inconnue, c'est l'oiseau de flamme, c'est Juliette. Elle n'a que quelques mots à dire, mais s'en contente. Au lendemain de sa rencontre avec le poète, n'a-t-elle pas répondu à Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin : « Il n'y a pas de petit rôle dans une pièce de M. Victor Hugo »?

On répète, et la jeune comédienne n'a de regards que pour l'auteur. Celui-ci lui permettra-t-il enfin de réaliser le vœu de sa seizième année : « Devenir la compagne passionnée d'un honnête

homme? »

Lui cependant se détourne, demeure, semble-t-il, indifférent. Courtois et respectueux à l'égard de toutes les femmes, il n'a garde - comme tant d'autres - de tutover les actrices :

- C'est à mourir de rire, dit Frédérick. Voyez donc M. Victor Hugo qui, pour prendre congé.

baise la main de Juliette.

Elle, de son côté, se pique au jeu, tente de retenir l'attention, de séduire, multiplie ses agaceries, ses coquetteries. Au dernier acte, quand Maffio lui dit: « L'amitié ne remplit pas tout le cœur, madame! » elle doit lui demander : « Mon Dieu! qu'est-ce qui remplit tout le cœur? » Mais, chaque fois, sans attendre la réplique de Maffio, elle se tourne vers le poète; et son tendre regard cherche dans les veux enchantés cette réponse : « L'amour. »

Le 2 février, c'est la première et c'est un triomphe. Jamais Victor Hugo n'a connu encore un pareil délire. Quand il sort du théâtre, les Jeune-France détellent les chevaux de son fiacre, et il doit se résigner à rentrer place Royale au milieu des cohortes fanatiques qui l'escortent en chantant. Cette fois, la déroute classique est complète.

George a été sublime, mais, au fond de son cœur, l'auteur garde une image éblouissante. La princesse Negroni... Juliette. Dans sa robe de damas rose, broché d'argent, avec les amples ailes de ses manches soyeuses, avec ses bouffettes, ses ferrets, sa couronne de perles et de plumes, c'était, plus que jamais, l'oiseau de flamme. Ah! comment plaindre les convives qui reçoivent le poison d'une main si belle!

Le lendemain, dans la mansarde située sous les combles, où il se réfugie pour fuir les importuns, Victor Hugo tresse, en l'honneur de l'oiseau de flamme, cette guirlande:

« Il y a, dans Lucrèce Borgia, certains personnages de second ordre représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont de premier ordre. et qui se tiennent avec une grâce, une lovauté et un goût parfaits, dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué Mlle Juliette. On ne peut guère dire de la princesse Negroni que ce soit un rôle; c'est, en quelque sorte, une apparition; c'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant un coin du voile sombre qui couvre l'Italie au commencement du seizième siècle. Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

Puis, il note pour lui, sur une page de carnet :

« Qu'elle est jolie, qu'elle est belle, quelle taille, des épaules superbes, un charmant profil, quelle charmante actrice, quel air décent et distingué; intentions et expressions justes, profondes émotions. Elle sent vivement; il y a quelque rapport dans sa voix et sa manière avec Mme Dorval; mais quelle différence pour le naturel et l'âme! Avec une année d'expérience, elle sera parfaite; elle sera notre première actrice en genre; quel jeu muet, quelle âme! »

Ces jugements, Gautier va les confirmer et nous devrons encore au bon Théo ce médaillon de la prin-

cesse Negroni :

« La tête de Mlle Juliette est d'une beauté régulière et délicate; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée; les yeux sont diamantés et limpides, la bouche d'un incarnat humide et vivace reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en euxmêmes sont entourés d'un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement l'éclat diaphane et lustré.

« Le col, les épaules et les bras sont d'une perfection tout antique; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus...» Juliette, jeune Athénienne du temps de Louis-Philippe, ne va pas trop tarder à laisser choir ses voiles devant le poète qu'elle admire.

Le soir du mardi gras, le 19 février, Juliette guette à sa fenêtre. Sur ce boulevard Saint-Denis. où elle loge au 19, ce n'est pas la foule des masques qui l'intéresse. Ce qu'elle attend, ce qu'elle espère, c'est une silhouette virile et robuste, redingote sévère, chapeau de soie noire... Amants depuis le dimanche, amants hâtifs puisqu'ils ont dû se contenter de la loge prêtée par Mlle George, Juliette et son poète doivent dîner ensemble, et aller ensuite au théâtre du Gymnase, à l'un de ces bals où le bel oiseau de flamme peut épanouir ses ailes... Mais non, cette nuit-là, ils ne danseront pas, cette nuit-là, ils la veulent toute à eux, cette nuit-là va les unir définitivement pour un demi-siècle; et huit ans plus tard, sur le livre de l'Anniversaire, lui évoquera pour elle ces heures inoubliables : « T'en souviens-tu. ma bien-aimée, notre première nuit, c'était une nuit de carnaval... de 1833? On donnait, je ne sais dans quel théâtre, je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux... Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma pensée, en ce moment, comme des étoiles qui passeraient devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal, et tu n'v allas pas, et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour! Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter et les masques passer avec de grands cris. Au milieu

de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour. »

Plus tard, à l'Assemblée nationale, le 20 février 1849, Victor Hugo évoque son retour sous la pluie,

après leur première nuit d'ivresse :

« Tu as raison, ce jour-ci est aussi un doux et charmant anniversaire. Je n'oublierai jamais cette matinée où je sortis de chez toi, le cœur ébloui. Le jour naissait. Il pleuvait à verse, les masques déguenillés et souillés de boue descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple. Ils étaient ivres, et moi aussi, eux de vin, moi d'amour. A travers leurs hurlements, j'entendais un chant que j'avais dans le cœur; je ne voyais pas tous ces spectres autour de moi, spectres de la joie morte, fantômes de l'orgie éteinte; je te vovais, toi, douce ombre rayonnante dans la nuit. tes yeux, ton front, ta beauté, et ton sourire aussi enivrant que tes baisers. O matinée glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme! Tout cela me revient en ce moment, au milieu de cette autre foule de masques qu'on appelle l'Assemblée nationale, et qui, eux aussi, sont des fantômes... »

A dater du 17 février 1833, le poète déserte la place Royale; quand on l'y rencontre, c'est l'esprit absent, le cœur vide; son âme est ailleurs; parmi l'encens qui monte vers lui, au milieu des jeunes femmes, des jeunes hommes fanatisés, lui n'a de regards que pour la pendule ; il attend l'heure bénie du rendez-vous boulevard Saint-Denis. La vie théâtrale l'affranchit. Sous prétexte de répétitions, il déjeune chaque jour hors de chez lui ; et, quand on ne répète pas à la Porte-Saint-Martin, quand le ciel est au beau, ce sont d'exquises promenades d'amoureux, à travers la campagne parisienne. Sous le bibi fleuri de roses, Juliette, gaie comme Mimi Pinson, s'en va découvrir, au bras de Victor, de la mousse et des ombrages à Montrouge et à Montmartre, à Saint-James et à Meudon, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Versailles.

Ah! qu'ils sont jeunes, jeunes comme tous les vrais amants! Un soir, c'est au bord du lac d'Enghien qu'ils s'attablent sous une tonnelle. Un cri léger :

— Quelque chose dans ta serviette, Victor!

Il se baisse, ramasse un papier plié en quatre et
lit avec ravissement:

« Je reconnais avoir reçu de M. Victor Hugo beaucoup d'amour, beaucoup de bonheur et beaument de dévouement que je m'engage à lui payer à vue. Signé: Juliette. »

- Servez-nous vite! Servez-nous vite! commande

le poète. Ce soir-là, on met les bouchées doubles. Il tarde tant à Victor que Juliette acquitte son billet! Un jour d'été, en grand mystère, un jour que les siens sont loin de Paris, Victor Hugo cède à la prière de Juliette, il la conduit dans sa demeure de la place Royale. Hélas! elle en ressort infiniment plus douloureuse, et le même soir, lui adresse ces lignes poignantes:

« Savez-vous que vous êtes bien charmant de m'avoir ouvert les portes de chez vous? C'était plus que de la curiosité satisfaite pour moi et je vous remercie de m'avoir fait connaître l'endroit où vous vivez, où vous aimez et où vous pensez.

« Mais pour être sincère avec vous, mon cher adoré, je vous dirai que j'ai rapporté de cette visite une tristesse et un découragement affreux. Je sens bien plus qu'avant combien je suis séparée de vous et à quel point je vous suis étrangère. Ce n'est pas de votre faute, mon pauvre bien-aimé, ce n'est pas de la mienne non plus; mais c'est comme cela; il ne serait pas sensé que je vous attribue dans mon malheur plus de part que vous n'y avez, mais je me trouve la plus misérable des femmes.

« Si vous avez quelque pitié de moi, mon cher amour, vous m'aiderez à sortir de cette posture accroupie et humiliante dans laquelle je suis et qui torture mon esprit en même temps que mon cœur

« Aidez-moi à me relever, mon bon ange, pour que j'aie foi en vous et en l'avenir.

« Je vous en prie, je vous en prie. »

Et un autre jour, elle lui écrit, elle lui crie :

« Il me faut toi, il ne me faut que toi, je ne peux pas vivre sans toi...

Après une douloureuse explication, Juliette, dé-

solée, brûle les premières lettres que lui ait écrites son poète, mais ce geste nous vaut de nouvelles lignes, si tendres, si belles qu'elles effacent jusqu'au souvenir de cette destruction:

« Tu as brûlé mes lettres, ma Juliette, mais tu n'as pas détruit mon amour. Il est entier et vivant dans mon cœur comme le premier jour. Ces lettres, quand tu les as détruites, je sais tout ce qu'il y avait de douleur, de générosité et d'amour dans ton âme. C'était tout mon cœur, c'était tout ce que j'avais jamais écrit de plus vrai et de plus profondément senti. C'était mes entrailles, c'était mon sang, c'était ma vie et ma pensée pendant six mois, c'était la trace de toi dans moi, le passage, le sillon creusé bien avant de ton existence dans la mienne. Sur un mot de moi que tu as mal interprété et qui n'a jamais eu le sens injuste que tu lui prêtais, tu as détruit tout cela! J'en ai plus d'une fois amèrement gémi, mais je ne t'ai jamais accusée de l'avoir fait. Ma belle âme, mon ange, ma pauvre chère Juliette, je te comprends et je t'aime.

« Je ne veux pas pourtant que cette trace de ta vie dans la mienne soit à toujours essacée. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on la retrouve un jour quand nous ne serons plus que cendre tous les deux, quand cette révélation ne pourra plus briser le cœur e personne. Je veux qu'on sache que je t'ai aimée, que je t'ai estimée, que j'ai baisé tes pieds, que j'ai eu le cœur plein de culte et d'adoration pour toi. C'est que depuis huit mois que mes yeux pénètrent à chaque in tant jusqu'au fond de ton âme, je n'y ai encore rien surpris, rien de ce que tu

penses, rien de ce que tu sens, qui fût indigne de toi et de moi.

« J'ai déploré plus d'une fois les fatalités de ta vie, mon pauvre ange méconnu, mais je te le dis dans la joie de mon cœur: si jamais cœur a été bon, simple, dévoué, c'est le tien; si jamais amour a été complet, profond, tendre, brûlant, inépuisable, infini, c'est le mien.

« Je baise ta belle âme sur ton beau front.

« VICTOR. »

Quand une atroce jalousie ne le déchire pas, il la console, d'ailleurs, avec des mots sublimes, avec les plus beaux vers d'amour qu'ait jamais inspirés une fille des hommes:

Lorsque ma main frémit si la tienne l'effleure, Quand tu me vois pâlir, femme aux cheveux dorés, Comme le premier jour, comme la première heure, Rien qu'en touchant ta robe et ses plis adorés.

Oh! dis, ne sens-tu pas se lever dans ton âme L'amour vrai, l'amour pur, adorable lueur, L'amour, flambeau de l'homme, étoile de la femme, Mystérieux soleil du monde intérieur!

Consolations.

Un aigre jour de novembre 1833, rue des Lions, une jeune femme passe, engoncée dans sa polonaise et soigneusement voilée, qui souvent se retourne... Personne. Ce quartier est si désert!... Les beaux yeux noirs se lèvent vers une tourelle qui fait l'angle de la rue Saint-Paul... Un rideau s'agite comme pour un

signal... L'ami sûr, le confident de tant d'humiliations et de tristesses et de colères, il est là, lui, qui écrit sur son Livre d'amour :

J'arrive, en méditant à mon bien le plus doux, Jusqu'à la tour, encor sur pied, par où s'atteste Le vieil hôtel Saint-Paul dans son unique reste... Et c'est là qu'est la chambre où vient ma châtelaine!...

Mme Victor Hugo est à bout de nerfs. Elle s'affale dans un fauteuil, et pleure. Lui pourtant se penche, insidieux! Comme il parle bas, le poète des Consolations!

- Hier, une étrangère

... daigna te plaindre De l'abandon, dit-elle, où tu te vas éteindre, Puisqu'un si noble époux par Phryné t'est ravi; Plaintes, compassion et touchants commentaires Sur tes pleurs d'Ariane en tes nuits solitaires...

Elle répond dans ses larmes :

--- Chaque soir, quand approche l'heure où il doit sortir, je ne puis détacher de l'horloge mon re-

gard. Je voudrais arrêter l'aiguille...

— Patience! J'ai revu Victor, ces jours-ci, au lendemain de Marie Tudor. Il m'a paru excédé... Quel four! Juliette s'est montrée au-dessous d'ellemême. Les sifflets l'ont chassée de la scène. Elle a dû passer son rôle de Jane à Ida Ferrier... Et puis il y a Demidoff, il y a Alphonse Karr, il y a Séchan... Et puis, tant de dettes à payer!... Cela ne peut durer...

Un long silence; puis de nouveau la voix calmante se fait entendre. C'est comme la psalmodie du prêtre au sanctuaire; mais il est de mauvais

prêtres!

— Je me disais hier: « Comme tout ce qui était beau, florissant et grandissant il y a quelques années est tombé!... Victor, l'auteur de Son nom et A toi, aux pieds de Juliette... tous nos poètes déchus, nos anges tombés! Oh! il n'y a que nous, mon Adèle, qui avons suivi et accompli étroitement notre destinée; serrons-nous bien, cher ange, et aimons-nous jusqu'à la mort! — Je t'aime!

La femme douloureuse se lève. Le soir tombe,

un soir d'hiver et de détresse...

## Leur vie d'oiseaux...

Malgré un engagement à la Comédie-Française, où, d'ailleurs, elle ne jouera jamais, Juliette résolue à n'être plus que la femme d'un seul, Juliette a été expulsée de son nouvel appartement de la rue de l'Échiquier; ses meubles ont été vendus à l'encan. ses bijoux, ses chemises sont au Mont-de-Piété: accablée par Victor de scènes jalouses (celui-ci ne peut oublier le passé), acculée à la ruine, elle tente de se suicider; la mort ne veut pas d'elle. Alors, elle s'enfuit. Le 3 août 1834, Juliette part pour Saint-Renan, près de Brest, chez sa sœur aînée. Mais les deux amants s'écrivent désespérément. Leur amour ne veut pas, ne peut pas mourir. Pour sauver l'absente, il remue « des pieds, des mains et des ongles »; il ramasse un millier de francs, puis s'en va à la recherche de Juliette.

Sa jalousie les a brisés, anéantis. Qu'importe!

Pour qu'elle oublie il trouve les mots qui touchent le cœur, ceux qui ont l'accent douloureux de la passion:

« Comment ne vois-tu pas que tout ce que je fais, même le mal que je te fais, c'est de l'amour?...»

Le 9 août, les voici dans les bras l'un de l'autre. Sur un carnet, relié à la cathédrale, Victor consigne leurs mutuels engagements:

« Brest, 9 août. — Il est sept heures du soir. Le temps est comme notre destinée; après une journée de brume et d'orage, nous venons d'avoir un beau jour. Le ciel et la mer, tristes et gris pendant notre séparation, se sont faits bleus et sereins pour te sourire avec moi. Belle âme, Dieu t'aime!

« Ici notre union s'est scellée dans une promesse solennelle. Ici nos deux vies se sont soudées à jamais. Souvenons-nous toujours de ce que nous devons désormais l'un à l'autre. Ce que tu me dois, je l'ignore; mais ce que je te dois, je le sais, c'est le bonheur.

« J'écris ceci pendant le crépuscule de ce beau jour. Pour notre amour, Juliette, il n'y aura pas de crépuscule! »

A dater de ce jour, Didier va réhabiliter Marion. Ce pardon de Didier à Marion qu'il ne voulait jamais accorder, ce pardon de Didier à Marion de Lorme, comme elle lui sait gré de l'avoir enfin donné: « Quand j'arrive au pardon de Didier, écrira-t-elle, deux ans plus tard, je suffoque de joie et de reconnaissance, il me semble que tu m'aimais déjà dans ce temps-là et que tu me remettais mes

fautes par avance, en songeant à l'amour que je

devais avoir pour toi.

« Sois béni, mon noble Victor, tu as bien fait de me pardonner ma honte, tu as bien fait de me tendre la main pour me relever du ruisseau, tu as bien fait de laver mes souillures avec les larmes de mon amour. Merci, ange, sois béni dans tout ce que tu aimes sur la terre.

« Marion n'est pas pour moi un rôle, c'est moi, c'est nous, c'est tout ce qu'il y a de plus fervent, de

plus aimant, de plus vertueux en moi... »

Pour la courtisane rachetée, épurée par l'amour, l'heure romantique de la rédemption a sonné. Le poète usera ses yeux, sinon son génie, à payer les dettes, toutes les dettes du passé; il lui dira, dans un grand élan : «Le ciel a fait mes mains pour réparer ta vie à demi écroulée, mon âme pour comprendre ton cœur, mes lèvres pour baiser tes pieds. » Elle, dans son humble logis de la rue du Paradis, au Marais, elle connaîtra, elle acceptera, d'un cœur passionné, la gêne et le froid : l'hiver, pour économiser les bûches du fover, elle passera une partie de ses journées au lit; ses robes, elle les fera elle-même, ses chemises fines sont au Mont-de-Piété, qu'elles y restent! Sa peau satinée subira le contact du linge le plus grossier, et ce sera pour elle comme un cilice d'amour : « Ma pauvreté, écrira-t-elle dans une sorte d'extase mystique, mes gros souliers, mes rideaux sales, mes cuillères de fer, l'absence de toute coquetterie et de tout plaisir étranger à notre amour, témoignent à toutes les heures, à toutes les minutes, que je t'aime de tous les amours à la fois. »

Sous ce cilice, elle va porter bientôt, comme un scapulaire collé sur sa peau, un papier précieux, un émouvant poème écrit pour la défendre :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!

Le ménage fini, ses bas et ceux de Victor ravaudés, la voici qui, en attendant l'aimé, classe les articles écrits sur lui, recopie ses manuscrits, corrige ses épreuves. Enfin, avec le soir, elle le retrouve; et leur fringale d'amour apaisée, leur travail se mêle; elle recopie, tandis qu'il crée; à la douce clarté de la lampe, non loin de son lit, dans ce coin paisible et recueilli qu'il appelle son « atelier », de belles œuvres naissent; et elle parfois s'arrête de découper, de coller, d'écrire, pour rêver dans l'ombre; la femme voudrait bien n'être pas trop sacrifiée aux livres:

Je me fais bien petite, en mon coin, près de vous; Vous êtes mon lion, je suis votre colombe; J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux; Je ramasse parfois votre plume qui tombe;

Sans doute, je vous ai; sans doute, je vous voi. La pensée est un vin dont les rêveurs sont ivres, Je le sais; mais pourtant, je veux qu'on songe à moi. Quand vous êtes ainsi tout un soir dans vos livres,

Sans relever la tête et sans me dire un mot, Une ombre reste au fond de mon cœur qui vous aime, Et pour que je vous voie entièrement, il faut Me regarder un peu, de temps en temps, vous-même.

Tourmenté par le passé de Juliette, il lui arrive bien souvent d'être injuste, mais elle lui pardonne ses fureurs jalouses et jusqu'à ses violences, quand elle reçoit des lignes comme celles-ci:

Minuit et demi.

« ...Il est dans ta destinée d'être ma vie ou d'être ma mort...

« ...Jamais je ne t'ai plus aimée qu'hier, cela est pourtant vrai, dans cette frénésie, dans cette furie, dans cette férocité où j'étais. Pardonne-moi. J'ai été un misérable fou, atroce et perdu de jalousie, perdu de rage, perdu d'amour. Je ne sais pas ce que i'ai fait, mais je sais bien que je t'ai aimée.

« Aimée, vois-tu, comme jamais femme ne l'a été avant toi, comme jamais femme ne le sera après. Je t'aime jusqu'à mourir, jusqu'à te tuer. Ne te plains pas trop de cela, va. Il n'y a rien de meilleur ni de plus beau sous le soleil que d'être

aimé.

« Aime-moi de même, et le jour où tu prendras mon sang, je baiserai ta main qui m'aura frappé. Mais non, rien de tout cela. Nous nous aimons. Tu seras heureuse. Moi, je relis ta lettre. Je suis à tes

pieds, je suis au ciel. »

Oui, mais l'été, l'automne, ils mènent une vie d'écoliers en vacances. Cette vallée de la Bièvre qui vit s'épanouir la candide oarystis d'Adèle et de Victor, cette heureuse vallée que les deux époux ont remontée ensuite jusque chez les Bertin, aux Roches, tout près de Bièvres que célèbrent les Feuilles d'automne : « Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu...; » ce « vallon charmant et sombre », va connaître maintenant l'amour ardent, l'amour sensuel et pathétique de Juliette et d'Olympio.

Déjà en juillet 34, Victor avait révélé à celle-ci sa chère vallée. L'Écu de France, l'auberge de Jouy-en-Josas, avait abrité leurs caresses; et le lendemain, le poète recevait cet autre procèsverbal:

« 4 juillet 1834.

« A mon bien-aimé « Ici mille baisers.

« Mon bien-aimé Victor, je suis encore tout émue de notre soirée d'hier; à défaut d'amie et de cœur qui me comprenne et dans lequel je pourrais verser le trop-plein de mon bonheur, je t'écris ceci, « qu'hier 3 juillet 1834, à dix heures et demie du soir, dans l'auberge de l'Écu de France, à Jouy, moi Juliette, j'ai été la plus heureuse et la plus fière des femmes de ce monde; je déclare encore que jusque-là je n'avais pas senti dans toute sa plénitude le bonheur de t'aimer et d'être aimée de toi. »

« Cette lettre qui a toute la forme d'un procèsverbal est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde; le jour. l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre ledit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne.

« Juliette. »

« Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre. » Lui n'est pas moins tendre et il lui écrit de façon bien touchante :

« Le ciel a fait mes mains pour réparer ta vie à demi écroulée, mon âme pour comprendre ton cœur, mes lèvres pour baiser tes pieds. »

Un jour, cette plainte que connaissent bien tous

les amants lui échappe :

« Quand on s'aime, il faut souvent vivre dans le lendemain... »

Quand Victor Hugo rentre de Bretagne, sa famille est aux Roches, chez les Bertin. On emménage bien vite rue du Paradis; et puis, en septembre, Victor et Juliette prennent leur vol vers la vallée de Bièvres; ils s'en vont célébrer là-bas leurs « noces

d'oiseaux échappés ».

Au hameau des Metz, qui domine Jouy-en-Josas, à une lieue de la propriété des Bertin, le sieur Labussière loue une chambre à la jeune femme. C'est dans l'ancienne garderie du château voisin, qui appartint à Cambacérès; maison basse, un rez-dechaussée, un étage mansardé; sur la blanche façade aux volets bleus, court une treille rousse. Ici, le jardin, des vergers en talus dévalant vers le village, là une grille ouverte sur le chemin de Jouy. Entre les Roches et les Metz, chacun, pour se retrouver, fait la moitié du voyage. Les bois de l'Homme-Mort leur offrent plus d'une « chambre de feuillage » où battre de l'aile, où mener « leur vie d'oiseaux ».

Leur chemin préféré, c'est le chemin des bois. Après Vauboyen, Victor Hugo gagne le carrefour de l'Homme-Mort, puis celui de la Cour-Roland. Là, dans le creux d'un châtaignier centenaire, Juliette l'attend. Il étreint tout ensemble la jeune femme et le vieil arbre,

L'arbre où dans les baisers, leurs âmes confondues Avaient tout oublié...

Après l'arbre séculaire, la « chambre de feuillage », où l'on évoque Virgile, Lycoris et Gallus :

Pour toi qui dans les bois fais, comme l'eau des cieux, Tomber de feuille en feuille un vers mystérieux, Pour toi dont la pensée emplit ma rêverie, J'ai trouvé, dans une ombre où rit l'herbe fleurie, Entre Buc et Meudon, dans un profond oubli, — Et quand je dis Meudon, suppose Tivoli! — J'ai trouvé, mon poète, une chaste vallée A des coteaux charmants nonchalamment mêlée, Retraite favorable à des amants cachés, Faite de flots dormants et de rameaux penchés...

C'est Juliette qui le guide à travers les halliers; elle écarte les branches, et le poète sourit quand il trouve sur le sable des traces menues, les pas de la jeune femme,

Et de sa petitesse étalant l'ironie, Son pied charmant semblait rire à côté du mien...

Plus loin, c'est la fontaine qui chante sous les feuilles, la fontaine qu'un mur va bientôt dérober au passant, au rêveur, aux amants!

Un jour, le 25 octobre, ils abandonnent le bois de l'Homme-Mort et s'engagent sous les futaies en pente qui mènent à Verrières. Il y a là encore des chambres de feuillage, des asiles de verdure qu'éclaircit et empourpre l'automne. Nichés dans les fougères

et les mousses, les amants entrevoient, à travers les branches fines, l'autre rive aux talus bleuissants. A leurs pieds, le village de Bièvres s'accroupit. Ces anciennes maisons, coiffées de chaume ou de tuiles plates, les tentent; et aussi la vieille église basse et modeste. Les cloches tintent pour l'angélus. Qu'il doit faire bon rêver, prier, dans cette ombre pieuse! Leur chère retraite amoureuse, Victor et Juliette se décident à la quitter; par les sentes rapides, les deux amants descendent vers cette paix angélique. Enfin, parmi les jardins où s'effeuillent les dernières roses, voici l'église:

C'était une humble église au cintre surbaissé, L'église où nous entrâmes, Où depuis trois cents ans avaient déjà passé Et pleuré bien des âmes...

Dans l'ombre de l'église de Bièvres, Juliette sent renaître en elle la petite orpheline, confiée aux soins des bonnes dames bénédictines de la rue des Postes; les douces et monotones prières de jadis lui remontent du cœur aux lèvres; l'amour, cette religion des cœurs faibles, la purifie, la jette à genoux:

Car au déclin des ans comme au matin des jours, Joie, extase ou martyre, Un autel que rencontre une femme a toujours Quelque chose à lui dire...

Elle prie; elle pleure; elle pleure sur son passé. sur son présent. Cette saison défaillante, cette heure crépusculaire, ce sanctuaire que tant de générations ont empli de leurs plaintes, tout cela qui ramène l'âme vers les cimes, lui fait aussi sentir plus cruellement la misère de ses chutes; demain, leur vie d'oiseaux va prendre fin; demain, ce sera de nouveau la solitude, la claustration, l'attente, et Paris, et l'hiver! Demain, elle va sentir plus amèrement encore tout ce qui la sépare du foyer de l'être passionnément aimé.

Lui, pourtant, comprend tout, juge sa propre impuissance. Il est des heures où, devant l'injustice du destin qui favorise l'homme au détriment de la femme, celui-ci n'a pas lieu d'être fier. Aussi quelle confusion dans cette strophe embarrassée, humiliée:

Qu'importe que la vie, inégale ici-bas Pour l'homme et pour la femme, Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas! N'avez-vous pas votre âme?

A la longue, cependant, il trouve les mots qui calment, qui rassurent; et quand, au sortir de l'église, les deux amants se séparent, Juliette regarde avec confiance le poète s'éloigner vers les Roches.

L'année suivante, après un voyage de trois semaines en Normandie, leur chère vallée les revoit passer, rêver, s'aimer; Juliette est de nouveau l'hôtesse de la dame Labussière, aux Metz; leur vieux châtaignier évidé, qui souvent leur servit de boîte aux lettres, avec quelle joie ils le retrouvent! Un jour d'orage, ils doivent courir pour gagner son abri. Dans sa robe légère, la jeune femme est toute trempée. Le poète la prend sur ses genoux, la couve, la réchauffe, et elle, ravie, lui écrit le même soir, le 24 octobre 1835 : « Je ne donnerais pas cette journée et surtout le moment où je tremblais de froid sur tes genoux, pour la plus belle et la plus rayonnante de nos journées d'été. Il me semble que nous nous sommes régénérés à ce baptème dont le ciel faisait tous les frais et dont l'amour était le parrain. Toute ma vie je sentirai l'impression de charme des gouttes de pluie qui tombaient de tes cheveux sur mon cou. Toute ma vie, j'entendrai tes paroles de tendre sollicitude et d'enseignement... Tu m'as dit que je t'avais révélé l'amour, toi, tu m'as expliqué la nature et, à travers elle, la grandeur et la bonté de Dieu... S'il y avait des arcs-enciel dans le paysage, il y en avait aussi dans nos cœurs...»

En 1836, les deux amants feront des infidélités à la vallée de Bièvres. C'est l'année du voyage à Fougères et au Mont Saint-Michel, avec Célestin Nanteuil qui passe pour le frère de Juliette; mais l'an 1837 les ramène aux Metz... C'est des Metz que Victor Hugo datera — postdatera sans doute — cette exquise bucolique, qu'un jour Juliette trouva dans le vieux châtaignier:

Viens! une flûte invisible Soupire dans les vergers...

Mais aussi, quelle tristesse de retrouver déjà, modifiés, altérés par les hommes, par la nature, par le temps, les lieux où ils s'aimèrent! Après Jean-Jacques, après Lamartine, Victor Hugo, le 13 octobre 1837, un jour bleu et doré, va célébrer dans un chef-d'œuvre qu'il mettra aux pieds de

Juliette, l'anxieuse poésie du souvenir et du regret :

Il chercha le hameau, la maison isolée, La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée, Le jardin, les fossés...

...Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée, Folâtre, elle buvait en descendant des bois; Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée, Et laissait retomber des perles de ses doigts!

...La forêt ici manque et là s'est agrandie... De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant; Et comme un tas de cendre éteinte et refroidie, L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!...

Mais non, nos souvenirs vivent autant que nous. Juliette, Olympio, ni la maison des Metz, ni le jardin, ni les grands bois, ni le vieux châtaignier ne vous oublient. Huit ans plus tard, en septembre 1845, quand vous revenez à Bièvres, où la diligence vous dépose devant l'auberge du Soleil d'or, le cher passé vous ressaisit et vous ne trouvez plus les choses si changées. Coiffée d'un chapeau de paille de riz, fleuri de giroflées, si belle encore dans sa robe d'organdi à mille raies, Juliette court à l'église « au cintre surbaissé », elle y prie d'un cœur moins troublé, mais non moins ému qu'il y a onze années. Vous déjeunez au Chariot d'or, d'un bel appétit d'amoureux; et puis par les Roches, par Vauboyen, par le bois de l'Homme-Mort, vous vous acheminez vers les Metz. En route, vous revoyez toutes « vos chapelles d'amour », vous faites « à chacune d'elles un arrêt de dévotion ».

Aux Metz, quelle joie! Olympio s'est trompé. Rien, non, rien n'a changé. Les époux Labussière ne sont pas là: mais une fillette vous reçoit, vous

guide; Juliette, vous battez des mains :

- La grille, la cloche, le potager, la borne où je m'assevais pour t'attendre, le lit aux rideaux de toile, l'armoire, la table de chêne!... Dieu s'est chargé de mettre un sceau sur tous les trésors d'amour que nous avons enfouis là; il nous les a gardés!

Olympio s'est trompé. La maison se souvient. Dans votre délire, Juliette, dès que la fille a le dos tourné, vous prenez un morceau de la tenture rustique. Vous aimez tant les reliques, les reliques d'amour et, deux jours plus tard, vous envoyez

à Olympio ce charmant démenti :

« J'aurais voulu mettre mes pieds dans tous les sentiers que nous avons parcourus ensemble il v a onze ans, baiser toutes les pierres du chemin. saluer toutes les feuilles des arbres, cueillir toutes les fleurs des bois, tant il me semblait que c'étaient les mêmes qui nous avaient vus passer ensemble... Rien n'était changé en nous et autour de nous. C'était le même amour ardent, dévoué, doux et triste, dans nos cœurs. C'était le même soleil d'automne et le même ciel sur nos têtes. C'était la même image dans le même cadre. J'aurais donné dix ans de ma vie pour être dix minutes seule dans cette maison qui, depuis onze ans, garde si pieusement notre souvenir. J'aurais voulu emporter la cendre du foyer, la poussière du plancher. J'aurais voulu prier et pleurer là où j'avais pleuré et prié. J'aurais

voulu mourir d'amour à la place où, tant de fois, j'avais reçu ton âme dans un baiser... »

« Date Lilia. »

Et Mme Victor Hugo? Elle a souffert beaucoup, puis elle s'est résignée... Tantôt secrètement, tantôt publiquement, Sainte-Beuve continue de la voir. En août 1835, Léopoldine et sa mère assistent près d'Angers aux noces de Victor Pavie. Sainte-Beuve les y retrouve, les comble de prévenances, et telle est la pureté, l'innocence d'Adèle qu'elle envoie à l'époux absent ces lignes ingénues:

« Quand tu seras à Paris, je te prierai, mon ami, de *lui* écrire quelques lignes de remerciements pour ses soins... »

La tendresse de Victor Hugo pour la « femme de sa jeunesse » ne prendra, d'ailleurs, jamais fin; sa tendresse ni son respect. Elle-même, qui ne se dissimule pas les défaillances de son propre cœur, ellemême affiche pour lui une sorte d'indulgence maternelle. Quand Victor s'attarde avec Juliette sur les routes de Bretagne, Adèle demeure affectueuse et douce: « Je ne veux te rien dire qui puisse t'attrister de loin, ne pouvant être près de toi pour et consoler. Et puis, d'ailleurs, je crois que tu m'aimes au fond de tout cela, et que tu t'amuses, puisque tu tardes ainsi à revenir, et en vérité, ces deux certitudes me rendent heureuse. »

Oui, il l'aime « au fond de tout cela ». Il l'aime avec le cœur, en toute pureté, comme elle voulait être aimée. Elle sait tout, mais elle pardonne. Ses luttes intérieures l'ont brisée. Cette femme de trente-trois ans a déjà le détachement de l'automne. L'aimet-elle d'amour encore? C'est autre chose. L'amour

n'est pas si indulgent!

« Ne te prive de rien, écrit-elle le 5 juillet 1839, à Victor qui voyage en Bretagne avec Nanteuil et Juliette. Moi, je n'ai pas besoin de plaisirs, c'est le calme qu'il me faut. Je suis bien vieille par les goûts et assez triste sans chagrins. Que peut-on de mieux dans cette vie? Je n'ai au monde qu'un désir, c'est que ceux que j'aime soient heureux; le bonheur de la vie est passé pour moi, je le cherche dans la satisfaction des autres. Il y a bien de la douceur, malgré tout, là dedans. Aussi, tu as bien raison quand tu dis que j'ai le sourire indulgent, mon Dieu! Tu peux faire tout au monde; pourvu que tu sois heureux, je le serai.

« Ne crois pas que ce soit indifférence, mais c'est dévouement, et détachement pour moi de la vie; d'ailleurs, jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées que tu sois aussi libre qu'un garçon, pauvre ami, toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme comme moi. Au moins, ce que tu me donneras, tu me le donneras franchement, et en toute liberté. Ne te tourmente donc pas et crois que rien dans cet état de mon âme n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée quand même...

« Tous tes enfants vont bien, je t'embrasse. Sois heureux, bien heureux!

« Adèle Hugo. »

Tant de générosité, tant de grandeur d'âme, qui masquent à grand'peine une immense détresse, éveillent en Victor une infinie gratitude.

Il y a quelques mois, en octobre 1835, ont paru les Chants du crépuscule; et, parmi tant de poèmes inspirés par Juliette, les initiés découvrent deux pièces magnifiques qui n'appartiennent qu'à l'épouse. Hymne d'admiration et de reconnaissance:

Toi! sois bénie à jamais, Ève qu'aucun fruit ne tente!

#### Et enfin l'admirable Date Lilia :

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle! la vertu sur ma tête penchée,
La figure d'albâtre en ma maison cachée...
Celle qui, lorsque au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule, peut me punir et seule me pardonne.

Brûler le même encens sur l'autel de la maîtresse et sur celui de l'épouse n'est peut-être pas du meilleur goût. Mais qui va protester? Adèle....? Non, Sainte-Beuve.

L'orage éclate dans la Revue des Deux? Mondes : « Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée Date Lilia, qui a pour but en quelque sorte de couronner le volume et de le protéger... On dirait qu'en finissant, le poète a voulu jeter une poignée

de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. Le manque de tact littéraire... lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière... »

Cette lecture n'a pas le don d'enchanter Adèle.

Elle la consterne.

Déjà, l'an passé, l'article agressif de Sainte-Beuve à propos de l'Étude sur Mirabeau l'avait blessée. Aujourd'hui, le critique récidive et livre en pâture au public la vie secrète de l'époux, de la femme et de la maîtresse. Mme Victor Hugo put être assez faible pour voir Sainte-Beuve en cachette. Jamais pourtant elle n'a cessé d'aimer son mari. La gloire de Victor Hugo, c'est bien un peu sa gloire. Comment Joseph Delorme ne s'en est-il pas avisé? Ce fin psychologue s'est trompé. Élégiaque à l'extrême, il a fini par ennuyer, mais surtout il a dit du mal du mari, même il en a écrit. Cela ne se peut pardonner.

Le 1<sup>er</sup> avril 1834, Victor Hugo, écœuré des procédés de Sainte-Beuve lui a adressé une lettre de

rupture définitive :

« Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami, enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. »

Après l'éclat de la Revue des Deux Mondes, Hugo

ne se possède plus. Adèle a les yeux rouges, Juliette courbe le front. Le vertueux Sainte-Beuve, exaspéré de voir Mme Hugo se détourner de lui, s'en va partout clabaudant:

— Cette immoralité est honteuse! C'est vrai! J'ai été autrefois l'ami d'Hugo. N'empêche que je lui flanquerais volontiers ma main sur la figure!

Renduel, l'éditeur, rapporte le propos au poète. Quelques jours plus tard, Sainte-Beuve et Victor se rencontrent en terrain neutre, au ministère de l'Instruction publique. Sainte-Beuve évite son ancien ami et quitte la salle en grondant:

« Je lui aurais lancé quelque chose à la tête! »

Le soir même, on frappe à sa porte :

- Deux messieurs vous demandent.

...Les témoins de Victor Hugo.

Diable! voilà qui est sérieux. Dès qu'il est libre, Joseph Delorme court à sa table, rassemble ses manuscrits, en fait un paquet, puis, après avoir rédigé son testament, va confier le tout à Renduel:

- Si je suis tué par Hugo?...

— Allons! Allons! calmez-vous, dit Renduel avec son sourire en croix. Est-ce qu'un duel est possible entre vous: entre deux poètes?

Voilà qui réconforte notre spadassin, plus apte à manier le stylet empoisonné que l'épée. Et puis Renduel, confident habituel d'Adèle, ne va-t-il pas avertir Mme Victor Hugo? Il l'avertit, en effet. La malheureuse s'interpose, une fois de plus, entre les deux hommes. Le duel n'aura pas lieu.

Oui, mais deux ans plus tard, un jour de l'automne 1837, rentrant à l'improviste place Royale,

Victor Hugo surprend chez lui certaine figure de carême... Sainte-Beuve. Et c'est alors qu'éclate entre le critique et le poète la scène violente, brutale que Victor évoquera, plus tard, lors de la publication du Livre d'amour:

#### A S.-B.

Que dit-on? On m'annonce un libelle posthume
De toi. C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Lorsque sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je te dis : n'entrez plus, monsieur, dans ma maison!
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
La lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout,
Et ce que méditait ta laideur dédaignée;
On devine la toile en voyant l'araignée.

Tout est fini, bien fini. Dévoré d'humiliation, diminué par le mari devant la femme qu'il aime, et sachant bien pour qui Adèle a pris parti, Sainte-Beuve précipite son départ pour Lausanne, où il s'en va professer son admirable cours sur Port-Royal. Il quitte Paris, « sombre et trois fois sombre ».

Six mois plus tard, le 18 mars 1838, il explique à Guttinguer la scène de la rupture. Adèle est déci-

dément bien perdue pour lui :

« Du côté de la place Royale, j'ai éprouvé ce que deux mots de conversation pourront seuls vous expliquer; d'une part, une noire et grossière machination qui sent son cyclope; de l'autre, une inouïe et vraiment stupide crédulité, qui m'a donné la mesure d'une intelligence que l'amour n'éclaire

plus. »

Puisqu'elle n'aime plus Sainte-Beuve, Adèle est « stupide ». Pourquoi eut-elle la faiblesse de le revoir, six semaines après? Si elle avait pu savoir quels sentiments elle inspira ce jour-là à Sainte-Beuve!

« Ai-je éprouvé la vérité de ce mot de La Rochefoucauld : « On pardonne tant que l'on aime. » Cependant, il me semble que c'en est fait de l'amour, au moins de ce côté-là. »

Trois ans plus tard, en 1841, se demandant s'il aime encore Adèle, il note simplement sur son Journal:

« Non, je la hais! »

Il est bientôt temps de publier le Livre d'amour.

# Sous le masque de Ruy Blas.

Le 10 juin 1837, Louis-Philippe inaugure Versailles. Le soir, aux flambeaux, toute l'armée romantique défile dans la grande galerie, remise à neuf, redorée, surdorée. Il y a là Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Eugène Delacroix, Michelet et jusqu'à Sainte-Beuve. C'est la fête de Versailles, mais c'est aussi la fête de la monarchie de Juillet qui ne connut jamais une telle faveur. Metternich a refusé au duc d'Orléans une archiduchesse autrichienne. Qu'importe! on s'empresse aujourd'hui autour de la jeune épouse du prince héritier, de la future reine de France, Hélène de Mecklembourg-Schwerin:

- Quelle taille souple!

— Son col long porte avec bien de la grâce la tête petite et arrondie.

- Ses mouvements font songer à ceux d'un

cygne.

- C'est le sang polonais qui lui donne ce charme. Sachons-lui gré de n'avoir rien d'allemand.
- Son grand-père, Auguste de Saxe-Weimar, était l'ami de Gœthe et de Schiller.
  - Hélène a hérité de son aïeul le goût des lettres.

Quelle nature romanesque!

- Son rêve, c'était Paris, et voici qu'elle règne déjà sur tous nos cœurs. Son poète, c'est Victor Hugo! S'il a assisté ce soir au banquet de la Galerie des Glaces, c'est bien parce que la princesse l'a voulu.
- Mais oui, le roi l'a toujours boudé, et Hugo boude toujours le roi.
- Ma chère, il a retourné son billet d'invitation en s'excusant. Pour le faire revenir sur sa décision, il a fallu que le duc d'Orléans lui écrivît une lettre personnelle en le priant de ne pas décevoir de la sorte la princesse.
- Mais tenez, cet officier de la garde nationale,

c'est lui, c'est Victor Hugo.

- Le duc d'Orléans le présente à la princesse.
- Ils parlent ensemble. Rapprochons-nous, écoutons.

Sous le regard bienveillant du Prince Charmant du romantisme, Ferdinand d'Orléans, le poète et la jeune princesse s'entretiennent. — Monsieur Victor Hugo, que je suis heureuse de vous voir! Il y avait deux personnes que je désirais vivement connaître, M. Cousin et vous. J'ai souvent parlé de vos œuvres avec M. de Gœthe. J'ai lu tous vos livres. Je sais vos vers par cœur. Vous pouvez m'interroger; mais j'aime par-dessus tout la pièce des Chants du crépuscule qui commence ainsi:

C'était une humble église au cintre surbaissé, L'église où nous entrâmes...

Puis, comme Victor Hugo s'incline vers la petite main qu'on lui tend avec une grâce toute royale, la vive princesse ajoute tout bas:

- J'ai visité votre Notre-Dame!

Victor Hugo s'éloigne ébloui. Il se sent au cœur beaucoup moins de dédain pour la monarchie de

Louis-Philippe.

Quelques jours plus tard, pour le remercier de sa dédicace des Voix intérieures, qui viennent de paraître, le duc et la duchesse d'Orléans envoient au poète l'un des tableaux romantiques qui ont obtenu le plus grand succès au Salon de 1837, le couronnement du cadavre d'Inès de Castro, par Saint-Èvre. Delacroix, pressenti par le bon Dumas, a refusé de céder son Marino Faliero. Qu'importe! Marino Faliero rappelait trop une tragédie de Casimir Delavigne, tandis que — la princesse ne l'ignore pas — Victor Hugo écolier a commencé d'écrire une Inès de Castro.

Autre attention de la princesse. Pour une loterie charitable qu'organise Mme Hugo, la duchesse

d'Orléans fait somptueusement relier un ouvrage du poète, après avoir copié deux strophes de Victor Hugo en mêlant sa signature princière à la sienne.

De plus en plus touché, de plus en plus séduit, Victor Hugo devient l'un des familiers du Pavillon Marsan, où réside le duc d'Orléans. Plus encore que par le jeune prince qui attire, autour de sa cheminée, tout ce que le romantisme compte d'illustre, Victor Hugo est conquis par celle qui doit un jour régner sur la France.

Ses rêveries de poète, ses ambitions politiques vont s'exprimer dans l'un des chefs-d'œuvre de son théâtre, Ruy Blas, qu'en 1838 il écrit en quelques semaines.

Après avoir été Hernani, chef de bande montant à l'assaut de la Bastille académique, Victor Hugo s'incarne cette fois dans le

Ver de terre amoureux d'une étoile,

dans l'humble poète castillan, passionné de justice sociale, éperdument épris de sa souveraine.

Sainte-Beuve dont Hugo vient de surprendre les sournoises machinations, Sainte-Beuve qui maintenant se vante publiquement d'avoir reçu les faveurs d'Adèle, Sainte-Beuve, que Victor Hugo vient de jeter à la porte, a fourni sans doute plusieurs traits pour Don Salluste:

Mais doucement détruire une femme! et creuser Sous ses pieds une trappe! et contre elle abuser, Qui sait? de son humeur peut-être hasardeuse! Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse... Ruy Blas, l'homme de génie, « que l'admiration d'une reine fait premier ministre et qui renouvelle par des réformes populaires une monarchie vieille et corrompue, » Ruy Blas, c'est Victor Hugo; mais, de toute évidence, en dépit des renseignements historiques que fournissent au poète les Mémoires de Mme d'Aulnoye, Marie de Neubourg, princesse allemande, c'est Hélène de Mecklembourg.

Amour chaste et secret que celui du véritable Ruy Blas. Trop d'obstacles le séparaient de cette duchesse d'Orléans qui, d'ailleurs, adorait son mari. Cette affection profonde résistera à toutes les catastrophes, à toutes les révolutions, à l'exil. En 1855, Victor Hugo proscrit révélera peut-être le mystère de Ruy Blas dans une pièce de vers adressée à sa sœur d'exil, à la duchesse d'Orléans:

Elle accepte, stoïque et simple, l'âpre ennui, L'isolement, l'affront dont un sot nous lapide, La haine des méchants, cette meule stupide Qui broie un diamant ainsi qu'un grain de mil, Et toutes les douleurs, contre-coup de l'exil... Si le ciel m'eût donné, douce et charmante loi, Le grand devoir des fils qu'il te confie à toi, Ah! comme elle eût dormi sous ma garde fidèle, Et lion pour autrui, j'eusse été chien pour elle!

« Chien pour elle... » il y a là de quoi rêver...

# Une présentation place Royale.

Ce dimanche soir — comme tous les dimanches soir — Victor Hugo ne quitte pas la place Royale. Des landaus, des calèches, certaines armoriées. stationnent devant l'ancien hôtel Guéménée, où peut-être Marion de Lorme vécut avant son poète. La place bourdonne comme une ruche. Des jeunes gens se hâtent, chevelus, fanatisés, vers la maison en fête. Victor Hugo reçoit.

La lourde porte repoussée, voici l'escalier aux marches de pierre, à la rampe de fer forgé. Deux étages. Une vaste antichambre, pleine de vieux coffres espagnols, et d'où une fenêtre-meurtrière permet de surveiller la place, conduit à la salle à manger, encombrée de bahuts Renaissance, de crédences rococo, de faïences achetées rue de Lappe. Là, resplendit aux flambeaux une magnifique tapisserie représentant le Roman de la rose.

Deux portes : l'une, celle du salon ; l'autre, qui par un couloir mène aux chambres des enfants Hugo, des jeunes filles, Léopoldine et Adèle, des fils Charles et François-Victor, à la chambre de Mme Hugo que décorent le gracieux portrait de Léopoldine, par Châtillon, et du même artiste, l'un des familiers de la maison, la première communion de la fille aînée de Victor Hugo dans l'église de Fourqueux, près de Saint-Germain-en-Laye. Après la chambre du poète, c'est enfin le cabinet de travail. Ici se réfugient les intimes, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, les Devéria, David d'Angers, Auguste de Châtillon, Boulanger, Delphine Gay, Lamartine, quand il daigne venir.

Comme les chambres, le cabinet de travail tendu de damas rouge, donne sur une cour intérieure. Il s'ouvre sur un escalier dérobé, par où Juliette est venue parfois en cachette. Au plafond, une peinture

frénétique de Châtillon, le Moine rouge, qui vêtu d'une robe flamboyante, lit gravement la Bible sur le flanc d'une femme nue.

Au mur, des dessins, des aquarelles de Boulanger et de Nanteuil, les Fantômes, le Dernier jour d'un condamné, les Truands; et puis, sans parler des vitraux des fenêtres, des vieux livres, des vieux meubles, des laques, des porcelaines de Chine; et puis, sur le bureau, une boussole de cuivre portant la date de 1489 et le nom de la Pinta, la boussole de Christophe Colomb.

Dans le salon rouge, entourée de ses beaux enfants, Mme Victor Hugo accueille avec une grâce souveraine Balzac, Berlioz, les Johannot, Petrus Borel, Jehan du Seigneur, Alfred de Musset, Préault, Humboldt, Buloz, Banville, Houssaye, Meurice, Vacquerie, et tout un flot de jolies femmes très élégantes, somptueusement parées...

Deux cheminées, ornées de miroirs anciens, de grands vases, de flambeaux dorés, de pendules rococo, disparaissent sous la richesse des bandeaux de tapisseries; si larges sont les embrasures des trois fenêtres qu'on y peut s'isoler pour causer librement; le parfum des fleurs, des feuillages entre par les croisées ouvertes; aussi bien que dans les salons, la soirée a lieu sur la place Royale. Les Jeune-France s'en vont fumer leur cigarette dans les allées, autour de Louis-le-Chaste, puis remontent bientôt, grisés de nuit, d'azur étoilé, dans l'éblouissement des flambeaux et des danses.

Et le trône, dont parlent les petites gazettes? Ce trône, cette estrade, où le pape de l'Église roman-

tique recevrait les hommages de ses fidèles, donnant sa belle main à baiser comme un empereur et bénissant ses adorateurs à genoux le long des marches?

Ni marches, ni estrade, ni trône. Face aux fenêtres, un grand dais à lambrequins, lequel aurait appartenu à Mme de Maintenon,

- Le dais du dey! dit Gautier qui, pas plus que le

maître du logis, ne répugne aux calembours.

Facétie que seuls peuvent goûter les initiés. Le dais a, en effet, pour fond un trophée de la prise d'Alger, un étendard du dey Hussein, don du lieutenant d'Elbée à Victor Hugo.

Sous le dais du dey, un grand divan, recouvert d'anciennes broderies, où se groupent, de préférence, les jolies femmes et qui, les flambeaux éteints, servira peut-être à coucher quelque ami attardé... Tel est le trône de Victor Hugo!

Pourtant, présent ou absent, il règne sur cette vaste pièce. Non loin du Feu du ciel de Louis Boulanger, faisant pendant à la gracieuse et fière figure de Mme Hugo, par le même artiste, et au buste impérissable de David d'Angers, voici le grand portrait du maître, tenant entre ses genoux François-Victor, toile magistrale brossée par le peintrepoète Auguste de Châtillon : brûlant d'un feu sombre, sous la splendeur du front immense, les yeux rougis par les veilles, les sourcils froncés, la lèvre amère et sensuelle révélant les défaites de l'homme, les angoisses d'un amour menacé, les défaillances de l'âme, les égarements de la chair et de l'esprit. On assiste, sur cette toile ardente, à

la métamorphose du bel archange tranquille en un faune puissamment tourmenté.

Quant au buste de David, il n'exprime que la gloire, l'immortalité du génie. Ce n'est pas l'envolée magnifique de Lamartine vers le ciel; ce n'est pas l'Apollon romantique touchant de son front sublime le plafond des étoiles. C'est Olympio, c'est le dieu, né d'une longue lignée paysanne, c'est le dieu des halliers, des prairies, des labours, c'est Olympio et c'est Antée, le robuste géant qui, au contact de la terre maternelle, retrouve des forces profondes et qui, au soir de sa vie, en la célébrant, célébrera son propre génie:

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.

Ce soir, une rumeur soudaine emplit la place... Un jeune fanatique, Auguste Vacquerie, se penche vers le maître :

- Leurs Altesses Royales.

La foule des invités s'écarte. Victor Hugo, Mme Victor Hugo ont vivement gagné l'escalier, où déjà apparaissent un grand jeune homme blond, en uniforme de général de division, donnant le bras à une charmante jeune femme, gracieuse et vive : le duc et la duchesse d'Orléans.

- Monseigneur, Madame!

Dans le grand salon, Louise Bertin a rassemblé toute une cohorte de jolies filles :

Venez tous à la fête, Page, dame et seigneur! Venez tous à la fête, Des fleurs sur votre tête, La joie au fond du cœur! Le chœur d'Esmeralda accueille Leurs Altesses Royales; puis, comme les chants prennent fin:

— Quelle est donc, demande Hélène d'Orléans, la future reine de France, quelle est donc cette fillette étrange... et si belle qui chantait avec tant de grâce fière?

- La brune, très pâle?...

— Non, la blanche, si blanche, si grande, avec ces cheveux qu'aurait aimés le Titien!

Victor Hugo s'incline :

— Sa mère, Doña Manuela, nous a été amenée par Mérimée. Cette jeune fille, Madame, est Espagnole. Elle s'appelle Eugénie de Montijo...

# L'Aiglon.

Détaché des Bourbons depuis l'Ode à la colonne, le poète de la France, au lendemain des Trois Glorieuses, n'a pas cru tout d'abord en Louis-Philippe. Issu des barricades, ce règne suscitait encore trop d'émeutes pour être stable. L'ode fameuse : A la Jeune France, Victor Hugo l'a placée sous le signe de Napoléon. En 1831, le roi Joseph, qui tenait en si haute estime le général Hugo, a dépêché à son fils un envoyé secret, Joël Roberts Poinsett. Il s'agissait de travailler à l'avènement de Napoléon II. Le 6 septembre, l'auteur de Cromwell s'est rallié sans réserve à la cause du duc de Reichstadt. Et quelques semaines plus tard, il ajoutait aux Feuilles d'automne, sur le point de paraître, une pièce, d'inspiration napoléonienne, le Souvenir d'enfance.

En ce même mois de novembre 1831, tandis que

Victor Hugo dédiait ce poème à Joseph Bonaparte, l'ex-roi d'Espagne recevait, aux États-Unis où il vivait depuis 1815, la visite de J. R. Poinsett. Heureuses nouvelles. Contre l'usurpateur, républicains et bonapartistes faisaient bloc; tout comme sous les Bourbons, les sociétés secrètes subissaient le prestige napoléonien; et l'émeutier de Cromwell, le vainqueur d'Hernani, le jeune général en chef de l'armée romantique, ne célèbrait le vol de l'aigle que pour hâter celui de l'aiglon.

La France réclamait Napoléon II. Il n'y avait plus qu'à l'enlever à Schœnbrun, à le conduire de clocher en clocher jusqu'à Notre-Dame. Comment ne pas céder à l'appel de tout un peuple? Le vieux roi se décida. Le 20 juillet 1832, il s'embarquait pour Londres. Que de rêves glorieux flottaient alors

sous les étoiles!

Hélas! dès qu'il eut mis le pied sur le sol britannique, ce fut pour apprendre la catastrophe. Deux jours après son départ des États-Unis, le roi Joseph perdait son neveu: l'aiglon mourait, le 22 juillet, à Vienne, sans avoir pu essayer ses ailes.

La déception, la douleur de la France, Hugo l'exprima, pour jamais, dans l'ode illustre et sublime :

Mil huit cent onze! O temps où des peuples sans nombre...

Mais, quand Joseph, devenu le seul prétendant au trône napoléonien pria le poète de venir conférer avec lui à Londres, le chantre de Napoléon II se déroba. A quoi bon s'attarder près d'un prince sans prestige? Pour lui déjà, l'avenir de la France, c'était la République. Et puis, il y avait autre chose qu'il ne disait pas... « Pourquoi maintenant, écrivait-il dans sa préface de *Marion de Lorme*, ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne? »

Après l'empereur, le poète. Après Austerlitz, Hernani. Pour Victor Hugo le véritable successeur de Napoléon ne s'appelle pas Joseph Bonaparte.

mais Victor Hugo.

### Mirabeau, Claude Gueux.

« Ainsi, père, mère, femme, la magistrature, le roi, c'est-à-dire tout ce qui entoure et côtoie l'existence d'un homme dans l'ordre légitime et naturel, tout est pour lui traverse, occasion de chute et de contusion. Il ne rencontre dans la vie que deux choses qui le traitent bien, deux choses irrégulières et révoltées contre l'ordre, une maîtresse et une révolution... »

En 1834, de qui peut parler ainsi Victor Hugo, sinon de Victor Hugo lui-même? Cette mère qui inspire à son fils la haine du père, ce père qui lui apprend à mépriser sa mère, l'épouse qui s'éloigne, cette magistrature partiale qui l'accable (Hugo a perdu son procès du Roi s'amuse), ce roi qui le brime, cette maîtresse qui l'apaise, — Juliette sans doute, — cette révolution qui, seule, doit permettre à son génie de donner sa mesure...? Il ne peut s'agir que de Victor Hugo...! Détrompez-vous... Mirabeau seul est en cause, Mirabeau sur qui Lucas de Montigny vient de publier son grand ouvrage et qui vient de dicter au chantre du Sacre un panégyrique.

Il s'agit bien de Mirabeau! A vrai dire, comme l'insinue Sainte-Beuve, le poète « s'est vu, miré et copié lui-même, en quelque sorte, dans cette figure toute marquetée et couturée, comme dans un miroir à mille facettes. » Cette ambition déchaînée, cette générosité véhémente, cet amour sonore de la masse, cette sensualité verbale et charnelle, que de traits communs entre l'orateur et le poète!

Quand il étudie Mirabeau, le chef de l'école romantique songe au tribun que lui-même sera demain. Ce qui le tente en Mirabeau, c'est le verbe devenant action, c'est la parole assurant l'exercice du pouvoir.

Bien plus qu'à *Marie Tudor*, qui vient d'échouer, bien plus qu'à *Angelo*, mélodrames bâclés pour payer les dettes de Juliette, ce qui intéresse alors Victor Hugo, ce qui le passionne, c'est le plaidoyer politique ou social, c'est *Mirabeau*, c'est *Claude Gueux*.

Une fois de plus, la guillotine obsède Victor Hugo. Il ne lui suffit pas d'avoir écrit le Dernier Jour d'un condamné, — un roman. La réalité l'étreint. Le procès de Claude Gueux, un véritable assassin, qui a commis un vrai crime, et été exécuté sur la place publique de Troyes, lui fournit l'occasion de protester une seconde fois contre la peine de mort : « La tête de l'homme du peuple est pleine de germes utiles... Cette tête, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; yous n'aurez pas besoin de la couper! »

# Nous te ferons de belles funérailles.

La brume d'hiver se dissipe. Un boulet rouge troue la neige. C'est le soleil du 15 décembre 1840. On est dans le mois d'Austerlitz. — La charité, mon bon monsieur, au nom du grand Napoléon!

Dans la foule compacte, malgré un froid de huit

degrés au-dessous, on chante :

Napoléon aimait la guerre Et son peuple comme Jésus...

D'immenses estrades occupent l'esplanade des Invalides. Les femmes sont bottées de chaussons épais; sous les voiles, sous les fourrures, à peine si l'on distingue leurs traits et leurs formes! Écharpes, cache-nez extravagants: ce sont les hommes.

Victor Hugo salue d'un geste...; non loin de lui, un homme mince, au teint olivâtre, aux yeux d'Asie, semble souffrir du froid plus que personne; il tient par la main un jeune garçon aux cheveux bouclés... Eugène Delacroix et son élève, Maurice Sand.

En face de Victor Hugo, une statue de Jeanne d'Arc. Au fond, le dôme doré, sublime.

Midi et demi; un grand mouvement. Le cortège! Les généraux, les maréchaux. Le soleil allume les cuirasses des carabiniers... Une furieuse canonnade. Le char de l'Empereur. Tous les drapeaux de la France, « une forèt de drapeaux »; un cheval blanc, portant sur son dos la selle de Bonaparte à Marengo. « Frémissement dans la foule. »

— C'est le cheval de bataille de Napoléon! prétend quelqu'un. Tout le monde le croit. Après le cheval blanc, de longues files sombres : les cinq cents marins de la Belle-Poule; son état-major; le prince de Joinville.

Et voici l'immense char, au crèpe violet, semé d'abeilles, qu'encadrent quatorze victoires.

Une longue pause. Le char s'arrête. Jeanne d'Arc

et Victor Hugo veillent sur Napoléon.

Enfin la marche reprend vers le dôme de gloire. Sous le kolpack épique, sous le casque tigré, sous l'ourson où l'aigle impérial reprend son vol, les survivants de la Grande Armée défilent. Il y a là bien des manches vides, bien des pilons glorieux. La foule sanglote, les tambours battent aux champs... Làbas, derrière la grille dorée, le prince de Joinville s'incline devant le roi. Cent canons hachent ses paroles:

- Sire, je vous présente le corps de l'Empereur

Napoléon!

Louis-Philippe se recueille et répond :

— Je le recois au nom de la France!

Mais ce Retour de l'Empereur, en vérité, ce n'est pas le Roi Citoyen, c'est Victor Hugo, c'est le poète qui le célèbre au nom de la France :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur...

Aux Tuileries.

Après la cheminée du pavillon Marsan, la cheminée des Tuileries. Maintenant Victor Hugo est devenu l'un des familiers du château. Le vieux roi malicieux écoute le poète construire des systèmes politiques. Parfois, quand Victor Hugo attaque un peu vivement M. Thiers, que le roi, lui non plus, n'aime guère, c'est tout au plus si Louis-Philippe n'ap-

prouve pas la diatribe, d'un hochement de son

toupet.

Ce soir, la causerie s'attarde au coin du feu et, tandis que dans une embrasure du salon, le prince de Joinville fait mille singeries avec la duchesse d'Aumale, le roi Louis-Philippe - chose surprenante - aborde le chapitre de l'amour :

\_ Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois dans

ma vie.

- Et de qui, sire?

- De Mme de Genlis.

- Bah! mais elle était votre précepteur!

Le roi se met à rire et reprend :

- Comme vous dites! Et un rude précepteur, je vous jure! Elle nous avait élevés avec férocité, ma sœur et moi. Levés à six heures du matin, hiver comme été... C'est elle qui m'a habitué à coucher sur des planches. Elle m'a fait apprendre une foule de choses manuelles; je sais, grâce à elle, un peu faire tous les métiers, y compris le métier de frater. Je saigne mon homme comme Figaro. Je suis menuisier, palefrenier, maçon, forgeron... En grandissant, je m'aperçus qu'elle était fort jolie. Je ne savais pas ce que j'avais près d'elle. J'étais amoureux, mais je ne m'en doutais pas. Mme de Genlis, qui s'y connaissait, comprit et devina tout de suite. Elle me traita fort mal. C'était le temps où elle couchait avec Mirabeau. Elle me disait à chaque instant:

- Mais, monsieur de Chartres, grand dadais que vous êtes, qu'avez-vous donc à vous fourrer toujours dans mes jupons!

Elle avait trente-six ans, j'en avais dix-sept... »

# Ville conquise.

Le 3 juin 1841, on s'écrase sous la coupole. Après trois échecs successifs, Victor Hugo a enfin été élu membre de l'Académie française, le 7 janvier, par 17 voix contre 15 accordées à M. Ancelot. Il remplace — ô dérision — Népomucène Lemercier! Le soir même de l'élection, Juliette lui a envoyé ce bulletin de victoire : « Grâce à vos dis-sept voix amies, et malgré les quinze groins de vos adversaires, vous voilà académicien. Quel bonheur!!! Vous devriez m'apporter à voir et à baiser votre ravissante belle tête, un peu plus de cinq minutes comme tout à l'heure... »

Pour cette réception, Juliette avait rêvé d'une toilette de « tarlatane blanche à nuages et à grands plis et d'une écharpe rose tranchant sur le blanc du corsage »; mais il lui a fallu renoncer à ce luxe somptuaire et se contenter d'une robe plus simple. Ne lui en a-t-il pas coûté vingt-deux francs seize sous — lourde dépense — pour offrir au récipiendaire ses manchettes et son jabot de cérémonie? Et puis, la première communion de Claire a grevé également son budget... N'importe! sa beauté rayonne et éclipse des voisines, vêtues avec plus de recherche.

Cette robe de tarlatane, qui hanta ses songes, une autre la porte — une toute jeune fille de dix-sept ans, Mlle Doze, l'élève de Mlle Mars; le frais minois de cette fillette disparaît dans une capote de gros de Naples blanc froncé, et garnie d'une double chicorée de soie effilée très touffue. Près de Mlle Doze, la comtesse Merlin, toute en rose, éblouit encore, mal-

gré la cinquantaine bien sonnée et ses souvenirs de la cour du roi Joseph. Sa contemporaine, Mme A. Dupin, directrice du Journal des femmes, a élu la nuance feuille morte, chère à Mme Cottin. Devant elle, Mme Thiers, avec une capote de crêpe rose froncé, ornée de fleurs du Pérou... Les Muses sont toutes là...

Non loin de Mlle Mars, voici la grande électrice de Victor Hugo à l'Académie, — Delphine Gay, Mme Émile de Girardin : chapeau de paille de riz à bouquets de géranium giroflée, robe d'organdi à mille raies et sur les épaules « une écharpe du pays d'Oscar et de Malvina ». Autre Muse, Anaïs Ségalas, l'auteur des Oiseaux de passage, porte un chapeau de crêpe blanc sur lequel deux touffes de roses retiennent une voilette en tulle d'Angleterre. Déjà couronnée par l'Académie, Louise Colet, beauté blonde, triomphe au premier rang, dans sa robe de soie maïs, sous son écharpe de Chantilly, et son chapeau de paille orné de velours vert...

L'heure approche, la séance va commencer. M. de Balzac, qui refusa de se porter contre Victor Hugo, a des peines infinies à se caser. Les soldats font la haie. Le prince! Les princesses! Cette élection est un peu leur élection. Le duc d'Orléans traverse la salle pour se rendre dans la tribune réservée; preste physionomie sous le petit chapeau blanc garni de roses pâles, la duchesse d'Orléans donne le bras au prince héritier. Derrière eux, la duchesse de

Nemours, la princesse Clémentine.

Autre rumeur. Le récipiendaire fait son entrée; de nouveau toute la salle se lève. Victor Hugo est très pâle. Du regard, il cherche Juliette. La voici qui sourit. Il se rassure.

Les cheveux longs et châtains, lissés, bien peignés, séparés avec soin sur le front pyramidal, retombent en rouleaux jusque sur le collet brodé de l'habit; l'œil noir, enfoncé, brille d'une joie fière. Un col blanc, replié sur une cravate de satin noir, encadre à merveille la figure jeune encore, mais pâle et grave. La croix d'officier de la Légion d'honneur orne l'habit vert, de bonne coupe et très cintré. Des gants blancs, que le nouvel immortel ne quittera pas un instant, « un port de tête superbe, une allure de vainqueur entrant dans une ville conquise... »

Tout l'auditoire féminin applaudit; mais il sera vite déçu. Le régal littéraire que les belles Muses s'étaient promis, elles y doivent renoncer. Dans un langage sublime, Victor Hugo ne parle que politique. Il pose sa candidature à la Chambre des pairs. Il établit la prépondérance du génie sur les lois, de la pensée sur l'action; il s'offre à collaborer avec la dynastie régnante : « Civiliser les hommes par le calme rayonnement de la pensée sur leurs têtes, voilà, messieurs, la mission, la fonction et la gloire du poète. »

Il prononce un splendide éloge de Napoléon, il glorifie, non sans réserves, la Convention, mais fait aussi l'apologie de Malesherbes. Traditionaliste, le récipiendaire célèbre avec force « les trois choses de ce monde, les plus rayonnantes après Dieu, la

royauté, la beauté et le génie ».

Quand il a détaché ces mots : la beauté, son regard

s'est longuement posé sur Juliette qui a frémi d'un tel hommage...

Le lendemain, transportée d'enthousiasme, celle-ci

écrit à Olympio :

« Il m'est resté, depuis le moment de ton entrée dans la salle de l'Académie un étonnement délicieux, qui tient le milieu entre l'ivresse et l'extase... Mon Victor, mon Victor, je t'aime. Je voudrais baiser tes pieds, je voudrais te porter dans mes bras. »

#### Le Génie du Rhin.

« Le Rhin est beaucoup plus français que ne le pensent les Allemands... La rive gauche du Rhin est restée française; tandis que la rive droite naturellement et nécessairement allemande, est devenue toute prussienne. Parcourez la rive droite, entrez dans les auberges, dans les tavernes, dans les boutiques; partout vous verrez le portrait du grand Frédéric et la bataille de Rosbach accrochés au mur. Parcourez la rive gauche, visitez les mêmes lieux, partout vous y trouverez Napoléon et Austerlitz, protestation muette. La liberté de la muraille existe encore, et elle suffit, comme on voit, pour rendre publiques les pensées secrètes... »

Originaire des marches de l'Est, fils de ce bon Lorrain, le général Hugo qui défendit et sauva Thionville, petit-fils d'un maître menuisier de Nancy et par lui issu de ce terroir de Baudricourt, qui aura eu la gloire insigne d'élaborer les destinées de Jeanne la Pucelle, de Claude Gellée et du plus grand de nos lyriques, Victor Hugo était tout naturellement incliné à se tourner vers le Rhin, à l'étudier, à l'observer, à démêler enfin, dès 1842, qu' « infailliblement un jour, bientôt peut-être, le Rhin serait la question flagrante du continent ».

A son premier voyage, en 1839, bien qu'il fût parti avec Juliette pour le Rhin, « sans autre but que de voir des arbres et le ciel..., la rencontre de ce grand fleuve produisit en lui ce qu'aucun incident de son voyage ne lui avait inspiré jusqu'à ce moment; une volonté de voir et d'observer dans un but déterminé fixa la marche errante de ses idées, imprima une signification presque précise à son excursion d'abord capricieuse, donna un centre à ses études, en un mot le fit passer de la rêverie à la pensée. »

1840, 1862, 1863, 1864, 1865, 1869. Chacune de ces années, de ces étapes, verra le grand poète, de plus en plus anxieux de l'avenir, reprendre le chemin du Rhin. A la fin de l'Année Terrible, il se contentera d'un séjour dans ce libre État du Luxembourg, où la plus respectueuse hospitalité lui sera offerte, et d'un pèlerinage à Thionville, criblée d'obus prussiens, à Thionville, à laquelle il promettra au nom de son père, « dans un avenir prochain, la vie, la liberté et la patrie. »

Prussianisé, caporalisé, le Rhin ne verra plus passer le grand voyageur. Mais la Loreley dont il écoutera peut-être trop longtemps la chanson troublante, n'a pu oublier les belles œuvres qu'elle inspira à Victor Hugo, si latin de culture, jusqu'alors uniquement nourri d'Horace et de Virgile: le Rhin, les Burgraves, les Deux Trouvailles de Gallus et ces grandes épopées de la Légende des siècles, les Cheva-

liers errants; Welf, Castellan d'Osbor, résistant à l'empereur dans sa tour, comme le proscrit résistera à Louis Bonaparte dans son île battue des vents; Eviradnus, en qui se personnifie le vieux poète chevaleresque, qui au soir de sa vie, apparaîtra comme le vieux burgrave de la démocratie...

C'est encore l'Ondine du Rhin et ses visions lunaires sur les burgs écroulés qui révèlent l'étonnant artiste plastique que Hugo porte en lui... Avant cette rencontre, Hugo dessinateur, très curieux des techniques de Boulanger et de Nanteuil, balbutie. Loreley l'illumine de sa magie; et les premiers tableaux du voyage au Rhin sont tout de suite des chefs-d'œuvre: la Tour des rats, le Château

fort, le Burg à la croix.

La plupart de ces belles compositions visionnées s'éclairent à la lueur argentée de la lune; et le poète des Rayons et des Ombres nous en donne luimême la raison dans un passage du Rhin, d'une grâce languissante et magnifique qui rappelle Chateaubriand. « La lune dans les ruines est mieux qu'une lumière, c'est une harmonie. Elle ne cache aucun détail et elle n'exagère aucune cicatrice; elle jette un voile sur les choses brisées et ajoute je ne sais quelle auréole brumeuse à la majesté des vieux édifices. Il vaut mieux voir un palais ou un cloître écroulé la nuit que le jour. La dure clarté du soleil fatigue les ruines et importune la tristesse des statues. »

Prosateur, poète, dessinateur, politique, Victor Hugo tout ensemble lorrain et latin, classique et gothique, véritable Génie du Rhin, ne cessera de tenir au bord du grand fleuve le rôle généreux et clairvoyant de la France.

Cette mission éminemment conciliatrice, luimême la fixe pour l'avenir dans une de ces formules éternelles où se résument toutes les tendances de son œuvre — et toutes les destinées de notre patrie:

« La France est le point d'intersection de ce qui a été, et de ce qui sera, le lien commun des vieilles royautés et des jeunes nations, le peuple qui se souvient et le peuple qui espère. Le fleuve des siècles peut couler, le passage de l'humanité est assuré; la France est le pont gigantesque qui portera les générations d'une rive à l'autre. »

#### Quand les Burgraves n'en ont pas!

La tragédie ressuscite. Rachel ramène la foule à Corneille et à Racine. Dorval et Bocage désertent, passent à l'ennemi. Le drame romantique a du plomb dans l'aile; et l'on va représenter aux Français les Burgraves, épopée inspirée par le Génie du Rhin, et que domine, sous les haillons impériaux de Barberousse, la grande ombre de Napoléon.

Où sont les soirs d'Hernani? Dans Hernani, tout était jeune, les personnages, l'auteur, le public... Et maintenant!... Anxieux, sentant venir le vent de la défaite, les jeunes aides de camp du général en chef, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, sont venus demander main-forte à l'un des vétérans d'Hernani, Célestin Nanteuil:

 Nanteuil, trouvez-nous trois cents Spartiates déterminés à vaincre ou à mourir plutôt que de laisser franchir les Thermopyles à l'armée barbare!

Mais celui qui fut le Jeune Homme moyen âge secoue avec mélancolie sa longue chevelure toute crespelée, toute annelée :

— Jeune homme, répond-il enfin à Vacquerie, allez dire à votre maître qu'il n'y a plus de jeunesse! Je ne puis fournir les trois cents jeunes gens.

Le 7 mars 1843, quand le rideau se lève pour la première fois sur les Burgraves, la salle ne tarde guère à donner des signes d'impatience. On conçoit que Rachel n'ait rien fait pour jouer Guanhumara, dont les rides, d'ailleurs, l'épouvantent. Mme Mélingue est quelconque. Les barbes immenses de Job-Beauvallet et de Ligier-Barberousse font sourire. La stature des personnages est écrasante. Le récit de Théramène, tant moqué, est bien moins long, bien plus à sa place, que ces interminables narrations épiques.

Assis entre Frédérick-Lemaître et Gautier, le sculpteur Préault, celui-là même qui, lors de la bataille d'Hernani, criait aux bourgeois chauves : « A la guillotine, les genoux! » Préault se penche vers Théo et tout bas : « C'est ennuyeux! »

- C'est plus, répond Gautier. C'est assommant!
- Détestable! déclare Jules Janin, qui devra bien pourtant faire dans les Débats l'apologie de cette trilogie...

Et au foyer, Janin répète à Sainte-Beuve, qui se frotte les mains :

- Si j'étais ministre de l'Intérieur, je donne-

rais la croix d'honneur à celui qui sifflerait le premier!

Lamartine avoue sa désillusion, mais le poète rend hommage au poète :

- Selon moi, ce sont les plus beaux vers que Hugo ait faits. Le vers est pittoresque et grandiose, mais ce n'est pas vrai!

Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas naturel, ce n'est pas dramatique, c'est épique. Les Burgraves préludent à la Légende des siècles :

Ces burgraves sont grands. Les marquis des frontières. Les comtes souverains, les ducs fils des rois goths. Se courbent devant eux jusqu'à leur être égaux. Le burg, plein de clairons, de chansons, de huées, Se dresse inaccessible au milieu des nuées...

On siffle! Qu'importe? Quand Ligier lance aux siffleurs le défi de Barberousse :

Si vous aviez des cœurs, si vous aviez des âmes, On yous dirait : Vraiment, yous êtes trop infâmes...

il est acclamé.

Quand enfin s'achève l'imprécation superbe du vieil empereur aux Burgraves :

Tout à coup... tout à coup, dans l'antre inaccessible, Le vengeur indigné, frissonnant et terrible, Apparaît; l'empereur met le pied sur vos tours, Et l'aigle vient s'abattre au milieu des vautours!...

un homme robuste et court, haut en couleur, habit bleu barbeau, gilet de soie noire, face ronde et vulgaire qu'embrasent deux yeux dorés, pleins de génie, se dresse aux stalles de balcon, et applaudit à tout rompre. Balzac, c'est Balzac qui déchaîne l'enthousiasme.

Mais le dernier acte, avec ses récits rétrospectifs, ses ficelles de mélo, ennuie prodigieusement. Le rideau tombe sur un immense bâillement.

Pendant trente représentations, Beauvallet, Ligier. Mme Mélingue, lutteront bravement contre les huées, contre les sifflets et, ce qui est pis, contre la froideur.

Mais le 22 avril, la Lucrèce de Ponsard, tant fêtée dans les salons où vient d'éclore l'École du Bon Sens, Lucrèce, que protège Lamartine, Lucrèce, qu'interprètent Dorval et Bocage, triomphe à l'Odéon. Ce triomphe balaie les Burgraves, chasse à jamais Hugo des tréteaux dramatiques; et comme tout Paris parle de la comète de 1843, une lithographie de Laurent Jan représente Hugo debout près du guichet désert du Théâtre-Français et scrutant le ciel:

Hugo lorgnant les voûtes bleues, Au Seigneur demande tout bas Pourquoi les astres ont des queues Quand les *Burgraves* n'en ont pas!

#### Elle aimait Dieu, les fleurs...

Sur la grand'route d'Auch à Agen, la diligence roule, rapide, dans la nuit. Deux voyageurs reposent, au fond du coupé... « M. et Mme Georget, » ont-ils dit au bureau de la poste, en prenant leurs places. La lune éclaire parfois une femme encore jeune, aux formes pleines, et près d'elle, la soutenant

de sa large épaule, un homme robuste, au front immense.

Soudain, un cahot brusque réveille en sursaut le dormeur. Ses yeux s'entr'ouvrent.

A droite, un précipice. A peine si l'on perçoit le rebord du chemin. Des vapeurs montent à l'horizon, quelques nuages bruns et déchirés s'y mêlent. La lune qui décline, l'aube qui se lève... Étrange clarté! Ce ciel marbré de nuages noirs et de brumes blanches... On dirait une immense montagne, dont l'escarpement se perdrait dans l'infini. Les étoiles semblent des feux de pâtres allumés çà et là sur cette pente gigantesque.

M. Georget se frotte les yeux. Depuis trois semaines qu'il parcourt les Pyrénées et l'Espagne, rien ne l'a surpris comme cette vision surnaturelle. Le voyageur s'éveille tout à fait. L'illusion d'optique s'évanouit, mais le spectacle reste admirable.

Les constellations que nous ne regardons qu'aux heures où elles sont sur nos têtes, M. Georget les voit se coucher à l'horizon. La Grande Ourse, déjà engagée à demi dans les brumes, est devenut immense. Ses sept étoiles brillent comme sepe petites lunes; et cet immense char incliné à pic sur la terre donne au ciel tout entier une figure extraordinaire et terrible.

Effet de brouillard... En arrivant à Agen, ce 4 septembre 1843, M. Georget croit voir la mer. La Garonne exagère.

Trois jours plus tard, après avoir visité Périgueux, et Saintes, nos voyageurs abordent à l'île d'Oléron.

Impression sinistre. Le lendemain, M. Georget note sur son carnet : « J'avais la mort dans l'âme... Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer... »

Aussi, le soir, quel soulagement de quitter cette île funèbre, de retrouver Rochefort, la terre ferme! Le 9 septembre, le hasard d'une promenade au soleil, dans les marais, conduit nos voyageurs au village de Soubise.

On est bien là, mais on a grand soif :

— Un café! Entrons...! Donnez-nous de la bière et des gazettes.

Quelqu'un apporte de la bière et un journal, le Siècle.

L'homme ouvre le journal, veut se lever, chancelle, retombe; d'abord empourpré, son visage est d'une pâleur glacée... Mme Georget lui prend le journal des mains. Un cri étouffé, un sanglot...

Le 4 septembre, le jour même où l'aube s'est levée si terrible sur Agen, Léopoldine Hugo est morte, noyée dans l'estuaire de la Seine, à Villequier, avec

son jeune époux, avec Charles Vacquerie...

Maintenant, sur la route de Rochefort, il n'y a plus qu'une douleur délirante qui ne sent plus ni soif ni fatigue, une douleur qui gémit et qui hurle. Les masques sont tombés. Disparus M. et Mme Georget. Il n'y a plus que Victor Hugo et Juliette Drouet — une amante qui se souvient qu'elle est mère et partage humblement la souffrance du père...

A Rochefort, toutes les voitures sont retenues. Qu'importe! Il faut partir, partir sur l'heure pour la Rochelle. Reste une place sur l'impériale de la diligence. Ce père aux yeux rouges l'occupe. Victor et Juliette se disent adieu...

De la Rochelle, qu'on atteint à la nuit, vers dix heures, impossible de repartir avant le lendemain soir. Aucun gîte, aucune chambre. Enfin, un grenier, une botte de paille; puis toute la journée à attendre, quand le sang brûle, quand on voudrait tant pouvoir revoir la jeune morte... Saumur, Tours... La route pendant des lieues... Et tous les souvenirs qui s'évoquent...! Son gazouillis d'oiseau dans le berceau au col de cygne, sous les rideaux semés d'étoiles. Au petit jour, Didine se glissant dans le grand lit où reposaient encore ses jeunes parents; ses petits doigts tentant d'ouvrir les paupières de sa maman, pour lui faire comprendre qu'il était l'heure de s'éveiller. Adèle résistant, puis cédant; et alors les joies et les rires à trois.

Le voyage en Suisse avec Nodier. Le berceau de Didine dans la voiture, et sa charmante humeur... Ensuite, dès qu'elle avait pu faire de grandes courses, les longues flâneries dans les champs avec lui, si jeune alors, si plein d'illusions et d'amour, si joyeux de la voir cueillir par brassées coquelicots et bleuets; Léopoldine, cette dauphine aux yeux de levraut, au sourire si semblable au sourire paternel, Léopoldine, boucles mordorées, roses aux joues et dans les mains, choyée, adulée, fêtée chez la mère Saguet, par la cohue des Jeune-France, criant tous en cadence : « Qu'elle est belle, la petite Hugo! »... La Léopoldine peinte par Boulanger et par Châtillon...

Rue Notre-Dame-des-Champs, une bonne dame aveugle lui enseignait à lire. Bièvres :

> Quand nous habitions tous ensemble Sur nos collines d'autrefois Où l'eau court, où le buisson tremble, Dans la maison qui touche aux bois, Elle avait dix ans, et moi trente; J'étais pour elle l'univers. Oh! comme l'herbe est odorante Sous les arbres profonds et verts!

Fourqueux. La première communion de Léopoldine dans l'église rustique, dont le tableau d'Auguste de Châtillon perpétue le souvenir. Léopoldine, seule, au milieu du chœur, agenouillée dans son nuage de mousseline blanche... Sept ans plus tard, ses noces avec Charles Vacquerie dans la chapelle des Catéchismes de l'église Saint-Paul. La mariée, auréolée de chasteté comme la communiante et s'unissant à l'homme qu'elle aime comme elle s'était unie à Dieu. Ce jour-là, la grande tristesse de Victor et d'Adèle, qui dataient leurs plus chers souvenirs de la naissance de Léopoldine. Cette Didine, ils l'avaient bercée, soignée, veillée, idolâtrée en commun. Quel lien suprême se brise entre eux, ce jour de février 1843!...

Hélas! cette séparation n'était rien. La grande absence est venue. Et l'article du Siècle, tant de fois relu, obsède le père misérable. Sept mois après le mariage, Léopoldine vient de périr, noyée, à Villequier, avec son jeune époux... La gloire, la gloire... Dans l'ombre mourante, Victor Hugo a un rire de

fou. Il songe à Eugène, son frère, mort, il y a déjà six ans, dans un cabanon à Charenton... Lui aussi, la folie le guette, la folie ou le suicide.

« Oh! je fus comme fou dans le premier moment... » Le suicide... Juliette ne vit plus depuis qu'elle a vu briller dans ses yeux une froide résolution; et, dès qu'elle peut rejoindre Paris, angoissée par le silence où la laisse le père désolé, elle lui écrit, épouvantée, le 13 septembre (Victor Hugo n'a pu atteindre Paris que la veille au soir). « Mon Victor, avant de te laisser aller à ton désespoir, pense au mien, pense que je t'aime plus que la vie. »

Lui, pourtant, recru de souffrance, notait le 12 septembre sur son carnet, ces pauvres mots,

incohérents, ces pauvres vers hallucinés:

Je suis, lorsque je pense, un poète, un esprit, Mais, sitôt que je soustre, hélas! je suis un homme.

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.

Quand tu la contemplais, cette Seine si belle, Rien ne te disait donc : « Ce sera ton tombeau? » Henri, roi d'Angleterre,

Sur une « blanche nef » mit sa famille entière, Et la nef s'abîma devant le roi Henri Qui depuis ce jour-là n'a plus jamais souri.

Nous aimons nos enfants bien plus qu'ils ne nous aiment.

Le deuil de Victor Hugo est le deuil de toute la France. La famille royale même en prend sa part, et la première de toutes, la duchesse d'Orléans qui pleure, depuis plus d'un an, la mort tragique du Prince héritier. A peine si, dans son égarement, Mme Hugo, frappée au cœur pour toujours, a pu lire

toutes les lettres de sympathie douloureuse, reçues en ces heures tragiques. L'une de ces lettres dit:

- « J'ai eu des détails sur une soirée du château d'Eu, par un témoin. Ils vous arriveront de vingt personnes différentes. Vous jugerez de la véracité du récit.
- « On était assis le soir dans le salon de famille. La reine, tenant le journal s'écria tout à coup : « Ah! quelle funeste nouvelle! » Chacun de s'empresser. Elle de lire tout haut avec une émotion contenue. La pauvre duchesse d'Orléans quitte aussitôt après la table et se retire. Sa dame d'honneur, Mme de Montesquiou la suit et revient, après un quart d'heure, offrir à la reine les excuses de la princesse. Mais elle est trop indisposée et ne peut reparaître... »

Villequier, son petit cimetière, le tombeau où Léopoldine repose dans le même cercueil que Charles Vacquerie, voilà, jusqu'au soir de leur vie, pour Victor et pour Adèle, le plus sacré des pèlerinages. Le 4 novembre 1843, Mme Hugo adresse à Victor Pavie qui vient de perdre une fillette, ces belles paroles douloureuses et chrétiennes:

« Levez les yeux là-haut et baissez-les le moins possible; je supporte ma vie seulement dans cet ordre d'idées. Sur la tombe de mes enfants d'où j'arrive, je touchais leurs corps seulement avec le mien. Mon âme sortait pour ainsi dire de moi pour s'unir à la leur. Il y a des délices dans l'union, dans la communion des âmes. Cherchez-les et vous les trouverez avec moi. Dites-vous que chaque jour, dussiez-vous vivre aussi longtemps qu'il est donné à l'homme, vous rapproche de ces chers petits, et vous en viendrez à bénir chaque jour qui s'est écoulé; et puis, comme vous le dites, Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut qui soit fait... »

Un an, jour pour jour, après la disparition de Léopoldine, la voix du père fait écho à celle de la mère; et c'est la page la plus sublime qu'ait jamais dictée

à l'homme la douleur résignée :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire, Je vous porte, apaisé, Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire Que vous avez brisé...

Se résigner, sans doute, mais comment oublier? Ah! quand, dans l'ombre, aux pieds de Dieu, il pleure sa fille, comme le grand poète éloquent, véhément, épique, orgueilleux, sait parler simplement, avec des mots de pauvre!

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires, Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin, Au milieu des ennuis, des peines, des misères, Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux;

Quand on a vu, Seigneur, de cet autre soi-même Croître la grâce aimable et la douce raison, Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime Fait le jour dans notre âme et dans notre maison, Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste De tout ce qu'on rêva, Considérez que c'est une chose bien triste De le voir qui s'en va!...

### Livre d'amour!

Dans la glorieuse vie de Victor Hugo, dans cette existence qui paraît à la foule, aux admirateurs comme aux envieux, si apollonienne, si olympienne, l'an 1843 sonne décidément l'heure de tous les échecs, de toutes les défaites, de tous les désastres, de toutes les trahisons. Pour que le poète s'en relève, il lui faudra près de dix années, une révolution, un coup d'État, les barricades, l'exil et le chant puissant de la mer. Pendant près de dix ans, rien ne paraîtra de lui.

Chute des Burgraves, écroulement du Théâtre romantique; mort de Léopoldine à Villequier: « La maison de la place Royale est triste, silencieuse. La nuit cependant, on doit entendre les éclats de voix que la douleur fait pousser à la pauvre mère qui a continuellement entre ses mains la chevelure de la noyée; dans le jour, Hugo tient embrassés ses enfants assis sur ses genoux... »

Mais tout s'évanouit en face d'un cercueil. A l'annonce du drame de Villequier, Alfred de Vigny, qui ne voyait plus Victor Hugo, évoque l'amitié de jadis et ne se contente pas de lui adresser des condoléances émues; les deux grands poètes se retrouvent.

C'est le moment pour vous de rentrer par cette

large blessure... » écrit Victor Pavie à Sainte-Beuve. Pourtant, même devant un pareil deuil, la haine de Joseph Delorme ne désarme pas : « ...Non, je ne suis point rentré par cette large blessure, comme vous dites si éloquemment; je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir... Pour que j'y retournasse (place Royale), même après cet affreux malheur, il eût fallu qu'elle m'en eût exprimé le désir formel, c'eût été un ordre. Elle ne l'a pas fait. En voilà pour l'éternité! »

Sainte-Beuve exagère. Qu'il ait besoin, l'année suivante, de la voix de Victor Hugo pour être admis sous la Coupole, et il saura fort bien dépouiller toute pudeur et aller frapper à la porte de la place. Royale.

A cette heure, il est tout à sa mauvaise action. Pour tenter de séduire - bien vainement d'ailleurs - Mme d'Arbouville, femme du meilleur monde, très pure et très charmante, mais que la prétendue conquête de Mme Victor Hugo peut abuser, Sainte-Beuve se prépare à publier - à deux cents exemplaires (ce qui n'est pas si clandestin!) le Livre d'amour, et il corrige les épreuves de ce recueil qui contient bien des poèmes écrits pour Mme Hugo, connus d'Adèle, mais auxquels il a mêlé un encens indigne, brûlé en l'honneur de grisettes de passage, de ces liaisons éphémères et vulgaires qui permettent à Amaury apaisé de déposer aux pieds de Mme de Couaën une tendresse épurée... Ainsi, les Nuits de Musset n'appartiennent pas à une seule inspiratrice...

Voilà pourquoi Adèle — qui sait la vérité — par-

donnera à Sainte-Beuve le Livre d'amour, réplique en vers de Volupté. Le héros du Livre d'amour, c'est bien le même homme que l'Amaury de Volupté, c'est bien le même être double, constatant que la débauche l'aide à libérer les plus hautes parties de son âme.

Adèle Hugo n'ignore point que ces vers sont pour elle, ces vers écrits pourtant en pleine passion :

Et nous pouvons ainsi sans blasphème, Elle et moi, Toucher à ces objets de prière et de foi...

Mais le sonnet, Aux Champs-Elysées:

Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue...

elle sait bien qu'il n'est pas pour elle... Au reste, connaissant par expérience combien est intense, chez les poètes, la vie imaginaire, n'a-t-elle pas elle-même encouragé jadis Sainte-Beuve à s'épancher... sur le papier? Combien de femmes vraiment femmes, c'est-à-dire subtiles, prudentes, et pourtant flattées d'allumer de si belles flammes, détournent d'elles le péril, en exhortant l'ami trop pressant à confier à quelque carnet secret ses élans amoureux, le trouble de son être asservi! Suprême coquetterie enfin, naturelle chez une grande dame romantique, dégoûtée de l'amour charnel et n'accordant que le cœur... Qui sait si Adèle n'a pas ellemême, un jour, dit en riant à Sainte-Beuve : « Votre amitié m'est précieuse. Je ne veux pas la perdre. Pourtant vous n'aurez jamais de moi que la tendresse de mon âme; mais s'il vous plaît d'imaginer autre chose et de l'écrire pour vous seul, libre à vous! » Ne vous récriez pas. Elle a dû le lui dire. Dans Volupté, Mme de Couaën, qui est Adèle Hugo, voyant Amaury-Sainte-Beuve se consumer d'amour, ne lui annonce-t-elle pas un soir qu'elle a trouvé le moyen de le guérir? Mais au moment de lui révéler ce remède nouveau, la voici prise de confusion et qui refuse de parler:

« Cette réticence à la fin me piqua, raconte Amaury; ce ne fut qu'aux derniers tours de la promenade que, pressée de questions et d'envie secrète de dire, elle s'y décida non sans beaucoup d'embarras et de prière de ne pas me moquer. « Je « n'entends rien à ces sujets, balbutiait-elle; mais « puisque les désirs, qui vont croissant, à ce que « vous prétendez, diminuent au contraire et passent « (vous en convenez vous-même) une fois qu'ils « sont satisfaits, pourquoi ne pas supposer à l'avance « qu'ils sont satisfaits dès longtemps, et ne pas « garder tout de suite le simple et doux sentiment « qui doit survivre? » Avant d'achever ces mots, elle avait rougi de mille couleurs. »

Il n'y a qu'une femme pour inventer un pareil subterfuge. L'homme le plus intelligent du monde, fût-il Sainte-Beuve, ne trouvera jamais cela tout seul.

Oui, mais même écrit avec l'assentiment de Mme Victor Hugo, le Livre d'amour ne devait pas voir le jour; et il le voit, clandestinement d'abord. Et à quelle heure? Au moment où cette femme qu'il a aimée pleure sa fille, il livre cette mère désolée en pâture à la curiosité, à la malveillance du public.

Victor Hugo ne sait pas... Grâce à lui, en 1844,

Vigny retire sa candidature à l'Académie; Sainte-Beuve est élu et, en février 1845, l'ami trahi l'accueille dans l'immortalité par un discours généreux: « Comme romancier, vous avez sondé des côtés inconnus de la vie possible, et dans vos analyses patientes et neuves, on sent toujours cette force secrète qui se cache dans la grâce de votre talent...»

Tel est l'épilogue imprévu de Volupté : M. de Couaën prononçant, sous la Coupole, l'éloge aca-

démique d'Amaury.

Deux mois plus tard, c'est le scandale. Peu de jours après l'accession de Victor Hugo à la pairie, les Guêpes publient, sous la signature d'Alphonse Karr, un article intitulé: Une infamie:

« Grimalkin a fait une singulière découverte. Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat

et confit, un saint homme de poète.

« Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait

pas moins invraisemblable et impossible.

« ...Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitudes qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire, pour être distribuée entre certaines personnes désignées, après la mort de l'auteur. « ...Ce livre de haine est appelé par l'auteur : Livre d'amour...

« ...On trouve dans ce recueil, et les jours de rendez-vous, et la maison où l'on se réunissait, avec le quartier et la rue. On peut y aller tout droit.

Rien ne manque au dossier... »

Quel mobile a bien pu pousser Alphonse Karr à lancer cette bombe? Son amitié pour Victor Hugo? Voire. En lisant l'article des Guêpes, le grand poète ne s'y trompe pas. Sournoisement, cauteleusement, Alphonse Karr — l'avenir le démontrera — se venge bien plus d'Hugo que de Sainte-Beuve. N'était-il pas l'amant de Juliette Drouet, quand l'auteur d'Hernani la lui a soufflée? Ce vilain monsieur n'avait-il pas vécu aux crochets de sa maîtresse, bénéficiant de la liaison de Juliette avec le prince Demidoff? Ne s'était-il pas ensuite refusé à prendre la place que Hugo lui avait trouvée, à Marseille, dans une gazette? Après quoi, des lettres très violentes n'avaient-elles pas été échangées entre Juliette et Monsieur Alphonse?...

Quelle revanche de pouvoir aujourd'hui, sous couleur de défendre Mme Hugo contre Sainte-Beuve, révéler à tous son déshonneur! Dans son Livre de bord, Karr le guêpin montrera le bout de l'oreille. Ce qu'il rêve, c'est le gros scandale.

Cela, le nouveau pair de France se doit de l'empêcher à tout prix. La communauté du péril rapproche Mme Victor Hugo et Sainte-Beuve... Sainte-

Beuve s'explique, se justifie, persuade :

« Plus les deux personnes menacées, écrit-il à Mme Hugo, paraissent d'accord sur le point impor-

tant, et moins il y aura de prétexte aux ennemis de l'une qui sont (ou se disent) les amis de l'autre. d'agir contre l'une en affectant de servir l'autre... Moins vous paraîtrez étonnée et irritée, moins ils auront de prétexte à marquer une irritation qui frapperait contre les deux... »

Mme Hugo se laisse convaincre. Sainte-Beuve a promis d'anéantir les exemplaires tirés du *Livre d'amour*. Aussi bien la tient-il par cette sorte de chantage... Quant à Victor Hugo, sa fureur contre Sainte-Beuve, il doit la refouler. Un autre scandale, plus grave encore, vient de fondre sur lui.

## La fête chez Thérèse.

Dans le parc bleuissant, la fête galante s'achève. L'ombre du crépuscule envahit le théâtre en treillage où grimpe une vigne. Pierrot, qui tout à l'heure,

...haranguait dans un grave entretien, Un singe timbalier à cheval sur un chien,

Pierrot est descendu de ses tréteaux. On le complimente, on l'embrasse :

- Charmantes, vos Plâtreries, mon cher Biard!
- Quel merveilleux jardin!
- Et quel goût! Sur le rideau, sur le manteau d'Arlequin, votre pinceau a ressuscité toute la comédie italienne.
  - Oh! votre Pulcinella sonnant de la trompette!
- Et Colombine dormant dans ce gros coquillage!
  - C'est Léonie qui a posé.

- Mme Biard! La belle duchesse si blonde!
- Et Carlino! Et Crispin! Et Pantalon!
- On s'en souviendra longtemps à Samois...
- Et à Fontainebleau!
- Et à Paris!

Là-bas, sous les lilas en fleur, près du bassin où rêve un cygne, les vingt ans si roses, si dorés de cette belle écouteuse éblouissent.

Un homme aux longs cheveux ondulés, enveloppés d'une cape noire, se penche vers elle. Léonie d'Aunet — Mme Biard — la duchesse Thérèse et Victor Hugo. Tous deux parlent bas, et l'époux jaloux ne les voit point...; perdu dans un buisson, un violon mélancolique évoque Watteau et Mozart:

La nuit vint, tout se tut; les flambeaux s'éteignirent;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages;
Les folles en riant entraînèrent les sages;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon...

# L'aventure d'un pair de France.

Depuis la mort tragique du duc d'Orléans, l'amitié respectueuse de Victor Hugo pour sa veuve n'a fait

que croître. Il la voit très souvent aux Tuileries. Il rêve pour elle la régence. Il ambitionne d'être un jour son ministre et le protecteur de l'orphelin, ce farouche et silencieux Comte de Paris.

Oui, mais il faut d'abord conquérir la pairie.

Le 13 avril 1845, jour anniversaire de la naissance du Prince héritier, malgré l'opposition des ducs Pasquier et Decaze, Victor Hugo est nommé pair de France.

La conclusion du Rhin, où il réclamait le rapprochement entre les deux grands peuples riverains, le discours de réception à l'Académie, la faveur de la princesse Hélène ont enfin porté leurs fruits. L'auteur de Cromwell et de Ruy Blas, le zélateur de l'empire libéral va pouvoir donner sa mesure comme politique.

Trois mois plus tard, le 5 juillet 1845. Passage Saint-Roch, dans une garçonnière dont on vient d'enfoncer la porte. Un vrai chapitre de Paul de Kock. Flagrant délit. Le mari fort laid, malgré son toupet en bataille et ses ailes de pigeon, frisées au petit fer. « Ses cornes se dressent sur sa tête, » dira Mme Hamelin.

Le commissaire et son écharpe. Derrière les rideaux du lit, une jeune femme aux cheveux d'or fauve répare en pleurant le désordre de sa toilette. La duchesse Thérèse, Léonie d'Aunet — Mme Biard. Au centre de la pièce, un homme très pâle — l'amant — dédaigne la rage de Sganarelle, mais écoute le représentant de la loi, qui, après lui avoir rappelé que l'adultère est puni de prison, le somme

de le suivre. Le commissaire s'est tu; mais, comme il fait un pas vers l'amant silencieux, celui-ci relève son visage pensif et déclare fermement:

— Ne me touchez pas. Je suis le vicomte Hugo, pair de France, c'est-à-dire inviolable. Je ne relève que de la Haute Assemblée dont je suis membre.

Sganarelle répond par une bordée d'injures. Le commissaire hésite, puis bredouille et s'incline. Un geste. On emmène l'époux outragé et la coupable qui va faire connaissance avec Saint-Lazare.

Le scandale est au comble. Le National conte sans bienveillance la fâcheuse aventure survenue à l'illustre personnage, qui cumule les lauriers du Parnasse et le manteau d'hermine de la pairie. Lamartine, mi-figue, mi-raisin, écrit à son ami Dargaud : « L'aventure amoureuse de mon pauvre ami Hugo me désole... Ce qui doit être navrant pour lui, c'est de sentir cette pauvre femme en prison, pendant qu'il est libre... » Au reste, « la France est élastique; on se relève même d'un canapé »!...

Au Luxembourg, on s'agite. Furieux de voir compromis le prestige de la Haute Assemblée, Pasquier voudrait que le roi obtînt du poète sa démission de pair de France; mais Louis-Philippe a trop de finesse pour ne pas vouloir arranger les choses. Moyennant une commande de peinture, dont le roi acquitte sur sa cassette particulière, le prix élevé, l'artiste retire sa plainte. Hugo, lui, doit partir pour l'Espagne; on lui délivre son passeport; mais il se contente de se cacher, rue Saint-Anastase,

chez Juliette qui ne sait rien, qui de longtemps ne

Sainte-Beuve alors reparaît à l'horizon. Sainte-Beuve a appris — Dieu sait comme! — qu'Olympio n'a pas quitté Paris : « Il travaille, renfermé, à je ne sais quelle œuvre, dont il espère que l'éclat recouvrira l'autre... » Et un peu plus tard, la mine confite, le bon apôtre écrit à ses amis Olivier : « On ne parle que de cela. Vous n'en dites rien. Jugez, chère madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez. »

Pendant ce temps, dans la maison de Saint-Lazare, la duchesse Thérèse souffre d'une abominable promiscuité. Un jour, on lui annonce une visite — Mme Victor Hugo. Véritable héroïne hugolienne, l'épouse blessée, l'épouse au grand cœur vient sécher les larmes de la nouvelle Madeleine...

Le lendemain, on appelle Mme Biard chez le

- A partir d'aujourd'hui, vous serez au régime de la *pistole...* Quelqu'un est intervenu en votre faveur.
  - Quelqu'un... Le vicomte...
  - Non, la vicomtesse Victor Hugo!...

Les années passent. Le 14 août 1845, le tribunal de la Seine a prononcé la séparation de corps et de biens entre les époux Biard. Léonie d'Aunet n'a qu'une pensée : supplanter Juliette qui ne sait touours rien. Dès 1846, Mme Biard est accueillie place Royale...

Juliette a en horreur la pairie et l'Académie qui lui enlèvent l'homme qu'elle adore. La duchesse Thérèse et sa vieille amie bonapartiste, Mme Hamelin, exaltent au contraire le politique. C'est lui qui, le 14 juin 1847, défendra devant la Haute Assemblée la pétition du roi Jérôme tendant à l'abrogation de la loi qui bannit les Bonaparte.

...Quatre ans plus tard, Juliette Drouet reçoit un paquet de lettres scellées aux armes de Victor Hugo, Elle l'ouvre, lit, pleure, sanglote, devient folle. Depuis le mois de mai 1844, Victor Hugo a une jeune maîtresse, une femme du monde que reçoit Mme Hugo, et aujourd'hui la duchesse Thérèse ose la sommer de lui faire place, de se retirer de la vie du poète.

Alors, la malheureuse s'enfuit, court, erre, vagabonde, l'esprit déchiré, la pensée absente, « répandant son cœur et ses larmes sur le pavé... »

Le lendemain soir, une clef grince dans la serrure :

- Victor!

Elle lui montre les lettres adressées à Mme Biard. Loin de la flétrir, le désespoir la rajeunit, l'embellit:

— Choisis! Choisis, et ne crains pas de me faire souffrir, si mes souffrances peuvent te donner le vrai bonheur. Mon tour d'être heureuse viendra et ce sera pour l'éternité; je ne craindrai plus de rivales, même parmi les plus belles âmes, même avec le plus grand amour.

Lui, baisse le front, demande un délai. Il l'obtient; mais dans son cœur, il a déjà choisi. Il compare l'attitude de la jeune maîtresse, si cruelle, à celle de la vieille maîtresse, si généreuse; et à celle-ci, il

redonne toute sa tendresse.

L'automne de 1851 les retrouve tous deux plus aimants que jamais, promenant leurs nouvelles ivresses dans la forêt de Fontainebleau. Le soir, de retour à l'auberge, Juliette écrit à Olympio :

« Ton amour me pénètre; il arrive à mon âme comme les rayons de ce soleil arrivent à la terre, à travers toutes les brumes et toutes les mélancolies de l'automne ; je suis heureuse de ce bonheur trempé de larmes qui précède et qui suit l'amour et le soleil. dans cette saison de la vie et de la nature. Mon cœur est jonché de toutes les feuilles mortes de mes illusions. Mais je sens au dedans une sève qui monte et qui n'attend que ton souffle vivifiant pour devenir fleurs et fruits. »

Au fond du grand parc bleuissant, le sourire de la duchesse Thérèse - ce pastel léger - s'évapore.

### Président du conseil?

A la Chambre des pairs, il siège à gauche avec Montalembert, Wagram, Eckmühl, d'Alton-Shée :

- Jeune homme, vous êtes en retard, lui dit son voisin de droite, le maréchal Soult, vieux débris des gloires impériales. A sa gauche, Pontécoulant, un homme qui a jugé Louis XVI. En face de lui, le chancelier Pasquier qui, vingt-cinq ans avant la naissance de Victor Hugo, défendit Beaumarchais dans le procès Goëzman.

L'ancienne monarchie, la Révolution, l'épopée impériale l'environnent et l'exaltent.

Hier, il écrivait sur l'album du jeune Michel

Ney ces vers cornéliens, ces vers sublimes qu'on devrait apprendre à tous les fils de France :

Enfants, fils des héros disparus, fils des hommes Qui firent mon pays plus grand que les deux Romes, Et qui s'en sont allés dans l'abîme engloutis. Vous que nous voyons rire et jouer tout petits. Sur vos fronts innocents la sombre histoire pèse: Vous êtes tout couverts de la gloire française. Oh! quand l'âge où l'on pense, où l'on ouvre les yeux, Viendra pour vous, enfants, regardez vos aïeux Avec un tremblement de joie et d'épouvante. Avez toujours votre âme en leur âme vivante, Sovez nobles, loyaux et vaillants entre tous; Car vos noms sont si grands qu'ils ne sont pas à vous! Tout passant peut venir vous en demander compte. Ils sont notre trésor dans nos moments de honte, Dans nos abaissements et dans nos abandons : C'est vous qui les portez, c'est nous qui les gardons.

Des « moments de honte », la Haute Assemblée va en connaître de plus graves que le fait, pour un pair de France, d'être surpris par Sganarelle dans les bras de sa femme. Et c'est le général Cubières, ancien ministre de la Guerre, corrompant l'ancien ministre Teste, alors président de la Cour de cassation. Et c'est le duc de Choiseul-Praslin, pair de France comme Teste et Cubières, assassinant sa femme, la fille du maréchal Sébastiani, et n'échappant à la guillotine que par l'arsenic; et c'est le prince d'Eckmühl frappant d'un coup de marteau l'une de ses maîtresses...

En bas les colères grondent et les risées. Et la duchesse d'Orléans d'écrire avec mélancolie :

« Le mal est profond, parce qu'il atteint les populations dans leur moralité...

« Devant cette déchéance des hautes classes, pourquoi ne pas faire appel à l'aristocratie de l'intelligence? » se demande la princesse Hélène.

Ses espoirs se tournent de nouveau vers Victor Hugo, devenu un intime des Tuileries, depuis que Lamartine attaque le trône et qu'il faut lui opposer un grand poète. Certaine nuit, le roi Louis-Philippe, demeuré seul avec lui jusqu'à une heure tardive, ne l'a-t-il pas accompagné dans l'escalier, éclairant sa marche d'un flambeau?

Victor Hugo sera-t-il premier ministre? C'est fort possible, puisque déjà l'on en plaisante. Du moins, la Mode l'annonce à sa manière :

« Le Pavillon de Marsan se prépare, dit-on, à une attaque plus sérieuse. Il recrute activement tous les jeunes cœurs qui battent dans une poitrine d'homme, ainsi que toutes les barbes de bouc et toutes les crinières flottantes qui décorent les lions de la poésie et du feuilleton. A la tête de cette phalange... marche très haut et très puissant seigneur Victor Hugo... On assure que Mme la princesse Hélène, se voyant au moment de coiffer la couronne de France, aurait ainsi formé son Conseil des ministres:

Ministre de la Guerre et président du Conseil : M. Victor Hugo.

Ministre des Affaires étrangères : M. Théophile Gautier.

Ministre des Finances : M. Alfred de Musset. Ministre de la Marine : M. Alphonse de Lamartine. Ministre de l'Intérieur : M. Léon Faucher. »

## Deux poètes dans la tourmente.

La Révolution du mépris a balayé la monarchie de Juillet... et la pairie.

Le 24 février 1848, place Royale, un homme paraît au balcon de la mairie, entre le maire Ernest Moreau, deux élèves de l'École polytechnique et quelques officiers de la garde nationale. Victor Hugo, la main levée, réclame, obtient le silence de la foule anxieuse qui a envahi la place rose:

— Mes amis, vous attendez des nouvelles... M. Thiers n'est plus ministre; le maréchal Bugeaud n'a plus le commandement...

Les applaudissements crépitent.

— ...Ils sont remplacés par le maréchal Gérard et par M. Odilon Barrot.

Les applaudissements se font plus rares.

— La Chambre est dissoute. Le roi a abdiqué. La place Royale acclame la chute du roi.

— La duchesse d'Orléans est régente...

- Hou! Hou!!!...

A peine quelques bravos.

...Une heure plus tard, place de la Bastille. L'ardente émeute du faubourg Saint-Antoine. Les ouvriers ont des fusils pris aux casernes, livrés par les soldats. Juché sur le soubassement de la colonne de Juillet, Victor Hugo tente de proclamer la régence. Immenses huées:

— Non! Non! pas de régence! A bas les Bourbons! Ni roi, ni reine! Pas de maîtres!

Le poète tente de discuter, mais un homme en blouse le met en joue :

— Silence au pair de France! A bas le pair de France!

Quelqu'un chuchote à Victor Hugo:

— Vous avez fait ce que vous vouliez, ce que vous

avez promis. Partons!

A la voix d'un jeune ouvrier, la foule s'écarte. Le peuple de Paris ne s'est pas battu pour qu'Hélène de Mecklembourg règne sur la France.

A la même heure la duchesse d'Orléans, tenant par la main ses deux fils, dont l'aîné est le Comte de Paris, se rend au Palais-Bourbon. On l'acclame. Dupin, Odilon Barrot, sont pour la régence. Lamartine médite. Au moment où Marie monte à la tribune, l'historien des Girondins s'écrie:

« Je demande à Monsieur le président de suspendre la séance par le double motif et du respect que nous inspirent, d'un côté, la représentation nationale, et de l'autre, la présence de l'auguste princesse qui est devant nous. »

La duchesse refuse de se retirer; mais par les portes enfoncées, les insurgés envahissent la salle. La princesse doit céder le pas à la Révolution.

La foule applaudit l'avènement de la jeune République, la foule acclame Lamartine et le gouvernement provisoire :

— A l'Hôtel de Ville! Lamartine! A l'Hôtel de Ville, au milieu du peuple!

Dans les ténèbres de la salle Saint-Jean, que trouent à peine quelques lueurs, des centaines de voix accueillent les membres du gouvernement provisoire. - De quel droit, crie-t-on de tous côtés, voulez-

vous gouverner?

— De quel droit? répond Lamartine. Du droit du sang qui coule, de l'incendie qui dévore vos édifices, de la nation sans chefs, du peuple sans guide, sans ordre, et demain, peut-être, sans pain. Du droit des plus dévoués et des plus courageux! Citoyens, puisqu'il faut vous le dire, du droit de ceux qui livrent les premiers leurs âmes au soupçon, leur sang à l'échafaud, leur tête à la vengeance des peuples ou des rois pour sauver la nation... »

Une immense ovation roule et se répercute depuis la salle Saint-Jean jusqu'aux dernières maisons de

la place de Grève.

Aux fenêtres de l'Hôtel de Ville, dans la sanglante lueur des torches, deux ouvriers aux faces noires de poudre déroulent une large banderole de toile où se lit, écrit au charbon : « La République une et indivisible est proclamée en France. »

Une visite.

Les « ouvriers de l'intelligence », Balzac, Lamennais, Dumas, Alphonse Karr, Girardin, brûlent de faire partie de la Constituante. Le 4 juin 1848, Victor Hugo est élu à Paris avec 86 965 voix. Louis Bonaparte le suit de près avec 84 420 voix. Les mêmes suffrages élèvent sur le pavois le neveu de Napoléon et le poète qui chanta le Retour de l'Empereur.

Le 13 juin, Victor Hugo siège à l'Assemblée nationale. Sur son pupitre, il écrit à Juliette, en lui envoyant des billets pour la séance : « Il serait possible que je parlasse demain et tu me verras faire mes évolutions de cormoran dans la tempête. Cela nous amusera tous les deux. O doux ange, où sont les champs? Où est Pierre Laisné? Où est Nicolle et notre petit cabriolet si vieux, si poudreux, si laid, si affreux, et si charmant? Comme j'aimerais mieux cuire dans la marmite de Pierre, de Provins à Coulommiers, que de bouillir dans cette chaudière qu'on appelle l'Assemblée et sous laquelle Messieurs les terroristes et communistes font un si bon feu! Pauvre être adoré, je pense à toi. je t'aime, je songe au milieu du charabia d'un M. Gabo qui gasconne à la tribune en ce moment, et je rêve à tous nos doux souvenirs. J'espère que Dieu réserve encore à notre vie à venir encore quelques beaux jours comme ceux de notre vie passée. Sans cela, à quoi bon vivre? » Le 20 juin, Hugo monte à la tribune et parlant de la fermeture des ateliers nationaux, réclame « de la fermeté dans les actes ». « La monarchie, déclare-t-il, avait les oisifs, la République aura les fainéants. »

Ces paroles imprudentes, les ouvriers de Paris ne sont pas près de les oublier. Obligés d'opter sans délai entre un engagement dans l'armée et le renvoi des ateliers, les jeunes ouvriers se soulèvent, soutenus par leurs aînés qu'on prétend expédier en province.

Le 23 juin, les barricades jaillissent du sol en feu. Victor Hugo refuse de « veiller à l'Assemblée, tant que durera l'insurrection ». Il est de ces rares représentants, les Baune, les Gaudin, les Fleury, qui. mêlés aux troupes, s'en vont crânement lire les décrets devant les barricades.

Le 24, à six heures du matin, le voici place Baudoyer, devant la barricade défendue par la troupe qui garde l'Hôtel de Ville.

Tout à coup, une femme débouche de l'angle d'une rue. Elle vient lentement vers la barricade. Les soldats éclatent en jurons mêlés d'avertissements:

— Ah! la garce! Veux-tu t'en aller, p...! Mais dépêche-toi donc, poison! Elle vient observer! C'est une espionne! Descendons-la! Descendons-la! A bas la moucharde!

Le capitaine le retient. — Ne tirez pas! C'est une femme!

La femme, qui semble observer, en effet, pousse une porte basse qui se referme sur elle.

Vers onze heures, le poète est de retour à l'Assemblée. Un ingénieur qui demeure rue des Tournelles, M. Belley, vient s'asseoir près de lui:

- Monsieur Victor Hugo, dit-il, la place Royale est brûlée. On a mis le feu à votre maison. Les insurgés sont entrés par la petite porte qui donne sur le cul-de-sac Guéménée.
  - Et ma famille?
  - En sûreté.
  - Comment le savez-vous?
- J'en arrive. J'ai pu, n'étant pas connu, franchir les barricades pour arriver jusqu'ici. Votre famille s'était réfugiée d'abord à la mairie (Victor Hugo a succédé comme maire à Ernest Moreau). J'y étais aussi. Voyant le danger grossir, j'ai engagé Mme Victor Hugo à chercher quelque autre asile. Elle a trouvé abri, avec ses enfants, chez un fumiste

appelé Martignoni qui demeure à côté de votre maison, sous les arcades.

- Je connais cette digne famille Martignoni.

Voilà qui me rassure...

...Un peu plus tard, il exhorte les insurgés de la barricade Boucherat à se rendre. Devant les barricades du Temple, il modère les colonnes d'assaut, tente d'apaiser l'émeute.

Juliette, qui trouve qu'il vaudrait mieux pour tout le monde un peu moins de *Marseillaise* et un peu plus de tranquillité, « Juliette l'abrite, cette

nuit-là, rue Sainte-Anastase... »

Trois jours durant, Victor Hugo tentera vainement de pénétrer jusqu'à la place Royale. Le troisième jour, il peut atteindre de nouveau la rue Saint-Anastase, et, attristé de n'y pas rencontrer Juliette, qui le cherche à travers Paris, lui laisse ces lignes douloureuses, mais rassurantes:

#### « Lundi, 5 heures et demie.

« Mon doux ange adoré, me voici. Je ne te trouve pas, je te sais inquiète, tu es partie et je suis là ; ceci empoisonne ma joie, car j'ai si peu d'instants à moi; et c'était pour moi revenir à la vie que de te revoir. Je ne sais si je pourrai revenir dans le quartier ce soir. Je suis un des soixante délégués chargés par l'Assemblée d'un pouvoir souverain pour toutes les mesures à prendre. J'ai usé de mon mandat depuis trois jours pour concilier les cœurs et arrêter l'effusion du sang; j'ai un peu réussi. Je suis exténué de fatigue. J'ai passé trois jours et trois nuits debout, dans la mêlée, sans un lit pour dor-

mir, m'asseyant par instants sur un pavé, presque sans boire et sans manger. De braves gens m'ont donné un morceau de pain et un verre d'eau, un autre m'a donné du linge. Enfin cette affreuse guerre de frères à frères est finie. Je suis quant à moi sain et sauf, mais que de désastres! Jamais je n'oublierai tout ce que j'ai vu de terrible depuis quarante heures. Ma bien-aimée, si tu ne me revois pas ce soir, ne t'inquiète pas; c'est que mes fonctions m'auront empêché de rentrer; mais sois absolument tranquille, tout est fini, il n'y a plus de danger, absolument rien à craindre. Oh! je t'aime, j'ai soif de te revoir et de t'embrasser, mon ange bienaimé. Aime-moi; à aujourd'hui peut-être, à demain à coup sûr. Oh! quelle joie quand je te reverrai!»

Quand force reste à la loi, deux hommes se rencontrent à la porte de l'ancien hôtel Guéménée. L'un, grave, mince et toujours beau, malgré les ans, le profil coupant et impérieux, Lamartine, qui vient dégager Mme Hugo; l'autre, jaune et grassouillet, épouvanté, claquant des dents, embusqué derrière un pilier: Sainte-Beuve.

La maison est vide. Le 24 juin, par les issues de la mairie et par le cul-de-sac Guéménée, qui mène au 6 de la place des Vosges, les deux colonnes d'insurgés ont, en effet, envahi la place Royale... et la demeure du poète.

Des fenêtres de la mairie et du nº 6, les révoltés ont commencé un feu plongeant sur la petite troupe qui défendait encore la cause de l'ordre.

Par bonheur, comme l'a annoncé M. Belley, Mme Hugo et ses enfants sont à l'abri. — Brûlons-lui sa cambuse, propose un émeutier, il a réclamé la fermeture des ateliers nationaux. Victor Hugo est l'ennemi du peuple.

- Il était pair. Le voici maire... Et l'on vient

de trouver à la mairie...

— Des équipements, de la poudre, des flingots...!

- Tout un dépôt d'armes!

Tonnerre d'imprécations. Les arbres de la place offrent leurs branches. Le 24 juin, c'est la Saint-Jean. De la maison de l'ancien pair de France, pourquoi le peuple de Paris ne ferait-il pas un feu de joie?

Mais non, le bois vert brûle mal. La flamme

vacille et s'éteint.

Les lignards se sont évanouis. La Révolution est bonne fille. Quand elle ne tue pas, quand elle n'incendie pas, elle rigole.

Le chef des insurgés, Gobert, un ancien maître d'école, destitué par Guizot, intervient auprès de ses hommes en haillons, armés de piques, de haches, de maillets, de vieux sabres, de mauvais fusils:

— Aucun désordre, commande-t-il. Nous sommes ici pour perquisitionner, et non pas pour piller.

A travers les salles vides, sous les yeux effarés de la vieille servante, le défilé commence. On visite tout dans un étrange silence. Pas un meuble n'est remué, si ce n'est dans la chambre de Mme Victor Hugo, un berceau que la maman garde obstinément auprès de son lit, le berceau de son dernier enfant. Un insurgé broussailleux, demi-nu, souillé de sueur et de sang, pousse doucement le berceau qui semble balancer un nouveau-né. Le tumulte du canon redouble.

La dernière pièce, celle qui touche à l'escalier de service, le cabinet du maître. Tout y est épars, « dans le tranquille désordre du travail commencé ».

Sur une table, plusieurs bijoux, un cachet en cristal de roche, deux en argent, un en or, ciselé par Froment-Meurice, et enfin « la boussole de Christophe Colomb, portant la date 1489 et l'inscription la Pinta ».

— Ceci est unique, déclare Gobert. Cette boussole a découvert l'Amérique.

Cette haute table, ou plutôt cette table posée sur une autre, c'est le bureau de Victor Hugo, qui a pris l'habitude d'écrire debout :

— Voyons, dit le chef. Et près de lui, une foule de gueules noires se penchent curieusement.

De grands feuillets encombrent la table. Sur l'un d'eux ce titre frappe les yeux : les Misères.

Les Misères... les Misères du peuple, les Misérables...

# L'aigle et le génie.

Mme Hugo n'a pas voulu retourner place Royale. Depuis le mois de juillet, on campe rue de l'Isly, au 5.

Mais Fortunée Hamelin, l'ancienne Muscadine, qui habite au 41 de la rue de la Tour-d'Auvergne, mais la duchesse Thérèse, qui demeure 12, rue Laferrière, trouvent à leur ami, tout près de chez Mme Hamelin, au 37 de la rue de la Tour-d'Auvergne, un vaste appartement d'où l'on découvre Paris en panorama, « espèce d'océan immobile qui a sa grandeur comme l'autre ».

Un peu plus tard, Juliette viendra loger non loin de son dieu, 20, cité Rodier.

La famille n'est pas encore installée dans cette oasis provinciale, si propice à la rêverie et au labeur de l'esprit. Peintres et menuisiers travaillent à l'aménagement des pièces vides... En cette journée d'octobre, humide et grise, ce ne sont que refrains populaires où s'épanouissent roses et lilas. Soudain, on heurte à la porte. Quelque joyeux luron sans doute qui vient manier le rabot ou la brosse, gluante de couleur.

Mais non. Dans sa vaste houppelande, sous son gibus enfoncé, ce visiteur aux gestes gauches, à l'allure floue et timide, aux yeux vitreux, rêveurs, épaisse moustache, lourde impériale; c'est un bourgeois. Quelque étranger, si l'on se fie à son accent:

- Monsieur Victor Hugo.

- Vous ici!... Vous, quand j'emménage!

- Puis-je vous parler?

Maintenant, ils sont seuls dans l'antichambre vide, assis côte à côte sur un coffre à bois. Le poète au front olympien, penché vers ce prince romanesque, bâtard probable, écrivain socialiste, ancien prisonnier d'État, qu'écrase le nom de Bonaparte, et pourtant candidat à la présidence de la République.

Victor Hugo écoute. La voix de basse, la voix ger-

manique déclare gravement :

— Je viens m'expliquer avec vous. On me calomnie. Est-ce que je vous fais l'effet d'un insensé? On suppose que je voudrais recommencer Napoléon? Il y a deux hommes qu'une grande ambition peut

se proposer pour modèle : Napoléon et Washington... La République étant donnée, je ne suis pas un grand homme, je ne copierai pas Napoléon; mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington... Si Napoléon est plus grand, Washington est meilleur. Entre le héros coupable et le bon citoyen je choisis le bon citoyen. Telle est mon ambition...!

L'ombre du soir envahit l'antichambre, modèle le visage blême et anguleux, éteint le regard fuyant. Le rêve de Cromwell et des Burgraves va se réaliser, le rêve d'un impérialisme romantique. En silence,

deux mains s'étreignent.

Deux jours plus tard, le journal du poète, l'Événement, soutient la candidature de Louis Bonaparte.

L'aigle emporte le génie dans son vol. Sous le signe de Napoléon, Victor Hugo va pouvoir instituer demain la dictature de la pensée. Et il écrit d'une plume enivrée cette page qu'on ne trouvera pas dans ses Œuvres complètes :

« Si on nous suppose un peu prévenus pour Louis Bonaparte, on ne se trompera pas. Nous sommes comme le peuple et comme l'enfant, nous aimons ce qui brille. Nous voyons passer dans la rue un homme qui s'appelle Napoléon, nous ne pouvons nous empêcher de le saluer au passage. Sans nous associer à cette superstitieuse faveur qui accompagne aujourd'hui M. Louis Bonaparte, nous la comprenons. C'est un touchant appel que la France fait à Dieu. Elle a besoin d'un homme qui la sauve, et ne le trouvant pas autour d'elle dans la sombre tempête des événements, elle s'attache, avec un

suprême effort, au glorieux rocher de Sainte-Hélène. »

# Histoire d'un crime. Histoire d'une femme.

Deux jours auparavant, les pieds au feu devant la cheminée de son salon, Hugo disait à Auguste de Châtillon :

- Eh bien! Châtillon, la France ne veut plus de Louis Bonaparte... Où Lamartine a échoué. je vais réussir. C'est moi qui serai président.

Le bon Châtillon s'est réjoui à sa manière :

-- Allons! tant mieux. Car je ne connais personne de plus despote que vous. C'est ce qu'il faut. Au moins, vous aurez une volonté. Vous ferez quelque chose!

Aujourd'hui, 1er décembre, rue des Martyrs, rue de la Tour-d'Auvergne, cité Rodier, des barricades. Sur les boulevards, des baïonnettes, des sabres, des canons. Louis Bonaparte égorge la République. Il attaque le peuple. Le peuple doit se défendre. Le beau rêve napoléonien est déchiré. Victor Hugo en appelle à Jacques Bonhomme.

Depuis ce matin, neuf heures, prévenue par une petite actrice, Mlle Dillon, Juliette, sans prendre le soin de revêtir un manteau - et l'on est en décembre - Juliette, folle d'angoisse est en quête de Victor Hugo. Délibérait-il encore rue Blanche avec les représentants? Dictait-il à Baudin la mise hors la loi du l'rince-Président? Conspuait-il à la Porte Saint-Martin, avec Arnaud de l'Ariège, les traîtres et le dictateur?... Juliette n'a pu le joindre nulle part. Elle n'a rencontré que des groupes d'ouvriers et de bourgeois, attroupés devant de grandes affiches: l'Appel au peuple, de Louis-Napoléon... Près de chaque affiche, un grand gaillard de la Société du Dix-Décembre, ample redingote battant les maigres ergots, tromblon en bataille, moustache et impériale menaçantes, sourcils en croc, canne de sergent-major au poing, le Ratapoil de Daumier, Ratapoil expliquant le coup d'État.

De retour chez elle, exténuée de fatigue, livide de froid et d'épouvante, elle attend, comme toujours..! Des heures se traînent, toutes pareilles à des blessées. Enfin une voix bien connue dans la nuit... Juliette

bondit de joie. Lui! C'est lui!

— Je n'ai pu rentrer chez moi. La police cerne ma maison!

- Oh! je saurai te cacher!

Mais non, Maupas et ses sbires connaissent aussi bien le domicile de Juliette que sa demeure personnelle. Il faut trouver autre chose:

- Il y aurait bien Auguste!

- Auguste?

— Mais oui, le marchand de vin de la rue de la Roquette que tu as caché dans ton grenier, rue Saint-Anastase, après les journées de Juin. Tu lui as sauvé la vie!

— Oui, mais on ne l'a plus revu.

— Si fait! Il n'y a pas si longtemps. Le jour de l'enterrement de Balzac; je portais le coin du drap mortuaire; nous cheminions vers le Père-Lachaise. Nous sommes passés devant la boutique d'Auguste. Il était sur le seuil de sa porte avec sa jeune femme et des ouvriers. Quand il m'a vu, il m'a salué. — Allons!... Je t'accompagne. Je ne te quitte

plus...!

Elle ne le quitte plus. Elle l'accompagne chez Auguste, peu soucieux, comme le peuple de Paris, de défendre des représentants qui ont eux-mêmes crucifié la République sur les barricades de Juin. Une vieille femme traduit le sentiment de tous:

- Les vingt-cinq francs sont à bas. Tant mieux! C'est Juliette qui le conduit chez M. de la Roëllerie, rue Caumartin, où il passe la nuit. C'est elle qui le 3 décembre vient l'y chercher pour aller au faubourg Antoine, salle Roysin, où Victor Hugo doit présider l'assemblée des représentants de la gauche. Place de la Bastille, vers neuf heures du matin, un fiacre s'arrête sur le front des troupes. Un homme aux cheveux lisses, au front immense, aux yeux brûlés de fièvre, sort la tête par la portière, puis, agitant une écharpe tricolore, crie aux soldats:
- Louis Bonaparte est un bandit! Tous ses complices le suivront au bagne! Ils y sont déjà! Qui est digne du bagne est au bagne! Mériter la chaîne, c'est la porter! Regardez cet homme qui est à votre tête et qui ose vous commander. Vous le prenez pour un général, c'est un forçat..!
- Tu vas te faire fusiller!... dit à son oreille une douce voix bien connue. Une main de femme lui presse le bras. Juliette, toujours Juliette! Elle l'accompagne jusqu'à la barricade Saint-Antoine, rouge du sang tout frais de Baudin.

- Pauvre Baudin! dit le poète. Hier soir, je lui

ai demandé: « Quel âge avez-vous? » Il m'a répondu: « Pas tout à fait trente-trois ans... et vous? — Quarante-neuf ans. » Et il a repris: « Nous avons le même âge aujourd'hui! »

Un représentant est tombé, et le peuple ne bouge pas. Le comité de résistance s'entête à délibérer dans le vide. Ne pouvant abolir Morny et Maupas, il abolit l'octroi!

Très tard dans la soirée, Juliette ne quitte Victor Hugo que devant la maison où il va trouver un nouvel asile, au 19 rue de Richelieu, chez Henri d'Escamps.

Le 4 décembre, elle le perd... Dès l'aube, Michel de Bourges, Jules Favre, Carnot, Victor Hugo se sont réunis chez Grévy. Haletante, Juliette court à travers les rues où le peuple commence à blaguer Badinguet. Les choses se gâtent pour Louis Bonaparte. C'est le temps où le préfet de police, Maupas, suant la peur, télégraphie au ministre de l'Intérieur: « Je suis cerné... les insurgés vont se replier sur la préfecture de police... » Mais Morny n'a que sourires et mépris pour ce poltron. N'a-t-il pas recommandé à Magnan de « frapper ferme » du côté des boulevards?

Sur les boulevards, c'est la tuerie, c'est le charnier. Des passants, des femmes, des enfants tombent sous les feux de salve. Des enfants! Dans les Châtiments qu'on se passera bientôt sous le manteau, le peuple assassiné retrouvera le Souvenir de la nuit du 4:

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...

C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps Cousent dans un linceul des enfants de sept ans!

Il y a quatre ans, le peuple de Paris chassait son roi, parce qu'il avait vu passer sur les boulevards un tombereau chargé de cadavres. Aujourd'hui. saigné par les journées de Juin, Jacques Bonhomme courbe la tête... Les dernières barricades, où Victor Hugo, que Morny donne l'ordre d'arrêter, se montre bravement, les dernières barricades s'écroulent. A qui la faute? L'ordre est donné de ne point les défendre jusqu'au bout. Les représentants, toujours philanthropes, disent sous toutes les formes aux combattants :

- Versez le moins de sang possible! Épargnez le sang des soldats et ménagez le vôtre!

Morny, lui, n'est pas si ménager. Ce bon cuisinier de coup d'État sait fort bien qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs

Et Juliette? Au milieu de la tuerie, Xavier Durrieu a croisé Victor Hugo sur le boulevard mitraillé :

- Ah! vous voilà! Je viens de rencontrer Mme Drouet! Elle vous cherche.

Éperdue, échevelée, Juliette s'est aventurée dans le carnage? Où est l'homme qu'elle adore, où est son dieu?... Tué sans doute? A un coin de rue, elle bute sur des cadavres :

#### - Quelle horreur!

Au cri d'indignation qu'elle a poussé, un cavalier accourt, pistolet au poing. Une porte ouverte: elle s'y jette; elle est sauvée... Peu de temps après. Juliette a la joie de retrouver Olympio, noir de poudre, brandissant son écharpe comme une arme. Ainsi, elle surgit sans cesse à ses côtés, telle dans la bataille, la déesse homérique près du héros qu'elle aime.

Le 5, la partie est perdue pour la Montagne. N'importe! A travers la ville ensanglantée, elle suit pas à pas « le cher petit tribun »; le 6, elle lui ménage un asile chez un M. de Montferrier, qu'elle a connu aux Metz, et qui, d'ailleurs, n'a aucun lien de parenté avec Julie Duvidal, comtesse Hugo. Bien avant le jour, la voici, grelottant de froid, sous la porte cochère du 19 de la rue de Richelieu. Le temps passe. Cette femme qui attend peut attirer l'attention de la police. Mieux vaut aller et venir. Deux sergents de ville la suivent... Mais non, elle les perd, revient sur ses pas.

Le petit jour salit le ciel bas. Personne! Impatientée, elle monte jusqu'à l'appartement. L'appartement est vide. Le poète a couché ailleurs. Que faire? Attendre, attendre encore devant la maison. Des heures sonnent.

Elle restera là jusqu'à l'après-midi, jusqu'à ce qu'il revienne. Il revient. Sous la porte cochère, quelqu'un l'arrête:

- Juliette!
- N'entre pas!
- Je suis découvert?
- Oui. Viens!

Tous deux gagnent la place du Palais-Royal. Un fiacre les accueille :

- Où allons-nous? demande le cocher.
- Je ne sais pas! répond Victor Hugo.
- Je le sais, moi! dit-elle.

Une heure après, il est en sûreté, chez M. de

Montferrier; Juliette part pour Bruxelles, où elle

...Le 14 décembre, sous le hall de la douane, à Bruxelles; Juliette attend depuis des heures qui semblent des jours, depuis des jours qui semblent des années. Soudain, son cœur bondit follement. Cet ouvrier coiffé d'une casquette noire, vêtu d'une houppelande noire, cet homme qui porte une mince valise noire, ce compagnon en deuil de Marianne, dont le passeport mentionne le nom de Lanvin et qui n'a pu sauver, du désastre, que le manuscrit des Misérables... Juliette le reconnaît. Elle est dans ses bras:

— Enfin, me voilà délivrée de mon horrible cauchemar!...

Le 31 décembre, on lui envoyant ses vœux pour, l'an neuf, Victor Hugo dit à Juliette toute sa gratitude:

« Tu as été admirable, ma Juliette, dans ces sombres et rudes journées. Si j'avais besoin d'amour, sois bénie, tu m'en apportais! Quand dans mes retraites toujours périlleuses, après une nuit d'attente, j'entendais la clef de ma porte tressaillir sous ta main, je n'avais plus de périls ni de ténèbres autour de moi : c'était la lumière qui entrait!

« Oh! n'oublions jamais ces heures terribles et pourtant si douces où tu étais près de moi dans les intervalles de la lutte. Rappelons-nous toute notre vie cette petite chambre obscure, ces vicilles tapisseries, ces deux fauteuils côte à côte, ces repas au coin d'une table avec le poulet froid que tu apportais; les causeries si tendres, tes caresses, tes

anxiétés, ton dévouement. Tu t'étonnais de mon calme et de ma sérénité. Sais-tu d'où me venaient cette sérénité et ce calme? C'était de toi.

« Vois-tu, Dieu ne frappe jamais tout à fait; il nous a jetés ici, mais ensemble. Qu'il soit béni!

« Ce soir, au moment où tu liras ceci, l'année nouvelle sera commencée; je veux qu'elle commence pour toi par un doux rêve. Oh! si j'étais à côté de toi, elle commencerait par une douce réalité! Du moins, puisque la nuit nous sépare, rêve tous les baisers que je te donnerais. Emplis ton grand et généreux cœur de toutes les pensées douces que le mien y verse. Sois heureuse en te souvenant que tu as été une bonne, brave, généreuse et admirable femme, que, si je vis, c'est par toi, que tu t'es dévouée pour moi, et que je baise tes pieds, et que je t'aime. »

Huit ans plus tard, en tête des épreuves de la Légende des siècles, Victor Hugo, dans une note demeurée manuscrite, rendra publiquement justice

à l'héroïque dévouement de Juliette :

« L'ordre de me fusiller, si j'étais pris, avait été donné dans les journées de décembre 1851. J'en avais été prévenu dans la réunion qui eut lieu chez Landrin, le 3 décembre, par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Louis Bonaparte et faisant alors cause commune avec nous contre la trahison du président...

« Si je n'ai pas été pris, et par conséquent, fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à Mme Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et l'en récompensera! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépistait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours... »

# TROISIÈME PARTIE

Je te dis, monsieur...

— Je te dis, monsieur, que tu n'es pas capable de pouvoir entrer pour une fois; M. Hugo, il est en train de *composer*.

Vêtue de deuil, depuis que Victor Hugo lui annonça la mort de la République en France, la mère Sébert, qui tient, au 27 de la Grand'Place, un magasin de tabacs et de parapluies, la bonne mère Sébert jappe comme un roquet. Sanglé dans son manteau de coupe militaire, une énorme rosette rouge à la boutonnière, le visiteur sourit avec condescendance; puis tirant une bouffée de sa pipe:

- M. Victor Hugo y est toujours pour le général

Lamoricière.

Un plongeon. Tout en maugréant, la bonne femme s'efface devant le vieux soldat d'Afrique.

Mme Sébert disait vrai. Victor Hugo compose. D'un geste, il désigne un fauteuil à Lamoricière qui s'installe devant la fenêtre pour jouir du coup d'œil: l'hôtel de ville, la plus riche dentelle de Bruxelles, la Broodhuis et la vieille Maison des Corporations...

On frappe à la porte, mais Hugo ne lâche pas ainsi

Napoléon le Petit... Sa plume d'oie s'écrase sur le papier...

- Mon général...
- Colonel...
- Charras!

Une épaule toute-puissante — celle de Porthos — pousse la porte entre-bâillée.

- Victor!
- Cher Dumas!

Cette fois, Hugo s'est levé. Il étreint le bon géant qui, pour protester contre l'étranglement de Marianne, s'est fixé, lui aussi, à Bruxelles.

- Comment va Soulouque?
- Il grandit à vue d'œil.
- Sacré Dumas! Je ne vous parle pas de ce charmant négrillon...
- Que Dorval m'apporta jadis dans une corbeille de fleurs et qui m'a suivi à Bruxelles!
- Non! je ne m'inquiète que du Soulouque de l'Élysée. Vous, Dumas, qui revenez de Paris...
- Nous avons rompu toutes relations avec ce mossieu. Mais je suis allé rue de la Tour-d'Auvergne...
  - Ah! donnez!

Cette lettre de la femme dévouée qui veille làbas sur ses intérêts, sur sa gloire, Victor Hugo s'en saisit, la lit avidement:

« Notre vie est toujours bien grave. Nous n'avons pas vu une bougie de tout cet hiver. Nous nous refusons même d'aller dîner en ville; d'une part il est convenable que notre existence soit austère, ensuite je ne pourrais rendre aucune politesse de ce genre. Au demeurant, je suis contente d'avoir appris par expérience que nous pouvons, ma fille et moi, subir, avec persistance, des épreuves sévères... »

La lettre lue, le poète lève les yeux. Doucement, pieusement, comme on pénètre dans une chapelle, d'autres compagnons d'exil sont entrés. Outre Lamoricière, Charras et Alexandre Dumas, il y a là maintenant d'autres compagnons d'exil : le robuste Schœlcher, Versigny, de Flotte.

— Hugo, vous nous avez promis une page de Napoléon le Petit! dit Lamoricière en tordant sa moustache martiale. Nous vous attendons...

Le tribun proscrit ne se fait pas prier. Il prend une feuille, se lève et d'une voix sourde :

- Ah! à quoi songe la France? Certes, il faut réveiller cette nation; il faut lui prendre le bras, il faut la secouer, il faut lui parler; il faut parcourir les champs, entrer dans les villages, entrer dans les casernes, parler au soldat qui ne sait plus ce qu'il a fait, parler au laboureur qui a une gravure de l'empereur dans sa chaumière et qui vote tout ce qu'on veut à cause de cela; il faut leur ôter le radieux fantôme qu'ils ont devant les yeux; toute cette situation n'est autre chose qu'un immense et fatal quiproquo; il faut éclaircir ce quiproquo, aller au fond, désabuser le peuple, le peuple des campagnes surtout, le remuer, l'agiter, l'émouvoir, lui montrer les fosses ouvertes, lui faire toucher du doigt l'horreur de ce régime-ci. Ce peuple est bon et honnête. Il comprendra! Oui, paysan, ils sont deux, le grand et le petit ; l'illustre et l'infâme, Napoléon et Naboléon.»

Des poings se serrent. Des jurons explosent. Ah!

si l'on tenait l'homme néfaste, l'aventurier du Deusse. Mais soudain, comme par enchantement, l'orage s'apaise. Quelqu'un gratte à la porte. Un espion peut-être. Dumas se précipite. Tous s'écartent. Un bizarre personnage au profil inquiétant, au nez sémitique, aux yeux d'Asie, se glisse, s'insinue. Hugo lui prend les mains:

- Messieurs, je vous présente Alexandre Weill,

qui m'instruit dans l'art de la Cabale...

L'ombre crépusculaire tombe du haut plafond. A travers les trois vastes baies, on voit s'allumer dans le soir le vieux Bruxelles gothique et renaissant.

Ralliés par Dumas et Schælcher, les proscrits ont émigré sans doute, vers quelque taverne tiède et fumeuse... Dans l'immense bureau, élevé comme une halle, près du poêle à bois, il n'y a plus qu'un grand poète français auquel un cabaliste juif révèle sa science mystérieuse, toute une antique philosophie ésotérique et nébuleuse, qu'on retrouvera dans Dieu, dans la Fin de Satan, dans la Légende.

#### On vend le « Ronsard ».

Catalogue sommaire d'un bon mobilier, d'objets d'art et de curiosité, meubles anciens en bois de chêne sculpté, bois doré et laqué du Japon, pendules en marqueterie de Boule, bronzes, porcelaine de Saxe, faïences anciennes, verrerie de Venise, terres cuites, bustes en marbre, médaillons en bronze, tableaux, dessins, livres, Voyage en Égypte, armes anciennes, rideaux, tentures, tapisseries, couchers, porcelaines,

batterie de cuisine, dont la vente aux enchères publiques aura lieu pour cause du départ de M. Victor Hugo...

« Nulle élégie, écrit Gautier dans le Moniteur, n'émeut plus que cette simple nomenclature qui. sous son aridité de style, de vérité, cache un poème de muette douleur! »

La paisible maison de la rue de La Tour d'Auvergne est envahie. Le parquet ciré par les soins d'Auguste Vacquerie et de Mme Victor Hugo craque sous les pas de centaines de visiteurs. Le commissaire-priseur Ridel disperse aux quatre vents les trésors intimes, patiemment amassés depuis trente ans par le grand poète.

Paul Meurice rachète pieusement quelques-uns des plus beaux dessins de Victor Hugo, et entre

tous, le Burg à la Croix.

Arsène Houssaye qui dirige alors le Théâtre-Français et a le courage de faire jouer Marion de Lorme, Arsène Houssave achète un cachet ciselé par Froment-Meurice pour Victor Hugo, cachet où sont gravées les Trois Grâces.

La chambre de Mme Hugo a tout l'air d'un musée; on y a mis les cadres, les médailles de David, les étoffes d'Égypte, quelques livres sur le lutrin d'acajou. Dans la salle à manger sont dressés les services de table.

Mais c'est surtout dans la chambre de Victor Hugo que le public s'entasse. Des gens de toutes classes font queue pour s'asseoir dans le fauteuil du Maître :

- Ah! fait un facteur de chemin de fer, je veux

pouvoir dire que je me suis assis dans le fauteuil de Victor Hugo! C'est le fauteuil d'un grand homme!

En bas, dans la cour, comme on vend à la criée des paillasses, vieux meubles, mauvais ustensiles, une bonne femme se récrie:

— Ce brave M. Hugo, en voilà un qui aime le peuple; il s'est ruiné pour défendre sa cause. On vend ses meubles parce qu'il n'a plus d'argent. On devrait faire une souscription pour lui. Je donnerais bien vingt sous, moi!

Boule, le marchand de meubles vient d'acheter

les tapisseries :

— Madame Hugo, dit-il, je voudrais avoir l'historique de la tapisserie du Roman de la Rose, de celle du Télémaque, de celle de Bajazet.

Mais Mme Hugo qu'accompagnent François-Victor et Adèle, ne répond pas. Elle prête l'oreille. Ridel est en train de mettre en vente le Ronsard célèbre, offert par Sainte-Beuve à Victor Hugo. Ce Ronsard, c'est le dernier souvenir du Cénacle. Ulric Guttinguer, Louis Boulanger, Ernest Fouinet, Alexandre Dumas, Fontaney, Lamartine y ont inscrit des poèmes à la gloire du jeune chantre des Odes. Et tandis que retombe le marteau du commissaire-priseur, adjugeant à Mlle Blaizot, 6, rue de Grammont, pour la somme de cent vingt francs, l'illustre Ronsard, Adèle Hugo se remémore le sonnet que Sainte-Beuve écrivit sur l'une des pages :

Votre génie est grand, ami, votre penser Monte, comme Élisée, au char vivant d'Élie... Mais vous prenez bien garde, ami, de nous blesser; Noble et tendre, jamais votre amitié n'oublie Qu'un rien froisse souvent les cœurs et les délie...

Mme Hugo songe au Livre d'amour. Que ce Ronsard de Sainte-Beuve s'en aille au vent! Son cœur, à elle aussi, est délié.

L'odeur du flot sauvage.

Est-ce Notre-Dame de Paris qui sonne de toutes ses cloches? Est-ce le gros bourdon que met en branle Quasimodo? Est-ce le rouge tocsin qui de clocher en clocher bat le rappel des révolutions?

Là-bas, dans les bagnes de Lambessa, de Cayenne, dans les mornes limbes de l'exil, en Suisse, en Belgique, à Londres, à Jersey, la voix des martyrs, la voix des proscrits monte vers le ciel. Les morts, au boulevard Montmartre, rôdent, montrant leur plaie au cœur; et leur plainte justicière domine le glas. Ce n'est plus, comme aux beaux jours d'Esmeralda, « une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations ». C'est la cloche funèbre et vengeresse, c'est l'haleine haletante du bronze qui se lamente et invective:

Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame, Et demain le tocsin!

A ce sinistre appel, d'immenses huées emplissent l'espace, des ombres pàles ou sanglantes surgissent, se dressent. L'ardente nuit du Walpurgis a moins d'éclairs livides, moins de rumeurs souterraines, moins de lueurs infernales que la nuit glacée des Châtiments.

Que de fantômes! L'enfant, qui a « reçu deux balles dans la tête »; et les glorieux soldats de la Liberté, dont les fusilleurs du 4 décembre n'aboliront pas le souvenir : O soldats de l'an deux... La Liberté sublime emplissait leurs pensées; et Pauline Roland, traînée aux geôles d'Afrique; et Mandrin, et Cartouche et Lacenaire et Saint-Arnaud; les victimes, les héros, les bandits, les bourreaux, mais surtout, dans le vol épique de l'Expiation, la plus grande des ombres, celle de l'Empereur dont la défaite et la captivité, ni Moscou, ni Waterloo, ni Sainte-Hélène, n'ont pu racheter le crime de Brumaire, et qui, seulement, le 2 décembre, connaît le châtiment :

L'horrible vision s'éteignit. L'empereur, Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur, Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées. Les Victoires de marbre à la porte sculptées, Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur, Se faisaient du doigt signe, et s'appuyant au mur, Écoutaient le Titan pleurer dans les ténèbres...

Mais soudain, une lueur d'espérance emplit le ciel qui s'illumine. L'étoile du matin, Stella... La terre recrue de prodiges et d'horreur se ranime. Et l'étoile merveilleuse chante pour les proscrits :

Debout, vous qui dormez, car celui qui me suit, Car celui qui m'envoie en avant la première, C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière. Déjà les abeilles s'envolent du manteau impérial. Vont-elles dérober

> Aux fleurs l'ambre Pour donner aux hommes le miel?

Mais non, là-bas, vers Notre-Dame de Paris, un carrosse légendaire chemine, celui qui porta au Sacre Napoléon I<sup>er</sup> et Joséphine. Le neveu, le Moustachu, qui succède au Petit Tondu, s'en va épouser la belle Ugénie, Eugénie de Montijo, la « rose de Grenade »... De nouveau, les cloches halètent, le bourdon de Notre-Dame gronde et mugit :

C'est aujourd'hui la grande noce, Le fiancé monte en carrosse; C'est lui! César le bien gardé! Peuples, chantez l'épithalame! La France épouse l'assassin.

Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame, Et demain le tocsin!

Mais est-ce bien la voix des cloches, n'est-ce pas plutôt la plainte des vagues, n'est-ce pas la mer qui

murmure, qui appelle avant l'orage?

Les cloches qu'entendra dès lors le poète des Châtiments, ce sont lés cloches de la ville engloutie, le gros bourdon des lames battant un écueil, ou bien encore la rumeur lugubre de ces bouées marines qui dénoncent un gouffre. Depuis que la loi Faider l'a chassé de Bruxelles, Victor Hugo fait partie du peuple de la mer.

Avec bien d'autres proscrits, trop turbulents au gré des insulaires, avec Juliette Drouet qui habite

Nelson-Hall, au Havre-des-Pas, avec Mme Hugo, Adèle. Charles et François-Victor, enfin sortis de prison, qui occupent avec lui Marine-Terrace, demeure cubique et chauve, avec Pierre Leroux, Ribeyrolles, Hennet de Kesler, le général Le Flô, Jersey l'a accueilli : Jersey lui offre sa verte douceur, un peu molle, mi-anglaise, mi-normande, ses cottages vêtus de lierre, ses prairies ourlées de haies vives. Mais ce qui, à Jersey, tente l'exilé, ce n'est point cette nature de keepsake, c'est la sauvagerie des vieux manoirs ruineux, ce château Montorgueil où Du Guesclin se brisa les ongles, des hauts promontoires, des étranges chambres d'eau, de la mer se brisant sur les rocs à face bestiale ou humaine. des innombrables vestiges de l'âge de pierre, de la farouche Hougue-Bie, de ce dolmen de Rozel, qu'il dessine et d'où il entend parler la Bouche d'ombre.

S'il lui arrive de s'attarder avec Juliette dans la douce retraite d'un vallon familier, pour écouter la chanson des nids, si le soleil de Jersey l'éblouit un instant, seule la nature épique, à la hauteur de son génie, le retient et l'enchante :

Fleurs sauvages de la ravine, Grottes où l'on entend des voix, Parfums que sous l'herbe on devine. O ronces farouches des bois...

De ces rocs, de ces pierres, où des âmes sont captives, une plainte mystérieuse s'insinue jusqu'à lui. Tantôt l'image de sa fille morte le hante jusqu'au délire. Tantôt le râle des victimes de Décembre le poursuit. Fuir, où fuir? Vers les bois, vers les nids en joie, vers les arbres en fête, vers l'allégresse des choses? Non, seule, alors, la mer violente l'attire invinciblement, elle seule peut l'apaiser :

Oh! laissez, laissez-moi m'enfuir sur le rivage! Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage...

## Histoire d'une âme.

« Te rappelles-tu nos départs, et comme on se serrait l'un contre l'autre, sous la capote de la diligence; la main dans la main, l'âme dans l'âme. on perdait le sentiment de tout ce qui n'était pas notre amour. Et quand on arrivait à l'étape, quand on visitait cathédrale et musées, on admirait toutes choses à travers l'émotion dont nos cœurs étaient inondés. Que de chefs-d'œuvre m'ont ainsi exaltée, parce que tu les aimais et que ta bouche savait m'en éclaircir le mystère! Que de marches j'ai montées, jusqu'au sommet d'interminables tours, parce que tu les montais devant moi! J'en avais oublié la coquetterie naturelle aux femmes. Une fois, dans les couloirs du mont Saint-Michel, en visitant les cachots, j'ai gâté toute une robe; je n'avais que celle-là et je riais tout de même. Et une autre fois, à Coutances, tu sais bien, Coutances dont « les clochers tremblent au vent de mer », dans un horizon nové de brumes, souviens-toi comme l'averse tombait, une averse normande. Tu voulus m'abriter sous ton manteau, mais je refusai, disant à l'imitation de je ne sais plus qui : cette eau-là ne mouille pas. »

A travers les sentes d'amour qui de la rive sauvage

le conduisent vers les vallons suaves et fleuris, vers cette douce campagne jerseyaise, si non-chalante et si verte, le grand poète au masque léonin s'attendrit... Cette lettre de Juliette... qui lui rappelle si délicatement la patrie! S'il se souvient!

Il n'est pas jusqu'au piano de sa fille Adèle qui

ne lui rappelle le passé.

« Cher doux ange, écrit-il à Juliette le 21 mai, c'est ta fête, le soleil se lève, un beau soleil de mai digne du printemps et de notre âme qui ne vieillit pas; je regarde le ciel qui brille et dans mon cœur qui t'aime, et puisque je ne puis prendre le soleil dans le ciel, je prends mon amour dans mon cœur. Je te l'envoie.

- « Je t'envoie tout ce qui t'est dû, tout ce qui t'appartient, tout ce qui est à toi, ma pensée, mes souvenirs, mes espérances, ma volonté, ma passion, mon esprit, ma tristesse et ma joie. Je t'envoie nos vingt années d'amour dans un baiser.
- « En ce moment où je t'écris, ma fille, qui est matineuse, est à son piano et joue la chanson du festin Negroni. Je l'entends; cette musique m'arrive et m'apporte comme une féerie tout l'éblouissement de notre passé.
- « Eh bien, veux-tu que je te dise dise de regarde ce passé avec ivresse, mais je ne regarde pas l'avenir avec moins de charme. Nous voilà maint nant l'un à l'autre à jamais, sans anxiété, sans trouble, sans angoisse, nous avons traversé et vaincu tout ce qui était mauvais et pouvait être fatal; nous sommes

en pleine et unique possession de nos deux destinées fondues en une seule. Nous n'avons plus l'amour frais éclos pareil à l'aube, mais nous avons l'amour éprouvé, l'amour qui se sait fort et qui regarde même au delà du tombeau la continuation indéfinie. L'amour en naissant ne voit que la vie, l'amour qui dure voit l'éternité.

« Ma bien-aimée, tournons, toi et moi, nos idées vers ces admirables horizons toujours renouvelés de l'amour sans fin. Dans la nuit de l'exil, dans l'ombre commençante de l'âge, regardons rayonner nos cœurs en remerciant Dieu. »

Depuis qu'il écrit l'histoire de sa vie, l'Histoire d'une âme, ses Contemplations, il n'est plus que souvenirs... Sous les arbres en fleur, ses années d'enfance et de jeunesse, ses belles heures d'amour bruissent comme des abeilles.

Sourire de Mlle Rose, la fille de son premier maître d'école, si indulgente pour l'enfant de sept ans qui la regardait mettre ses bas; mais, l'imagination aidant, l'homme a ajouté quelques années à l'enfant. (N'a-t-il pas rencontré depuis une gracieuse Brésilienne, du nom de Rosa?):

Je ne songeais pas à Rose; Rose au bois vint avec moi...

Image de la jolie Basquaise qui, jadis, dans le jardin de Bayonne, lui disait : *Embrasse-moi donc*. Première révélation de l'amour :

J'avais douze ans; elle en avait bien seize.

Beauté de Juliette en fleur, digne de Praxitèle,

et cueillant des cerises, comme une héroïne des Églogues ou des Confessions:

Nous allions au verger cueillir des bigarreaux. Avec ses beaux bras blancs en marbre de Paros, Elle montait dans l'arbre et courbait une branche. Les feuilles frissonnaient au vent; sa gorge blanche, O Virgile, ondoyait dans l'ombre et le soleil...

Blondeur éblouissante de la duchesse Thérèse qui, autant que Juliette, inspire cette apologie de l'amour libre:

Est-on maître d'aimer?...

Deux gracieuses figures, les filles du poète, Léopoldine, Adèle :

Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles, Dans une urne de marbre agité par le vent, Se penche et les regarde, immobile et vivant, Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase, Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

Mais tout ceci, c'est le passé. Soudain, l'âme en fleur se flétrit. Le ciel s'emplit de nuées. La pluie tombe en rafale. A peine si le promeneur peut atteindre l'abri tragique d'un dolmen, perdu dans un champ...

Un dolmen, le domen de Rozel, où parle la Bouche d'ombre, pierre fatidique surplombant l'écueil livide, le flot sauvage. Quel bel autel où se recueillir pour une âme de primitif, comme l'est celle de Hugo! Issu d'une longue lignée rustique, fils d'une Bretonne plus superstitieuse que chrétienne, le grand poète, comme tous les primitifs, comme le

peuple de la glèbe et de la lande, comme les vieux bergers isolés dans leur anxieuse rêverie, croit entièrement aux esprits qui habitent les choses.

Ses croyances religieuses, qui paraissent à certains esprits légers si simples, si dénuées, parfois si saugrenues, sont le véritable héritage transmis par les ancêtres paysans. A vrai dire ces antiques idées sont plus vieilles que le christianisme : foi en la survie et en la présence permanente des morts, en la puissance de la sorcellerie et de la magie. Hugo n'a pas seulement introduit dans la poésie française les mots peuple, le langage populaire, si imagé, si coloré, si expressif, il y a donné également droit de cité aux croyances de l'homme primitif qui n'a pas cessé d'habiter le vieux sol de France.

Pauca meae... Un tombeau, deux tombeaux séparent autrefois d'aujourd'hui... Léopoldine et Claire, la fille que pleure Juliette... Villequier, Saint-Mandé..

Pour retrouver celle qui est restée en France, celle dont il a chanté la mère douloureuse, Victor Hugo a écouté sa vieille amie, Mme de Girardin; il a interrogé avec elle, à travers les tables tournantes, le tombeau, d'herbe et de nuit vêtu. Avec Mme Victor Hugo, avec Charles, merveilleux médium, avec Auguste Vacquerie et le général Le Flô, il croit pénétrer le secret des forces obscures.

Le premier esprit qui s'est présenté à Marine-Terrace, c'est Léopoldine.

- Où es-tu? lui a demandé Victor.
- Lumière.

- Que faut-il faire pour aller à toi?
- Aimer.

Alors, dans la petite maison, si triste, on a pleuré, on a cru:

Nous avons pris la sombre et charmante habitude De voir son ombre vivre en notre solitude, De la sentir passer et de l'entendre errer, Et nous sommes restés à genoux à pleurer...

Depuis, au cours des veillées pathétiques, sont apparus Chateaubriand, Dante, Racine, Balzac, Marat, Charlotte Corday, Robespierre, André Chénier, Mahomet, Shakespeare, Molière, Platon, Jésus-Christ...

Que des ombres si illustres aient élu la table de Jersey pour s'y retrouver, le grand Contemplateur n'en éprouve nulle surprise. N'est-il pas seul à connaître le secret de l'univers, n'est-il pas l'élu de Dieu?

Dans les révélations des tables, Hugo voit l'éclatante confirmation de ses idées religieuses. C'est ainsi qu'il écrit le 19 septembre 1854 :

« J'ai une question grave à faire. Les êtres qui habitent l'invisible et qui voient la pensée dans nos cerveaux savent que, depuis vingt-cinq ans environ, je m'occupe des questions que la table soulève et approfondit. Dans plus d'une occasion, la table m'a parlé de ce travail; l'Ombre du Sépulcre m'a engagé à le terminer. Dans ce travail, et il est évident qu'on le connaît là-haut, dans ce travail de vingt-cinq années, j'avais trouvé par la seule méditation plusieurs résultats qui composent aujour-

d'hui la révélation de la table, j'avais vu distinctement et affirmé quelques-uns de ces résultats sublimes, j'en avais entrevu d'autres, qui restaient dans mon esprit à l'état de linéaments confus. Les êtres mystérieux et grands qui m'écoutent regardent, quand ils le veulent, dans ma pensée, comme on regarde dans une cave avec un flambeau: ils connaissent ma conscience et savent combien tout ce que je viens de dire est rigoureusement exact. Cela est exact au point que j'ai été un moment contrarié dans mon misérable amour-propre humain par la révélation actuelle venant jeter autour de ma petite lampe de mineur une lumière de foudre et de météore. Aujourd'hui, les choses que j'avais vues en entier, la table les confirme et les demi-choses elle les complète. En cet état d'âme, j'ai écrit : « L'être qui se nomme l'Ombre du Sépulcre m'a dit de finir mon œuvre commencée; l'être qui se nomme l'Idée a été plus loin encore et m'a « ordonné » de faire des vers appelant la pitié sur les êtres captifs et punis qui composent ce qui semble aux non-voyants la nature morte. J'ai obéi. J'ai fait les vers que l'Idée m'a demandés. »

Depuis longtemps, son compagnon d'exil Pierre Leroux, logé à Saint-Clément, dans une ferme voisine de Marine-Terrace, lui reprochait de ne

travailler que pour l'art :

« Grand poète, lui disait-il, vingt ans auparavant, tu sais chanter les superstitions du passé, mais quand tu parles en ton nom, tu es comme tous les hommes de ton époque, tu ne sais rien dire sur le berceau, ni sur la tombe...» Sur la grève de Samarez, que de fois le dernier chef des Saint-Simoniens n'a-t-il pas repris cette vieille antienne?

Reproche plus ou moins fondé. La fonction du poète n'était-elle pas apparue à Victor Hugo dès sa jeunesse comme assez proche de la mission du mage? En 1826, dans sa préface des Odes, le poète personnifie la lumière qui doit marcher devant les peuples. De bonne heure, il a pressenti son rôle prédestiné et s'est comparé aux hommes inspirés auxquels Dieu s'est révélé:

La Terre me disait : Poète! Le Ciel me répétait : Prophète!

Sainte-Beuve, alors mystique, avait montré, dans sa dédicace des Consolations, une autre perspicacité que Leroux. Il avait entrevu Patmos et l'Apocalypse: « Quand vous avez eu assez pleuré, écrivait-il dès 1830, vous vous êtes retiré à Patmos avec votre aigle, et vous avez vu clair dans les plus effrayants symboles. Rien désormais qui vous fasse pâlir; vous pouvez sonder toutes les profondeurs, ouïr toutes les voix; vous vous êtes familiarisé avec l'Infini. »

Mais pour que l'abîme métaphysique s'ouvrît au nouveau Jean, il a fallu la tombe, il a fallu l'exil. Ce que la politique lui a refusé, l'île de Jersey cet autre Patmos— va le lui donner. Poète, il sera philosophe, mage, prophète, conducteur de peuple:

> Pourquoi donc faites-vous des prêtres Quand vous en avez parmi vous? Les esprits conducteurs des êtres Portent un signe sombre et doux. Ces hommes, ce sont les poètes...

Déisme, pythagoréisme, panthéisme, optimisme. Tout est sensible, tout pense, Dieu est partout. Les choses les plus inertes ont leur responsabilité morale. Tout progresse par la souffrance, par la science, par l'amour, reflet de Dieu. Philosophie composite, où l'Apocalypse voisine avec Pierre Leroux et Allan Kardec, Fourier et Hennequin, J. Reynaud et Diderot, Boucher de Perthes et Delisle de Sales...

Mais surtout, Victor Hugo doit beaucoup à la Cabale. Depuis 1836, Alexandre Weill, le cabaliste, l'instruit dans la science du Zohar. En 1852, avant le départ pour Jersey, Weill l'a entretenu, une dernière fois, de l'imperfection de l'homme, de la nécessité du mal.

Toute la philosophie manichéenne des Contemplations, de la Fin de Satan, des Misérables, découle de là : l'existence du mal dès la création. L'homme, Dieu, d'ailleurs, ne pouvait le faire qu'imparfait :

Il le fit radieux, beau, candide, adorable,
Mais imparfait; sans quoi, sur la même hauteur,
La créature, étant égale au créateur,
Se serait avec Dieu mêlée et confondue;
Et la création, à force de clarté,
En lui serait rentrée et n'aurait pas été.
La création sainte où rêve le prophète
Pour être, ô profondeur! devait être imparfaite.
Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal.

Ainsi, Dieu est partout, dans l'être le plus déchu comme dans l'ange le plus éthéré, dans le mal comme dans le bien. En séparant l'être de Dieu, le mal l'a libéré. Cette solitude divine qui existait à l'origine, voici que le mal, la matière, va la peupler d'êtres libres. Donc, — et c'est là que Victor Hugo redevient chrétien, chrétien schismatique, cathare, mais chrétien, — l'âme la plus perverse peut être rachetée, pardonnée.

« Roches sans pitié que l'homme a dépravées, » les âmes expient dans la pierre leurs crimes humains; elles expient « la première faute » qui

« fut le premier poids. »

...Dieu sentit une douleur.

Le poids prit une forme, et comme l'oiseleur
Fuit, emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
Il tomba, traînant l'homme éperdu dans sa chute.
Le mal était fait. Puis tout alla s'aggravant;
Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent;
L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
L'âme tomba, des maux multipliant la somme,
Dans la brute, dans l'arbre, et même au-dessous d'eux,
Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux...
...Le mal c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit.

Mais ce châtiment, cette migration des âmes déchues doivent prendre fin; et le mage de Marine-Terrace, prêtant l'oreille aussi bien à *Ce que dit la bouche d'ombre*, « près du dolmen qui domine Rozel », qu'aux révélations de la Cabale, annonce ce retour des âmes à Dieu:

Ainsi que le soleil tire à lui la nuée...
Dieu, de son regard fixe attirant les ténèbres...
Fera rentrer, parmi les univers archanges,
L'univers paria...

Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure, Lui dira : « C'est donc toi! » Ainsi, dès 1854, Victor Hugo, avec une profonde sincérité et d'ailleurs avec le douloureux sentiment de ses défaillances charnelles, avec la conviction que bien des aspects secrets des choses lui demeurent cachés, Victor Hugo se croit appelé à fonder une religion nouvelle.

Religion qui, selon l'inspiré de Dieu, révèle au monde deux grandes nouveautés : croyance que tout dans la nature, même les pierres, possède une âme consciente; conception d'un pardon universel qui accorde à chaque crime sa nécessaire rémission.

C'est dans cet état second que Vacquerie photographia, les yeux clos, la face inspirée, le nouvel élu du Tout-Puissant.

Au-dessous de l'épreuve photographique, pour que nul ne pût s'y tromper, le voyant lui-même écrivit, de son ample et puissante écriture de mage: Victor Hugo écoutant Dieu.

Victor Hugo est alors, comme l'écrit Michelet, « une force fouettée, la force d'un homme qui marche pendant des heures dans le vent et prend deux bains de mer par jour. » L'orage souffle en lui et autour de lui. Orage terrible. L'archipel de la Manche est le pays du vent.

« Entre chaque île, il y a un courant d'air qui fait souffle. Loi mauvaise pour la mer... presque jamais de repos dans ce coin de l'océan. Ici, la vague est violente, le flot est un clapotement. De là un bizarre martellement des falaises et l'affouillement de la côte... Rien de plus étrange, d'énormes crapauds de pierre sont là, sortis de l'eau sans doute pour

respirer, des nonnes géantes se hâtent, penchées sur l'horizon; les plis pétrifiés de leur voile ont la forme de la fuite du vent : des êtres quelconques, enfouis dans la roche, dressent leurs bras dehors, on voit des mains ouvertes. Tout cela, c'est la côte informe... A mesure qu'on avance et qu'on s'éloigne, ou qu'on dérive, ou qu'on tourne, la rive se défait. Pas de kaléidoscope plus prompt à l'écroulement : les aspects se dégagent pour se recomposer; la perspective fait des siennes; ce bloc est un trépied, puis c'est un lion, puis c'est un ange, et il ouvre les ailes, puis c'est une figure assise qui lit dans un livre. Rien ne change de forme comme les nuages, si ce n'est les rochers... Ceci flotte et se décompose, ceci est stable et incohérent. Un reste d'angoisse est dans la création, »

C'est dans cette nature d'apocalypse que le panthéisme mystique du proscrit s'épanouit, que le divin se révèle à cette âme solaire, que Dieu s'empare de Victor Hugo. Le consolament des Cathares, la farouche illumination de Montségur; la transe atroce des grands mystiques, le chantre de la Fin de Satan va les connaître:

Et je mourus...

dira-t-il à la fin de Dieu. Cette mort mystique, cette grande épreuve, après quoi il trouvera la sérénité et parlera désormais en inspiré de Dieu, luimême l'a décrite en un langage qui rejoint les vieux livres d'occultisme:

Et je mourus... A tes souffles de brume ou de clarté je vibre, Ciel, comme si j'étais traversé par la fibre De la création,

Comme si tous les fils invisibles de l'être Se croisaient dans mon sein que l'univers pénètre, Comme si, par moment,

En moi, du front au pied, me mêlant au problème, Le sombre axe infini qui passe par Dieu même

Tremblait confusément, De sorte que je suis l'aimant de la nature, Que la création m'emplit, moi créature,

Que Dieu coule en mon sang!

De sorte, ô ciel profond, que le zénith farouche

Se verse dans mon crâne, et que le nadir touche

Mon talon frémissant!

Sur le rocher de Jersey, battu des Quatre Vents de l'Esprit, Victor Hugo, déchiré d'épouvante, a contemplé Dieu face à face.

Départ.

L'île de Jersey est en rumeur. Le journal des proscrits, l'Homme, a gravement outragé la souveraine de la Grande-Bretagne. Une lettre signée Félix Pyat, Rouge et Jourdain, a blâmé violemment la reine Victoria d'avoir reçu à Windsor Napoléon III et de lui avoir rendu sa visite : « Vous avez tout sacrifié : dignité de reine, scrupules de femme, orgueil d'aristocrate, sentiments d'Anglaise, le rang, la race, le sexe, tout jusqu'à la pudeur, pour l'amour de cet allié... »

La paisible population de Saint-Hélier et jusqu'aux paysans, coiffés de chapeaux à rubans bleus ou roses comme des bergers de Florian, tout ce petit monde ne parle de rien moins que de lyncher les proscrits. A chaque carrefour, des orgues de Barbarie jouent Partons pour la Syrie et God save the Queen; et chacun de se découvrir et de chanter en chœur.

Ribeyrolles, le directeur de l'Homme, est expulsé, ainsi que Thomas, ancien prisonnier du Mont Saint-Michel, et Pianciani, représentant du peuple romain. Victor Hugo proteste et avec lui trentecinq réfugiés. Cette fois, il n'est pas question de la reine, mais de Louis Bonaparte... « La cour d'assises attend M. Bonaparte... »

Riposte. Le 27 octobre 1855, M. Leneveu, connétable de Saint-Clément, signifie à Victor Hugo

d'avoir à quitter Jersey dans les huit jours.

Le 31 octobre... Guernesey... Le château Cornet, témoin des luttes des cavaliers et des têtes rondes; Saint-Pierre-Port étagé en amphithéâtre; au fond, le château Carey profile sur l'horizon sa silhouette orientale, et la tour mauresque, élevée au sommet de la ville en l'honneur de la reine Victoria; les magnolias, les pins, les eucalyptus achèvent de donner à Saint-Pierre l'apparence d'un petit Alger. Oui, mais le ciel est gris, maussade, chargé de pluie; la Manche déferle et hurle d'écueil en écueil.

Sur la jetée débarquent quelques Français.

Un jeune homme à la barbe fine, au front fuyant, aux beaux yeux rêveurs, d'une élégance, d'une grâce à la Musset, François-Victor. Près de lui, une dame au visage rose, aux cheveux prématurément blancs, qu'accompagne une femme de chambre, — la fidèle Suzanne — Juliette Drouet qui, depuis

Jersey, reçoit à sa table et dans son intimité les fils du grand poète. Enfin, Victor Hugo, longs cheveux grisonnants sous le feutre mou, col rabattu, visage glabre aux muscles puissants, masque léonin où l'adversité, la souffrance, le vertige intérieur, le génie ont gravé leurs stigmates.

Deux jours plus tard, Charles Hugo débarque à son tour, à Saint-Pierre, suivi de près par sa mère, par sa sœur, la jolie Adèle aux yeux rêveurs, par Auguste Vacquerie qui, au foyer de Victor Hugo, a pris la place de son frère, resté à Villequier avec

Léopoldine.

Pour gagner Hauteville, le haut quartier de Saint-Pierre, où Victor Hugo s'est installé non loin de Juliette, Hauteville, où bientôt, grâce au succès des Contemplations, il achètera Hauteville-House, Charles doit traverser tout Saint-Pierre-Port, suivre le chemin que le 31 octobre, son père a suivi. Voici High-Street et ses boutiques, ses étalages de bijoutiers où triomphe le jais, son bazar avec ses grandes vitrines où s'entassent porcelaines, faïences anglaises, bijoux en lave et en corail de Gênes; mais la curiosité de la principale rue de Saint-Pierre-Port, c'est son musée de figures de cire où, pour un penny, l'on peut voir Cromwell et Nelson, l'oncle Tom et lord Palmerston, le sultan Abdul-Medjid et le révérend Wesley, Marie Stuart en perruque de filasse et en robe écossaise, côte à côte avec la propriétaire de l'exhibition, avec laquelle la souveraine infortunée a généreusement partagé le coupon de cotonnade de son manteau roval...

Enfin, une croisée de chemins. Voici les marches interminables qui, à travers un quartier pauvre, malodorant, mènent à Hauteville.

### Les absents sont là...

Après la maison de Jersey que visitait une dame blanche, la maison hantée de Guernesey, hantée bien avant que Victor Hugo s'y installât le 17 octobre 1856, et hantée depuis lors.

Hauteville-House. Cette facade sombre et hautaine, ce vestibule perdu dans un clair-obscur qu'eût aimé Rembrandt, cette porte monumentale; ces dépouilles du passé, boiseries farouches, meubles précieux, porcelaines de la Compagnie des Indes, soies chinoises, tapisseries royales, tout cela conquis de haute lutte sur les océans et les siècles par les corsaires, ou sournoisement larronné par les pilleurs d'épaves sur les brisants de Guernesey, puis recueilli par le grand proscrit, tout cela qui flaire le sang, la volupté, la bataille, l'aventure, tout cela capturé pour l'éternité de la gloire par le petit-fils du Nantais, Trébuchet, gentilhomme de fortune, et enfin rassemblé en une symphonie minutieuse et puissante par le coup de baguette du génie, voilà de quoi vraiment parler à l'imagination, exciter les nerfs, saisir les sens, déconcerter la raison.

Ici, tout a une âme. Dans la salle à manger, vêtue de carreaux de Delft lilas et ponceau, entre deux fenêtres ouvertes sur le jardin fleuri d'hortensias et de fuchsias géants, ombragé de chênes verts, d'eucalyptus et de figuiers, non loin de la cheminée où la Vierge à l'Enfant resplendit comme l'image de la Liberté:

Le peuple est petit, mais il sera grand. Dans tes bras sacrés, ô mère féconde, O Liberté sainte, au pas conquérant, Tu portes l'enfant qui porte le monde;

voici le fauteuil des ancêtres : Absentes adsunt, siège mérovingien construit, décoré, enluminé par Victor Hugo, aidé de son fidèle Maugé, huchier guernesiais. Ainsi l'âme des aïeux assiste aux repas de famille. Nul n'a le droit de prendre place dans cette sella patrum defunctorum. Malheur à qui oserait soulever la chaîne de fer qui relie les deux bras du fauteuil! (Sur l'un des bras sont gravés ce nom et cette date : Georges, 1535, - ce Georges, capitaine du duc de Lorraine, dont, comme son père. Victor Hugo s'imagine descendre; sur l'autre bras, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, 1828...) Ce siège vénérable, les domestiques en ont grand'peur. Dans Saint-Pierre, de porte en porte, on chuchote que le général comte Hugo revient dans la maison de son fils. Certaine veillée de Noël, ne l'a-t-on pas vu, en son uniforme brûlé par la poudre de Thionville, prendre place dans le fauteuil, sorti des mains du poète? Un autre jour, un invité soulève la chaîne de fer, tente de s'asseoir sur le siège. Un cri d'épouvante indignée l'arrête. Victor Hugo s'élance, empêche cette profanation...

Absentes adsunt... Au premier étage, cette porte qui s'entr'ouvre. Le salon rouge, le salon bleu.

Mille et une Nuits. Éblouissement. Ces Chinois de bois doré, qui soutiennent le dais de pourpre, ornaient déjà l'appartement de la rue de La Tour d'Auvergne. Ce sont, eux aussi, des revenants, revenus grâce au zèle diligent de Suzanne, la camériste de Mme Drouet, qui est allée les quérir cité Rodier, chez Juliette, où la famille Hugo avait déposé les meubles chers entre tous. Si l'on en croit le poète, ces belles statues, contemporaines de Guardi et de Casanova, ornaient le Bucentaure; elles ont dû assister aux noces du Doge et de la mer.

Autres revenantes, ces merveilleuses, ces rarissimes tapisseries de « jais blanc », rutilantes de métal et de verroterie, arborescences marines, coraux, madrépores, algues dorées, actinies pourprées, oiseaux immenses, écaillés d'or comme des poissons de légende, paons dont la queue est ocellée de petits croissants d'or cousus avec des fils d'or... Le maître assure que ces tentures royales, dénichées par lui jadis rue de Lappe, proviennent du château de Fontainebleau, qu'elles ont appartenu à Christine la Grande, et qu'elles ont entendu successivement le râle voluptueux de la virile reine de Suède et le râle d'agonie de Monaldeschi

Absentes adsunt... Dans le salon bleu, parmi ces japoneries, ces chinoiseries qu'ira dénicher jusqu'en Hollande Victor Hugo, épris de rococo Pompadour et d'Extrême-Asie autant que de gothique, un encrier de jade vert, présent de Juliette. Minuscule pagode que le génie du maître agrandira

démesurément dans les *Trois cents*, au point de le transformer en un temple édifié par Cambyse pour sa favorite Artha:

...Artha que le roi Cambyse avait aimée Au point de lui bâtir un temple en jade vert.

Ainsi déjà, rue de La Tour d'Auvergne, le petit crucifix de bronze posé sur son bureau était devenu le motif central du plus grand, du plus magistral de ses dessins, le Burg à la croix...

Les absents sont là... Ici, dans l'escalier, ce sont les lettres mystérieuses dictées par la table de Jersey : Ede, i, ora! Mange; marche; prie... Làbas, dans la chambre de Mme Victor Hugo, tous les souvenirs de Léopoldine; et entre tous, le touchant portrait, fait par sa mère en 1837, avec au-dessous cette relique, un morceau de la robe rouge portée par Didine enfant:

Oh! la belle petite robe Qu'elle avait! Vous rappelez-vous?

Absentes adsunt. Jamais Garibaldi ne coucha dans cette vaste galerie de chêne, vraie salle de musée gothique et Renaissance, toute tapissée de boiseries luxueuses ou naïves, pleine de cachettes compliquées où enfouir les correspondances et les manuscrits, et qu'éclaire le candélabre aux quarante flambeaux, dessiné, sculpté par le grand poète menuisier.

Qu'importe? Cette chambre fastueuse, ce lit pompeux, placé sous le signe de la mort, garde à jamais le souvenir du libérateur de l'Italie, du héros de la campagne des Mille. Les absents sont toujours là... Après l'escalier, cette échelle raide conduit au saint des saints, au

« grenier sublime » du génie.

Absens adest. Il est toujours là. Ce couloir étroit tout tapissé de livres : Moreri, les Délices de l'Angleterre, l'Histoire de la Turquie, de Mathieu... A droite, un autre couloir, une petite chambre, véritable cabine de marin, sa chambre : un chiffonnier vénitien, ces bois gravés, enluminés dans le goût chinois, qui cachent, l'un sa toilette, l'autre une armoire, une table, une chaise Louis XIII aux pieds torses, le lit creusé au ras du sol, de sorte qu'on peut saisir, dans la nuit, crayons et feuilles de papiers épars sur le plancher, et écrire et dessiner aux heures obscures, ne rien laisser échapper de ces étranges inspirations nocturnes...

Lever à six, coucher à dix, Dîner à six, souper à dix, Font vivre l'homme dix fois dix!

Ce précepte d'hygiène, inscrit au linteau de la salle à manger, le maître de Hauteville-House n'a garde d'y manquer. Il est levé à six. En attendant d'aller broyer de ses robustes mâchoires une demidouzaine d'oranges avec leur peau, Victor Hugo, dont la machine humaine dépasse en puissance toutes les limites connues, gagne le look-out, le haut belvédère, le salon de cristal qu'il a fait construire, le phare d'où il découvre, bien au delà des îles de Jet-Hou, Herm et Serk, les côtes de France, « la rive qui nous tente ». Devant le poêle en faïence rococo, sur les dalles de verre, l'homme génial,

vêtu de rouge, se met nu, se plonge dans l'eau glacée, exposée toute la nuit à la ruée des vents marins, puis assouplit son corps d'athlète magnifiquement juvénile.

Ensuite, tandis que le soleil transforme en chaufferie de navire, en fournaise ardente, la maison de verre, ou que la tempête d'hiver glace l'eau de son bain et fait du look-out une geôle sibérienne, dans l'aveuglante clarté de juillet, dans la pénombre plombée et livide de décembre, le poète, de nouveau habillé de pourpre, court à sa table de travail. Sa table? Une tablette fixée entre deux armatures de fer. Son encrier, un galet creusé par le flot.

C'est là que sa pensée exaltée se stabilise, que la vie ordinaire le ressaisit. Désormais, ce qu'il y a chez lui de démesuré se traduit par une surabondance de force cérébrale et non point par un désé-

quilibre.

C'est là, entre les écueils et les orages, dans les cris des mouettes et les hurlements des vagues. c'est dans ce phare de l'esprit que ces chefs-d'œuvre prennent leur vol : la Légende des siècles, les Misérables, les Chansons des rues et des bois, les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit, Quatrevingt-treize, le Théâtre en liberté, Toute la lyre...

Absentes adsunt... Georges, le petit-fils, qui devait le peindre — de souvenir — descendant l'escalier du look-out, Georges évoquera un jour avec son exquise pudeur d'âme, la haute demeure de la Légende et la grande ombre laborieuse qui n'en sera

iamais absente :

« Hauteville-House est restée pour nous un peu

comme la « maison des âmes », car tout y parle des chers disparus. Absentes adsunt : ces mots qu'il a inscrits au-dessus du massif fauteuil qu'il disait être celui des ancêtres, invitent au recueillement et, le soir, quand les fenêtres sont ouvertes sur la nuit étoilée, on ne sait si le murmure qu'apporte le vent est le bruit de la mer, ou le bruit du passé.

« Il parcourait, lentement, cette maison faite par lui avec la patience d'un imagier de cathédrale gothique et la fantaisie extrême-orientale de son pinceau, mystérieuse maison où chaque meuble, chaque bibelot presque, porte l'empreinte de sa griffe. Je le vois encore monter de son pas cadencé, devenu plus lourd, le sombre escalier tapissé, des murs aux marches, de feutres épais à dessins de roses et de feuilles mortes : une main dans la poche de son pantalon, l'autre solidement appuyée à la rampe, il allait au travail...

« Il entrait dans le look-out, cette serre sur le toit, sans stores, en plein bleu du ciel brûlant reflété par la mer, et, sur une petite tablette, devant un miroir décoré par lui d'une fleur aux pétales étranges et dont le tain, à la chaleur, s'est boursouflé et craqué, il écrivait... »

# Quand deux cœurs...

Dans cette petite maison qui domine légèrement Hauteville-House, à La Pallue, une fenêtre à guillotine s'entr'ouvre, laisse passer un beau visage de femme, aux cheveux poudrés à frimas: Juliette. Juliette aux aguets, Juliette qui tantôt suit du regard la fuite des nuages que l'aube balaie, et tantôt

reporte les yeux vers le look-out, vers le « salon de cristal » qui s'éclaire.

Flamme vivante de ce phare de l'esprit, une forme rouge flambe soudain. Le « cher petit ouvrier » est debout. Il va, vient, ses bras s'agitent, font des signaux d'amour à celle qui lui envoie des gerbes de baisers. Aurore extasiée, frissons des feuilles, chansons des jardins et des bois, sourire, premier sourire au génie qu'elle adore, « un de ces sourires qui vous mettent de la lumière dans l'âme pour toute la journée »... Là-haut, sous la caresse du jour naissant, les vêtements rouges s'éparpillent, et ce n'est plus bientôt qu'une blanche apparition, dieu antique que baignent l'eau marine et la jeune lumière... Elle assiste de loin à sa toilette minutieuse, elle contemple avidement ce beau corps viril dont, malgré les années, elle ne cessera d'aimer, à l'égal du cœur, du cerveau, du génie, la splendeur héroïque; puis, quand de nouveau vêtu de flamme, le dieu se remet à son rude labeur, martelant, parmi les appels des nids aussi bien que sous les huées de l'orage, les grands alexandrins de la Légende, la prose sublime des Misérables, Juliette vaque aux humbles tâches : les roses du jardin à cueillir pour en faire de l'eau où, le soir venu, il baignera ses yeux las: les cerises, les fraises pour la tarte que Suzanne portera tout à l'heure à Hauteville-House; les œufs chauds à prendre au nid et qui, avec la tarte, auront le bonheur d'entrer dans la maison du poète...

Après le déjeuner, ce sera la bienheureuse visite, les promenades au Gouffre, à Saint-Martin, à Plainmont, à la Maison visionnée, ou tout simplement au Fort-George ou à Fermain Bay, parmi les buissons de fuchsias et de rhododendrons sauvages.

Au retour, en attendant l'heure du dîner, où le bien-aimé amène ses fils et ses amis, Juliette reprend son travail. Telle page surchargée de la Légende ou des Misérables, elle la copie, la met au net et oublie l'heure. C'est si bon « de faire courir des pattes de mouche derrière cette pensée ailée, d'écrémer, avant tout le monde, le dessus de ce génie, de boire à même cette poésie avant que personne y ait goûté ».

Lui, sans doute, est égoïste. Absorbé par ses visions métaphysiques, emporté dans ce vol épique qui bat de l'aile autour de lui, soucieux d'assurer la dignité, l'intégrité de son foyer, il ne perçoit pas toujours l'humble sacrifice, la plainte silencieuse de cette femme agenouillée...

Et cependant, comme il n'a pas cessé de l'aimer, il lui arrive, à lui aussi, de courber le front devant la plus dévouée des compagnes : « J'étais tout à l'heure seul dans ta chambre, ma bien-ain ée, écrit-il à Juliette le 27 mai 1860; et sais-tu ce que je viens de faire? J'ai baisé tes souliers qui étaient là, en les priant de ne jamais te conduire que du côté de mon amour! »

Pauvre Juliette! les soucis, les deuils, les périls, l'amour et les peines qu'il traîne avec lui l'ont vieillie prématurément.

Lorsqu'en mai 1857, Alexandre Dumas veut présenter ses hommages à la *princesse Negroni*, Juliette se récrie avec une douleur poignante :

« Qu'on ne me l'amène pas. Je serais honteuse de

me montrer, sous le travestissement que m'ont fait la maladie et l'âge, et qui cache trop bien la jeunesse de mon âme. »

Mais c'est mal connaître le bon Dumas, son brave cœur de nègre sensible. Il force les portes de La Pallue; et comme on l'accueille avec une grâce un peu mélancolique, Alexandre redouble de verve, de joyeuse humeur, d'entrain. L'album de Juliette, il le réclame et y improvise des vers où il loue son éternelle jeunesse.

Ah! pouvoir croire cela...! Mais la solitaire de La Pallue, qui sera bientôt l'hôtesse de Hauteville-Féerie, la maison plus saine, moins humide qu'aménage pour elle la fantaisie de son poète, assez délicat pour recréer à Guernesey leur chambre de la rue Saint-Anastase, la chambre où ils se sont tant aimés, — « la chambre rouge et or » où il l'évoque, « entourée des beaux paons brodés sur la tapisserie, cultivant ses fleurs, jasant avec son joli petit oiseau vert... » — mais Juliette a désormais bien des sujets de douter. Resté jeune de corps autant que d'esprit, archange déchu qui devient faune, Olympio s'attarde, outre mesure, aux chansons des rues et des bois.

Rien n'envigore les patriarches bibliques comme l'amour des jeunes servantes. Ce Booz qui, depuis 1861, laisse pousser sa barbe pour se prémunir des maux de gorge, trop de Ruths se sont couchées à ses pieds, « le sein nu »...

Mais aussi, il a de tels retours qui valent des recommencements, il sait si bien se faire pardonner; avec lui, les pires malentendus ne sauraient se prolonger. En août 1852, quand le poète et ses fils sont allés excursionner dans l'île de Serk, si verdoyante et si rocheuse, « l'île romantique », Juliette eût bien voulu les y accompagner. On l'en a priée, mais, avec son tact coutumier, elle a refusé de se montrer en public au milieu de ceux qu'elle aimait tant...

Les heures ont passé moroses; en vain a-t-elle tenté de copier des vers, d'apprendre par cœur des chansons des *Châtiments*; ses yeux obstinément sont demeurés, toute la matinée, à contempler un petit chevreau perdu, qu'on a attaché à une haie et que nul ne reconnaît... Vers le soir, une tristesse immense lui monte au cœur; du papier traîne sur la petite table de chêne; elle écrit, comme on se frappe la poitrine:

« J'ai manqué de prévoyance; j'aurais dû deviner que l'ascétisme en amour n'est possible et doux que dans la jeunesse. Plus tard cela devient la soli-

tude morne et lugubre, presque la mort... »

Mais une porte claque; un pas bien connu... Elle bondit. Lui, toujours lui; hâlé, bruni, sentant la vague et l'écueil, les lèvres salées par la mer. Ce baiser, et ces anémones sauvages qu'il lui tend, et sur le dos d'une enveloppe ces vers sublimes qui la consolent et la ravissent:

J'ai cueilli cette fleur pour toi, sur la colline, Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline, Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher, Paisible, elle croissait aux fentes du rocher...

Juliette a fini de lire ce nouveau poème qu'elle vient d'inspirer. Elle comprend que Victor, fleur du rocher de l'exil, s'engage à mourir sur ce cœur où il a trouvé un abîme de tendresse. Elle sait que, malgré tout, il tiendra sa promesse. Alors, dans un sanglot, elle tombe dans ses bras :

- Que tu es bon! Merci. Je ne regrette plus ma journée.

Une autre fois, plus tard, le 20 mai 1862, à la veille de la sainte Julie, fête de Julienne, dite Juliette, le proscrit s'en va seul, à travers les halliers en broussaille, les ravins charmants qui, du Fort-George, dévalent vers la mer; des buissons de myrte, des lianes exotiques, des chèvrefeuilles, des saules tourmentés, des chênes ployés par le vent marin, retardent sa marche; sous le vaste chapeau breton, sa face de « bandit génial », nouvellement barbue, médite et songe; il porte en lui les Misérables; parfois le proscrit vagabond s'arrête pour regarder, ravi, entre les branches d'yeuses et de figuiers sauvages, telle petite crique bleuissante aux roches dorées, qui lui rappelle la Provence ou la Corse de sa petite enfance; enfin ses pas nonchalants l'amènent à Fermain Bay, sur cette plage solitaire que borne au loin la pointe ombragée de Saint-Martin et où il adore tremper dans le flot caressant son corps musclé...

Aujourd'hui, il est parti pour s'isoler, pour travailler... Va-t-il évoquer l'idylle de Marius, l'infamie de Thénardier?... Mais non, il rêve à la fête de Juliette qui, cette fois, n'a pu le suivre et, pour elle, il écrit ces lignes aimantes qu'elle lira avec les

lèvres :

« Comment ne pas songer à ta fête qui vient? Voici

toute la nature qui se fait belle. La terre est comme une grande fleur verte, la mer est comme une grande fleur bleue, le firmament plein de soleil est comme une fleur d'or. Un immense souhait de bonheur se dégage de tout; c'est à toi que je l'envoie; les oiseaux chantent, la grève chante, la plaine et la montagne rient, et je suis là, seul, songeant à toi; et pour moi, dans tout cet infini, il y a ta pensée, comme hier soir, dans cet immense ciel crépusculaire que nous voyions ensemble, il y avait une toute petite étoile qui brillait à elle seule plus que tout le ciel.

« Tout à l'heure, venu ici pour travailler, je ne faisais qu'aimer; je me tournais vers toi et mon âme ne voulait pas se détacher de ton âme. Alors, je lui ai dit : fais comme tu voudras. J'ai pris mon crayon, j'ai détaché le dos d'une lettre de je ne sais quel brave Anglais et je me suis mis à t'écrire. Ce sera ton bouquet de fête. Il y a tout près de moi, au bout d'une branche, un joli rouge-gorge qui me regarde et qui m'approuve. Oh! oui, tu es vraiment ma bien-aimée! »

Et Juliette? Elle n'est qu'adoration. Le 17 février 1863, extasiée comme une mystique, la voici qui salue le trentième anniversaire de leur première nuit:

« Rebonjour, mon bien-aimé, en plein soleil, en plein amour et en plein bonheur; bonjour et rebonjour, comme il y a trente ans, quand mes yeux te suivaient sur le boulevard, au moment où tu venais de me quitter et que mon âme t'envoyait des volées de baisers, pendant que tu te retournais pour me voir encore une fois à ma fenêtre, avant de passer la rue du Temple. Ce souvenir pour moi est ineffaçable, je peux dire que tout est encore à la même place et dans le même ordre dans mon cœur, depuis la première nuit où je me suis donnée à toi. Ces trente années d'amour ont passé dans ma vie comme un seul jour d'adoration non interrompue et je me sens plus jeune, plus vivante, plus forte, pour t'aimer que je ne l'ai jamais été: cœur, corps et âme, tout est à toi et ne vit que par toi et pour toi. Je te souris, je te bénis, je t'adore... »

Vingt mois plus tard, le 20 octobre 1864, Philémon répond à Baucis en des vers délicieux que se répéteront toujours les amants éternellement épris l'un de l'autre et dont les années écoulées, les cheveux blanchis ne font que fortifier et consacrer la tendresse:

Quand deux cœurs, en s'aimant, ont doucement vieilli, O quel bonheur, profond, intime, recueilli!

Amour, hymen d'en haut, ô pur lien des âmcs!

Il garde ses rayons, même en perdant ses flammes.

Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un;

Il fait des souvenirs de leur passé commun,

L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre;

(Juliette, n'est-ce pas? cette vie est la nôtre).

Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,

Et devient l'amitié, tout en restant l'amour.

Sa « voix intérieure » ne cessera plus de réciter à Juliette cet admirable poème. Enchantée, émerveillée, heureuse enfin, elle bénit cet exil qui les rapproche : « Si j'osais, dit-elle, je demanderais au ciel de prolonger notre séjour ici autant que nos vies. Sans doute, cette « petite patrie de poche » lui paraît bien étriquée, à lui qui tend toujours les bras vers la rive qui le tente, vers la vraie patrie; mais aussi ne posséde-t-il pas assez de gloire pour rendre cette île de Guernesey « grande comme le monde »?

L'Épopée.

« La France n'a pas la tête épique »... Allons donc! La France a la Chanson de Roland et la Légende des siècles!

Le génie de Victor Hugo n'a jamais cessé d'être épique. La Bible ne fut pas pour rien son premier livre. Du Chant de fête de Néron à la Fiancée du Timbalier, du Feu du ciel aux Têtes du sérail, de Cromwell à Hernani, de Ruy Blas aux Burgraves, l'épopée domine son œuvre. Elle triomphe dans les Châtiments. Mais voici la Légende... « L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière...»

J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut...

Sacre de la Femme, glorification de l'amour, apothéose de l'Ève éternelle et féconde, de sa chair et de sa grâce... Il est beau que le chef-d'œuvre épique de la France soit placé sous le signe de la femme : Chair de la femme ! argile idéale ! ô merveille !...

Caïn, le premier crime, et le premier éveil de la conscience; les lions léchant les pieds de Daniel; Ruth et Booz, dont l'histoire avait frappé si vivement l'imagination de Victor Hugo, dès le séjour aux Feuillantines:

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin, Joseph, Ruth, et Booz, le bon Samaritain...

Booz endormi... Parfums des touffes d'asphodèles; souffles de la nuit flottant sur Galgala; ombre nuptiale; et dans le ciel où passe, par moment, quelque chose de bleu qui semble une aile, croissant clair de la lune, «faucille d'or dans le champ des étoiles ».

Chevaliers errants dont le poète des Châtiments se sent le légitime héritier, lui qui prendra toujours la défense du faible contre le fort; Chevaliers errants qui réhabilitent magnifiquement Don Quichotte:

La terre a vu jadis errer des paladins; Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains, Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages La crainte, et la lueur de leurs brusques passages...

Chevaliers errants... Sous le haubert et sous le heaume, ces deux pages blonds, roses comme des filles, transformés en fantômes auxquels le démon prête une âme :

L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland...

Dans une île du Rhône, c'est le jugement de Dieu, le duel entre Hauteclaire et Durandal... Lutte de jeunes héros sans peur et sans reproche, que magnifie l'ardeur des vieilles chansons de geste:

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude...

Roland est mort, est mort à Roncevaux. Charlemagne, empereur à la barbe fleurie, revient d'Espagne, le cœur triste à mourir. Qui lui prendra Narbonne, la belle qu'il convoite?...

...Je n'ai jamais vu, sur ma foi, Ces belles filles-là sans leur rire au passage, Et me piquer un peu les doigts à leur corsage.

Mais les vieux capitaines baissent la tête et se dérobent, comme aux derniers jours, les maréchaux de Napoléon.

Heureusement, un autre « enfant au teint rose, aux mains blanches », Aymerillot, le petit compagnon, se présente hardiment devant l'empereur :

Le lendemain, Aymery prit la ville.

Espagne, où, dans sa blonde enfance, Victor Hugo a vécu, Espagne qu'il a chantée, Espagne qu'il a revue au bras de sa bien-aimée, Espagne ardente et grave, chaude et profonde terre de volupté et de sang, Espagne des torrents assoiffés et des cimes neigeuses, Espagne catholique et mozarabe, flamme d'autodafé et chant de muezzin, et ces longs yeux luisants des Juives converties! Espagne, depuis le grand Corneille, vous n'aurez jamais eu en France un poète si dévoué à votre génie. Bivar... ressouvenir des temps où le jeune chef de l'école romantique inclinait devant son père vénéré sa jeune gloire; Bivar, bois sombre, manoir carré, flanqué de tours, étroit patio, et, vaquant aux humbles tâches, puisqu'il est chez don Diègue, le Cid Campéador, ce Ruy Diaz qui n'a qu'un signe à faire pour qu'accourent au-dessus de ses tentes, Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes.

Espagne du petit Roi de Galice; souvenirs du voyage aux gorges de Tolosa; Espagne des sierras, des pics pyrénéens, où dans la neige s'imprime le pas des isards, et que frôle le vol de l'aigle; vous revivez en ces peintures farouches et sonores, tandis que Durandal brille et fait refluer devant elle les assaillants du petit prince fugitif:

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore, Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre, Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel...

Espagne pyrénéenne, silences redoutables, sommets éblouissants, vallées creuses, obscures forêts où gîtent les ours et que hante *Masferrer*:

Le torrent Monte jusqu'à la grotte, enflé, hurlant, courant, Terrible avec un bruit d'horreur et de ravage Et familièrement entre chez ce sauvage.

Le Cid exilé, c'est lui, Victor Hugo, dressé contre l'Empereur. A Saint-Pierre, son barbier français nommé Velours prétend que chaque poil de sa barbe en contient trois, tant elle est dure; et pour raser le grand homme, il tremble tout comme le barbier de Ruy Diaz:

Le barbier du hameau le plus proche raconte Que parfois chez lui vient le Cid, paisible et franc, Et, vrai! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte Et ce preux, qui serait pour un trône trop grand; Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble...

A l'aventure du Cid exilé, se mêlent les impressions du vovageur de 1843, et, entre toutes, l'admirable vision du Pic du Midi, apparaissant au delà des monts d'Oyarzun :

Soudain, presque en tremblant là-bas, sur l'horizon Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale, Dans un éloignement mystérieux et pâle. Au-delà de la ville et du fleuve, au-dessus D'un tas de petits monts sous la brume aperçus Où se perd Oyarzun avec sa butte informe...

Espagne cruelle et raffinée, Espagne mystique et galante, Espagne de Philippe II et de Thérèse d'Avila, Espagne où, dans les jardins ténébreux, l'odeur sensuelle des œillets et des jasmins étouffe la puanteur des charniers, Espagne d'Aranjuez et de l'Escurial, vous vous éternisez dans la Rose de l'Infante autant que dans les peintures grises et dorées de Vélasquez : Elle est toute petite; une duègne la garde...

Mais l'Espagne, c'est la patrie d'adoption, c'est le royaume de l'enfance et du songe; la vraie patrie du poète, celle qui sonne rudement dans son patronymique, qu'annonce, comme un coup de buccin. le glorieux prénom romain, la patrie de son père, de ses pères, voire de ses aïeux supposés, c'est la marche de Lorraine, c'est la terre rhénane où. comme dans ce beau nom : Victor Hugo, s'affrontent et s'unissent deux races. Le génie de la Légende des siècles, c'est le génie du Rhin; génie qui n'est point celui du Walhalla, génie rhénan et non prussien. « Dans le décor rhénan, c'est l'âme française qu'il installe. »

Le grand chevalier d'Alsace, Eviradnus, c'est lui, Victor Hugo, le chevalier errant, le chevalier poète... le redresseur de torts, le défenseur des faibles, l'ennemi juré de quiconque abuse de sa force, le « chasseur du crime ».

Ses cheveux ont blanchi; il « commence à sentir le poids des ans chenus »; mais c'est toujours « le preux que nul n'a vu de son sang économe ».

Qu'importe l'âge! Il lutte. Il vient de Palestine, Il n'est point las. Les ans s'acharnent; il s'obstine.

Et « le vieux vaillant maître » arrachera aux griffes de Ladislas et de Sigismond la jeune et charmante marquise Mahaud, comme le vieux burgrave de la démocratie défendra un jour, contre ceux qui veulent l'étrangler, la jeune République.

Au temps de la première légende, le solitaire de Hauteville ne porte pas encore la barbe. Sur les rives sauvages, devant les écueils gémissants, dans le chaos des rochers aux silhouettes monstrueuses au bord des gouffres où le flot captif rugit de dou leur, un masque de lion se sculpte, en proie aux jeux des rayons et des ombres. Jamais face plus géniale, plus inspirée, n'apparut aux fils de l'homme. Rien n'égale ce mufle de fauve, ces yeux enfoncés au regard en vrille, ces yeux visionnaires, cette lèvre frémissante, ce menton volontaire, ce vaste front zèbré par la souffrance et l'orgueil, qu'encadre une crinière farouche. C'est le lion de Guernesey, c'est le lion d'Androclès:

Et l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.

Du même cœur qu'il hait les puissants, le vieux lion s'attendrit auprès des humbles. Jamais, jusqu'à ce jour, les Pauvres gens n'ont eu accès dans l'épopée. Victor Hugo se penche vers eux avec tendresse, les prend dans ses bras, puis les emporte sur les ailes de la Légende... Déjà, voici qu'il chante les Travailleurs de la mer, ces pêcheurs dont la poésie marine exalte et fleurit la dure existence :

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close. Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur...

Épreuves atroces de l'homme traînant de siècle en siècle sa chaîne d'esclave. Terre asservie par les dieux, peuples ployant le dos sous le joug des tyrans. Mais, à travers tant de vicissitudes, tant de tortures, tant de massacres, tant de forces conjurées contre l'homme, l'heure de la libération est en marche. La foi dans le progrès domine la Légende. Bientôt, n'en doutez pas, l'on verra le fils d'Ève et d'Adam

Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre, Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité, Dompter tout ce qui l'a jadis persécuté...

Le jour où le Plein ciel sera enfin conquis, le jour prochain où « l'aéroscaphe » voguera par-dessus monts et plaines, par delà l'océan, par delà les frontières, Jupiter doit tomber à genoux. Et c'est la revanche de Prométhée. C'en sera fini bientôt des haines et des guerres. Demain, les États-Unis

d'Europe; demain, les États-Unis du monde : Nef magnifique et suprême,

.... elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste; et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries.
... Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut l'unique nation,
A la fois dernière et première,
De promener l'essor dans le rayonnement,
Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière.

### « Noël est la fête des enfants... »

Grand sujet de scandale pour les forty et les sixty, pour cette prude aristocratie et bourgeoisie guernesiaise qui ne saurait admettre la présence de Juliette à Hauteville-House! Mme Victor Hugo mûrie par le deuil et l'exil, apaisée par les années, voudrait pouvoir traiter en amie, et non plus en rivale, la solitaire de la Pallue et de Hauteville-Féerie. Déjà, ne lui a-t-elle pas envoyé un exemplaire dédicacé de son Victor Hugo raconté...? Au cours d'un de ces voyages à Paris, où elle visite les éditeurs et prépare la publicité des Misérables, Mme Hugo montre comme elle sait braver les jugements du monde. Lui arrive-t-il de dîner avec l'un de ces ménages irréguliers, dont Chateaubriand a dit : « Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités... »,

le lendemain, elle écrit avec une indulgence où se mêle à un peu de détachement beaucoup de noblesse:

« Je conçois qu'il y ait une barrière entre les ménages réguliers et les ménages irréguliers, cela parce qu'en général les femmes non mariées viennent d'un monde peu retenu. Je n'aime pas le masque, mais je tiens au voile. Le fond, je ne le discute pas et ne m'en mêle pas, mais je veux l'apparence. Or, Mme A... est d'apparence aussi légitime que possible. Son dévouement, son amour des siens l'ont sacrée. Ce qui pour d'autres aggrave sa situation (son double mari) m'intéresse, car la pauvre femme a pour elle la plus absurde loi et est forcément concubine. Ses vertus rencontrent l'impossible.

« Cette morale, qui n'est pas celle du monde, est la mienne... »

A la fin de cette même année 1862, Juliette qui prodigue aux habitants de Hauteville-House « les petits soins, les attentions fines », envoie une tarte pour fêter la Sainte-Adèle, et elle y joint ce billet :

« J'ai le cœur plein d'une tendresse infinie pour tout ce que tu aimes... Soyez gai, soyez heureux. Le reflet de vos joies suffit à illuminer mon âme. »

Dans la salle à manger, devant la grande cheminée aux carreaux de faïence où règnent les deux H de Hauteville-House, Mme Hugo penche sur la feuille bleue que lui a tendue le poète son beau front lisse et bombé; ses doigts longs et oisifs tremblent légèrement; non loin d'elle, Charles, énergique et tendre; François-Victor, alangui, rêveur, presque autant que sa voisine, Adèle, la

« statue grecque » devenue si ondoyante, si fragile, si menacée par la vie; là-bas, dans l'ombre, méditant près du fauteuil des ancêtres, un Victor Hugo très différent de celui qui débarqua à Saint-Pierre-Port, en 1855: nez alourdi, yeux noirs dont le regard fixe obsède, cheveux blanchis, pesante moustache noire, barbe blanche...

Mme Hugo pense aux éloges que ses fils font de Juliette, à ce tact, à cet effacement, à cette grande dignité mélancolique qui commencent de l'émouvoir...

Chaque jour, à la porte de Hauteville-House, on distribue aux indigents du pain et des vivres... Chaque semaine, le mardi, c'est le dîner des quinze petits enfants pauvres, qui seront bientôt quarante, et que Victor Hugo et les siens servent eux-mêmes. Le jour de Noël, devant l'arbre scintillant et enrubanné de Christmas, chacun des petits invités reçoit des vêtements et des jouets. Le 22 décembre 1864, la dame de Hauteville-House se décide à convier à cette fête de la bonté la dame de Hauteville-Féerie; et elle le fait de la façon la plus touchante, en évoquant le souvenir des deux enfants que ces deux mères ne cessent de pleurer :

« Nous célébrons Noël aujourd'hui, madame. Noël est la fête des enfants et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur.

« Agréez, madame, l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux,

Adèle VICTOR HUGO.

Mais Juliette connaît trop le cant guernesiais! Elle en a trop souffert et n'entend pas que d'autres en souffrent par sa faute. Le rêve de sa vie, s'asseoir au foyer du grand homme bien-aimé, à l'heure qu'il se réalise, elle trouve le courage de le repousser. Lutte de noblesse entre deux belles âmes. Mais aussi, que de larmes dans ces lignes résignées:

« La fête, madame, c'est vous qui me la donnez.

« Votre lettre est une douce et généreuse joie; je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre, pour vous bénir tous, pendant que vous faites le bien.

« Tendre et profond dévouement.

« J. DROUET. »

Quelques mois plus tard, pendant une longue absence de sa femme, comme Victor Hugo presse Juliette de venir dîner, fût-ce en cachette, à Hauteville-House, celle-ci, une fois de plus, se récuse:

« Permets-moi de refuser l'honneur que tu me fais, au nom des trente années de réserve, de discrétion et de respect que j'ai eues envers ta maison ».

Mais enfin, en janvier 1867, lorsque après deux ans passés hors de Guernesey, à Paris et à Bruxelles près de Charles qui vient de se marier, Mme Victor Hugo, souffrante, la vue défaillante, le cœur brisé, rentre à Hauteville, l'une de ses premières visites est pour Mme Drouet. Comment ne pas rendre cette visite?

Deux jours plus tard, Juliette sonne à Hauteville-House... Elle goûte profondément la douceur « d'une réhabilitation délicate et discrète... »

Désormais, Juliette, toujours si belle, si souriante sous ses fins cheveux blancs, dans ses vastes robes de taffetas aux longs plis craquants, viendra, presque chaque jour, à Hauteville-House, collationner avec Mme Chenay, sœur de Mme Hugo, le manuscrit et les copies des Misérables.

#### « Dure et funèbre... »

Les Misérables. Il les a terminés le 21 mai 1861, le jour même de la fête de Juliette :

« Ta fête, c'est ta fête; elle coïncide avec ma délivrance de ce livre. Demain j'envoie la fin du manuscrit, demain je suis libre. Je sors des Misérables. C'est là ton bouquet. O mon doux ange bienaimé, la lumière me vient de toi; je sens mon âme comme un rayon de la tienne. Tu vois à quel point ma destinée est mêlée à ta destinée. Je fais une œuvre, ta fête en marque l'éclosion; tu es pour moi un être suprême et charmant. A demain, voici la nuit; je t'aime, je pense à toi, je vais m'endormir dans ta lumière. »

Les Misérables. Il les portait en lui depuis sa vingtième année. Dès 1823, Victor Hugo a demandé à son ami Gaspard de Pons, de passage à Toulon, des renseignements sur le bagne. Dès 1828, il prend des notes sur Mgr de Miollis, évêque de Digne. Ce sera Mgr Myriel, comme Jean Valjean est ce Pierre Maurin, condamné en 1801 à cinq ans de galère pour avoir volé un pain dans la boutique d'un boulanger, Pierre Maurin que l'évêque de Digne accueillit dans sa « chambre d'ami... » En 1832, Hugo a vendu à l'éditeur Renduel le Manuscrit de l'évêque; en 1845, le Manuscrit de l'évêque s'appelle les Misères, et il commence de l'écrire. Sa politique a bien pu être, successivement, ultra, bonapartiste, orléaniste, consulaire, républicaine. Qu'importe? Son cœur n'a jamais cessé de battre pour les humbles, son cœur n'a jamais cessé d'être évangélique, socialiste.

Une immense pitié l'étreint devant la longue passion de Jacques Bonhomme. En 1848, s'il néglige son manuscrit, c'est pour défendre à la tribune la cause du peuple : « Appelez les classes déshéritées aux jouissances sociales, à l'éducation, au bienêtre... » Dans son discours sur la Misère, comme il dit leur fait à ces satisfaits de l'ordre de choses, à ces « partisans du juste milieu », dont le spectacle de tant d'iniquités n'altère nullement le beau calme béat :

« Vous n'avez rien fait quand le peuple souffre. Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère. Vous n'avez rien fait tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain. Tant que ceux qui sont vieux et qui ont travaillé peuvent être sans asile!... « Utopie? Allons donc. » Je suis de ceux qui pensent et qui affirment que l'on peut détruire la misère; la misère est une maladie du corps social comme la lèpre est une maladie du corps humain. La misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. »

La misère, dont il a souffert dans sa blonde jeu-

nesse, la misère qui a poussé à l'échafaud Claude Gueux et le triste héros du Dernier jour, la misère, il vit chaque jour avec elle, de cette double et étrange existence qu'est la vie de l'écrivain. Tempête de rires à l'Assemblée, quand Victor Hugo s'écrie : « Je voudrais être ici le représentant élu des bagnes. » Nous ne rions plus, nous savons qui parlait ce jourlà : Jean Valjean, M. Madeleine.

Les Misères, dont il ne reste que la dernière partie à écrire, quand éclate le coup d'État. Les Misères qui, à Guernesey, deviennent les Misérables. Le roman populaire transformé par le souffle de la Légende

en une épopée des humbles.

Les Misérables... Figures inoubliables, sculptées pour l'avenir, plus vivantes pour nous que bien des vivants... Mgr Myriel, prélat de l'Évangile, dont les œuvres sont semblables aux paroles; Jean Valjean, pétri d'ombre et de lumière, fils de Caïn s'évadant du crime, bon larron qui porte comme une croix la marque de la chiourme; Javert, protecteur de l'ordre, à plaindre comme tout ignorant qui triomphe, Javert, ce démon du devoir; Fantine, qu'un soir de neige, en janvier 1841, Victor Hugo a rencontrée rue Taitbout et qu'il a arrachée aux griffes de la police, Fantine, amante délaissée, fille de joie, perdue de tristesse, Fantine, dont la dépouille est jetée à la fosse publique. Sa tombe ressemble à son lit.

Cosette, sa petite, qu'elle appelait à son chevet d'agonisante, Cosette à Montfermeil, tourmentée par la Thénardier, Cosette dont Juliette, en évoquant son propre séjour chez les dames de Saint-Aure, lui conte la vie au Petit-Picpus: « Rien ne prépare une jeune fille aux passions comme le couvent... » Cosette, lumière blonde, Cosette jeune fille, Cosette et Marius... Marius, c'est presque Marie, le prénom que le petit amoureux d'Adèle arborait si fièrement; Marius, fils du colonel de Pontmercy, Marius, vivant chichement et pauvrement vêtu, Marius rêvant au Luxembourg, nous le savons, c'est le fils du général comte Hugo, c'est Victor Hugo... La nuit de noces de Marius et de Cosette, ce sera la nuit du 16 au 17 févier 1833, la nuit même où Juliette tomba dans les bras d'Olympio...

Thénardier, ce chacal, détrousseur de cadavres, son horrible compagnonne, leurs filles Eponine, Azelma... M. Gillenormand, ce grand bourgeois, oncle de Marius, comme M. Lenormand fut l'oncle de Victor-Marie Hugo. Enfin, Gavroche!

Gavroche! Le gamin de Paris, gouape héroïque, type immortel, mâchant la cartouche et crachant le sarcasme, le même qu'Eugène Delacroix a peint aux barricades de Juillet, scandant la Marseillaise à grands coups de pistolets, enjambant les cadavres au pas de charge, du même élan que sa voisine, la Liberté aux rudes mamelles.

Mgr Bienvenu donnant les flambeaux d'argent au forçat qui les lui a volés, et de la sorte le consacrant au bien... Tempête sous un crâne, crise sublime de la conscience humaine, contrainte d'opter entre « l'agonie de son bonheur ou l'agonie de sa vertu ». Waterloo; le Petit-Picpus, l'idylle rue Plumet; l'éléphant de la Bastille; l'épopée rue Saint-Denis; l'intestin de Léviathan, l'égout; la déli-

vrance; la mort et l'amour... Ces peintures farouches, attendries, grandioses, ont trouvé le cœur de tout

un peuple.

Le 15 mai 1862, à six heures du matin, quand la foule parisienne a envahi la rue de Seine, pris d'assaut la librairie Pagnerre pour en emporter les deuxième et troisième parties des *Misérables* (cinquante mille volumes!), ce n'est pas seulement Paris, ce n'est pas seulement la France qui « communie avec Fantine et Jean Valjean, avec Marius et Cosette; c'est l'univers entier qui a sacré Victor Hugo citoyen du monde. » Depuis la loge des portiers jusqu'aux chambres royales, on lit les Misérables...

Demain, et pour l'éternité, Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Amérique liront, autant que la France, cette géniale épopée populaire. La gloire de son auteur emplit les continents. Des lettres lui parviennent, qui portent cette seule

adresse: Victor Hugo, Océan.

Là-bas, sur son rocher, l'hommage universel ne peut que le griser, l'enivrer. Sa fortune maintenant dépasse le million. On lui offre un banquet à Bruxelles, et là toute la France vient s'incliner devant le proscrit.

Est-il heureux, au moins, ce beau vieillard robuste

aux cheveux drus, à la barbe grise et rude?

Lui, le prophète dont Guernesey est le Sinaï; lui qui réclame à Genève l'abolition de la peine de mort; lui qui bataille pour John Brown; qui correspond avec Lincoln, avec Juarez, avec Garibaldi, lui qui prêche aux Italiens la conquête de la liberté; lui qui plaide en faveur de la Pologne; lui qui prend

la défense des Irlandais contre l'Angleterre; lui qui, au congrès de la Paix, à Lausanne, préside les premiers « États-Unis d'Europe »; lui qu'on fête en Hollande, qu'on acclame dans le monde entier; est-il heureux?

Non, l'auteur des Misérables a des heures de sombre désespoir. Adèle, la dernière de ses filles, si belle, si rêveuse, Adèle s'est étiolée sur ce rocher, d'où la gloire de Hugo a pris son vol... Le 18 juin 1863, Adèle s'est enfuie de Guernesey; elle est allée rejoindre l'homme qu'elle aimait, l'officier anglais Pinson; elle l'a accompagné jusqu'en Nouvelle-Écosse, à Halifax; et là, désespérée par le plus lâche des abandons, sa raison a sombré; folie douce, musicale, mais incurable. C'est François-Victor qui traversera les océans, retrouvera la pauvre égarée, la ramènera au foyer... Hélas! on devra bientôt l'interner, pour bien des années (jusqu'en 1915), à Saint-Mandé, où elle mourra, presque nonagénaire, emportant avec elle un grand secret de rêve et d'amour.

Sa mère ne l'aura pas revue. Les beaux yeux noirs de Mme Victor Hugo, ces yeux qui ont trop pleuré, se sont fermés, avant que la mort n'abaissât sur leurs prunelles éteintes les paupières meurtries... Ne pouvant plus supporter le séjour à Hauteville-House, que François-Victor a déserté depuis la mort de sa fiancée, Émilie de Putron, Hauteville qui a causé le malheur d'Adèle, Mme Hugo s'est fixée à Bruxelles, près de son fils aîné. Charles s'est marié; mais en avril 1868, son premier-né, le premier Georges, meurt comme était mort jadis le petit Léopold. Quatre mois plus tard, le 20 août,

le cœur de celle qui fut la Fiancée, ce tendre cœur si éprouvé, si brisé, cesse de battre. Adèle Foucher meurt chez son fils, entre les bras de son mari.

Pour la recevoir sur sa poitrine, Victor Hugo a laissé la page de l'Homme qui rit..., et maintenant, près de son passé mort, devant les cierges funéraires, le vieux proscrit songe à sa touchante héroïne, à cette douce aveugle, amie d'enfance de Gwynplaine, délaissée par l'homme qu'elle adore pour une beauté sans doute plus éclatante, mais cependant moins aimée...

Autour de son nom, pourtant, quelle rumeur de gloire!

Se peut-il que le bonheur n'accompagne pas celui dont on envie la renommée? Non, non, voyez comme il secoue la tête; prêtez l'oreille, entendez-le; c'est avec une immense lassitude qu'il murmure:

Oui, je trouverais bon que pour moi, loin du bruit, Une voix s'élevât et parlât à la nuit. ...Je le voudrais et rien ne me serait meilleur Qu'une telle prière après un tel malheur, Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme.

# Pan n'est pas mort.

« Cet homme en cheveux blancs chante ses plaisirs et ses galanteries d'antan... Il conduit sa muse chez les blanchisseuses... Il se lance éperdument dans la description des jupes, des corsets, des fichus et des robes. Il prêche le libertinage. Il donne de la lubricité à la nature entière, aux arbres mêmes et aux fleurs... »

Une tempête d'invectives accueille les Chansons des rues et des bois. On fait grief au solitaire de Guernesey d'avoir une vieillesse moins chaste que sa jeunesse. C'est là qu'il nous touche. A soixante ans, Hugo est dieu, mais c'est un homme : « Sous le manteau traînant d'Olympio, on voit passer le pied de bouc du Satyre... » Que de grands mots! Rien de plus sain de corps et de désirs que ce vieillard juvénile. Que Ruth tombe à ses pieds, il sera Booz!...

Telle cette belle Éva, si émue de servir Victor Hugo qu'à chaque repas, elle laissait choir trois ou quatre assiettes; pour sauver sa vaisselle, Mme Hugo, une fois de plus, avait dû mettre Éva à la porte du paradis terrestre. Telle, cette Marie, à dix-huit ans, veuve d'un communard, et qu'en 1871 il rencontre à Vianden, qu'il cajole, câline, console... Été luxembourgeois... chaleur, fraîcheur, verdure; bois discrets, rivière murmurante, et dans l'eau moirée, sous les courtines des branches, un joli corps féminin, nacré d'ombre et de soleil... Naïades, hamadryades, Sulamites, odalisques, que contemplaient. au soir de leurs années, comme une source de vie nouvelle, les patriarches et les prophètes, Salomon. Mahomet... Mahomet vieillissant :

Par moments, il faisait mettre une femme nue Et la regardait, puis il contemplait la nue, Et disait : « La beauté sur terre, au ciel le jour...! »

Telle encore cette Blanche qui, plus tard, donnera tant de tourment à la pauvre Juliette, cette Alba aux belles formes amples, dont il dessinera magnifiquement la vénusté et qu'En Grèce nous montre vêtue et dévêtue.

Comment le chantre du Sacre de la femme n'aimerait-il pas passionnément la splendeur du corps féminin, éclatant de jeunesse? Parce qu'il est vieux? Mais non, il n'est pas vieux, il n'est jamais vieux. Lui-même le confie à Paul Stapfer et à Marie:

Je sais que je suis immortel.

Plus tard, à près de quatre-vingts ans, quand un docteur lui représentera que, comme Tircis, « il est grand temps de faire la retraite » :

— Ah! répondra-t-il, docteur, il est dommage que la nature ne nous avertisse pas.

Quelle force est la sienne! Chez lui l'estomac. les poumons, les sens, le cerveau, tout dépasse les limites communes. Levé tôt, couché tôt, à la tâche de grand matin; l'après-midi dessinant, gravant, maniant la gouge et la varlope, puis, coiffé d'un grand chapeau mou à larges bords, toujours sans canne comme sans parapluie, un manteau jeté sur l'épaule gauche si le ciel menace, mains aux poches, épaules effacées, coudes bien rentrés, posant légèrement la pointe de ses bottines qui dessinent l'admirable cambrure du pied (l'homme à la jambe de prince, comme l'appelle Stapfer), cheminant pendant des heures le long de la mer sauvage, la peau salée, brûlée par la mer et le soleil, il a un appétit de dogue, des désirs de tigre. A chaque repas, Hugo dévore plusieurs assiettées de viandes froides de toutes sortes; d'autres jours, deux poulets lui suffisent à peine. Aussi, comme il déplore le droit de poulage qu'exerce sur chaque habitant de l'île

la reine d'Angleterre, duchesse de Normandie! Ces deux poulets qu'il lui faut donner chaque année à Victoria pour résider à Hauteville-House, comme ils feraient mieux sous sa dent de loup!

En 1858, un anthrax fond sur lui sans l'abattre. Il ne change pas son régime pour si peu; après le dessert composé de fruits secs envoyés de Grèce et de miel du mont Hymette, il ingurgite, simplement, pour chasser les humeurs peccantes, quelques pastilles de charbon.

Oui, malgré tant de tristesses, tant de deuils, malgré les années et l'exil, le poète des *Chansons* aime la vie; la vie, il l'embrasse, il la mord. La sève ne jaillit pas aux bourgeons des pommiers sans qu'un frisson d'amour agite le vieux chêne, et toutes ses branches noueuses chantent la volupté:

Il est le vieillard des bois, Il a la richesse de l'âge, Dans sa racine Autrefois, Et Demain dans son feuillage...

Ivresse de Silène, Joyeuses commères de Windsor, Songe d'une nuit d'été:

> Quand la chose est, dites le mot : Un hoquet à Silène échappe Parmi les roses de Paestum; Quand Horace étale Priape, Shakespeare peut risquer Bottom. La vérité n'a pas de bornes, Grâce au grand Pan, dieu bestial, Fils, le réel montre ses cornes, Sur le front bleu de l'idéal.

L'amour! Les jeunes d'aujourd'hui en font fi! Garçons et filles ne songent qu'au veau d'or!

Le cœur ne fait plus de bêtises. Avoir des chèques est plus doux Que d'aller sous les frais cytises Verdir dans l'herbe ses genoux...

Lui pourtant, dans l'âge où tant d'hommes achètent l'amour tout fait, lui met sa gloire à être aimé pour soi :

> Buvez! riez! Moi, je m'obstine Aux songes de l'amour ancien; Je sens en moi l'âme enfantine D'Homère, vieux musicien...

Éblouissement. Motif pour Baudouin ou Lavreince:

Des Cupidons, fraîche couvée, Me montraient son pied fait au tour; Sa jupe semblait relevée Par le petit doigt de l'amour. On voyait, je vous le déclare, Un peu plus haut que le genou...

Oui, mais le vieux faune est discret. Le mystère de l'amour doit demeurer caché sous les feuilles palpitantes:

> Je m'arrête. L'idylle est douce, Mais ne veut pas, je vous le dis, Qu'au delà du baiser on pousse La peinture du paradis...

Chansons des rues et des bois. Odeur forestière et voluptueuse, souffles du printemps et de l'été, ardeur, chaleur, fraîcheur, éternelle jeunesse. En entendant la voix de leur dieu familier, bêtes et choses jubilent, rayonnent, s'épanouissent, font l'amour :

> L'oiseau court, les taureaux mugissent, Les feuillages sont enchantés, Les cercles du vent s'élargissent Dans l'ascension des clartés...

#### « Avec les ossements de notre mère la France. »

Après les Travailleurs de la mer, épopée des îles de la Manche et du peuple marin qui bataille, sans merci, contre l'écueil et le gouffre, récit halluciné qui sent le varech, le goëmon, le crabe et la pieuvre, appel de l'océan recueilli par le phare de Hauteville, Hugo vient de livrer en pâture à la foule l'Homme qui rit, sublime tempête de neige d'où jaillissent dans un atroce éclat de rire, la douleur la plus profonde, l'infinie pitié, des « traînées d'étoiles et des pleurs immortels... »

Soudain, un autre orage, une autre tempête fond sur la France... L'homme du Deux-Décembre déclare la guerre à la Prusse. Nos frontières sont foulées, nos armées défaites. La France ensanglantée tend les bras, appelle au secours...

Là-bas à Guernesey, dans le look-out de Hauteville-House, un vieillard, aidé d'une vieille dame aux bandeaux neigeux, boucle sa valise. Une immense mélancolie l'envahit. Le ciel brûlant d'août 1870 l'environne. L'hôte du look-out contemple une fois encore le jardin fleuri d'hortensias, la petite ville cuite par le soleil, la mer bleue qui berce doucement les îlots de Jet-hou, d'Herm et de Serk, tout ce qui fut longtemps sa vie... Brusquement, le cri de la patrie en danger l'arrache à sa rêverie, une admirable invocation, — sa prière sur l'Acropole, — où se confondent son amour pour Guernesey, son amour pour Paris, lui monte du cœur aux lèvres:

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle, Mon île est au milieu de la mer, et la Gaule S'y fait chêne et granit;

Elle est la grande roche altière et combattante, Et le tonnerre y vient comme un roi sous sa tente,

Comme un aigle à son nid.

Jeté là par l'exil, mon vieil ami sévère, Regardant l'éclair luire aux cieux que je révère Comme un âpre ataghan,

J'ai souvent fait ce rêve : avoir sa sépulture Dans ce te formidable et farouche nature ;

Dormir dans l'ouragan.

Mais aujourd'hui qu'un souffle inconnu me rapporte Dans ce Paris qui voit la bataille à sa porte

Et qui se tient debout,

Dans ce Paris où tout frémit, où rien ne tremble, Qui s'emplit d'une pourpre immense et qui ressemble A l'urne où l'airain bout.

Je voudrais bien mourir sur ses remparts célèbres, Afin qu'un jour je puisse, à travers les ténèbres, Murmurer : « O guerriers !

J'ai ma haute maison où s'abat la colombe, Où vient l'aigle, au pays des chênes, et ma tombe Au pays des lauriers! »

« Quand la liberté rentrera, je rentrerai. » Avec quelle hâte amoureuse, Victor Hugo tient parole! — Un billet pour Paris! réclame-t-il, le 5 septembre 1870, à Bruxelles, au guichet de la gare. Jules Claretie qui arrive de Sedan l'accompagne...

Coiffé de son éternel feutre mou, une sacoche de cuir au côté, comme Victor Hugo est pâle! Pour la première fois, sa voix tremble. Il regarde sa montre, et dit à Claretie:

- Voilà dix-neuf ans que j'attends ce momentlà!

Le train s'ébranle enfin. Dans le wagon, autour de lui, Juliette, Charles Hugo et sa jeune femme, Claretie, Antonin Proust, Georges et Jeanne.

La frontière. Landrecies. Le premier soldat français entrevu, puis d'autres, pauvres gens harassés, échappés au désastre de Sedan. Le vieillard est en larmes; alors sa voix haute, qui a tant chanté la gloire des armes, claironne:

- Vive la France! Vive l'armée! Vive la patrie!

Puis il s'effondre:

— Oh! les revoir comme ça! Les revoir battus! Les soldats de mon pays!

Tergnier. Du pain et du vin de France! Victor Hugo communie avec la chair et le sang de la France:

- Madame, gardez-moi ce pain toujours...

De ses deux paumes jointes, il cache son fier visage; peut-être la lumière de l'été l'éblouit; mais non, Juliette ne s'y trompe pas. A travers les doigts crispés, voici de nouvelles larmes. Une immense émotion entoure cette immense douleur.

« Je voudrais rentrer silencieusement et seul dans la ville assiégée! a dit Victor Hugo. Oui, y arriver la nuit, solitaire, comme j'en suis parti!» Son vœu est presque exaucé. C'est la nuit, c'est Paris, mais ce n'est pas le silence. Gare du Nord, à neuf heures trente-cinq, Paul Meurice, Vacquerie, François-Victor l'attendent, mais avant de descendre, un instant le proscrit prête l'oreille : cette rumeur formidable le ramène à Guernesey, au pays où la mer chante et hurle de toutes parts... Paris est là, le vrai Paris des sublimes convulsions. Paris qui acclame de toutes ses bouches et qui couronne de toutes ses mains, le Paris entrevu jadis par l'enfant Hugo sur les marches du Panthéon, fêtant Napoléon et la naissance du roi de Rome, le Paris des émeutes, des révolutions, des enrôlements volontaires, des résistances, des triomphes, Paris, capitale de la Victoire et du Génie.

A l'infini, sous la lumière fiévreuse du gaz, sous la clarté de la lune, sous le feu d'artifice des planètes et des étoiles, Paris assiégé gueule son amour:

— Victor Hugo! Victor Hugo! Victor Hugo! Partout, il doit parler, une fois du balcon d'un café, trois fois de sa calèche, dans un cyclone d'ovations... Comme pour un souverain — et n'en est-ce pas un? — le canon tonne au loin, mais contre l'envahisseur; la voix du canon qui berça son enfance accompagne maintenant la voix du vieillard! Entre deux couplets du Chant du Départ et de la Marseillaise, Paris, enivré d'héroïsme, écoute l'appel de Tyrtée. Ah! ces mots drapeaux qui claquent au vent nocturne et qui s'envolent! Et cette cloche qui halète, la cloche de Notre-Dame de Paris, la cloche des Châtiments, la cloche qui crie

aux armes et qui, même après la mort du poète,

sonnera encore pour la revanche:

« Tous au feu, citoyens!... Que toutes les communes se lèvent! Que toutes les campagnes prennent feu! Tocsin! Tocsin!... Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche!... Que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur, prenne chez lui ou ramasse à terre ce qui ressemble à une arme ou à un projectile! Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les sillons en fosses, combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France!... »

A cet appel, cent mille poitrines entonnent le couplet qu'on ne chante qu'à genoux. Et tout ensuite, même le canon, fait silence... Alors, l'hymne des volontaires de l'an II rappelle au fils de Brutus Hugo et de Sophie, de Châteaubriant, les vieilles luttes sournoises de la Chouannerie, les farouches guerillas de l'Espagne; et la foule agenouillée se lève d'un seul élan en entendant hurler de nouveau la voix de métal:

« Faites la guerre de jour et de nuit, la guerre des montagnes, la guerre des plaines, la guerre des bois! Levez-vous! Levez-vous! »

- A l'Hôtel de Ville! clame tout un peuple.

On veut dételer sa voiture, le porter rudement sur les innombrables épaules de Paris. Il s'y oppose. Il se défend. Il donne plus de six mille poignées de main. Au bout de deux heures, enfin, il atteint l'avenue Frochot, le 26 de la rue de Laval, où il doit demeurer chez Paul Meurice.

Là, le maire de l'arrondissement l'accueille : trente ans, maigre, nerveux, pommettes de Mongol, fine moustache brune, regard d'Asie, force féline qui caresse avec les griffes...

Nouvelle harangue. Le poète épuisé le serre sur son cœur :

- Le nom de ce maire? demande-t-il à Meurice.

— Georges Clemenceau.

C'est ainsi que, dans la nuit du 5 septembre 1870, au son du canon d'alarme, devant Paris fou d'enthousiasme et de bravoure, Victor Hugo embrasse le Père la Victoire.

# Anticipation.

L'Année Terrible s'abîme dans la neige et dans le sang. En donnant une âme à la résistance, Victor Hugo vient de sauver l'honneur de Paris et de la France. Le fils du défenseur de Thionville, ce jeune vieillard de soixante-huit ans, chemise de laine rouge, capote bleue, a monté la garde au rempart:

« Qu'on pende le poète! » imprime un journal prussien. Riposte fulgurante : Les vers des Châtiments, bronze sonore, bon pour la fonte! L'Expiation, Stella, le Manteau impérial, Agar, Marie Laurent, Sarah Bernhardt, les lancent à la foule galvanisée; dans les casques allemands qu'elles tendent au public, les gros sous se mêlent aux pièces d'or qui portent, ô ironie! l'effigie de l'homme de Décembre; alliage épique, union sacrée du bronze populaire, des napoléons, et de l'airain hugolien; il en jaillit

des canons qu'on baptise Châtiments et Victor Hugo!

Ce dernier de ses enfants, le poète-soldat le

bénit :

La lutte nous attend, viens, ô mon fils étrange, Doublons-nous l'un par l'autre et faisons un échange, Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain, Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain!...

Vaillant pendant tout le siège de Paris, inquiet seulement pour le fils et la fille de Charles, Georges et Jeanne, si petits, l'un à peine âgé de deux ans, l'autre encore aux bras de sa nourrice, Hugo ne cesse de montrer pourtant une parfaite bonne humeur:

« Hier, j'ai mangé du rat, note-t-il avec sérénité, le 30 décembre; à partir de la semaine prochaine, on ne blanchira plus le linge dans Paris, faute de eharbon... »

La parole est à Gavroche; toute la gouaille de la rue parisienne s'épanouit dans les quatrains qu'inspirent à Victor Hugo, garde national, les menus suspects, imposés aux assiégés.

La belle Judith Gautier, Mme Catulle Mendès. ne peut-elle se rendre au dîner où le poète la convia?

Voici comme il en exprime ses regrets:

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire, Je vous aurais offert un repas sans rival; J'aurais tué Pégase, et je l'aurais fait cuire. Afin de vous servir une aile de cheval!

Par ces jours de disette, quelqu'un lance-t-il l'idée qu'on pourrait bien connaître sous peu les délices de l'anthropophagie? Sur l'heure, Hugo rédige ce testament :

Je lègue au pays, non ma cendre, Mais mon beefsteak, morceau de roi. Femme, si vous mangez de moi, Vous verrez comme je suis tendre!...

Mais l'héroïsme a ses limites. Paris a dû capituler. Vingt jours plus tard, sur quarante-trois représentants à l'Assemblée nationale que nomme le département de la Seine, Victor Hugo est élu le second avec 214 169 suffrages... Départ pour Bordeaux, où se réunit l'Assemblée.

Séance du 1er mars 1871... Séance tragique qui consomme la mutilation de la patrie... Les députés d'Alsace et de Lorraine se retirent; l'un d'eux est Gambetta, député de Strasbourg... Et lui aussi, l'homme des marches lorraines, l'éternel défenseur de la France de l'Est contre l'invasion germanique, Victor Hugo va refuser de sanctionner, de son vote, la perte de Metz et de Strasbourg. Il va quitter pour jamais cette Assemblée qui n'a pas eu le courage de décréter la levée en masse, la lutte à mort qui eût fait chanceler le vainqueur d'un jour.

Issu d'une famille militaire, fils d'un homme qui a défendu et sauvé Thionville, neveu de sept soldats, dont cinq tombèrent aux lignes de Wissembourg, en défendant la Lorraine et l'Alsace, il tente d'abord de faire avec la parole ce que son père faisait avec l'épée... Vaincu, avant de quitter la tribune, Victor Hugo en appelle à l'avenir; devant ce Parlement

d'aveugles, le grand voyant prédit les revanches du droit.

Jamais, jamais paroles plus prophétiques. Aujourd'hui, les deux adversaires de 1870 et de 1914

peuvent les entendre sans pâlir :

« Oh! une heure sonnera — nous la sentons venir — cette revanche prodigieuse. Nous entendons dès à présent notre triomphant avenir marcher à grands pas dans l'histoire. Oui, dès demain, la France n'aura plus qu'une pensée : se recueillir, se reposer dans la rêverie redoutable du désespoir, reprendre des forces ; élever ses enfants, nourrir de saintes colères ces petits qui deviendront grands ; forger des canons et former des citoyens, créer une armée qui soit un peuple ; appeler la science au secours de la guerre ; étudier le procédé prussien, comme Rome a étudié le procédé punique ; se fortifier, s'affermir, se régénérer, redevenir la Grande France, la France de 92, la France de l'idée et de l'épée...

« Puis tout à coup, un jour, elle se redressera. Oh! elle sera formidable; on la verra, d'un bond,

ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace.

« Est-ce tout? Non, non! — écoutez-moi! — saisir Trêves, Mayence, Cologne, Coblentz, toute la rive gauche du Rhin... »

Ne vous y trompez pas. Le grand homme n'appelle pas la France de l'avenir à une guerre de conquête. Ce soldat, fils de soldat, ne déclare pas la guerre au peuple allemand. De l'avenir justicier, il ne réclame que la chute du Kaiser. Pèlerin obstiné du vieux fleuve où coula si souvent le sang des deux nations, il sait bien que c'est là, là seulement, que peut se

sceller la paix du monde; il ne se trompe pas sur la mission sacrée de la France; et il le dit magnifiquement. Qui oserait prétendre que l'avenir ne réalisera pas la seconde partie de cette étonnante prophétie :

- « On entendra la France crier : « C'est mon tour! « Allemagne, me voilà. Suis-je ton ennemie? Non. « je suis ta sœur... Je t'ai tout repris et je te rends « tout, à une condition; c'est que nous ne ferons « plus qu'un seul peuple; qu'une seule famille, « qu'une seule république!... Je vais démolir mes
- « forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma ven-« geance, c'est la fraternité!... »

- Bravo, bravo! acclament des voix.

« — Plus de frontières! Le Rhin à tous! Soyons « la même république, soyons les États-Unis d'Eu-« rope, soyons la liberté européenne, soyons la « paix universelle! Et maintenant serrons-nous « la main; tu m'as délivrée de mon empereur, et je « te délivre du tien! »

Alors, longuement, fortement, pour que nous, leurs fils, nous les entendions, tous ceux qui réclament la guerre à outrance, tous ceux qui protestent contre la paix de violence, applaudissent la parole du vieux devin, la généreuse parole de la France.

# Les enfants de Thionville.

18 mars 1871... Sous le soleil des révolutions, les barricades de la Commune naissent, s'entr'ouvrent... Derrière un corbillard, un long cortège chemine vers le Père-Lachaise. En tête, Victor Hugo qui

accompagne le corps de son fils Charles, mort subitement à Bordeaux... Les gardes nationaux présentent les armes à cette gloire désespérée. Paris insurgé l'acclame.

Mais le père en deuil ne fait que traverser Paris. Il est avide de silence. Une fois de plus, Bruxelles l'accueille. Pourtant, comment ne pas suivre, d'un cœur déchiré, le duel tragique de Paris et de

Versailles?

Lui qui, dans son manifeste de 1848, avait juré de combattre une république qui prendrait pour emblème le drapeau rouge, abattrait la colonne Vendôme, supprimerait la Légion d'honneur, remplirait les prisons par le soupçon et les viderait par le massacre, mettrait la civilisation en cendre, égorgerait la liberté, nierait Dieu, il lui est impossible de pactiser avec les hommes de la Commune; mais vienne la Semaine sanglante, la terrible et aveugle répression versaillaise, et son âme chevaleresque embrasse le parti des vaincus.

N'est-il pas avant tout le poète de la pitié? Mgr Myriel n'a-t-il pas donné asile à Jean Valjean. « Plus de représailles, » criait hier encore le poète aux Communards:

Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ!

Or, le 25 mai, M. d'Anethan, ministre des Affaires étrangères, annonce à la Chambre des représentants belges que les vaincus ne doivent pas être considérés comme des réfugiés politiques. La Belgique leur fermera ses frontières.

Deux jours plus tard, Victor Hugo réplique dans

l'Indépendance belge. Il semble qu'on entende Ruy Gomez parler à Charles-Quint :

« L'asile est un vieux droit. C'est le droit sacré des malheureux.

« Au moyen âge, l'Église accordait même le droit d'asile aux parricides.

« Quant à moi, je déclare ceci :

« Cet asile, que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre.

« Où? en Belgique.

« Je fais à la Belgique cet honneur.

« J'offre l'asile à Bruxelles.

« J'offre l'asile place des Barricades, nº 4... »

La nuit suivante... Un peu après minuit, un coup de sonnette réveille Victor Hugo. Le vieux grand homme passe une robe de chambre, va à la fenêtre, l'ouvre, demande :

- Qui est là?

- Dombrowski!...

Possible que Dombrovski n'ait pas été fusillé et soit venu demander asile... Victor Hugo va descendre pour ouvrir, quand soudain une grosse pierre vient frapper la muraille, tout près de la fenêtre. Alors, le poète revient à la croisée, se penche. Il y a là une cinquantaine d'hommes adossés à la grille du square:

- Vous êtes des misérables!

Comme il referme la fenêtre, un fragment de pavé brise la vitre, roule à ses pieds, le couvre d'éclats de verre. Alors la bande hurle :

— A mort Victor Hugo! A la lanterne, le brigand!

Grêle de projectiles... Tentative d'assaut. Juliette, Mme Charles Hugo, la bonne de Georges et Jeanne, la fidèle Mariette, se réveillent, s'alarment,

Les deux enfants poussent des cris. Les femmes appellent au secours... Par bonheur, en mai, le jour luit de bonne heure. Dès que les ténèbres s'effacent, les assaillants se dispersent.

Trois jours plus tard, le gouvernement belge enjoint « au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de soixante-neuf ans, né à Besancon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir... »

Vianden accueille le patriarche et les siens. Vianden... Verte douceur un peu grasse du Luxembourg, marche de Belgique et de France. Vianden, l'hôtel Koch, auberge plutôt qu'hôtel, où s'installent François-Victor, la veuve de Charles et ses enfants : la maison voisine qu'habite avec Juliette Victor Hugo, d'où il voit et dessine le château en ruine, la maison si bizarrement coiffée d'ardoises qu'il dessine également au bout du pont en dos d'âne, au bord de la rivière miroitante... Vianden, le vieux curé et l'oie qui jamais ne le quitte; tantôt l'oie suit le curé, tantôt le curé suit l'oie!

De là, un jour, notre grand chemineau part faire la connaissance de Thionville, Thionville que Léopold-Sigisbert Hugo défendit en 1814 et en 1815.

La ville bombardée par les Prussiens n'est plus que ruines.

Ah! monsieur, je vous ai vu bien jeune! dit Mlle Durand, qui connut le général Hugo.

La bonne vieille demoiselle confond Victor avec

Abel. Qu'importe? Pourquoi la désabuser?... D'ailleurs, Mlle Durand parle, parle avec la volubilité de cet âge qui a encore tant à dire, et ne dira jamais tout:

— Il avait été si bon, et si brave en 1814 qu'en 1815, la ville a redemandé à l'empereur le général Hugo! Il est revenu. Nous l'avons reçu en triomphe. Le jour de son arrivée, il est allé au théâtre. Toute la salle s'est levée en criant : « Vive le « général Hugo! » J'étais là... »

Elle pleure, la vieille dame, majestueuse et encore belle; Victor Hugo, lui aussi, se sent les yeux humides

A l'Hôtel de Ville, où seuls subsistent les quatre murs, le maire, M. Arnould, annonce que le portrait du général a péri dans l'incendie. Alors Victor Hugo, d'une voix pleine de larmes:

— Je suis charmé de cette fin, pour le portrait de mon père, mon père ne devait pas être prisonnier de la Prusse, même en effigie.

Ces quatre murs sacrés, il les dessine encore déroulant au-dessus des ruines fumeuses un ciel bleu d'espérance. Près de l'ancienne mairie, il y a un jardin public; et dans ce jardin des enfants.

Soudain un refrain s'élève comme un défi. Les enfants de Thionville chantent la Marseillaise.

Et Victor Hugo de murmurer : Cela fera de mauvais Prussiens!...

N'empêche que, par ailleurs, prévoyant une fois encore les justes revanches, le vieux devin lance à l'avenir ce mot d'ordre, que Georges et le fils de Georges exécuteront un jour:

Apprenons à nos fils à creuser des tranchées!

### « Tu te souviens... »

Il a fui Paris, le Paris versaillais aussi cruel à son cœur que celui de la Commune. Paris, d'ailleurs, l'a repoussé. A deux reprises, la capitale de l'Ordre a refusé ses suffrages à l'apôtre de l'amnistie. Sa splendide épopée, l'Année terrible, ne paraît pas avoir ému la grande ville, saignée à blanc.

François-Victor est pâle, anémié. L'air de la rue de La Rochefoucauld ne lui convenait guère. Georges et Jeanne avaient grand besoin de la mer. Alourdie par l'âge et par les douleurs physiques, Juliette suppliait qu'on la ramenât à Guernesey, ce « cher petit paradis perdu »... Victor Hugo, lui, plus ferme que jamais, sentait bouillonner en lui un monde : Quatrevingt-treize... Là-bas, là-bas seulement il trouverait la paix nécessaire à l'achèvement de sa tâche. Alors, il s'est décidé. Il a repris librement le chemin de l'exil :

Puisque je suis étrange au milieu de la ville... Puisque je déraisonne à ce point de penser Que la victoire aimante est la seule victoire...

Pour gagner Guernesey, Victor Hugo est passé par Jersey. Le 8 août 1872, il a revu, il a retrouvé avec une sorte d'ivresse l'île aux rives sauvages, à la campagne élégiaque :

...Il me semble revoir, comme au fond d'un mirage, Les champs, les vergers, les fruits mûrs: Et dans le firmament profond, le même orage, Et la même herbe au pied des murs.

Et le même toit blanc qui m'attend et qui m'aime Et, par delà le flot grondeur, La même vision d'un éden, dans la même Éblouissante profondeur...

Durant un an, le look-out de Hauteville-House va voir éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, le Théâtre en liberté, neuf poèmes pour la Légende des siècles, Quatrevingt-treize...

Quatrevingt-treize... Trois petits enfants perdus dans la forêt en flamme, dans cette lutte de titans que fut la Chouannerie, trois petits enfants pour qui posent Georges et Jeanne, si souvent sur les genoux de Papapa; le troisième, c'est le premier

Georges, que son grand-père n'oublie pas.

Quatrevingt-treize, écho des récits de Léopold-Sigisbert-Brutus et de Sophie, de Châteaubriant, le beau capitaine républicain, l'audacieuse cavalière, amie des chouans. Les chouans ici valent les bleus. Le marquis de Lantenac égale Gauvain, Gauvain, prince Charmant égaré au temps de la Terreur, Gauvain, le chef des bleus, auquel, dans un bel acte de gratitude, le vieux grand homme a donné le propre nom de Juliette.

Juliette! Ah! de quel cœur battant elle recopie Quatrevingt-treize! Là, elle retrouve sa Fougères natale, Dol, Antrain, la Tourgue, tous ces témoins de la Chouannerie qui ont vu passer Victor et Juliette, éperdus d'amour... il y a trente-huit ans.

A Paris, elle n'était plus que désespoir... désespoir de tant vieillir, quand l'homme aimé est encore si jeune : « Je suis si fatiguée, avouait-elle, que le reposéternel ne me reposera pas assez! »

Maintenant le séjour de son cher « petit paradis » la ressuscite. Elle redit avec ravissement la prière que lui a apprise. il y a tant d'années, Victor Hugo et qu'il récite, lui aussi, dans le secret du lookout :

« O Dieu, faites-nous vivre ensemble à jamais! Exaucez-le en moi, exaucez-moi en lui! Faites qu'il ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité! Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile au bien-aimé, aimée par lui! Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous! »

Les faiblesses du grand homme qu'elle adore ne sont que des stations douloureuses sur le magnifique chemin de sa passion... Sous le fardeau des années, comme le cœur de Juliette est resté jeune! Le 17 février 1873, au petit jour, écoutons-la célébrer le quarantième anniversaire de leur premier baiser:

« J'ai répondu à tous tes petits signes de tendresse et d'amour tout à l'heure avec le même ravissement et avec la même ardeur qu'il y a quarante ans, à la même date et à la même heure. Tu te souviens que je t'envoyais des baisers et que tu te retournais à chaque pas pour me les rendre? Quarante ans ont passé sur cette première extase et cependant je la retrouve aujourd'hui aussi vivante et aussi radieuse en moi que dans le premier moment où je l'ai éprouvée. Le décor a changé et j'ai revêtu le travestissement de la vieillesse, mais mon cœur, mais mon âme, sont restés jeunes et t'adorent comme le premier jour où je me suis donnée à toi... »

Et à lui aussi, leur vieillesse inspire des mots charmants : « Pour nous, vieillir, c'est rajeunir; nos cœurs se renouvellent et recommencent. Sous nos cheveux blancs, nous avons un amour Printemps, » Ou bien encore : « Il n'y a pas de vieillesse pour la lumière! »

Au loin, les bois dépouillés chantent et pleurent, une immense rumeur s'élève de la mer. Là-haut. dans sa forge de cristal, le vieux dieu infatigable. enivré d'encens, mais toujours altéré de gloire, interrompt un instant son immense labeur pour écouter l'amoureuse voix du passé...

## Le grand-père vu par le petit-fils.

Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux? Tu vois tomber tes fils, ta patrie et tes dieux! Un vieillard est souvent puni de sa vieillesse Par le peu de clarté que le destin lui laisse. Survivre est un regret poignant, presque un remords. Voir sa ville brûlée et tous ses enfants morts Est un malheur possible, et l'aïeul solitaire Tremble et pleure de s'être attardé sur la terre...

François-Victor vient de mourir à Paris, où, gravement malade, on a dû le ramener. De ses cinq enfants, il ne reste plus au vieux poète qu'une fille, Adèle, folle pour jamais. A quarante ans de distance, Juliette fuit de nouveau l'homme passionnément aimé, qui ne lui épargne pas assez certains voisinages humiliants; mais il suffit d'une lettre tendre, pathétique, désolée, pour qu'elle revienne rue de la Rochefoucauld... Ah! comme Olympio sait la reprendre,

comme elle est restée jeune, sous son travestissement de vieille dame!

« Nous avions l'air tous deux d'échappés de l'enfer se retrouvant en plein paradis. J'ai été bien folle, bien cruelle, bien stupide, mais j'en suis bien récompensée. Ce serait à donner envie de recommencer, si on pouvait espérer de ressusciter deux fois... »

Après tant de désastres, qui donnera à Priam la force de survivre à ses fils, à ses filles; à tous ses compagnons, à tous ses fidèles des luttes romantiques? Qui? ses petits-enfants, Georges et Jeanne...! Notre mère la France, dont les cruelles blessures se cicatrisent, sourit tendrement à l'Art d'être grandpère. Rien de touchant comme ce grand vieillard, penché sur ce gazouillis d'oiseaux. Le bel apologiste d'Eugène Delacroix et de Victor Hugo, Paul de Saint-Victor, traduit le sentiment unanime : « Tout pousse à la fois, comme dans une forêt, dans le génie de Victor Hugo, la haie riante et le noir taillis, l'hysope au pied du grand cèdre. Vous aviez eu la futaie des chênes, voici maintenant le buisson de fleurs... »

L'aïeul nous donne l'Art d'être grand-père. Georges, un jour, nous donnera son Art d'être petit-fils :

« Ici, Papapa, confectionnant à table son gribouillis, mélange de tout ce qu'on a servi : œufs, viandes, légumes, sauces et fritures, sorte de pâté qu'il découpe, hache à petits coups de couteau et assaisonne en y renversant la salière. » Là le « bon ogre souriant » se refuse à sévir contre la paresse de Georges et de Jeanne. Celle-ci est-elle au pain sec, il ne lui porte pas seulement des confitures, mais aussi de mauvais points : ânes aux longues oreilles, diables

fourchus, fouets tenus par un vigoureux poignet... Georges et Jeanne au contraire ont-ils été bien sages, vite, ils trouvent sous leur assiette toute une série de bons points : anges coiffés d'étoiles, oiseaux de rêves, chantant sur des branches fleuries. Et puis suprême récompense, c'est la promenade en fiacre :

« Pour nous, Papapa abandonnait l'impériale de l'omnibus et ses raides échelons. Mme Drouet revêtait sa plus belle robe à volants et son mantelet de dentelles. Elle mettait sur ses beaux cheveux argentés une capote à brides et prenait, pour s'abriter du soleil, sa petite ombrelle de Malines à manche de nacre articulé. Papapa en veston d'alpaga, le panama sur la tête, nous appelait, nous pressait, afin de ne point perdre les heures chaudes, et nous nous installions tous quatre dans la voiture. Nous nous assevions, Jeanne et moi, sur le strapontin aux ailes soigneusement relevées; Mme Drouet faisait bouffer les plis de soie de sa jupe et donnait l'inclinaison nécessaire à son champignon d'ombrelle. Le grand-père, d'un coup de pouce, baissait les bords de son chapeau. Et les beaux vieux souriants, les deux petits enfants enchantés partaient à la découverte, dans Paris. La rue devenait un conte vivant. Et dans le bois de Boulogne, où la voiture, au trot ralenti du cheval, s'enfonçait dans les fraîches allées vertes, les fées bienheureuses et les farfadets au rire aigu que nous disait l'aïeul, venaient danser pour nous leurs rondes sous les arbres, tandis que la vieille dame, entr'ouvrant ses pâles lèvres roses, murmurait un air très ancien... » Le 26 février 1874, pour ses soixante-douze ans,

le grand-père envoie à la « vieille dame » ce charmant billet d'amour.

« Naît-on deux fois? Oui; la première fois, le jour où l'on naît à la vie; la seconde fois, le jour où l'on naît à l'amour. Le 26 février 1802, je suis né à la vie; le 16 février 1833, je suis né à l'amour. Ma mère m'a fait et tu m'as créé. Les deux dates sont dans le même mois; cette condensation mystérieuse est une volonté de Dieu. J'ai tété ma mère qui a été ma nourrice; j'ai bu ton âme sur tes lèvres, et tu as été ma nourrice aussi, car tu m'as rempli d'idéal. Sois bénie, ô ma bien-aimée! Je baise ton corps, je baise ton âme. Tu es la beauté, tu es la lumière : je t'adore.

On a déménagé. On habite rue de Clichy, au 21. Le 28 avril, la « vieille dame » s'est installée au troisième étage; Papapa loge au quatrième, avec ses petits-enfants et leur maman. Juliette en a « le cœur rempli de tristes pressentiments »... Cet étage qui sépare Philémon de Baucis, n'est-ce pas « comme un pont rompu entre leurs deux cœurs »? Mais elle se ressaisit vite. C'est là que, « pâle figure aux soyeux bandeaux blancs, figure douce comme celle d'une madone de Luini qui serait vieille », laissant derrière elle, en marchant à petits pas, « un léger parfum de verveine », portant toujours des robes de soie à la mode romantique, d'amples jupes à plis, des corsages à courtes basques, un peu décolletés, des manches pagode, et, sur les guipures de ses guimpes, un seul bijou, « un camée cerclé d'or, représentant Mme Victor Hugo et que cette dernière lui a légué en mourant », c'est là que Juliette

Drouet — Mme Drouet — se fait la grande intendante des réceptions et des dîners, d'abord hebdomadaires, puis bi-hebdomadaires, puis quotidiens.

Le 30 janvier 1876, Georges Clemenceau a fait entrer au Sénat l'ancien pair de France, l'ancien vicomte Hugo. La jeune République a désormais son

patriarche.

La Comédie-Française reprend Hernani. Beau, jeune, incomparable couple d'amants, Mounet-Sully, Sarah Bernhardt incarnent magnifiquement Hernani et Doña Sol. Mais cette Doña Sol rêve de Ruy Gomez... Un jour qu'elle redescend, mince, et toute troublée, l'escalier de la rue de Clichy, une camarade l'arrête, l'interroge:

- Sarah! qu'as-tu? Je ne t'ai jamais vu cette

mine...

Mais Doña Sol, alors, se redressant :

- Je viens de recevoir le baiser du poète!

Rue de Clichy. C'est chez Juliette, dans le salon tendu de satin rouge, rayé de jaune, dans le salon qu'orne un éléphant de bronze, que Victor Hugo reçoit. Là se pressent Gambetta, Camille Pelletan, Georges Clemenceau, Charles Floquet, Auguste Vacquerie, Paul Meurice; Alphonse Daudet et sa blonde jeune femme, Jules Claretie, Juliette Adam, Stéphane Mallarmé, André Gill, Vierge, Chifflart, Bonnat, Dalou, Falguière, Rodin, Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, François Coppée, Edmond de Goncourt, Léon Cladel, Henri Rochefort, Charles Monselet, Edmond About, la belle Judith Gautier et son bel époux, Catulle Mendès, Tola Dorian, Paul Foucher, Ernest Renan,

Flaubert, Gustave Rivet, Richard Lesclide; Maurice Barrès, Edmond Haraucourt, bien d'autres encore n'apparaîtront que plus tard, avenue d'Eylau. Ils seront les hôtes des tout derniers jours...

— Mon petit bonhomme, dit un jour *Papapa*. Ce soir, l'empereur du Brésil vient me faire visite.

Veux-tu venir?...

Georges et Jeanne ne se le font pas dire deux fois. Un Empereur! Tous deux rêvent d'une entrée triomphale, dans l'or, les casques, les cuirasses, d'une cohue de seigneurs empanachés... Et voici tout bonnement un haut vieillard tout blanc qui arrive seul:

- Je suis un peu timide! dit, non sans malice,

don Pedro à Papapa...

Alors, Victor Hugo, pour mettre à l'aise Sa Majesté, lui présente Georges et Jeanne :

- Sire, voici mes petits-enfants!

Jeanne sourit. Mais petit Georges est bien déçu. Quand enfin il peut s'évader, son vieil oncle, Léopold Hugo, le fils d'Abel, lui dit à l'oreille :

— Tu sais, cet empereur s'appelle, en portugais, don Pedro del Cantara; ce qui veut dire, en francais, Pierre Dupont.

Cette nuit-là, Georges eut de méchants rêves.

# Chose vue : sa propre apothéose...

Une immense rumeur joyeuse emplit l'avenue d'Eylau, l'Arc de Triomphe et jusqu'aux Champs-Élysées. Miracle! sous le ciel gris de février, l'avenue est en fleurs, la maison du grand homme disparaît sous les roses. — Des fleurs! Il nous faut des fleurs! » a écrit Paul Arène à ses amis de Provence. Et la Provence a entendu l'appel de Jean-des-Figues. De Nice à Paris, pour fêter la quatre-vingtième année du poète, ce ne sont plus que wagons de palmes, trains de fleurs, fleurs sur fleurs, — la France en fleur.

Paris, lui aussi, a envoyé ses fleurs, toutes les fleurs de ses serres, tous les enfants de ses écoles.

Cinquante mille gosses marchent en tête du peuple en délire, du demi-million d'hommes et de femmes qui viennent crier au *Père* leur adoration. La voilà, la caresse de tout un peuple dont avait si longtemps rêvé ce Jean Valjean de la gloire.

Victor Hugo embrasse la première petite fille qui lui tombe dans les bras; Georges et Jeanne prodiguent les baisers; et des milliers de voix d'oiseaux montent vers ce reposoir du génie:

> Nous sommes les petits pinsons, Les fauvettes au vol espiègle Qui viennent chanter des chansons A l'aigle...

Nous sommes les petits enfants Qui viennent, gais, vifs, heureux d'être, Fêter de rires triomphants L'ancêtre!

Malgré le froid mordant, le vieux poète reparaît à sa fenêtre. Pendant deux heures, tous les enfants de Paris défilent, dans une tempête de chansons, de refrains, de bravos. Des noms étoilent d'or leurs naïves bannières : Gavroche, Cosette, l'Art d'être grand-père!

A midi, c'est l'hommage de la municipalité parisienne :

— Je salue Parie, remercie le patriarche. Je salue la Ville immense!... Je salue la Ville sacrée!...

Soudain le chant de la France lui répond. De cet Arc de Triomphe, que célébra si souvent Victor Hugo, la Marseillaise de Rude prend son vol... La Marseillaise guide la marche du peuple parisien qui, à défaut de fleurs, offre à son dieu des bouquets de verdure, des rameaux de buis comme pour Pâques fleuries.

Sous la fenêtre où se tient le poète, entouré de Georges et de Jeanne, cette foule en joie commence de rouler ses flots sonores. Un seul cri maintenant, cri d'un million de voix, battement d'un million de cœurs : « Vive Victor Hugo! »

Comme aux grandes heures françaises, où la patrie appelle aux armes, toutes les classes sont là mêlées, amalgamées, flambant du même feu sacré. Habits noirs, blouses, casquettes, chapeaux, soldats de toutes armes, invalides, vieillards, jeunes filles, mères brandissant leur enfant pour que le grandpère l'aperçoive et le bénisse. Pas un œil sec; des faces d'hommes, crispées, qui résistent aux larmes. Il n'y a pas là que Paris, il y a aussi le monde entier: Londres, Vienne, Bruxelles, Budapesth, Prague, toutes les capitales de la pensée.

« Une multitude à la Delacroix dans un paysage de Corot. »

Soudain, un sanglot gonfle la poitrine du dieu, des larmes jaillissent de ses yeux de lion, roulent dans sa barbe de neige. La foule saisie s'arrête. Ce drapeau fané qui s'incline devant le glorieux fils du général Hugo, ce vieux drapeau qu'orne le faisceau coiffé du bonnet phrygien, porte ces mots qui rappellent le passé et prédisent l'avenir:

Garde nationale de Thionville, 1792...

Là encore, un vieillard verse des larmes. Des commissaires veulent le faire circuler, mais lui résiste. Victor Hugo n'est plus à sa fenêtre...

— Je ne veux pas mourir sans le voir! Je suis venu pour ça!

Alors, on le laisse monter sur le trottoir... Non, il ne mourra pas sans avoir vu Victor Hugo!...

Le soir quand le fleuve humain s'est écoulé, quand s'est apaisé ce torrent d'âmes, Victor Hugo retient à dîner Louis Blanc. Longtemps, longtemps, assis au coin de son feu, le poète demeure muet devant l'histoire qui le contemple.

Il a le regard fixe, plein de pensées, d'un homme qui a assisté à sa propre apothéose et qui a vu venir à lui l'immortalité...

## Comme le soleil se couche un beau soir d'été.

Depuis le 11 mai 1883, il ne vit plus, il se survit. Après un demi-siècle d'amour et de tendresse, après avoir lutté héroïquement contre le mal sournois et cruel, qui ne l'a pas empêchée une seconde de veiller sur son « grand ami », Juliette s'est éteinte ce jour-là.

Avec elle a disparu la joie de sa jeunesse, l'admirable compagne des mauvais jours, la confidente de sa pensée.

Quelques années avant, Baucis écrivait encore à Philémon, d'un cœur si juvénile : « Cher bien-aimé, s'il ne tenait qu'à moi, je crois que nous nous marierions aujourd'hui, tant j'ai le cœur plein du doux souvenir de nos fiançailles passées :

C'était une humble église au cintre surbaissé, L'église où nous entrâmes...

« Je retrouve en moi, aujourd'hui, toutes les émotions de ce jour-là, accrues par plus de quarantesix ans de bonheur et d'épreuves, de dévouement et d'admiration... »

Avant de fermer les yeux pour jamais, Juliette s'est fait apporter sur son lit ses chères lettres d'amour où le bien-aimé lui promettait l'éternité:

« ... Et quand tu serais morte, je t'aimerais toujours, et quand je serai mort, je t'aimerai encore. Toi morte, je mourrais... »

« Mon cœur, c'est la vie terrestre, tu l'as; mon âme, c'est la vie céleste, tu l'auras. Ce sont là les deux formes de l'amour; sur la terre, pensée, sang et chair; hers de la terre pensée, flamme et lumière; nos bouches, dans la tombe, qui est la vraie vie échangeront des baisers de clarté. Je demande à Dieu, je demande à nos deux anges envolés, je demande à la haute Providence éternelle, et aux douces providences aimées et vivantes là-haut, de mesurer minute à minute ta vie à la mienne : vivre ta t que tu vivras, partir quand tu partiras, voilà mon vœu profond et ma prière ardente. Je crois à la prière, tu le sais. Une fourmi, au moment où mon pied va l'écraser, ne joindrait pas en vain ses deux

petites pattes misérables vers moi; je serais bon pour elle. Pourquoi Dieu ne serait-il pas bon pour moi? Je le supplie de me pardonne mes fautes, dont aucune n'a jamais effleuré mon cœur, ma conscience, ni mon âme. Je le supplie de m'accorder ta destinée, ton éternité. Être à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimé, utile au bien, aimé par toi, toute mon ambition est là. Aime-moi comme je t'aime; ô mon doux ange adoré, finissons et commençons ainsi toutes nos années ici-bas et tous nos siècles là-haut.

« ... Je ne veux pas que tu te couches sans ce mot d'amour. Je veux y mettre mon âme, et que tu t'y sentes. Je veux que toute cette nuit mon cœur te semble appuyé sur le tien.

« Je demande à vivre, à mourir, et à revivre avec toi dans la transfiguration et dans la lumière. Je supplie nos anges de le demander et je prie Dieu de l'accorder. Tu es ma vie, et tu seras mon éternité. Je t'aime. Je te le dis profondément; dors avec la certitude d'être aimée. Tu es déjà mon ciel ici-bas, tu seras encore plus mon ciel là-haut. Je baise ta beauté, j'adore ton cœur, sois bénie.

« ... Je t'écris ceci le dernier jour de l'an 1876, et tu le liras le premier jour de l'an 1877. Tu as soixante-dix ans et j'en vais avoir soixante-quinze. A travers la vie si orageuse et si troublée, à travers tous les nuages et toutes les ombres, nous nous aimons depuis quarante-quatre ans d'un inébran-lable amour. Nous approchons du ciel, nous sommes de plus en plus des âmes. Le cœur de chair est remplacé en nous par un mystérieux cœur de lumière.

Je mets notre profond amour sous les ailes de nos anges. Je t'adore. Sois bénie, ma bien-aimée!

« Sois ma compagne éternelle, et envolons-nous ensemble, c'est ce que je demande à Dieu. »

Et cette lettre du 21 mai 1881, pour la fête de Juliette :

« Ma bien-aimée, le grave moment de la vie où je suis me tourne vers des pensées graves aussi, et pourtant douces. C'est l'heure où la solennité de la vie apparaît, et où l'on sent plus que jamais la force souveraine de l'amour. Nous avons tout et nous n'avons rien, si nous n'avons pas l'amour. Je t'aime, je t'aime comme à la première heure, il y a presque cinquante ans. Je sens que tout pour moi, comme pour toi, est dans ce mot d'infini: je t'aime! ô ma bien-aimée, je t'aime plus que jamais. Dieu le sait, Dieu le voit, et c'est parce qu'il le sait et le voit, qu'il donne à ce grand amour la grande vie. Je t'aime; cela signifie éternité pour lui, éternité pour nous. Aimonsnous! tout est là. Aimons-nous! encore et toujours.»

Et cette autre du 11 avril 1882 :

« C'est le plus charmant des anniversaires. Je t'apporte une fleur nouvelle, elle n'a encore que quaranteneuf ans, je t'aime. Cette nouveauté plaît à Dieu, il en embellit son éternité. Oui, je t'aime, tu le sais, mais c'est égal, je suis sûr que tu es, comme moi, heureuse, de répéter l'éternel et printanier : Je t'aime... »

Et ces vœux enfin pour le 1er janvier de l'an 1883:

Quand je te dis : Sois bénie c'est le ciel. Quand je te dis : Dors bien c'est la terre. Quand je te dis : Je t'aime c'est moi.

Le vieux grand homme en deuil ne fait plus que se survivre. Dans le salon de l'avenue d'Evlau. il continue de recevoir, secondé par sa belle-fille, devenue Mme Lockroy. Georges n'oubliera jamais l'extrême et respectueuse politesse de Papapa avec les femmes, avec toutes les femmes, « Il baisait toujours leurs mains en les saluant; quand elles étaient gantées, il relevait un peu le gant et posait ses lèvres sur le poignet. Il disait « Madame », d'un air que je n'ai plus connu, et toutes ses manières étaient celles d'un souverain gentilhomme. En saluant sa voisine pour la mener à table, il s'exprimait ainsi : « Madame, voulez-vous me faire « l'honneur d'accepter mon bras? » et il donnait le bras gauche, respectueux de la tradition qui veut qu'on ait le bras droit libre pour tirer l'épée. »

Il vieillit, mais « comme le soleil se couche un beau soir d'été ».

Son petit-fils ravi écoute ses conseils, ses suprêmes recommandations:

— L'amour... Cherche l'amour! L'amour rend l'homme meilleur quand l'homme est bon... Donne de la joie, et prends-en en aimant, tant que tu le pourras... Il faut aimer, mon fils, aimer bien... toute la vie!

La pensée de la mort ne le trouble pas. Devant les ténèbres qui s'approchent, il croit, plus que jamais, à l'immortalité de l'âme; il croit

Que tout cet inconnu qui l'entoure est vivant; Que le néant n'est pas et que l'Ombre est une âme.

Ses petits-enfants sont à ses pieds :

- Ma Jeanne, dit-il, un jour, approche, et toi,

mon Georges, viens aussi... Voyez-vous, mes doux anges, je m'en vais... Je sens que Dieu m'appelle... Je vais retrouver mes autres petits amours qui sont au ciel... Vous ne me verrez plus, mais je serai toujours là, près de vous, bien plus près de vous que maintenant. Et je vous bénirai comme je vous bénis...

Depuis la mort de Juliette, il n'écrit plus, il ne travaille plus. Ces omnibus, qu'il escaladait naguère encore d'un élan si vif, il n'y peut plus monter. L'impériale de *Passy-Bourse* ne le verra plus jamais lézarder au soleil.

Son cœur est touché. Le 18 mai, une congestion pulmonaire le terrasse :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

Lutte de vieux lion blessé qui secoue sa crinière et qui rugit pour épouvanter la mort. Une heure d'apaisement. Il réclame ses petits :

- Mes enfants, mes bien-aimés...

Georges et Jeanne entrent dans la chambre tendue de damas rouge, s'agenouillent devant le lit à colonnes torses :

- Tout près de moi... plus près encore...

Il les baise « d'un lent baiser avec des larmes aux lèvres ». Le grand soleil de mai entre par la fenêtre ouverte. La voix du grand-père ne fut jamais plus tendre.

- Soyez heureux!... pensez à moi... Aimez-moi... Ses yeux sourient.
- Mes chers petits!
- « Et le dernier regard de Papapa fut sa dernière bonté. »

Hélas! la lutte n'est pas finie. La lutte désespérée reprend et telle est la vigueur insoupçonnée de l'athlète que parfois la vie semble l'emporter :

— Comme on a de la peine à mourir! murmure-

t-il à Meurice.

— Mais vous ne mourrez pas!

- Si, c'est la mort!... Et elle sera la très bien venue.

Le 22 mai, le jour de la Sainte-Julie, ce jour où durant cinquante ans, il a fêté sa chère Juliette, la mort enfin, le prend.

Les derniers mots qu'il a tracés parlent d'amour :

« Aimer, c'est agir! »

Les dernières paroles du grand-père ont été pour la petite-fille : « Adieu, Jeanne... » Son râle suprême rappela la rumeur des galets roulés par la mer...

## Sainte Trinité de la Gloire.

« J'eusse voulu pour M. de Chateaubriand des funérailles royales, écrivait Victor Hugo au lendemain des obsèques de René; Notre-Dame, le manteau de pair, l'habit de l'Institut, l'épée du gentilhomme émigré, le collier de l'ordre, la Toison d'or, tous les corps présents, la moitié de la garnison sur pied, les tambours drapés, le canon de cinq en cinq minutes—ou le corbillard du pauvre... »

Le 2 août 1883, Victor Hugo a choisi. Il a confié à Auguste Vacquerie ses volontés testamentaires :

Je donne cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les églises. Je crois en Dieu.

Il n'ira pas au cimetière, rêver « sur la haute colline », l'Arc de Triomphe sera sa chapelle ardente. Paris, la France, le monde entier vont porter sa

cendre sublime au Panthéon.

Dimanche 31 mai, dans l'aurore éblouissante. Devant le 130 de l'avenue d'Eylau, un corbillard attend, le corbillard des pauvres. Sur le drap noir. deux palmes... Au loin à l'infini, des chars de fleurs, un océan de fleurs. C'est encore la fête des fleurs... Cette modeste couronne de muguets, comme elle eût touché le père de Cosette! Un billet v était épinglé : « Le conseil municipal de Montfermeil envoie à Victor Hugo une couronne de muguets cueillis dans les bois qu'il a chantés... »

Le cortège (la famille et les vingt maires de Paris) va s'ébranler. « Jeanne, où est Jeanne..? » On la trouve toute en larmes dans la chambre vide de Papapa... Chaque matin, depuis huit jours, elle avait pris la douce habitude de venir - malgré la mort - embrasser la main du grand-père; et voici qu'à présent, on lui enlevait cette dernière joie :

- Jeanne, il faut venir!

Sous le soleil de mai, Papapa va quitter pour jamais sa maison. Alors, dans le cœur de la jolie fillette, monte une brûlante prière... « Papapa, parlez-moi encore..! Papapa, faites-moi un signe...!»

Déjà les chevaux noirs s'éloignent. Soudain, ô merveille! du drap mortuaire, si dénué, tombe, par quel prodige? tombe aux pieds de Jeanne une étoile d'argent.

Le grand-père a répondu. La petite-fille a ramassé l'étoile. L'étoile de l'aïeul ne la quittera jamais plus.

L'ère des prodiges commence; l'heure est venue

où la réalité paraît plus belle que la légende.

Là-bas, sous l'arche triomphale, le sergent Hoff, gardien du monument, accueille «l'hôte des six cent

cinquante-deux généraux de l'Empire ».

« Tête nue! Tête nue! » Cette clameur roule, déferle, jaillit, tout le long de l'avenue Hoche, de l'avenue Marceau, de l'avenue Kléber. Devant l'immense catafalque, que gardent les bataillons scolaires — une fois de plus, Gavroche est là, fusil au poing, — devant tout ce crêpe immense qui voile et bâillonne la Marseillaise, devant cette flamme qui pour la première fois s'allume sous l'arche triomphale, Paris se découvre. Le culte commence.

A la nuit close, violente nuit de prairial, nuit de vertige, tout un peuple en délire, « surexcité par la gloire et la mort », s'agenouille sous les marronniers, dans les tièdes bocages des Champs-Élysées, pour

la prière et pour l'amour.

Qui oserait peindre, après le grand témoin, après Maurice Barrès, cette nuit fameuse, élévation de ce long office des morts, « instant où le cadavre pré-

senté à la nation devient dieu »?

« Les flammes vertes des lampadaires désolent de lueurs blafardes le portique impérial et se multiplient aux cuirasses des cavaliers porteurs de torches qui maintiennent la foule. Les flots, par remous mmenses, depuis la place de la Concorde, viennent battre sur les chevaux épouvantés, jusqu'à deux cents mètres du catafalque, et délirent d'admiration d'avoir fait un dieu. Des adorateurs sont écrasés au pied de l'idole. On sait qu'à ce cadavre douze hommes jeunes ont été donnés, poètes et fanatiques, pour l'honorer et le servir. Jean Aicard, Paul Arène, Victor d'Auriac, Émile Blémont, Courteline, Rodolphe Darzens, Léon Dierx, Edmond Haraucourt, Jacques Madeleine, Tancrède Martel, Catulle Mendès, Armand Silvestre veillent dans un vent terrible qui leur apporte Quasimodo, Hernani, Ruy Blas, les Burgraves, monseigneur Myriel, Fantine et le cher Gavroche et des milliers de vers bruissants, et des mots surtout, des mots, des mots! car le voilà son titre, sa force, c'est d'être le maître des mots français... »

Gavroche, le lendemain, quand vers midi gronde le canon et que le cortège interminable s'achemine de l'Étoile vers le Panthéon, Gavroche niche avec les pierrots dans les marronniers des Champs-Élysées... Place de la Concorde, toutes les statues des villes françaises sont voilées de crêpe; l'armée, au port d'armes, salue de toutes ses épées, de tous ses sabres, de toutes ses baïonnettes scintillantes.

Quand on franchit la Seine, c'est une stupeur. Des barques lèvent leurs rames pour saluer, des chalands noirs de monde, « grève immense dont chaque caillou est une face humaine »... Au ciel éblouissant, un vol de blancs pigeons précède la marche triomphale.

Prodigieux défilé qui s'éternise comme la gloire du dieu Hugo... Lorsque, à deux heures, le corbillard des pauvres atteint le Panthéon, nombreuses sont les délégations qui n'ont pas encore quitté la place de l'Étoile... Derrière le gouvernement, le Parlement, l'armée, les académies, les facultés, les écoles, les municipalités, les syndicats ouvriers, les proscrits de Décembre, venus célébrer le héros de la République, que de sociétés bizarres, depuis le Grelot de Bercy jusqu'aux Amis du grand spiri tualisme! « Une page de l'Homme qui rit! » s'écrie un autre témoin, Mary Robinson, Mary Duclaux.

Mais non! Une des grandes heures du moyen âge, où le culte divin autorisait toutes les licences. Les Beni-bouffe, toujours suivent le cercueil de Victor Hugo!... Selon le vœu du préfacier de Cromwell, le bouffon se mêle au tragique, à l'héroïque. Le bon goût, voilà ce dont se passe fort bien le génie!

La France est là, mais aussi l'univers qui glorifie l'apôtre des *Misérables*, « le grand amnistieur », comme l'a surnommé Henri Rochefort.

Russes, Anglais, Luxembourgeois, Belges, Catalans, Portugais, Brésiliens, Serbes, Tchèques, Autrichiens, Bulgares, Polonais, Hellènes, Américains du Nord et du Sud, ils sont tous là, et leur présence atteste que le génie qu'on déifie est l'égal des plus grands: Gœthe, Shakespeare, Dante.

Dante... La patrie de Dante n'a pas oublié l'ami fidèle de Garibaldi; et parmi les délégations italiennes, voici les représentants de cette province napolitaine que gouverna jadis le général Hugo et que n'oublia jamais le plus jeune de ses fils: Avellino, aux belles avelines.

Maintenant, pour jamais, Victor Hugo repose au

Panthéon. Sa tombe provisoire gît dans la poussière, dans l'humidité d'un caveau; un jour, un jour prochain, nous connaîtrons un autre Retour des Cendres, le retour des cendres de Victor Hugo à la lumière.

Napoléon repose sous le dôme des Invalides. Victor Hugo doit dormir son dernier sommeil sous

le dôme du Panthéon.

A l'Arc de Triomphe, la flamme qu'alluma sa gloire continue de briller. Flamme annonciatrice du nouveau culte.

A l'orée du parc de Saint-Point, près de la tombe de Lamartine, un petit poilu de la Grande Guerre a obtenu un coin de terre sacrée. Sous l'arche napoléonienne, où le défilé de la Victoire balaya les souvenirs de l'Année Terrible, à la place même où, dans la grande nuit de l'Élévation, la France créa un dieu, cette dalle qui supporta le catafalque de Victor Hugo recouvre la dépouille du plus simple, du plus glorieux des vainqueurs. Immenses figures légendaires qui jalonnent l'histoire d'un siècle et nous apparaissent aujourd'hui comme les anneaux d'une même chaîne... Sainte-Trinité de la Gloire au ciel de France : Napoléon, Victor Hugo, le Soldat inconnu...!

# TABLE DES MATIÈRES

# PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
Rencontre	1
Sur la plus haute cime	5
Comme la graine	8
La mère s'éloigne	10
Les deux îles	14
Le mollet de Geneviève de Brabant	16
Les noisettes	18
Le bandeau sur les yeux	21
Un parent de province	25
« Veillons au salut de l'Empire! »	27
Embrasse-moi donc	29
Un nom sur la route	32
Chez don Basile	37
« Ils ne lisaient plus »	38
Quand on conspire!	42
Les souliers verts	<b>4</b> 6
Bezout	49
Mon Virgile	52
Le lis d'or	55
Bug-Jargal	59
Le grand secret	61
Les aigles rampent	63
Le Génie ou les pantoufles de René	68

Feuilles d'automne	Pages
Sainte-Beuve partira-t-il?	191
Le Roi s'amuse	208
L'oiseau de flamme	212
Consolations	222
Leur vie d'oiseaux	224
« Date lilia »	237
Sous le masque de Ruy Blas	243
Une présentation place Royale	247
L'Aiglon	252
Mirabeau, Claude Gueux	254
Nous te ferons de belles funérailles	255
Aux Tuileries	257
Ville conquise	259
Le Génie du Rhin	262
Quand les Burgraves n'en ont pas!	265
Elle aimait Dieu, les fleurs	268
Livre d'amour!	276
La fête chez Thérèse	282
L'aventure d'un pair de France	283
Président du Conseil?	288
Deux poètes dans la tourmente	291
Une visite	293
L'aigle et le génie	299
Histoire d'un crime. Histoire d'une femme	302
TROISIÈME PARTIE	
Je te dis, monsieur	311
On vend le « Ronsard »	314
C'odeur du flot sauvage	317
Histoire d'une âme	321
Départ	333
es absents sont là	336

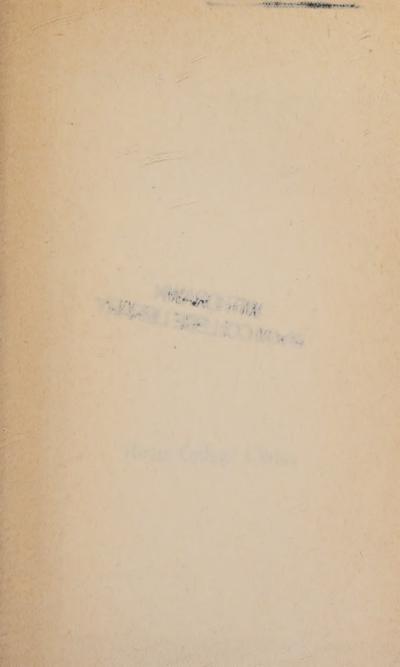
	Pages.
Quand deux cœurs	342
L'Épopée	350
« Noël est la fête des enfants »	357
« Dure et funèbre »	361
Pan n'est pas mort	367
« Avec les ossements de notre mère la France »	372
Anticipation	377
Les enfants de Thionville	381
« Tu te souviens »	386
Le grand-père vu par le petit-fils.	389
Chose vue : sa propre apothéose	394
Comme le soleil se couche un beau soir d'eté	397
Sainte Trinité de la Gloire	403

### OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

#### — Septembre 1928 —

- La prodigieuse Vie d'Honoré de Balzac, par René Benjamin.
- 2. La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud, par Jean-Marie Carré.
- 3. La Vie paresseuse de Rivarol, par Louis LATZARUS.
- 4. Le Roman de François Villon, par Francis Carco.
- 5. La Vie raisonnable de Descartes, par Louis DIMIER.
- 6. La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, par François Porcué.
- 7. La Véridique Aventure de Christophe Colomb, par Marius André.
- 8. Mon ami Robespierre, par Henri BÉRAUD.
- 9. La très curieuse Vie de Law, aventurier honnête homme, par Georges Oudard.
- La Vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française, par L. Dumont-Wilden.
- La Vie gaillarde et sage de Montaigne, par André Lamanné.
- 12. La Destinée du comte Alfred de Vigny, par Paul Bragh.
- 13. La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, par Victor GIRAUD.
- 14. La Vie orageuse de Mirabeau, par Henry DE JOUYENEL.
- 15. La Vie de Jean Racine, par François MAURIAC.
- La Vie turbulente de Camille Desmoulins, par Raoul Arnaud.
- 17. Monsieur Vincent, aumônier des galères, par Henri Lavedan, de l'Académie française.
- 18. La Vie de Manet, par Albert FLAMENT.
- 19. La Vie harmonieuse de Mistral, par Marius André.







WITHDRAWN ARAM COLLEGE LIBRARY

Hiram College Library

### DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

- 10. La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française par L. Dumont-Wilden
- 11. La vie gaillarde

et sage de Montaigne

par André Lamandé

12. — La destinée du comte

Alfred de Vigny

par Paul Brach

13. — La vie chrétienne

d'Eugénie de Guérin

par Victor Giraud

- 14. La vie orageuse de Mirabeau par Henry de Jouvenel
- 15. La vie de Jean Racine par François Mauriac
- 16. La vie turbulente

de Camille Desmoulins

par Raoul Arnaud

17. — Monsieur Vincent,

aumônier des galères

par Henri Lavedan, de l'Académie française

18. - La vie de Manet

par Albert Flament

19. — La vie harmonieuse de Mistral par Marius André

## A PARAITRE:

La double vie de Gérard de Nerval par René Bizet